V

Co

Chez

N.° 15

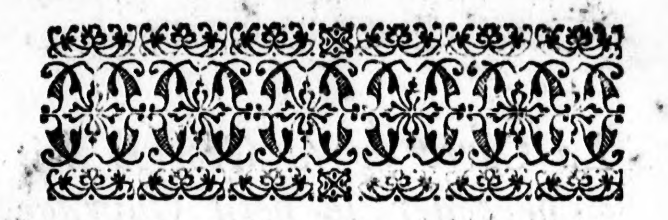
RECUEIL DE VOIAGES AU NORD.

Contenant divers Mémoires très utiles au Commerce & à la Navigation.

TOME NEUVIE'ME.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD.
MDCCXXXVII.



RELATIONS
CONTENUES
DANS CE
VOLUME.

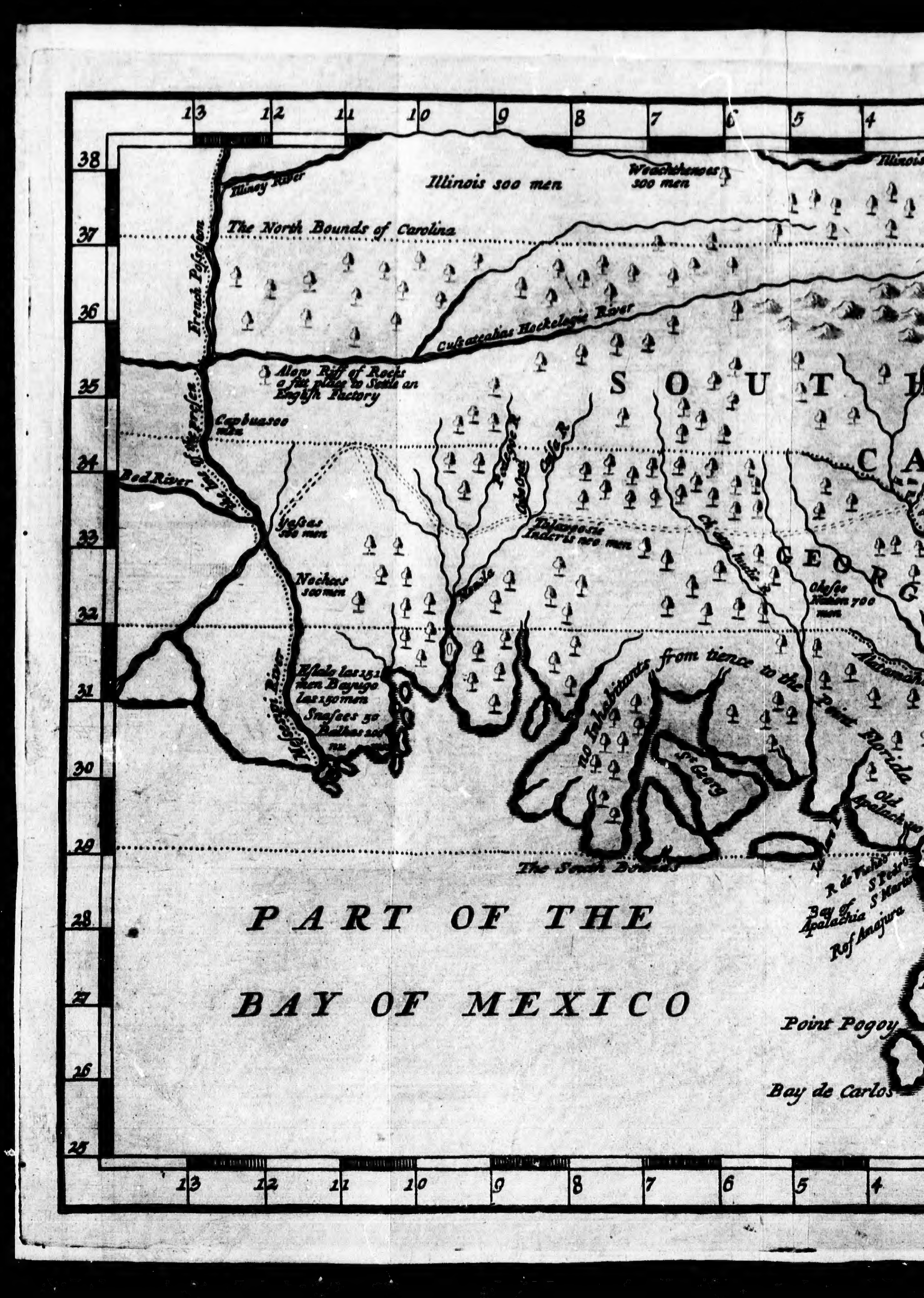
La Carte de la Georgie doit précéder le petit Ouvrage intitulé Raisons *&c.*

La Carte du Voiage du Pere Hennepin doit précéder la Nouvelle Découverte *&c.*

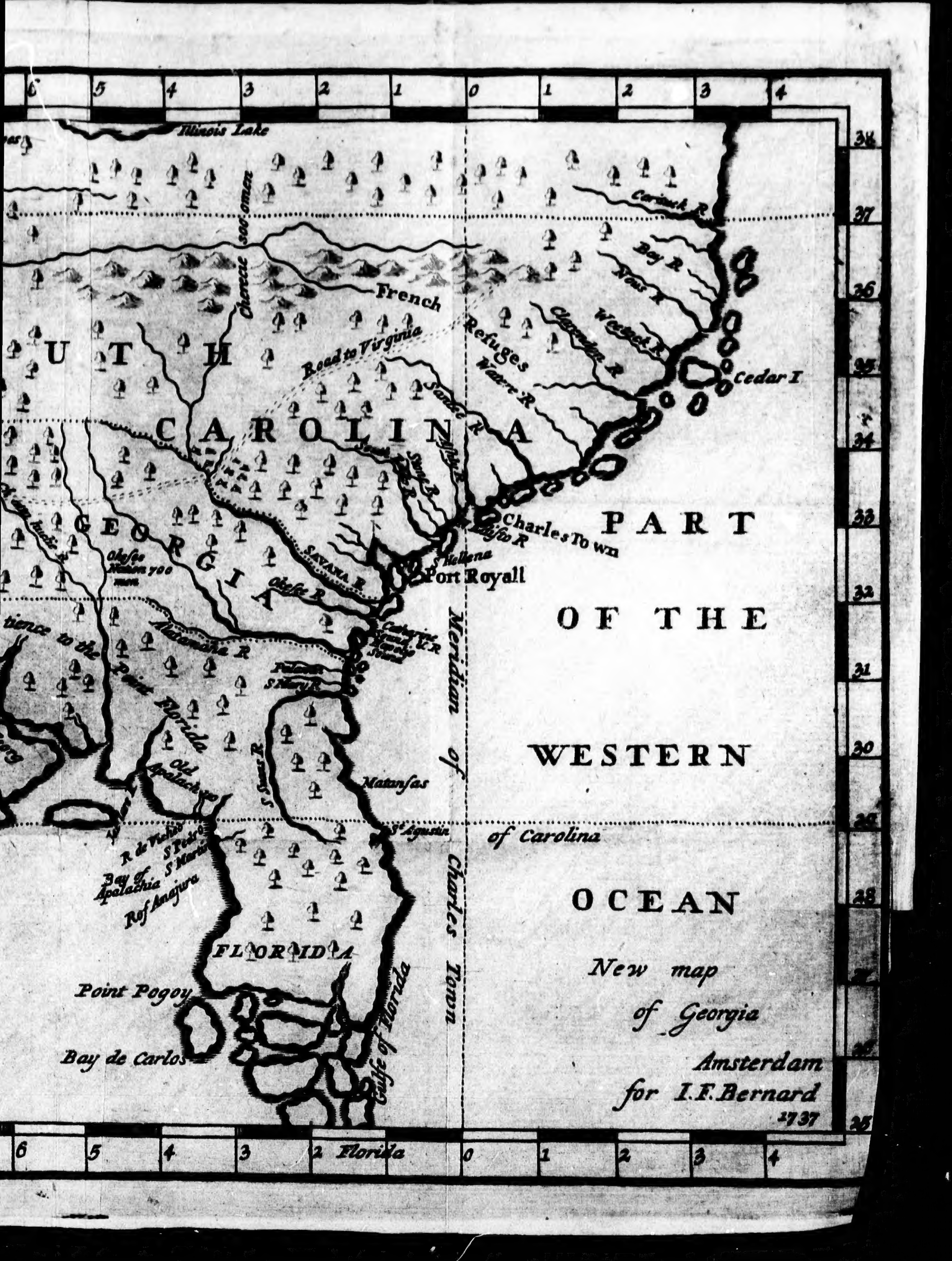


ie doit
uvrage

u Pere
der la
e &c.



Illiney River
Illinois 500 men
Weachtenoes 300 men
The North Bounds of Carolina
French Possession
Cussateahas Hockelegie River
A low Riff of Rocks a fitt place to Settle an English Factory
SOUTH
CA
Red River
Yasstas 500 men
Nochees 500 men
Talaposie Anderis 200 men
GEORG
Okesee Nation 700 men
no Inhabitants from tience to the Point Florida
St Georg
Alatamaha
Old Apalach
The South Bounds
R de Viclies
S Pedro
S Martin
Bay of Apalachia
R of Amajura
PART OF THE
BAY OF MEXICO
Point Pogoy
Bay de Carlos



Illinois Lake
Carituck R
Bay R
Nous R
Weetock R
Clarendon R
Cedar I
French
Refuges
Road to Virginia
Santee R
Watere R
CAROLINA
GEORGIA
SAVANA R
Okefee R
Okefee Nation 700 men
Charles Town
St Hellena
Port Royall
PART
OF THE
WESTERN
OCEAN
Alatamaha R
Point Florida
St Mary R
St Juans R
Old Apalachees
Matansas
St Agustin
of Carolina
R de Vichio
St Pedro
St Martin
Bay of Apalachia
R of Anajura
FLORIDA
Point Pogoy
Bay de Carlos
Gulfe of Florida
Meridian of Charles Town
New map
of Georgia
Amsterdam
for I.F. Bernard
1737
Florida

38

37

36

35

34

N

D

D

A

évê

la

RELATION DES NATCHEZ

CONTENUE DANS UNE LETTRE DU P. LE PETIT

MISSIONAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

Au P. Davaugour *de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique Septentrionale.*

A la nouvelle Orleans le 12 Juillet 1730.



ON REVEREND PERE,

VOUS n'avez pu ignorer le triste événement qui a désolé cette partie de la Colonie Françoise établie aux *Nat-*

chez, ſur la droite dn fleuve de Miſſiſſipi, à cent vingt lieues de ſon embouchure. Deux de nos Miſſionnaires occupez à la converſion des Sauvages, ont été compris dans le maſſacre preſque genéral, que cette Nation barbare a fait des François, dans le temps même qu'on n'avoit nulle raiſon de ſe défier de ſa perfidie. Une ſi grande perte que vient de faire cette Miſſion naiſſante, ſera long-temps l'objet de nos plus vifs regrets.

Comme vous n'avez pû ſçavoir que d'une maniere confuſe les ſuites d'une ſi noire trahiſon, je vais vous en développer toutes les circonſtances, mais auparavant je crois devoir vous faire connoitre le caractére de ces perfides Sauvages appellez *Natchés*. Quand je vous aurai décrit la Religion, les mœurs & les coûtumes de ces Barbares, je viendrai à l'Hiſtoire du tragique événement dont j'ai deſſein de vous entretenir, & je vous en raconterai toutes les particularitez dans un détail, dont je m'aſſure que vous n'avez eû nulle connoiſſance.

Cette Nation de Sauvages habite un des plus beanx & des plus fertiles climats

mats de l'Univers: ce ſont les ſeuls de ce continent-là qui paroiſſent avoir un culte réglé. Leur Religion en certains points approche aſſez de celle des anciens Romains, ils ont un Temple rempli d'Idoles: ces Idoles ſont différentes figures d'hommes & d'animaux, pour leſquels ils ont la plus profonde vénération. La forme de leur Temple reſſemble à un four de terre qui auroit cent pieds de circonférence: on y entre par une petite porte haute de quatre pieds, & qui n'en a que trois de largeur: on n'y voit pas de fenêtre. La voûte de l'édifice eſt couverte de trois rangs de nattes poſées les unes ſur les autres, afin d'empêcher que les pluyes ne dégradent la maçonnerie. Par-deſſus & en-dehors ſont trois figures d'aigles de bois peints en rouge, en jaune, & en blanc. Au-devant de la porte eſt une eſpéce d'appentis avec une contreporte, où le Gardien du Temple eſt logé: tout au tour regne une enceinte de paliſſades, ſur laquelle on voit expoſez les crânes de toutes les têtes, que leurs Guerriers ont rapportées des combats, qu'ils ont livré aux ennemis de leur Nation.

Dans l'intérieur du Temple il y a des tablettes posées à certaine distance les unes sur les autres : on y a placé des paniers de cannes de figures ovales, où sont renfermés les ossemens de leurs anciens Chefs, & à côté ceux des victimes qui se sont fait étrangler pour suivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette séparée porte plusieurs corbeilles bien peintes, où se conservent leurs Idoles : ce sont des figures d'hommes & de femmes faites de pierre & de terre cuites, des têtes & des queuës de serpens exttaordinaires, des hiboux empaillez, des morceaux de cristaux, & des machoires de grands poissons. Il y avoit en l'année 1699. une bouteille & une patte de verre qu'ils gardoient précieusement.

Ils ont soin d'entretenir dans ce Temple un feu perpetuel, & leur attention est d'empêcher qu'il ne flambe : ils ne se servent pour cela que de bois sec de noyer ou de chêne. Les anciens sont obligez de porter chacun à leur tour une grosse buche dans l'enceinte de la palissade. Le nombre des Gardiens du Temple est fixé, & ils servent par quartier. Celui qui est en exercice,

est

eſt comme en ſentinelle ſous l'appentis, d'où il examine ſi le feu n'eſt pas en danger de s'éteindre : il l'entretient avec deux ou trois groſſes bûches, qui ne brûlent que par l'extrémité, & qui ne ſe mettent jamais l'une ſur l'autre, pour éviter la flâmé.

De toutes les femmes, il n'y a que les ſœurs du grand Chef qui ayent la liberté d'entrer dans le Temple : cette entrée eſt défenduë à toutes les autres, auſſi-bien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger aux manes de leurs parens, dont les oſſemens repoſent dans le Temple. Les mets ſe donnent au Gardien, qui les porte à côté de la corbeille où ſont les os du mort : cette cérémonie ne dure que pendant une lune. Les plats ſe mettent enſuite ſur les paliſſades de l'enceinte, & ſont abandonnnez aux bêtes fauves.

Le Soleil eſt le principal objet de la vénération de ces peuples : comme ils ne conçoivent rien qui ſoit au-deſſus de cet Aſtre, rien auſſi ne paroît plus digne de leurs hommages : & c'eſt par la même raiſon que le grand Chef de cette Nation qui ne connoit rien ſur la

terre au-dessus de soi même; prend la qualité de frere du soleil. La crédulité des peuples le maintient dans l'autorité despotique qu'il se donne. Pour mieux les y entretenir, on éleve une butte de terre rapportée sur laquelle on bâtit sa cabanne, qui est de même construction que le Temple: la porte est exposée au Levant. Tous les matins le grand Chef honore de sa presence le lever de son frere ainé, & le salue par plusieurs hurlemens dés qu'il paroit sur l'horison; ensuite il donnne ordre qu'on allume son calumet, * & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il tire; puis élevant les mains audessus de la tête, & se tournant de l'Orient à l'Occident, il lui enseigne la route qu'il doit tenir dans sa course.

Il y a dans cette cabanne plusieurs lits à gauche en entrant: mais sur la droite il n'y a que le lit du grand Chef orné de différentes figures peintes. Ce lit ne consiste que dans une paillasse de can-

* Le calumet est une grande pipe dont se servent les Sauvages.

cannes & de joncs fort durs avec une bûche quarrée qui lui ſert de chevet. Au milieu de la cabanne on voit une petite borne: perſonne ne doit approcher du lit qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent ſaluent par un hurlement, & avancent juſqu'au fond de la cabanne, ſans jetter les yeux du côté droit où eſt le Chef: enſuite on fait un nouveau ſalut en élevant les bras au deſſus de la tête, & hurlant trois fois. Si c'eſt une perſonne que le Chef conſidére, il repond par un petit ſoûpir, & lui fait ſigne de s'aſſeoir: on le remercie de ſa politeſſe par un nouvel hurlement. A toutes les queſtions que fait le Chef, on hurle une fois, avant que de lui répondre: & lorſqu'on prend congé de lui, on fait traîner un ſeul hurlement juſqu'à ce qu'on ſoit hors de ſa préſence.

Lorſque le grand Chef meurt, on démolit ſa cabane, puis on éleve une nouvelle butte où l'on bâtit la cabanne de celui qui le remplace dans ſa dignité, & qui ne loge jamais dans celle de ſon Predéceſſeur. Ce ſont les anciens qui enſeignent leurs Loix au reſte du

peuple : une des principales eſt d'avoir un ſouverain reſpect pour le grand Chef, comme étant frere du Soleil, & le maître du Temple. Ils croyent l'immortalité de l'ame; lorſqu'ils quittent ce monde, ils vont, diſent ils, en habiter un autre, pour y être récompenſés ou punis. Les recompenſes qu'ils ſe promettent conſiſtent principalement dans la bonne chere ; & le châtiment dans la privation de tout plaiſir. Ainſi ils croyent que ceux qui ont été fideles obſervateurs de leurs Loix, ſeront conduits dans une region de délices, où toutes ſortes de viandes les plus exquiſes leur ſeront fournies en abondance ; qu'ils y couleront des jours agréables & tranquilles au milieu des feſtins, des danſes & des femmes ; enfin qu'ils goûteront tous les plaiſirs imaginables ; qu'au contraire les infracteurs de leurs Loix ſeront jettés ſur des teres ingrates & toutes couvertes d'eau ; qu'ils n'auront aucune ſorte de grains ; qu'ils ſeront expoſez tout nuds aux piquantes morſures des Maringouins ; qu'ils ne mangeront jamais de viande, & qu'ils ne ſe nourriront que de la chair des crocodiles, de mau-

mauvais poiſſons & de coquillages.

Ces peuples obéïſſent aveuglément aux moindres volontez du grand Chef; ils le regardent comme le maître abſolu non ſeulement de leurs biens, mais encore de leur vie, & il n'y a pas un d'eux qui oſât lui refuſer ſa tête, lorſqu'il la demande. Quelques travaux qu'il leur ordonne, il leur eſt defendu d'en exiger aucun ſalaire. Les François qui ont ſouvent beſoin de chaſſeurs ou de rameurs pour des voyages de long cours, ne s'adreſſent qu'au grand Chef. Celui-ci fournit tous les hommes qu'on ſouhaitte, & reçoit le payement ſans en faire part à ces malheureux à qui il n'eſt pas même permis de ſe plaindre. Un des principaux articles de leur Religion, ſur-tout pour les domeſtiques du grand Chef, eſt d'honorer ſes funerailles, en mourant avec lui pour aller le ſervir dans l'autre monde. Ces aveugles ſe ſoûmettent volontiers à cette Loi, dans la folle perſuaſion où ils ſont qu'à la fuite de leur Chef, ils vont joüir du plus grand bonheur.

Pour ſe faire une idée de cette ſanglante cérémonie, il faut ſavoir que

dès qu'il naît au grand Chef un héritier présomtif, chaque famille qui a un enfant à la mamelle doit lui en faire hommage. On choisit parmi tous ces enfans un certain nombre, qu'on destine au service du jeune Prince, & dès qu'ils ont l'âge compétant, on leur donne un emploi conforme à leurs talens : les uns passent leur vie ou à la chasse ou à la pêche, pour le service de sa table : les autres sont employez à l'agriculture, d'autres ne servent qu'à lui faire cortege : s'il vient a mourir, tous ces domestiques s'immolent avec joye pour suivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leurs plus beaux ajustemens, & se rendent dans la place qui est vis-à vis le Temple, & où tout le peuple est assemblé. Après avoir dansé & chanté assez long-temps, ils se passent au col une corde de poil de bœuf avec un nœud coulant, & aussi-tôt les Ministres préposes à cette exécution viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller réjoindre leur maître, & de reprendre dans l'autre monde des emplois encore plus honorables, que ceux qu'ils occupoient en celui-ci.

Les

Les principaux domeſtiques du grand Chef ayant été étranglez de la ſorte, on décharne leurs os, ſur-tout ceux des bras & des cuiſſes: on les laiſſe ſe deſſécher pendant deux mois dans une eſpéce de tombeau, après quoi on les en retire pour les renfermer dans des corbeilles, & les placer dans le Temple à côté de ceux de leur maître. Pour ce qui eſt des autres domeſtiques, leurs parens les emportent chez eux, & les font enterrer avec leurs armes & leurs vêtemens.

Cette méme cérémonie s'obſerve pareillement à la mort des freres & des ſœurs du grand Chef. Les femmes ſe font toûjours étrangler pour les ſuivre, à moins qu'elles n'ayent des enfans à la mamelle; car alors elles continuent de vivre pour les allaiter. On en voit néanmoins pluſieurs qni cherchent des Nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler dans la place ſelon les cérémonies ordinaires, & ainſi que la Loi l'ordonne.

Ce Gouvernement eſt héréditaire, mais ce n'eſt pas le fils du Chef regnant qui ſuccéde à ſon pere; c'eſt le

fils de sa sœur ou de la premiere Princesse du Sang. Cette politique est fondée sur la connoissance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes : ils ne sont pas surs disent ils, que les enfans de leurs femmes soient du Sang Royal, au lieu que le fils de la sœur du grand Chef l'est du moins du côté de la mere.

Les Princesses du Sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure, & n'ont qu'un mari, mais elles ont la liberté de le congedier quand il leur plait, & d'en choisir un autre parmi ceux de la Nation, pourvû qu'il n'y ait entr'eux aucune alliance. Si le mari se rend coupable d'infidélité, la Princesse lui fait casser la tête à l'instant : elle n'est point sujette à la même Loi, car elle se peut donner autant d'Amans qu'elle veut, sans que le mari puisse y trouver à redire. Il se tient en présence de sa femme dans le plus grand respect, il ne mange point avec elle, & il la saluë en hurlant, comme font ses domestiques. Le seul agrément qu'il ait, c'est d'être exemt de travail, & d'avoir toute autorité sur ceux qui servent la Princesse.

Autrefois la Nation des *Natchez* étoit

étoit considérable : elle comptoit soixante Villages & huit cens Soleils ou Princes : maintenant elle est réduite à six petits Villages & à onze Soleils. Dans chacun de ces Villages il y a un Temple où le feu est toûjours entretenu comme dans celui du grand Chef, auquel tous ces Chefs obéissent.

C'est le grand Chef qui nomme aux Charges les plus considerables de l'Etat ; tels sont les deux Chefs de guerre, les deux Maîtres de cérémonie pour le culte qui se rend dans le Temple, les deux Officiers qui président aux autres cérémonies qu'on doit observer, lorsque des Etrangers viennent traiter de la paix ; celui qui a inspection sur les ouvrages ; quatre autres chargez d'ordonner les festins dont on regale publiquement la Nation, & les Etrangers qui viennent la visiter. Tous ces Ministres qui exécutent les volontez du grand Chef, sont respectez & obéïs comme il le seroit lui-même s'il donnoit ses ordres.

Chaque année le peuple s'assemble pour ensemencer un vaste champ de bled d'Inde, de féves, de citrouïilles & de melons. On s'assemble de la même

maniere pour faire la recolte : une grande cabanne située dans une belle prairie est destinée à conserver les fruits de cette recolte. Chaque Eté vers la fin de Juillet le peuple se rassemble par ordre du grand Chef, pour assister au grand festin qui se donne. Cette fête dure trois jours & trois nuits : chacun y contribuë de ce qu'il peut y fournir : les uns apportent du gibier, les autres du poisson, &c. Ce sont des danses presque continuelles : le grand Chef & sa sœur sont dans une loge élevée & couverte de feüillages, d'où ils contemplent la joye de leurs Sujets : les Princes, les Princesses, & ceux qui par leurs emplois ont un rang distingué, se tiennent assez près du Chef auquel ils marquent leur respect & leur soûmission par une infinité de cérémonies.

Le grand Chef & sa sœur font leur entrée dans le lieu de l'Assemblée sur un brancard porté par huit des plus grands hommes : le Chef tient à la main un grand sceptre orné de plumes peintes : tout le peuple danse & chante autour de lui en témoignage de la joye publique. Le dernier jour de cette

fête

fête il fait approcher tous ses Sujets, & leur fait une longue harangue, par laquelle il les exhorte à remplir tous les devoirs de la Religion : il leur recommande sur toutes choses d'avoir une grande vénération pour les esprits qui résident dans le Temple, & de bien instruire leurs enfans. Si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zele, il en fait publiquement l'éloge. C'est ce qui arriva en l'année 1702. Le tonnerre étant tombé sur le Temple, & l'ayant réduit en cendres, sept ou huit femmes jetterent leurs enfans au milieu des flammes pour appaiser le courroux du Ciel. Le grand Chef appella ces Heroïnes, & donna de grandes loüanges au courage avec lequel elles avoient fait le sacrifice de ce qui leur étoit le plus cher : il finit son Panegyrique en exhortant les autres femmes à imiter un si bel exemple dans une semblable conjoncture.

Les peres de famille ne manquent point d'apporter au Temple les prémices des fruits, des grains, & des légumes ; il en est de même des présens qui se font à cette Nation : ils sont aussi-tôt offerts à la porte du Temple,

où le Gardien après les avoir étalez & présentez aux esprits, les porte chez le grand Chef qui en fait la distribution ainsi qu'il le juge à propos, sans que personne temoigne le moindre mécontentement.

On n'ensemence aucune terre, que les grains n'ayent été présentez au Temple avec les cérémonies accoûtumées. Dès que ces peuples approchent du Temple ils levent les bras par respect, & poussent trois hurlemens, après quoi ils frottent leurs mains à terre, se relevent par trois fois avec autant de hurlemens réïterez. Quand on ne fait que passer devant le Temple, on s'arréte simplement en le saluant les yeux baissez & les bras levez. Si un pere ou une mere s'appercevoit que son fils manquât à cette cérémonie il seroit puni sur le champ de quelques coups de bâtons.

Telles sont les cérémonies des Sauvages *Natchez*, par rapport à la Religion. Celles de leurs mariages sont tres-simples. Quand un jeune homme songe à se marier, il doit s'adresser au pere de la fille ou à son défaut, au frere aîné : on convient du prix qui

ſe paye en pelleteries on en marchandiſes. Qu'une fille ait mené une vie libertine, ils ne font nulle diffieulté de la prendre, pour peu qu'ils croyent qu'elle changera de conduite quand elle ſera mariée. Du reſte ils ne s'embaraſſent pas de quelle famille elle eſt, pourvû qu'elle leur plaiſe. Pour ce qui eſt des parens de la fille, leur unique attention eſt de s'informer ſi celui qui la demande eſt habile Chaſſeur, bon Guerrier, ou excellent Laboureur. Ces qualitez dimimuent le prix qu'on auroit droit d'exiger d'eux pour le mariage.

Quand les parties ſont d'accord, le futur époux va à la chaſſe avec ſes amis: & lorſqu'il a ou en gibier, ou en poiſſon, ſuffiſamment de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on ſe raſſemble chez les parens de la fille: on ſert en particulier les nouveaux mariez, & ils mangent au même plat. Le repas étant fini, le nouveau marié fait fumer les parens de ſa femme, & enſuite ſes propres parens, après quoi tous les conviez ſe retirent. Les nouveaux mariez reſtent enſemble juſqu'au lendemain, & alors le

le mari conduit sa femme chez son beaupere, & il y loge jusqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir une cabanne particuliére. Pendant qu'on la consttuit, il passe toute la journée à la chasse, pour fournir aux repas qu'il donne à ceux qui y travaillent.

Les Loix permettent aux *Natchez* d'avoir autant de femmes qu'ils veulent: cependant ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les Chefs en ont davantage, parce qu'ayant le privilege de faire cultiver leurs champs par le peuple, sans lui donner de salaire, le nombre de leurs femmes ne leur est point à charge.

Le mariage de ces Chefs se fait avec moins de cérémonie, ils se contentent d'envoyer querir le pere de la fille qu'ils veulent épouser, & ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes. Dès-lors le mariage est fait: ils ne laissent pas néanmoins de faire un présent au pere & à la mere. Quoi qu'ils ayent plusieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabannes: les autres restent chez leurs parens, où ils vont les voir lorsqu'il leur plaît.

Il

Il y a de certains temps de la Lune où les Sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. La jalouſie a ſi peu d'entrée dans leurs cœurs, que pluſieûrs ne font nulle difficulté de prêter leurs femmes à leurs amis. Cette indifférence dans l'union conjugale, vieut de la liberté qu'ils ont d'en changer quand bon leur ſemble, ponrvû néanmoins qu'elles ne leur ayent point donné d'enfans: car s'il en eſt né de leur mariage, il n'y a que la mort qui puiſſe les ſéparer

Lorſque cette Nation fait un détachement pour la guerre, le Chef du parti plante deux eſpéces de May bien rougi depuis le haut juſqu'au bas, orné de plume s rouges, de fléches, & de caſſe-têtes rouges: Ces Mays ſont piquez du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être parez & barbouillez de différentes couleurs, viennent haranguer le Chef de guerre. Cette Harangue que chacun fait l'un après l'autre, & qui dure pres d'une demi-heure, conſiſte en mille proteſtations de ſervice, par leſquelles ils l'aſſûrent qu'ils ne demandent pas mieux

que

que de mourir avec lui, qu'ils ſont charmez d'apprendre d'un ſi habile Guerrier l'art de lever des chevelures, & qu'ils ne craignent ni la faim, ni les fatigues auſquelles ils vont être expoſez.

Lorſqu'un nombre ſuffiſant de Guerriers s'eſt préſenté au Chef de guerre, il fait faire chez lui un breuvage qu'on appelle la Medecine de guerre: c'eſt un vomitif compoſé d'une racine qu'on fait bouilleir dans de grandes chaudieres pleines d'eau. Les Guerriers quelquefois au nombre de trois cens hommes, s'étant aſſis autour de la chaudiere, on leur en ſert à chacun environ deux pots. La cérémonie eſt de les avaler d'un ſeul trait, & de les rendre auſſi tôt par la bouche avec des efforts ſi violens qu'on les entend de fort loin.

Après cette cérémonie le Chef de guerre fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres néceſſaires pour la Campagne. Pendant ce temps-la les Guerriers ſe rendent ſoir & matin dans la place, où après avoir bien danſé & raconté en détail les actions brillantes où ils ont fait éclater leur bravoure, ils chantent leurs chanſons de mort.

A voir l'extrême joye qu'ils ſont paroître en partant, on diroit qu'ils ont déja ſignalé leur valeur par quelque grande victoire; mais il faut bien peu de choſe pour déconcerter leurs projets. Ils ſont tellement ſuperſtitieux à l'égard des ſonges, qu'il n'en faut qu'un ſeul de mauvais augure, pour artêter l'exécution de leur entrepriſe, & les obliger de revenir ſur leurs pas quand ils ſont en marche. On voit des Partis qui après avoir fait toutes les céremonies dont je viens de parler, rompent tout-à-coup leur voyage, parce qu'ils ont entendu un chien aboyer d'nne façon extraordinaire. A l'inſtant leur ardeur pour la gloire ſe change en terreur panique.

Dans leur voyage de guerre ils marchent toûjours par files: quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent le devant, & s'éloignent de l'armée d'un quart de lieuë pour obſerver toute choſe, & en rendre compte auſſi-tôt. Ils campent tous les ſoirs à une heure de Soleil, & ſe couchent autour d'un grand feu, ayant chacun ſon arme auprès de ſoi. Avant que de camper ils ont ſoin d'envoyer une vingtaine

taine de guerriers à une demi-lieuë aux environs du camp, afin d'éviter toute ſurpriſe. Jamais ils ne poſent de Sentinelle pendant la nuit; mais auſſi tôt qu'ils ont ſoupé, ils éteignent tous les feux. Le ſoir le Chef de guerre leur recommande de ne point ſe livrer à un ſommeil profond, & de tenir toûjours leurs armes en état. On indique un canton où ils doivent ſe rallier, en cas qu'ils ſoient attaquez pendant la nuit, & mis en déroute.

Comme les Chefs de guerre portent toûjours avec eux leurs Idoles, ou ce qu'ils appellent leurs eſprits, bien enfermez dans des peaux, le ſoir ils les ſuſpendent à une petite perche rougie, qu'ils plantent de biais; en ſorte qu'elle ſoit panchée du côté des ennemis. Les Guerriers avant que de ſe coucher, le caſſe-tête en main, paſſent les uns après les autres en danſant devant ces prétendus eſprits, & faiſant de grandes menaces du côté où ſont leurs ennemis.

Lorſque le Parti de guerre eſt conſidérable, & qu'il entre ſur les terres ennemies, ils marchent ſur cinq ou ſix colonnes. Ils ont beaucoup d'eſpions qui

qui vont à la découverte. S'ils s'apperçoivent que leur marche ſoit connuë, ils prennent ordinairement le parti de revenir ſur leurs pas: il n'y a que quelque petite troupe de dix ou de vingt hommes qui ſe ſéparent, & qui tâchent de ſurprendre quelques Chaſſeurs écartez des Villages; à leur retour ils chantent les chevelures qu'ils ont levées. S'ils ont fait des Eſclaves, ils les font chanter & danſer pendant quelques jours devant le Temple, après quoi ils en font préſent aux parens de ceux qui ont été tuez. Les parens fondent en pleurs pendant cette cérémonie, & eſſuyant leus larmes avec les chevelures qui ont enlevées; ils ſe cottiſent pour récompenſer les Guerriers qui ont amené ces Eſclaves, dont le ſort eſt d'être brûlez.

Les *Natchez*, comme toutes les autres Nations de la Louiſiane, diſtinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Ce ſont les anciens Chefs de guerre qui diſtribuent les noms ſelon le mérite des Guérriers. Pour mériter le titre de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait dix Eſclaves, ou levé vingt che-

chevelures. Quand on entend leur langue, le nom du Guerrier fait connoître tous ſes Exploits. Ceux qui pour la premiere fois ont levé une chevelure ou fait un Eſclave, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes, & ne mangent d'aucune viande: ils ne doivent ſe nourrir que de poiſſons & & de bouillie. Cette abſtinence dure ſix mois. S'ils manquoient à l'obſerver, ils s'imagineroient que l'ame de celui qu'ils ont tué les féroit mourir par ſortilege; qu'ils ne remporteroient plus d'avantage ſur leurs ennemis, & que les moindres bleſſures qu'ils recevroient leur ſeroient mortelles.

On a un extrême ſoin que le grand Chef n'expoſe point ſa vie lorſqu'il va à la guerre. Si ſa valeur l'emportoit, & qu'il vint à être tué, les Chefs du parti, & les autres principaux Guerriers ſeroient mis à mort à leur retour: mais ces ſortes d'exécutions ſont preſque ſans exemple par les précautions qui ſe prennent pour le preſerver de ce malheur.

Cette Nation, comme les autres, a ſes Medecins, ce ſont pour l'ordinaire des Vieillards, qui ſans étude & ſans

ſans aucune ſcience entreprennent de guérir toutes les maladies: ils ne ſe ſervent pour cela ni de ſimples, ni de drogues: tout leur art conſiſte en diverſes jongleries; c'eſt-à-dire, qu'ils danſent, qu'ils chantent nuit & jour autour du malade, & qu'ils fument ſans ceſſe en avalant la fumée du tabac. Ces Jongleurs ne mangent preſque point tout le temps qu'ils ſont appliquez à la guériſon de leurs malades, mais leurs chants & leurs danſes ſont accompagnées de contorſions ſi violentes, que, bien qu'ils ſoient tout nuds, & qu'ils doivent ſouffrir du froid, leur bouche eſt toûjours écumante. Ils ont un petit panier où ils conſervent ce qu'ils appellent leurs eſprits; c'eſt-à-dire, de petites racines de différentes eſpéces, des têtes de hiboux, de petits pacquets de poil de bêtes fauves, quelques dent d'animal, de petites pierres ou caillous, & d'autres ſemblables fariboles.

Il paroît que pour rendre la ſanté à leurs malades, ils invoquent ſans ceſſe ce qui eſt dans leur panier. On en voit qui ont une certaine racine, laquelle endort & étourdit par ſon o-

deur les ſerpens. Après s'être frotté les mains & le corps de cette racine, ils tiennent ces animaux ſans craindre leur piqueure, qui eſt mortelle. D'autres inciſent avec une pierre à fuſil la partie affligée du malade, puis ils en ſuccent tout le ſang qu'ils peuveut tirer, & en le rendant enſuite dans un plât, ils crachent en même temps un petit morceau de bois, de paille, ou de cuir qu'ils avoient caché ſous la langue, & en le faiſant remarquer aux parens du malade ; voilà, diſent-ils, la cauſe de ſon mal. Ces Medecins ſe font toûjours payer d'avance. Si le malade guérit, leur gain eſt aſſez conſidérable : mais s'il meurt, ils ſont ſurs d'avoir la tête caſſée par les parens ou par les amis du mort. C'eſt à quoi l'on ne manque jamais, & les parens même des Mëdecins n'y trouvent point à redire, & n'en temoignent aucun chagrin.

Il en eſt de même de quelques autres Jongleurs qui entreprennent de procnrer de la pluye ou du beau temps. Ce ſont d'ordinaire des Vieillards faineants, qui voulant ſe ſouſtraire au travail que demandent la chaſſe, la

peſche

pesche, & la culture des Campagnes exercent ce dangereux mêtier, pour faire subsister leur famille. Vers le Printems la Nation se cottise pour acheter de ces Jongleurs un tems favorable aux biens de la terre. Si la recolte se trouve abondante, ils gagnent considérablement: mais si elle est mauvaise, on s'en prend à eux, & on leur casse la tête. Ainsi ceux qui s'engagent dans cette profession risquent le tout pour le tout. Du reste leur vie est fort oisive; ils n'ont d'autre embarras que de jeuner & de danser avec un chalumeau à la bouche plein d'eau, & percé comme un arrosoir, qu'ils souffent en l'air du côté des nuages les plus épais. Ils tiennent d'une main le *Siciout*, qui est une espéce de hochet, & de l'autre leurs esprits qu'ils présentent au nuage en poussant des cris affreux, pour l'inviter à crever sur leurs Campagnes.

Si c'est du beau temps qu'ils demandent, ils ne se servent point de leurs cibannes, & du bras ils font signe au nuage en souflant de toutes leurs forces, de ne point s'arrêter sur leurs terres, & de passer outre. Lorsque le

 nu-

nuage se dissipe à leur gré, ils dansent & chantent autour de leurs esprits, qu'ils posent proprement sur une espéce d'oreiller: ils redoublent leur jeûne, & quand le nuage est passé, ils avalent de la fumée de tabac, & présentent leurs pipes au Ciel.

Quoiqu'on ne fasse point de grace à ces Charlatans, lorsqu'on n'obtient pas ce qu'on demande; cependant le profit qu'ils retirent, quand par hazard ils réussissent, est si grand, qu'on voit un grand nombre de ces Sauvages, qui ne craignent point d'en courir les risques. Il est à observer que celui qui entreprend de donner de la pluye, ne s'engage jamais à donner du beau temps. C'est une autre espéce de Charlatans qui a ce privilege, & quand on leur en demande la raison, ils répondent hardiment que leurs esprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorsqu'un de ces Sauvages meurt, ses parens viennent pleurer sa mort pendant un jour entier, ensuite on le couvre de ses plus beaux habits, c'est-à-dire, qu'on lui peint le visage & les cheveux, & qu'on l'orne de ses plumages, après quoi on le porte dans la

fosse

fosse qui lui est préparée, en mettant à ses côtez ses armes, une chaudiere, & des vivres. Pendant l'espace d'un mois ses parens vont dès le point du jour & à l'entrée de la nuit pleurer pendant une demi-heure sur sa fosse. Chacun nomme son dégré de parenté. Si c'est un pere de famille, la femme crie : mon cher mari, ah! que je te regrette. Les enfans crient, mon cher pere : d'autres mon oncle, mon cousin, &c. Ceux qui sont parens au premier dégré continuent cette cérémonie pendant trois mois, ils se coupent les cheveux en signe de deuil, ils cessent de se peindre le corps, & ne se trouvent à aucune Assemblée de réjoüissance.

Loisque quelque Nation étrangere vient traiter de la paix avec les Sauvages *Natchez*, on envoye des Courriers donner avis du jour & de l'heure qu'ils féront leur entrée. Le grand Chef ordonne aux Maîtres de cerémonie de préparer toutes choses pour cette grande action. On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les Etrangers ; car ce n'est jamais le Chef qui fait cette dépense,

ce ſont toûjours ſes Sujets. On nettoye enſuite les chemins, on balaye les cabannes, on arrange les bancs dans une grande Halle qui eſt ſur la butte du grand Chef à côté de ſa cabanne: ſon ſiege, qui eſt ſur une élévation, eſt peint & orné, le bas eſt garni de grandes nattes.

Le jour que les Ambaſſadeurs doivent faire leur entrée, toute la Nation s'aſſemble. Les Maîtres de cérémonie font placer les Princes, les Chefs des Villages, & les anciens Chefs de famille près du grand Chef des bancs particuliers. Quand les Ambaſſadeurs arrivent, & qu'ils ſont à cinq cens pas du grand Chef, ils s'arrêtent & chantent la paix. Cette Ambaſſade eſt ordinairement de trente hommes & de ſix femmes. Six des mieux faits & qui ont les meilleures voix marchent de front: ils ſont ſuivis des autres qui chantent pareillement, reglant la cadence avec le *Sicicouet*: les ſix femmes font le deſſus.

Quand le Chef leur fait dire de s'approcher, ils avancent; ceux qui ont les calumets chantent & danſent avec beaucoup de legereté, tournant tantôt au-

autour les uns des autres, & tantôt se presentant en face, mais toûjours avec des mouvemens violens & des contorsions extraordinaires. Quand ils sont entrez dans le cercle, ils dansent autour du siege sur lequel le Chef est assis: ils le frottent de leurs calumets depuis les pieds jusqu'à la tête, puis ils vont à reculons retrouver ceux qui sont à leur suite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets, & tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble auprès du Chef, & le font fumer: ils poussent la premiere gorgée vers le Ciel, la seconde vers la terre, & les autres autour de l'horison, après quoi ils présentent sans céremonie la pipe aux Princes & aux autres Chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les Ambassadeurs en signe d'alliance vont frotter leurs mains sur l'estomach du Chef, & se frottent eux-mémes tout le corps, puis ils posent leurs calumets devant le Chef sur de petites fourches: celui des Ambassadeurs qui est chargé particuliérement des ordres de sa Nation, harangue pendant une grosse

heure. Quand il a fini, on fait ſigne aux Etrangers de s'aſſeoir ſur des bancs rangez près du grand Chef, qui leur répond par un diſcours d'une égale durée. Enſuite le Maître de cérémonie allume un grand calumet de paix, & fait fumer les Etrangers qni avalent la fumée du tabac. Le grand Chef leur demande s'ils ſont venus, c'eſt-à-dire, s'ils ſe portent bien: ceux qui l'environnent vont les uns après les autres leur faire la même politeſſe: après quoi on les conduit dans la cabane qu'on leur a préparée, & on les régale.

Le ſoir au Soleil couchant les Ambaſſadeurs le calumet à la main, vont en chantant chercher le grand Chef, & le chargeant ſur leurs épaules, ils le tranſportent dans le quartier où eſt leur cabanne. Ils étendent à terre une grande peau où ils le font aſſeoir. L'un d'eux ſe place derriere lui, & poſant les mains ſur ſes épaules, il agite tout ſon corps, tandis que les autres aſſis en rond par terre, chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie qui ſe fait ſoir & matin pendant quatre jours, le grand Chef retourne dans ſa

cabane. Lorſqu'il rend la derniere viſite aux Ambaſſadeurs, ceux-ci plantent un poteau au pied duquel ils s'aſſeyent : les Guerriers de la Nation ayant pris leurs plus beaux ajuſtemens danſent en frappant le poteau, & racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre. Ils font enſuite aux Ambaſſadeurs des préſens qui conſiſtent en des chaudieres, des haches, des fuſils, de la poudre, des balles, &c.

Le lendemain de cette derniere cérémonie, il eſt permis aux Ambaſſadeurs de ſe promener par tout le Village, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant. On leur donne alors tous les ſoirs des ſpectacles, c'eſt-à-dire, que les hommes & les femmes avec leurs plus belles parures s'aſſemblent dans la place, & danſent juſques bien avant dans la nuit. Quand ils ſont prêts de s'en retourner, les Maîtres de cérémonie leur font fournir les proviſions néceſſaires pour le voyage.

Après vous avoir donné une légere idée du genie & des mœurs des Sauvages *Natchez*, je vais mon R. P. entrer, comme je vous l'ai promis, dans

le détail de leur perfidie & de leur trahiſon. Ce fut le ſecond de Décembre de l'aunée 1729. qué nous apprîmes qu'ils avoient ſurpris les François, & les avoient preſque tous égorgez. Cette triſte nouvelle nous fut d'abord apportée par un des Habitans qui avoit échapé à leur fureur : elle nous fut confirmée les jours ſuivans par d'autres François fugitifs : & enfin des femmes Françoiſes qu'ils avoient fait eſclaves, & qu'on les a forcez de rendre, nous en ont raporté toutes les particularitez.

Au premier bruit d'un événement ſi funeſte, l'allarme & la conſternation fut générale dans la nouvelle Orleans. Quoique ce carnage ſoit arrivé à plus de cent lieuës d'ici, on eût dit qu'il ſe fût paſſé ſous les yeux : chacun pleuroit la perte de ſon parent, de ſon ami, de ſes biens ; tous craignoient pour leur propre vie ; car il y avoit lieu d'appréhender que la conſpiration des Sauvages ne fût univerſelle.

Ce maſſacre imprévû commença le Lundi 28. Octobre vers les neuf heures du matin. Quelque ſujet de mécontentement que les *Natchez* crurent

avoir

avoir de Monſieur le Commandant, & l'arrivée de pluſieurs voitures richement chargées pour la garniſon & pour les habitans, les déterminerent à bruſquer leur entrepriſe, & à faire leur coup bien plûtôt qu'ils n'en étoient convenus avec les Nations conjurées. Voici comment ils exécuterent leur projet : d'abord ils ſe partagerent, & mirent dans le Fort, dans le Village & dans les deux conceſſions autant de Sauvages qu'il y avoit de François dens chacun de ces endroits : enſuite feignant de partir pour une grande chaſſe, ils ſe mirent à traiter avec les François de fuſils, de poudre, & de balles, offrant de les payer comptant, & même plus cher qu'à l'ordinaire. Et en effet comme il n'y avoit aucune raiſon de ſoupçonner leur fidelité, on fit au même moment l'échange de leurs poules & de leur maïs avec quelques armes, & des munitions dont ils ſe ſervirent avantageuſement contre nous. Il eſt vrai que quelques-uns témoignerent de la défiance, mais on la crut ſi peu fondée, qu'on les traita de trembleurs qui s'effraioient de leur ombre. On étoit bien en garde con-

contre les *Tchactas*; mais pour les *Natchez*, on ne s'en défioit nullement, & ceux-ci en étoient tellement persuadez que c'est ce qui augmenta leur hardiesse. S'étant ainsi postez en différentes maisons avec nos armes, ils attaquerent en même temps chacun leur homme, & en moins de deux heures ils massacrerent plus des deux cens François. Les plus connus sont M. de Chepar Commandant du poste; M. du Codere Commandant des *Yaxous*; M. des Ursins; Messieurs de Kolly pere & fils; Messieurs de Longrays, des Noyers, Bailly, &c.

Le P. du Poisson venoit de faire les obséques de son Compagnon le Frere Crucy, qui étoit mort presque subitement d'un coup de Soleil. Il s'étoit mis en route pour consulter M. Perrier, & prendre avec lui des mesures propres à faire descendre les *Akensas* sur le bord du Missisipy pour la commodité des Voyageurs. Il arriva chez les *Natchez* le 26 Novembre, c'est-à-dire, deux jours avant le carnage. Le lendemain, qui étoit le premier Dimanche de l'Avent, il dit la Messe Paroissiale, & prêcha en l'absence du Curé. Il devoit

re-

retourner l'apres-midi à ſa Miſſion des *Akenſas*, mais il fut arrêté par quelques malades; auſquels il falloit adminiſtrer les Sacremens. Le Lundi il venoit de dire la Meſſe, & de porter le S. Viatique à un de ces malades qu'il avoit confeſſé la veille, lorſque le maſſacre commença. Le Chef à la groſſe jambe le prit à foix de corps, & l'ayant jetté par terre, il lui coupa la tête à coups de hache. Le Pere ne dit en tombant que ces paroles, ah mon Dieu! ah mon Dieu! M. du Codere tiroit ſon épée pour le defendre, lorsqu'il fut tué lui-même d'un coup de fuſil par un autre Sauvage qu'il n'appercevoit pas.

Ces Barbares n'épargnerent que deux François, un Tailleur, & un Charpentier qui pouvoient les ſervir dans le beſoin. Ils ne maltraiterent point les Eſclaves Negres ou Sauvages qui voulurent ſe rendre; mais ils ouvrirent le ventre à toutes les femmes enceintes, & ils égorgerent préſque toutes celles qui allaitoient des enfans, parce qu'ils étoient importunez de leurs cris & de leurs pleurs. Ils ne tuerent point les autres femmes, mais ils en firent

leurs Esclaves, & les traiterent de la maniere la plus indigne pendant deux ou trois mois qu'ils en furent les maîtres. Les moins malheureuses étoient celles qui savoient coudre, parce qu'on les occupoit à faire des chemises, des habits, &c. Les autres étoient employées à couper & à charier le bois pour la chaudiere, & à piler le maïs dont se fait leur sagamité. Mais deux choses sur-tout augmentoient la honte & la rigueur de leur esclavage; c'étoit en premier lieu d'avoir pour maîtres ceux-là même qu'elles avoient vû tremper leurs mains cruelles dans le sang de leurs maris; & en second lieu de leur entendre dire continuellement que les François avoient été traitez de la même maniere dans tous les autres postes, & que le Pays en étoit entiérement délivré.

Pendant le massacre, le Soleil où le grand Chef des *Natchez* étoit tranquillement assis sous le hangart à tabac de la Compagnie. Ses Guerriers apporterent à ses pieds la tête du Commandant, autour de laquelle ils rangerent celles des principaux François du poste, laissant leurs cadavres en proye aux

chiens

chiens, aux carencros & aux autres oiſeaux carnaciers.

Quand ils furent aſſûrez qu'il ne reſtoit plus aucun homme dans le poſte François, ils ſe mirent à piller les maiſons, le magazin de la Compagnie des Indes, & toutes les voitures qui étoient encore chargées au bord de la riviere. Ils employerent les Negres à tranſporter les Marchandiſes; ils les partagerent entr'eux, à la réſerve des muuitions de guerre qu'ils mirent en ſûreté dans une cabanne particuliére. Tandis qu'ils eurent de l'eau-de vie, dont ils trouverent une bonne proviſion, ils paſſerent les jours & les nuits à boire, à chanter, à danſer, & à inſulter de la maniere la plus barbare aux cadavres & à la mémoire des François. Les *Tchactas* & les autres Sauvages étant de leur complot, ils étoient tranquilles, & ne craignoient point qu'on ſe portât à la vengeance que méritoit leur cruauté & leur perfidie. Une nuit qu'ils étoient plongez dans l'yvreſſe & dans le ſommeil, Mde. des Noyers voulut ſe ſervir des Negres pour vanger la mort de ſon mari & des François: mais elle fut trahie par celui à qui elle confia ſon deſſein, & il

s'en

s'en fallut peu qu'on ne la brûlât toute vive.

Quelques François ſe déroberent à la fureur des Sauvages en ſe réfugiant dans le bois, où ils ſouffrirent extrémement de la faim & des injures du temps. L'un d'eux en arrivant ici ſoulagea un peu l'inquiétude où l'on étoit, ſur le poſte que nous occupons chez les *Yazous*, qui n'eſt qu'à quarante ou cinquante lieuës au deſſus des *Natchez* par eau, & à 15 ou 20 ſeulement par terre. Ne pouvant plus réſiſter au froid extrême dont il étoit ſaiſi, il ſortit du bois à la faveur de la nuit pour aller ſe réchauffer dans une maiſon Françoiſe. Lorſqu'il en fut proche, il y entendit des voix de Sauvages, & il délibera s'il entreroit. Il s'y détermina néanmoins, aimant encore mieux périr de la main de ces Barbares, que de mourir de faim & de froid. Il fut agréablement ſurpris lorſqu'il vit ces Sauvages s'empreſſer à lui rendre ſervice, le combler d'amitiez, le plaindre, le conſoler, lui fournir des vivres, des habits, & une Pyrogue pour ſe ſauver à la Nouvelle Orleans. C'étoient des *Yazous* qui re-

venoient de chanter le calumet aux *Oumas*. Le Chef le chargea de dire à M. Perrier qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des *Yazous*, qu'ils ne perdroient pas l'esprit, c'est-à-dire, qu'ils demeureroient toûjours attachez aux François, & qu'il partiroit incessamment avec sa troupe, pour avertir toutes les Pyrogues Françoises qui descendroient le fleuve, de se tenir sur leurs gardes contre les *Natchez*.

Nous crûmes long-temps que les promesses de ce Chef étoient bien sincéres, & nous ne craignions plus rien de la perfidie Indienne pour le poste des *Yazous*. Connoissez mon R. P. quel est le génie des Sauvages, & si l'on peut se fier à leurs paroles lors même qu'elles sont accompagnées des plus grandes demonstrations d'amitié. A peine furent ils rendus dans leur Village, que chargez des présens qu'ils reçûrent des *Natchez*, ils suivirent leur exemple, & imiterent leur trahison. Se joignant aux *Corroys*, ils convinrent ensemble d'exterminer les François : ils commencerent par le P. Souël leur Missionaire commun, qui demeuroit au milieu d'eux dans leur propre Vil-

Village. La fidélité des *Osoguas*, qui étoient alors à la chasse, n'a pas été ébranlée, & ils sont maintenant Village avec les *Tonnikas*.

Le 11 de Decembre le P. Souel revenant sur le soir de visiter le Chef, & se trouvant dans une ravine, reçut plusieurs coups de fusil, & tomba mort sur la place. Les Sauvages vinrent fondre aussi-tot sur sa cabanne pour la piller. Son Negre qui faisoit toute sa compagnie & toute sa défense, s'arma d'un coûteau de Bucheron pour empêcher le pillage, & blessa même un Sauvage. Cette action de zele lui couta la vie. Heureusement il y avoit peu de mois qu'il avoit reçû le Batême, & il menoit une vie tres Chrétienne.

Ces Sauvages, qui jusques-là avoient paru sensibles à l'afection que leur portoit le Missionnaire, se reprocherent sa mort dés qu'ils furent capables de réfléxion; mais revenant à leur ferocité naturelle, ils prirent la résolution de mettre le comble à leur crime en detruisant le poste François. "

„ Puisque le Chef Noir est mort,
„ s'écrierent-ils, c'est comme si tous
„ les François étoient morts: n'en é-
„ pargnons aucun. Dès

Dès le lendemain ils exécuterent leur barbare projet : ils ſe rendirent de grand matin au Fort qui n'étoit éloigné que d'une lieuë. On crut qu'ils vouloient chanter le calumet au Chevalier des Roches, qui commandoit ce poſte en l'abſence de M. de Codere. Il n'y avoit que dix-ſept hommes qui ne ſoupçonnoient aucune mauvaiſe volonté de la part des Sauvages : ils furent tous égorgez, & pas un n'échapa à la fureur de ces Barbares. Ils accorderent néanmoins la vie à quatre femmes & à cinq enfans qu'ils y trouverent, & dont ils firent leurs Eſclaves.

Un de ces *Yazouz* ayant dépouillé le Miſſionnaire, ſe revétit de ſes habits, & annonça bien tôt aux *Natchez*, que ſa Nation avoit tenu parole, & que les François établis chez elle, étoient tous maſſacrez. On n'en douta preſque plus dans cette Ville, quand on y apprit ce qui venoit d'arriver au Pere Doutreleau. Ce Miſſionnaire avoit pris le temps de l'hyvernement des Sauvages pour venir nous voir, afin de regler quelques afaires de Miſſion. Il étoit parti le premier jour de cette année 1730, & ne croyant pas pouvoir arriver à temps

temps pour dire la Meſſe chez le P. Souel, dont il ignoroit la deſtinée, il prit le parti de la dire auprès de l'embouchure de la petite riviere des *Yazous* où il avoit cabanné.

Comme il ſe préparoit à une ſi ſainte action, on leur demanda de quelle Nation ils étoient. *Yazous* camarades des François, repondirent-ils en faiſant mille amitiez aux voyageurs qui accompagnoient le Miſſionnaire, & en leur préſentant des vivres. Pendant que le Pere dreſſoit ſon Autel, il paſſa une Compagnie d'Outardes, ſur laquelle les voyageurs déchargerent les deux ſeuls fuſils qu'ils euſſent, ſans penſer à les recharger, parce qu'on alloit commencer la Meſſe. Les Sauvages le remarquerent. Ils ſe mirent derriere les voyageurs, comme s'ils avoient deſſein d'entendre la Meſſe, quoiqu'ils ne fuſſent pas Chrétiens.

Au temps que le Pere diſoit le *Kyrie eléiſon*, les Sauvages firent leur decharge. Le Miſſionnaire ſe ſentant bleſſé au bras droit, & voyant un des voyageurs tué à ſes pieds, & les quatre autres en fuite, ſe mit à genoux pour recevoir le dernier coup de la mort

mort qu'il regardoit comme certaine. Dans cette poſture il eſſuya deux ou trois décharges. Quoique les Sauvages tiraſſent ſur lui preſque à bout portant, ils ne lui firent point de nouvelles bleſſures. Se voyant donc comme miraculeuſement échappé à tant de coups mortels, il prit la fuite ayant encore ſés Habits Sacerdotaux, & ſans autre défenſe qu'une grande confiance en Dieu, dont il venoit d'éprouver la protection toute particuliére, il ſe jetta à l'eau. Ayant avancé quelques pas, il ſaiſit la pyrogue dans laquelle s'enfuyoient deux des voyageurs, qui le croyoient mort de tous les coups qu'ils avoient entendu tirer ſur lui. En montant dans la pyrogue, & tournant la tête pour voir ſi on ne le ſuivoit pas de trop près, il reçut dans la bouche un coup de plomb à Outardes. La plûpart des grains s'applatirent contre ſes dents, quelques-uns entrerent dans les gencives & y reſterent long-temps: j'y en ai vû deux moi-même. Le Pere Doutreleau, tout bleſſé qu'il étoit, ſe chargea de gouverner la pyrogue, & ſes deux Compagnons ſe mirent à ramer. Malheureuſement l'un d'eux avoit

voit eu en partant la cuiſſe caſſée d'un coup de fuſil, dont il eſt demeuré eſtropié.

Vous jugez bien, mon R. P. que le Miſſionnaire & ſes Compagnons ne penſerent plus à remonter la riviere: ils deſcendirent le Miſſiſipi le plus vîte qu'ils purent, & perdirent enfin de vuë la pyrogue de leurs ennemis, qui les avoient pourſuivis pendant plus d'une heure, en faiſant un feu continuel ſur eux, & qui ſe vanterent au Village de les avoir tuez. Les deux Rameurs furent ſouvent tentez de ſe rendre ; mais encouragez par le Miſſionnaire, ils firent peur à leur tour aux Sauvages. Une vieille arme qui n'étoit point chargée, ni en état de l'être, qu'ils leur montrerent de temps en temps, leur fit faire ſouvent le plongeon dans leur pyrogue, & les obligea enfin de ſe retirer.

Dès qu'il qu'ils ſe virent débarraſſez de leurs ennemis, ils panſerent leurs playes comme ils pûrent, & jettant dans le fleuve tout ce qu'ils avoient dans leurs pyrogues, pour s'éloigner plus aiſément de cette rive meurtriere, ils ne con-

conſerverent que quelques morceaux de lard crud pour leur nourriture.

Leur deſſein étoit de s'arêter en paſſant aux *Natchez*; mais ayant apperçû les maiſons Françoiſes ou abbatuës ou brûlées, ils ne jugerent pas à propos d'écouter les complimens des Sauvages, qdi du bord du fleuve les invitoient à mettre pied à terre: ils gagnerent au plus vîte le large, & par là ils éviterent les coups qu'on tira inutilement ſur eux. C'eſt alors qu'ils commencerent à ſe défier de toutes ces Nations Sauvages, & qu'ils réſolurent de n'approcher de la terre qu'à la Nouvelle Orleans: & même, ſuppoſé que ces Barbares s'en fuſſent rendus les maîtres, de dériver juſqu'à la Balize, où ils eſpéroient trouver quelque Vaiſſeau François à portée de recueillir les débris de la Colonie.

En paſſant devant les *Tonikos*, ils s'éloignerent le plus qu'ils pûrent de leur bord: mais ils furent découverts, & une pyrogue qu'on avoit dépêchée pour les reconnoître, ne fut pas longtemps ſans les approcher Leur crainte & leur défiance ſe renouvellerent, & ils ne prirent le parti de s'arrêter, que quand

quand ils s'apperçûrent qu'on parloit fort bien François dans cette pyrogue. Alors ils revinrent de leur frayeur, & dans l'abbattement où ils étoient, ils furent bien consolez de pouvoir mettre pied à terre. Ils y trouverent la petite armée Françoise qui se formoit, des Officiers compatissans & tout-à-fait gracieux, un Chirurgien & des rafraichissemens. Ils se refirent un peu après de tant de dangers & de miseres, & ils profiterent dès le lendemain d'une pyrogue qu'on équipoit pour la *Nouvelle Orleans*.

Je ne puis vous exprimer, mon R P. quel fut mon saisissement, quand je vis le P. Doutreleau le bras en écharpe arriver de plus de quatre cens lieuës, n'ayant que sa soutane qui ne fut point d'emprunt. Ma surprise augmenta au recit de ses avantures; je le mis aussi-tôt entre les mains du F Parisel, qui visita ses playes, & qui les a pansées avec un grand soin & un prompt succès.

Le Missionnaire n'étoit point encore entiérement guéri de ses blessures, qu'il partit pour aller servir d'Aumonier à l'Armée Françoise, comme il

Il l'avoit promis à Meſſieurs les Officiers qui l'en avoient prié. Il partagea avec eux les fatigues du ſiege des *Natchez*, & il y donna de nouvelles preuves de ſon zele, de ſa ſageſſe, & de ſon courage.

A ſon retour des *Natchez*, il vint ſe délaſſer ici pendant ſix ſemaines, qu'il trouva bien longues, & qui me parurent bien courtes. Il étoit dans l'impatience de retourner à ſa chere Miſſion : mais il me fallut l'équipper généralement de tout ce qui eſt néceſſaire à un Miſſionnaire, & il fut obligé d'attendre le convoy pour les Illinois. Lès riſques qu'on couroit ſur le fleuve durant ce ſoulevement des Sauvages, porterent M. le Commandant à défendre aux voyageurs d'aller par bandes ſéparées. Il partit le 16 Avril avec pluſieurs autres en aſſez grand nombre, pour n'avoir rien à craindre des ennemis. J'appris en effet qu'ils s'étoient-rendus au-deſſus des *Akenſas*, ſans qu'il leur fût arrivé aucun accident.

Le plaiſir de voir le P. Doutreleau pour la premiere fois, & de le voir échappé à tant de perils, fut bien trou-

blé par la vive douleur que je ressentois de la perte de deux Missionnaires, dont vous counoissiez aussi-bien que moi le mérite. Vous sçavez qu'à un très aimable caractére ils joignoient les qualitez propres à des hommes apostoliques; qu'ils étoient très-affectionnez là leur Mission; qu'ils parloient déja assez bien la langue des Sauvages; que leurs premiers travaux produisoient de grands fruits, & en auroient produit bien d'autres, puisque l'un & l'autre n'avoient gueres que trente-six ans. Cette perte, qui m'occupe uniquement, ne me permet pas même de penser à la perte que nous avons faite de leurs Negres & de leurs effets, quoiqu'elle dérange bien une Mission qui ne fait que de naître, & qui est dans des besoins que vous connoissez mieux que personne.

Au reste, il n'est rien arrivé à ces deux excellens Missionnaires que nous pleurons, à quoi ils ne se fussent préparez, lorsqu'ils se consacrerent aux Missions des Sauvages de cette Colonie. Cette seule disposition, indépendamment de tout le reste, a mis sans dou-

toute une grande différence aux yeux de Dieu entre leur mort & celle de tant d'autres, qui ont été les Martyrs du nom François. Aussi suis-je bien persuadé que la crainte d'un sort semblable ne rallentira point le zele de ceux de nos peres, qui auroient la pensée de nous suivre, & ne détournera pas nos Supérieurs de se rendre aux saints desirs qu'ils auront de venir partager nos travaux.

Connoissant comme vous faites, mon R. P. la vigilance & les vûës de M. notre Commandant, vous jugez bien qu'il ne s'est pas endormi dans les tristes conjonctures où nous nous trouvions. On peut dire sans flatterie qu'il s'est surpassé lui-même par les mouvemens continuels qu'il s'est donné, & par les sages mesures qu'il a prises pour venger le sang François, & pour prévenir les malheurs dont presque tous les postes de la Colonie étoient menacez.

Aussi tot qu'il eut apris l'irruption imprévûe de Sauvages *Natchez*, il en fit porter la nouvelle dans tous les postes, & jusqu'aux Illinois, non par la voye directe & ordinaire du fleuve qui

étoit fermée, mais d'un côté par les *Natchitoches*, & les *Akensas*; & de l'autre par la Riviere dite Mobile & les *Tchicachas*. Il invita les voisins nos Alliez, & particuliérement les *Tchactes*; à vanger cette perfidie; il fournit d'armes & de munitions toutes les maisons de la Villè & des habitations; il fit monter deux Vaisseaux; sçavoir le Duc de Bourbon & l'Alexandre, vers les *Tonikos*. Ces Vaisseaux étoient comme deux bonnes Forteresses contre les insultes des Sauvages, & en cas d'attaque, deux aziles assûrez pour les femmes & pour les enfans. Il fit faire un fossé d'enceinte autour de la Ville, & il plaça des Corps-de-garde à ses quatre extrémitez; il forma pour sa défense plusieurs Compagnies de Milice Bourgeoise, qui continuent de monter la garde tous les soirs. Comme il y avoit plus à craindre dans les concessions & les habitations que dans la Ville, on s'y est fortifié avec plus de soin. Il y a de bons Forts aux *Chapitoulas*, aux *Cannes brulées*, aux *Allemands*, aux *Bayagoulas*, & à la *Pointe coupée*.

D'abord M. notre Commandant n'écou-

n'écoutant que ſon courage, prit le deſſein de ſe mettre à la tête des Troupes : mais on lui repréſenta qu'il ne devoit point quitter la *Nouvelle Orleans*, où ſa préſence étoit abſolument néceſſaire ; qu'il y avoit à craindre qu'il ne prît envie aux *Tchaƈtas* de tomber ſur la Ville, ſi elle étoit dégarnie de Troupes, & que les Negres, pour s'affranchir de l'eſclavage, ne ſe joigniſſent à eux, ainſi que quelques-uns s'étoient joints aux *Natchez*. D'ailleurs il pouvoit être tranquille ſur la conduite des Troupes : M. le Chevalier de Loubois, dont il connoiſſoit l'expérience & la bravoure, ayant été chargé de les commander.

Pendant que notre petite Armée ſe rendoit aux *Tonikas*, ſept cens *Tchactas* ramaſſez & conduits par M. le Sueur, marchoient vers les *Natchez*. On fut informé par un parti de leurs gens, que ces Sauvages n'étoient nullement ſur leurs gardes, & qu'ils paſſoient toutes les nuits à danſer. Les *Tchaƈtas* les ſurprirent, & vinrent fondre ſur eux le 27 Janvier à la pointe du jour. En moins de trois heures ils délivrerent 59 perſonnes, tant femmes

 qu'en-

qu'enfans, avec le Tailleur & le Charpentier, & 106 Negres ou Negresses avec leurs enfans: ils firent 18 *Natchez* Esclaves, & leverent 60 Chevelures. Ils en auroient levé davantage, s'ils ne s'étoient pas attachez à délivrer les Esclaves; comme on le leur avoit recomandé. Ils n'eurent que deux hommes de tuez, & sept ou huit de blessez. Ils se campérent avec leur prise à la concession de Sainte Catherine dans un simple Parc fermé de pieux. La victoire eût été complette, s'ils eussent attendu l'Armée Françoise, ainsi qu'on en étoit convenu avec leurs Députez.

Les *Natchez* se voyant attaquez par les formidables *Tchactas* regarderent leur défaite comme certaine, ils se renfermerent dans deux Forts, & passerent les nuits suivantes à danser leur danse de mort. Dans leurs Harangues on les entendoit reprocher aux *Tchactas* leur perfidie, de ce qu'ils s'étoient déclarez en faveur des François, contre la parole qu'ils leur avoient donnée, de s'unir à eux pour les détruire

Trois jours avant cette action, le Sieur Mesplex arriva aux *Natchez* avec cinq

cinq autres François : ils s'étoient offerts à M. de Loubois, pour aller leur porter des paroles de paix, afin de pouvoir sous ce prétexte s'informer de leurs forces & de leur situation présente. En descendant de la barque ils rencontrerent un parti, qui sans leur donner le temps de parler, leur tua trois hommes, & fit les trois autres prisonniers. Le lendemain ils renvoyerent un de ces prisonniers avec une Lettre, par laquelle ils demandoient pour ôtage le Sieur Broutin, qui avoit autrefois commandé chez eux, & le Chef des *Tonikas*. De plus ils exigeoient pour la rançon des femmes, des enfans, & des esclaves 200 fusils, 200 barils de poudre, 200 barils de balles, 200 pierres à fusil, 200 coûteaux, 200 haches, 200 pioches, 20 quarts d'eau de vie, 20 bariques de vin, 20 barils de vermillon, 200 chemises, 20 pieces de limbourg, 20 pieces de toile, 20 habits galonnez sur les coutures, 20 chapeaux bordés avec des plumets, & cent habits plus simples. Leur dessein étoit d'égorger les François qui apporteroient ces marchandises. Dés le même jour ils brûlerent avec la derniere

inhumanité le Sieur Mesplex & son Compagnon.

Le 8 Février les François avec les *Tonikas*, & quelques autres petites Nations qui sont vers le bas du Missisipi, arriverent aux *Natchez*. Ils s'emparerent de leur Temple dédié au Soleil.

L'impatience & l'indocilité des *Tchactas*, lesquels, comme presqne tous les Sauvages, ne sont capables que d'un coup de main, & ensuite se retirent; le trop petit nombre de soldats François qui se trouverent accablez de fatigues; le manque de vivres que les Sauvages voloient aux François; le défaut de munitions dont on ne pouvoit rassasier les *Tchactas*, qui en dépensoient une partie inutilement, & qui mettoient l'autre en reserve pour la chasse, la résistance des *Natchez*, qui s'étoient bien fortifiez, & qui se battoient en desesperez; tout cela détermina à écouter les propositions que firent les assiegez après sept jours de tranchée ouverte. Ils menaçoient, si nous persistions dans le siege, de brûler ce qui leur restoit de François, & ils offrirent de les rendre, si nous voulions retirer nos sept pieces de canon,

non, qui dans le fond, faute d'un bon Canonier, & dans les circonſtances préſentes, n'étoient gueres propres qu'à leur faire peur.

Les propoſitions furent acceptées & accomplies de part & d'autre. Le 25 Février les Aſſieges remirent fidélement tout ce qu'ils avoient promis, & les Aſſiegeans ſe retirerent avec leurs canons daus un petit Fort, qu'on éleva promptement ſur * l'eſcôre auprès du fleuve, pour inquiéter toûjours les *Natchez*, & pour aſſurer le paſſage aux voyageurs. M. Perrier en donna le commandement à M. Dartaguette, pour reconnoître l'intrépidité avec laquelle durant le ſiege il s'expoſoit aux plus grands dangers, & bravoit par tout la mort.

Avant que les *Tchactas* ſe determinaſſent à donner ſur les *Natchez*, ils étoient allez chez eux porter le calumet. Ils y furent reçûs d'une maniere aſſez nouvelle: ils les trouverent eux & leurs chevaux parez de Chaſubles, & de devants d'Autel. Pluſieurs portoient des Patenes, bûvoient & donnoient à boire de l'eau-de-vie dans des Ca-

* Rocher eſcarpé.

lices & des Ciboires. Les *Tchactas* eux-mêmes, quand ils eurent pillé nos ennemis, renouvellerent cette profanation sacrilege, en faisant dans leurs danses & dans leurs jeux le même usage de nos ornemens & de nos Vases sacrez. On n'en a pu retirer qu'une petite partie. La plûpart de leurs Chefs sont venus ici pour se faire payer des chevelures qu'ils ont levées, & des François ou des Negres qu'ils ont délivrez. Ils nous ont fait acheter bien cher leurs petits services, & ne donnent gueres envie de les employer dans la suite, d'autant plus qu'ils ont paru beaucoup moins braves que les petites Nations, dont ils ne se font redouter que par leur grand nombre. Les maladies diminuent tous les ans cette Nation, qui est maintenant réduite à trois ou quatre mille Guerriers. Depuis que ces Sauvages ont fait connoître ici leur caractére, on ne peut plus les souffrir: ils sont insolens, feroces, dégoûtans, importuns, & insatiables. On plaint & on admire tout à la fois nos Missionnaires, de renoncer à toute société, pour n'avoir que celle de ces Barbares.

J'ai

J'ai renouvellé connoiſſance avec *Paatlako* un des Chefs, & avec un grand nombre d'autres *Tchactas*. Ils m'ont rendu beaucoup de viſites intéreſſées, & m'ont ſouvent répété à peu près le même compliment qu'ils me firent il y a plus d'un an lorſque je les quittai. „ Nos cœurs & ceux de nos „ enfans pleurent, m'ont-ils dit, de- „ puis que nous ne te voyons plus; „ tu commençois à avoir de l'eſprit „ comme nous, tu nous entendois, & „ nous t'entendions; tu nous aimes, „ & nous t'aimons; pourquoi nous „ as-tu quitté? Que ne reviens-tu? „ Allons viens-t'en avec nous ". Vous ſavez mon R. P. que je ne pouvois répondre à leurs deſirs: ainſi je leur dis ſimplement que je les irois rejoindre dès que je le pourrois; qu'après tout je ne ſuis ici que de corps, & que mon cœur eſt demeuré chez eux: „ cela „ eſt bon repartit un de ces Sauvages, „ mais cependant ton cœur ne nous „ dit rien, il ne nous donne rien ". C'eſt toûjours là qu'ils en reviennent; ils ne nous aiment, & ne nous trouvent de l'eſprit qu'autant que nous leur donnons.

Il eſt vrai que *Paatiako* a combattu avec beaucoup de valeur contre les *Natchez*, il y a même reçu un coup de fuſil dans les reins. Pour le conſoler de ſa bleſſure, on l'a reçu avec plus d'eſtime & d'amitié que les autres. A peine s'eſt il vû dans ſon Village, qu'enflé de ces legeres marqués de diſtinction, il a dit au P. Baudouin, que toute la *Nouvelle Orleans* avoit été dans d'étranges allarmes au ſujet de ſa maladie, & que M. Perrier a informé le Roi de ſa bravoure, & des grands ſervices qu'il a rendus dans la derniere expedition. A ces traits je reconnois le génie de cette Nation; c'eſt la préſomption & la vanité même.

On a abaudonné aux *Tchactas* trois Negres des plus mutins, & qni s'étoient déclarez le plus pour les *Natchez*. Ils les ont brûlé vifs avec une cruauté qui a inſpiré à tous les Negres une nouvelle horreur des Sauvages: c'eſt un bien pour la ſûreté de la Colonie. Les *Tonikas* & les autres petites Nations ont remporté de nouveaux avantages ſur les *Natchea*, & y ont fait pluſieurs priſonniers: ils ont brûlé trois femmes & quatre hommes, après

leur

leur avoir levé la chevelure. On dit que le peuple commence à s'accoûtumer à un ſpectacle ſi barbare.

On ne put s'empêcher d'être attendri, lorſqu'on vit arriver en cette Ville les femmes Françoiſes, que les *Natchez* avoient fait leurs Eſclaves. Les miſeres qu'elles ont ſouffertes étoient peintes ſur leurs viſages : cependant il paroît qu'elles les ont bien-tôt oubliées : du moins pluſieurs d'entr'elles ſe ſont fort preſſées de ſe remarier, & on aſſure qu'il y a eu de grandes démonſtrations de joye à leurs nôces.

Les petites filles que nul des habitans n'a voulu adopter, ont groſſi le troupeau cheri des orphelines que les Religieuſes élevent. Le grand nombre de ces enfans ne ſert qu'à augmenter leur charité & leurs attentions. On leur a fait une claſſe ſéparée, & on leur a donné deux Maîtreſſes particulieres.

Il n'y en a pas une de cette ſainte Communauté, qui ne ſoit charmée d'avoir paſſé les mers, ne dût-elle faire ici d'autre bien que celui de conſerver ces enfans dans l'innocence, & de donner une éducation polie & chré-

tienne à de jeunes Françoises, qui risquoient de n'être gueres mieux élevées que des Esclaves. On fait espérer à ces saintes filles, qu'avant la fin de l'année elles occuperont la maison neuve qu'on leur destine, & après laquelle elles soûpirent depuis long-temps.

Quand elles y seront une fois logées, à l'instruction des Pensionnaires, des Orphelines, des filles du dehors & des Negresses, elles ajoûteront encore le soin des malades de l'Hôpital, & d'une Maison de refuge pour les femmes de vertu suspecte. Peut-être même que dans la suite elles pourront aider à donner régulièrement chaque année la retraite à un grand nombre de Dames, selon le gout que nous leur en avons inspiré.

Tant d'œuvres de charité suffiroient pour occuper en France plusieurs Communautez & des Instituts différents. Que ne peut point un grand zele? Ces divers travaux n'étonnent point sept Ursulines, & elles comptent de les soutenir avec la grace de Dieu, sans que l'Observance Religieuse en souffre. Pour moi je crains fort, que s'il ne

leur

leur vient au plutôt du secours, elles ne succombent sous le poids de tant de fatigues. Ceux qui avant que de les connoître, disoient qu'elle venoient trop tôt, & en trop grand nombre, ont bien changé de sentimens & de langage. Témoins de leur conduite édifiante, & des grands services qu'elles rendent à la Colonie, ils trouvent qu'elles sont venuës trop tard, & qu'il n'en sauroit trop venir de la même vertu & du même mérite.

Les *Tchikachas*, Nation brave, mais perfide, & peu connuë des François, ont tâché de débaucher la Nation Illinoise : ils ont même sondé quelques particuliers, pour voir s'ils ne pourroient pas l'attirer au parti des Sauvages ennemis de notre Nation. Les Illinois leur ont répondu qu'ils sont presque tous de la priere; (c'est-à-dire, selon leur maniere de s'exprimer, qu'ils sont Chrétiens) & que d'ailleurs ils sont inviolablement attachez aux François, par les alliances que plusieurs de leur Nation ont contractées avec eux en épousant leurs filles.

„ Nous nous mettrons toujours, a-
„ joutoient-ils, au-devant des ennemis
„ des

„ des François ; il faudra nous passer
„ sur le ventre pour aller à eux, &
„ & nous frapper nous-mêmes au
„ cœur avant que de leur porter un
„ seul coup.

Leur conduite s'est soutenue, & n'a point démenti leurs paroles : à la premiere nouvelle de la guerre des *Natchez*, & des *Yazous*, ils sont venus ici pleurer les Robbes noires * & les François, & offrir les services de leur Nation à M. Perrier, pour vanger la mort des François. Je me trouvai au Gouvernement à leur arrivée, & je fus charmé des Harangues qu'ils firent. *Chikagou* que vous avez vu à Paris, étoit à la tête des *Mitchigamias* ; & *Mamantouensa*, à la tête des *Kaskakias*.

Chikagou parla le premier : il étendit dans la Salle un tapis de peau de biche bordé de porc-épis, sur lequel il mit deux calumets avec divers agrémens sauvages, qu'il accompagna d'un présent à l'ordinaire. „ Voilà, dit-
„ il, en montrant ces deux calumets,
„ deux paroles que nous t'apportons,
„ l'une

* Ce'st ainsi qu'ils nomment les Missionnaires.

l'une de Religion, & l'autre de paix ou de guerre, selon que tu l'ordonneras. Nous écoutons avec respect les Commandans, parce qu'ils nous portent la parole du Roy notre Pere; & plus encore les Robes noires, parcé qu'ils nous portent la parole de Dieu même, qui est le Roy des Rois. Nous sommes venus de bien loin pleurer avec toi la mort des François, & t'offrir nos Guerriers pour frapper sur les Nations ennemies que tu voudras nous marquer: tu n'as qu'à parler. Quand je passai en France, le Roy me promit sa protection pour la priere, & me recommanda de ne la quitter jamais: je m'en souviendrai toûjours. Accorde-nous aussi ta protection pour nous & pour nos Robbes noires. Il exposa ensuite les sentimens édifians dont il étoit pénétré sur la Religion, que l'Interprête Baillatjon nous fit à demi entendre en très-mauvais François.

Mamantouensa parla ensuite: sa Harangue étoit Laconique, & d'un styls bien différent de celui des Sauvages, qui répétent cent fois la même chose dans le même discours.

„ Voilà, dit-il, en adressant la pa„ role à M. Perrier, deux jeunes Es„ claves *Padoukas*, qnelques Pellete„ teries, & d'autres bagarelles; c'est „ un petit présent que je te fais; mon „ dessein n'est pas de t'engager à m'en „ faire un plus grand: tout ce que je „ te demande, c'est ton cœur & ta „ protection; j'en suis plus jaloux „ que de toutes les marchandises du „ monde; & quand je te la demande, „ c'est uniquement pour la priere. „ Mes sentimens sur la guerre sont les „ mêmes que ceux de *Chikagon*, qui „ vient de parler: vainement répéte„ rois-je ce que tu viens d'entendre.

Un autre vieux Chef, qui avoit l'air d'un ancien Patriarche, se leva aussi: il se contenta de dire qu'il vouloit mourir, comme il avoit toûjours vêcu, dans la priere. " La derniere parole, „ ajoûta-t-il, que nous ont dit nos „ Peres, étant sur le point de rendre „ le dernier soûpir, c'est d'être toû„ jours attachez à la priere, & qu'il „ n'y a point d'autre moyen d'être „ heureux en cette vie, & bien plus „ encore dans l'autre après la mort.

M. Perrier, qui a de grands senrimens d

la Religion, écoutoit avec un ſenſible plaiſir ces Harangues des Sauvages: il s'abandonna aux mouvemens de ſon cœur, ſans avoir beſoin de recourir aux détours & aux déguiſemens qui ſont ſouvent néceſſaires, quand on traite avec le commun des Sauvages. A chaque Harangue il fit une réponſe telle que ces bons Chrétiens pouvoient la ſouhaiter: il les remercia de leurs offres de ſervice pour la guerre, étant aſſez fort contre les ennemis qui occupent le bas du fleuve; mais il les avertit de ſe tenir ſur leurs gardes, & de prendre notre défenſe contre ceux qui habitent le haut du même fleuve.

On ſe défie toûjours des Sauvages appellez *Renards*, quoiqu'ils n'oſent plus rien entreprendre, depuis que le P. Guignas a détaché de leur parti les Nations des *Kikapoux*, & des *Maskoutins*. Vous ſçavez, mon R. P. qu'étant en Canada il eut le courage de pénétrer juſques chez les *Sioux*, Sauvages errans vers la ſource du Miſſiſipi, à environ huit cens lieues de la *Nouvelle Orleans*, & à ſix cens lieues de Québec. Obligé d'abandonner cette Miſſion naiſſante par le mauvais ſuccès qu'a-

qu'avoit eu l'entreprise contre les *Renards*, il descendit le fleuve pour se rendre aux Illinois. Le 15 Octobre de l'année 1728, il fut arrêté à mi-chemin par les *Kikapoux* & les *Maskoutins*. Pendant cinq mois qu'il fut captif chez ces Sauvages, il eut beaucoup à souffrir, & tout à craindre: il vit le moment où il alloit être brûlé vif, & il se préparoit à finir sa vie dans cet horrible tourment, lorsqu'il fut adopté par un Vieillard, dont la famille lui sauva la vie, & lui procura la liberté. Nos Missionnaires qui étoient chez les Illinois, ne furent pas plûtôt instruits de sa triste situation, qu'ils lui procurerent tous les adoucissemens qu'ils pûrent. Tout ce qu'il reçut il l'employa à gagner les Sauvages & il y réussit, jusqu'à les engager même à le conduire chez les Illinois, & à y venir faire la paix avec les François & les Sauvages de ce quartier Sept ou huit mois après la conclusion de cette paix, les *Maskoutins* & les *Kikapoux* révinrent encore chez les Illinois & emmenerent le Pere Guignas pour passer l'hyver avec eux, d'où selon les apparences il retournera en Canada.

Ce

Ces fatiguans voyages l'ont extrémement vieilli; mais ſon zele plein de feu & d'activité ſemble lui donner de nouvelles forces.

Les Illinois n'eurent point d'autre maiſon que la nôtre, pendant les trois ſemaines qu'ils demeurerent dans cette Ville: ils nous charmerent, par leur pieté & par leur vie édifiante. Tous les ſoirs ils récitoient le Chapelet à deux chœurs, & tous les matins ils entendoient ma Meſſe, pendant laquelle, ſur tout les Dimanches & les Fêtes, ils chantoient différentes prieres de l'Egliſe conformes aux différens Offices du jour. A la fin de la Meſſe ils ne manquoient jamais de chanter de tout leur cœur la priere pour le Roy. Les Religieuſes chantoient le premier couplet latin ſur le ton ordinaire du chant Gregorien, & les Illinois continuoient les autres couplets en leur langue ſur le même ton. Ce ſpectacle qui étoit nouveau, attiroit un grand monde dans l'Egliſe, & inſpiroit une tendre dévotion. Dans le cours de la journée & après le ſoûper, ils chantoient ſouvent ou ſeuls ou tous enſemble diverſes prieres de l'Egliſe, qui ſont le *Dies*

iræ

iræ, *&c. Vexilla Regis*, &c. *Stabat Mater*, &c. A les entendre, on s'apperçevoit aiſément qu'ils avoient plus de goût & de plaiſir à chanter ces ſaints Cantiques, que le commun des Sauvages, & même que beaucoup de François n'en trouvent à chanter des chanſons frivoles, & ſouvent diſſolues.

On ſeroit étonné, comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette Miſſion, de voir qu'un grand nombre de nos François ne ſont pas à beaucoup près ſi-bien inſtruits de la Religion, que le ſont ces Neophytes. Ils n'ignorent preſque aucune des Hiſtoires de l'ancien & du nouveau Teſta[ment]; ils ont d'excellentes méthodes d'entendre la ſainte Meſſe & de recevoir les Sacremens. Leur Catéchiſme, qui m'eſt tombé entre les mains, avec la Traduction litterale qu'en a fait le P. le Boullenger, eſt un parfait modéle pour ceux qui en auroient beſoin dans leurs nouvelles Miſſions. On n'a laiſſé ignorer à ces bons Sauvages aucun de nos Myſtéres & de nos devoirs: on s'eſt attaché au fond & à l'eſſentiel de la Religion, qu'on leur a expoſé d'une maniere également inſtructive & ſolide.

L

La premiere pensée qui vient à ceux qui connoissent ces Sauvages, c'est qu'il y a dû bien couter, & qu'il en coute bien encore aux Missionnaires, pour les former de la sorte au Christianisme. Mais leur assiduité & leur patience est abondamment récompensée, par les bénédictions qu'il plait à Dieu de répandre sur leurs travaux. Le Pere le Boullenger me mande qu'il est obligé pour la seconde fois d'augmenter considerablement son Eglise, par le grand nombre de Sauvages qui chaque année reçoivent le Baptême.

Le premier jour que les Illinois virent les Religieuses, *Mamantouensa* apperçevant aupres d'elles une troupe de petites filles; " je vois bien, leur
» dit-il, que vous n'êtes pas des Re-
» ligieuses sans dessein. Il vouloit dire qu'elles n'étoient pas de simples Solitaires, qui ne travaillent qu'à leur propre perfection: " vous êtes, leur
» ajouta-t-il, comme les Robbes noi-
» res nos Peres, vous travaillez pour
» les autres. Ah! si nous avions là
» haut deux ou trois de vous autres,
» nos femmes & nos filles auroient plus
» d'esprit, & seroient meilleures Chré-

tien-

„ tiennes. Hé bien! lui répondit la
„ Mere Supérieure, choiſiſſez celles
„ que vous voulez. Ce n'eſt point à
„ nous à choiſir, répondit *Mamantouenſa*, c'eſt à vous qui les connoiſ-
„ ſez: le choix doit tomber ſur celles
„ qui ſont le plus attachées à Dieu, &
„ qui l'aiment davantage.

Vous jugez aſſez, mon R. P. combien ces ſaintes filles furent charmées de trouver dans un Sauvage des ſentimens ſi raiſonnables & ſi Chrétiens. Ah! qu'il faudra de temps & de peines pour apprendre aux *Tchactas* à penſer & à parler de la ſorte. Ce ne peut être que l'ouvrage de celui qui ſçait, quand il lui plaît, changer les pierres en enfans d'Abraham.

Chikagou garde précieuſement dans une bourſe faite exprès la magnifique tabatiere que feu Madame la Ducheſſe d'Orleans lui donna à Verſailles. Quelque offre qu'on lui en ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire: attention bien remarquable dans un Sauvage, dont le caractére eſt de ſe dégoûter bien tôt de tout ce qu'il a, & de deſirer paſſionnement ce qu'il voit, & ce qu'il n'a pas.

Tout

Tout ce que *Chikagou* a raconté de la France à ses compatriottes leur a paru incroyable. On t'a payé, lui disoit on " pour nous faire accroire toutes
„ ces belles fictions. Nous voulons
„ bien croire, lui disoient ses parens
„ & ceux à qui sa sincerité étoit
„ moins suspecte, que tu as vû tout
„ ce que tu nous dis, mais il faut
„ qu'un charme t'ait fasciné les yeux;
„ car il n'est pas possible que la Fran-
„ ce soit telle que tu nous la dépeins.
„ Lorsqu'il disoit qu'en France il y
„ a cinq cabanes les unes sur les autres, & qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres; qu'il y a autant de monde dans les ruës de Paris, que de brins d'herbes dans les prairies, & de Maringuoins dans les bois; qu'on s'y promene, & qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuir ambulantes; on ne le croyoit pas plus que, lorsqu'il ajoûtoit qu'il avoit vû de longues cabanes pleines de malades, où d'habiles Chirurgiens faisoient les plus belles cures. " Ecoutëz, leur di-
„ soit-il plaisamment, vous manque-
„ t-il un bras, une jambe, un œil,
„ une dent, une poitrine; si vous

„ étiez en France, on vous en remet-
„ troit d'autres sans qu'il y parût. Ce qui a le plus embarassé *Mamantouensa*, quand il a vû des vaisseaux, c'est de sçavoir comment de la terre ou l'on construit ces vaisseaux, on peut les lancer à l'eau, & où l'on peut trouver assez de bras pour jetter, & surtout pour lever des ancres d'un poids si énorme. On lui expliqua l'un & l'autre, & il admira le génie des François qui étoient capables de si belles inventions.

Ces Illinois partirent le dernier jour de Juin: ils pourront bien se joindre aux *Akensas*, pour tomber sur les *Yazous* & sur les *Corroys*. Ceux ci s'étant mis en chemin pour se retirer chez les *Tchikachas*, où ils portoient les chevelures Françoises qu'ils avoient enlevées, furent surpris en route par les *Tchatchoumas* & par quelques *Tchactas*, qui leur leverent dix-huit chevelures, & délivrerent les femmes Françoises avec leurs enfans. Quelque temps après ils furent encore attaquez par un parti d'*Akensas*, qui leur leverent quatre chevelures, & firent plusieurs femmes prisonnieres. Ces bons Sauvages rencon-

trerent à leur retour deux Pyrogues de chasseurs François : ils les frolerent selon leur coûtume depuis la tête jusqu'aux pieds, en pleurant la mort des François, & celle de leur Pere en J. C. Ils jurerent que pendant qu'il y auroit un *Akensa* au monde, les *Natchez* & les *Yazous* ne seroient point sans ennemis. Ils montrerent une cloche & quelques livres qu'ils apportoient, disoient-ils, pour le premier Chef noir, qui viendra d..ns leur Village. C'est tout ce qu'ils avoient trouvé dans la cabanne du P. Souel.

J'étois en peine de sçavoir ce que ces Barbares avoient fait du corps de ce Missionnaire : mais uue femme Francoise, qui étoit alors leur Esclave m'a appris qu'elle les a enfin engagez à lui donner la sépulture. » Je l'ai » vû, m'a-t-elle dit plusieurs fois, » sur le dos dans les cannes assez près » de sa màison, on ne lui avoit ôté » que sa Soutanne. Quoiqu'il fut » mort depuis quinze jours, il avoit » la peau aussi blanche & les joues » aussi vermeilles, que s'il eût eté simplement endormi. Je fus tentée d'e- » xaminer où il avoit reçû le coup ;

 » mais

„ mais le respect arrêta ma curiosité:
„ je me mis un moment à genoux, &
„ j'emportai son mouchoir qui étoit
„ auprès de lui.

Les fidéles *Akensas* pleurent tous les jours dans leur Village la mort du P. du Poisson, & ils demandent avec les dernieres instances un autre Missionnaire. On ne peut pas se dispenser de l'accorder à une Nation si aimable, & de tout tems très attachée aux François; d'une pudeur que les autres Nations ignorent; & qui n'a d'obstacle particulier au Christianisme, que son extrême penchant pour la jonglerie.

Vous ne devineriez pas mon R. P. qu'on a tâché de nous consoler dans notre juste douleur, en nous felicitant de ce que notre perte n'avoit pas été plus générale. En effet les deux chers Missionnaires que nous pleurons, ne paroissoient pas à beaucoup près être aussi exposés à la cruauté des Sauvages que le sont plusieurs autres, & sur tout le P. de Guyenne, & encore plus le P. Baudouin.

Celui-ci est sans aucune défense au milieu de la grande Nation des *Tchactas*. On a toûjours été dans une grande dé-

défiance de ces Sauvagés, même dans le temps qu'ils faiſoient pour nous la guerre aux *Natchez*. Maintenant ils ſont devenus ſi fiers de leur prétenduë victoire, que nous avons encore plus de beſoin de troupes pour reprimer leur inſolence, & les contenir dans le devoir, que pour achever d'exterminer nos ennemis déclarez.

Le P. de Guyenne, après bien des contradictions de la part des Sauvages du voiſinage de la Caroline, s'étoit fait bâtir deux cabannes dans deux différens Villages, pour être plus à portée d'aprendre leur langue, & de les inſtruire: elles viennent d'être abbatuës. Il ſera enfin obligé de borner ſon zele au Fort François des *Allibamous*, ou de chercher une moiſſon plus abondante ſur les bords du Miſſiſipy.

Il ne reſte plus, mon R. P. que de vous informer de la ſituation de nos ennemis. Ils ſe ſont réunis auprès de la riviere des *Ouachitas*, ſur laquelle ils ont trois Forts. On croit que les *Natchez* ſont encore au nombre de 500 Guerriers, ſans compter leurs femmes & leurs enfans: ils n'étoient gueres que 700 avant la guerre; il n'y a pas

plus de quarante Guerriers parmi les *Yazous* & les *Corroys*. Ils ont semé du maïs entre deux petites rivieres qui coulent auprès de leurs Forts : il ne faudroit que leur couper ce maïs pour les affamer pendant l'hyver : mais la chose n'est pas aisée, à ce que disent les petites Nations qui les harcelent continuellement. Ce Païs est coupé de *Bayoaks*, & remplis de cannes, où la quantité incroyable de Maringouins ne permet pas de se tenir long-temps en embuscade.

Les *Natchez* qui s'étoient cantonnez dans leur Forts depuis la derniere expedition, commencent à reparoître. Outrez de ce qu'un parti d'*Oumas* & de *Bayagoulas* leur a enlevé une Pyrogue, où il y avoit sept hommes, une femme, & deux enfans ; ils sont allez en grand nombre près d'un petit Fort, où ils ont surpris dix François & vingt Negres. Il n'y a eu qu'un petit soldat avec deux Negres qui se soit sauvé. Il avoit échapé au massacre que firent les *Natches* en se cachant dans un four : il leur a échapé cette fois-cy en se cachant dans un tronc d'arbre.

Vous jugez bien, mon R. P. que cette

cette guerre retarde l'établiſſement François : cependant on ſe flatte que que ce malheur produira un plus grand bien, en déterminant la Cour à envoyer les forces néceſſaires, pour tranquiliſer la Colonie & la rendre floriſſante. Quoi qu'il n'y ait rien à craindre à la Nouvelle Orleans, ni des petites Nations voiſines, dont nos ſeuls Negres viendroient à bout dans une matinée, ni même des *Tchactas*, qui n'oſeroient s'expoſer ſur le lac en grand nombre ; cependant une terreur panique s'eſt emparée de preſque tous les eſprits, ſur-tout des femmes ; mais elles ſeront raſſurées à l'arrivée des premieres troupes de France que nous attendons inceſſamment. Pour ce qui eſt de nos Miſſionnaires, ils ſont très-tranquilles : les perils auſquels ils ſe voyent expoſez, ſemblent augmenter leur joye, & ranimer leur zele. Souvenez-vous d'eux & de moi dans vos ſaints Sacrifices, en l'union deſquels je ſuis avec reſpect, &c.

R

GR

Où
ro
R
&
d

T

B E

RAISONS

qui ont porté le

GOUVERNEMENT

DE LA

GRANDE BRETAGNE

à former l'établiſſement d'une

COLONIE

DANS LA

GEORGIE:

Où l'on montre les avantages qu'en recevra le Commerce &c. avec une Relation abregé de la GEORGIE, & le Plan de ceux qui ont entrepris d'y former une Colonie.

Traduit de l'Anglois du Chevalier

BENJAMIN MARTIN.

d 5

R

Qui
Gra
ment

R

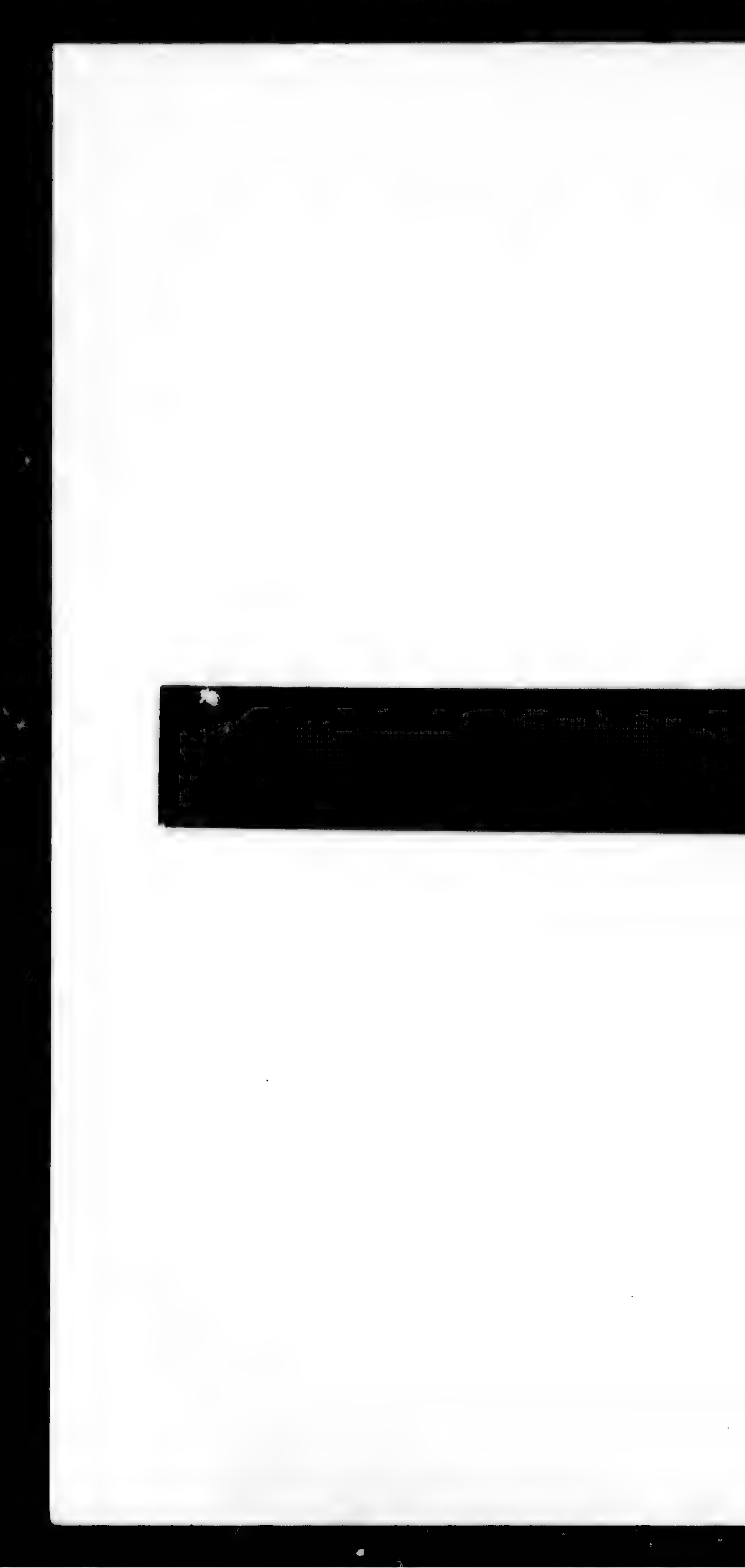
ſten
de ce
maxi
comp
moie
parm
roit
par l
que c
publi
ceme
ſion
qu'el
dans
que l

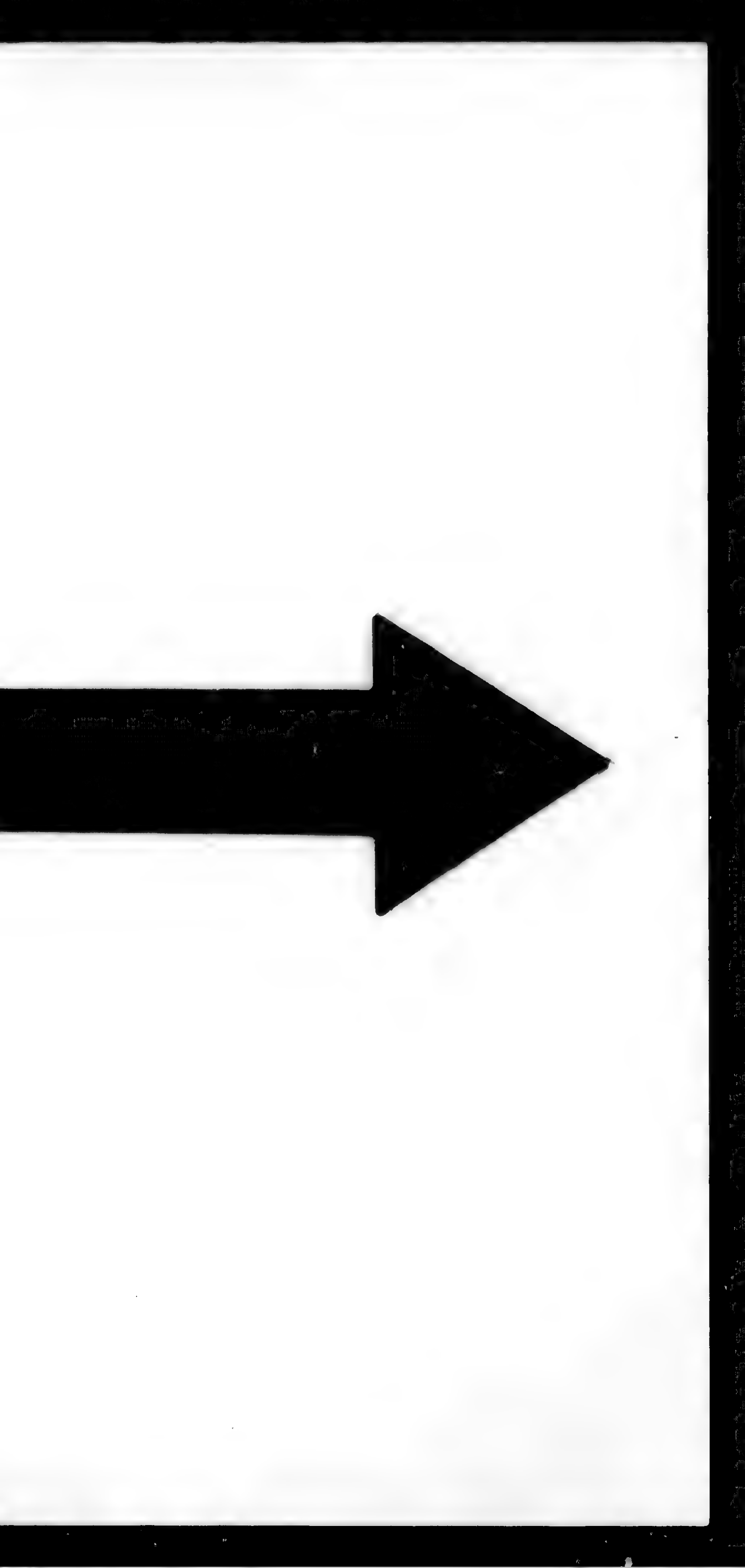
RAISONS

Qui ont porté le Gouvernement *de la* Grande Bretagne *à former l'établissement d'une Colonie dans le Georgie ; où l'on montre les avantages qu'en recevra le Commerce &c.*

RIen n'est plus indubitable ni plus évident que cette Maxime ; que les richesses & la prosperité d'une Nation consistent principalement dans le nombre de ceux qui la composent : mais cette maxime n'a lieu qu'autant que ceux qui composent une Nation trouvent le moien de gagner leur vie. S'il se trouve parmi elle des pauvres hors d'état d'accroitre ces richesses & cette prosperité par leur travail, on ne peut les regarder que comme un fardeau qui surcharge le public. Il faut donc qu'un Gouvernement bien reglé imite en cette occasion les Abeilles, dont on remarque qu'elles ne soufrent point les frelons dans leur petite Republique. Il faut que les pauvres soient mis dans une si-

d 6 tuation





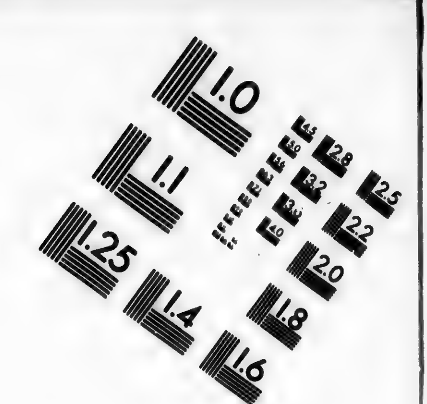
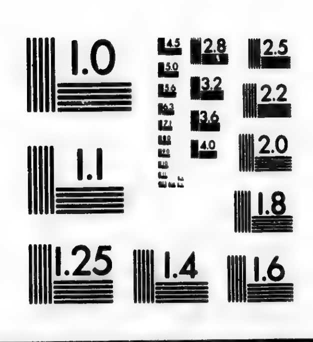


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



tuation qui leur faſſe gagner leur vie par le travail, & que ce même travail des pauvres contribuë à l'utilité publique. Je ſuppoſe avec raiſon que cela ſe pourra faire en formant une nouvelle Colonie des pauvres & des neceſſiteux qui ne trouvent point à gagner leur vie ici & ſont inutiles à l'Etat.

Rien n'eſt plus neceſſaire que de nous étendre par des Colonies dans l'Amerique Septentrionale dans un tems où toute l'Europe travaille pour le même but; que la France travaille à gagner du terrain ſur nous dans les deux Indes; & que l'Empereur eſſaie la même choſe. Le Portugal eſt redevable de ſes richeſſes à ſes Plantations. La Suede, le Dannemarck & l'Allemagne ſe trouvent pauvres, parce que ces Etats n'ont pu encore ſe decharger par des Colonies, & cependant ils abondent en perſonnes laborieuſes. Les Colonies d'Eſpagne ſuppléent au défaut de l'induſtrie des habitans de ce Royaume. Ce ſeroit ſans doute à tort que l'on imputeroit à ces Colonies la diſette & la rareté d'habitans, puis qu'elle eſt bien plutôt duë à la nature du gouvernement Eſpagnol, & au tribunal de l'Inqui-

ſition

sition. Que le gouvernement tant Civil qu'Ecclesiastique contribue à cette disette, l'Italie en est une preuve. Elle n'a point de Colonies, & cependant elle manque d'habitans & surtout dans les domaines du Pape: & quoique ces païs soient aussi riches, aussi fertiles qu'aucun païs qui soit au monde, le peuple ne laisse pas que d'y être pauvre, & la terre inculte en plusieurs endroits. Ce defaut ne regneroit pas, si ces beaux païs n'étoient infiniment plus chargés de Prêtres & de Religieux de tout ordre, qu'ils ne le sont d'artisans & de laboureurs.

Il sera toujours de notre interêt de faire croitre autant qu'il se peut chez nous ce que les autres païs produisent, & sur tout ce que nous achetons argent comptant, ou avec peine; ce qui est absolument néceſſaire pour le soutien & l'avancement de nos propres Manufactures; ce qui est d'un grand debit dans nos Etats; en un mot ce qui peut réussir aussi bien chez nous qu'ailleurs. Par ce moien non seulement nous nous procurerons de quoi entretenir nos pauvres, mais nous recuellirons aussi nous mêmes, pour ainsi dire, les moiens de di-

minuer la cherté de nos Manufactures, en quoi nous pourrons aller de païr avec les autres Nations, & épargner à nôtre patrie les dépenses qu'elles lui causent; dépenses, comme l'on sait, si préjudiciables pour nous.

J'espére de prouver ce que je dis par ce qui va suivre, & de montrer que l'établissement des Colonies de Georgie ne peut qu'accroitre nôtre Commerce. Je vai donner une idée du païs & de la conduite de nos Directeurs, sans oublier les objections qu'on a faites contre cette entreprise: à quoi je repondrai du mieux qu'il me sera possible. D'abord il me semble qu'on peut démontrer que nous avons chez nous beaucoup de gens inutiles, & qu'outre cela une Colonie en Georgie nourrira & entretiendra un grand nombre de Protestans étrangers qui fuient de chez eux à cause des persecutions; ce qui contribuera également à l'honneur & à l'interêt de la Grande Brétagne.

Pour prouver avec quel prejudice nous achetons ce qui est du crû des autres païs, je commencerai par le Commerce d'Italie, qui par balance est chaque année de 300, 000 Liv. Sterl. com-

comme il le paroit par les comptes de la Douane. Cette difference si préjudiciable est duë aux grande emplettes de soie qu'on achéte argent comptant en Italie, tandis que nous pourrions en recueillir de tout aussi bonne crue en Georgie, & la travailler ici aussi parfaitement que les Italiens eux mêmes.

Que nous en puissions recueillir, cela se prouve par celle qui nous vient tous les ans de la Caroline, quoi que faute d'ouvriers ce que nous recevons de soje de ce païs là n'ait jusqu'à present à peu près servi que de montre & d'essai. La Georgie est par elle même un riche & fertile païs, arrosé de plusieurs rivieres tres-navigables, & par conséquent avantageuses au Commerce. Il produit très-abondamment des Meuriers blancs. L'air y est très bon & bien temperé, le païs est entre le 30 & le 32 dégrés de latitude. Ces avantages le rendent très-propre à entretenir des vers à soie ; & comme le soin de les nourrir est le principal, on peut y avoir des ouvriers qui en fassent leur occupation toute leur vie. Mais la bonté de cette soie paroit

roitra pleinement par l'extrait d'une Lettre que j'insere ici.

Elle est adressée aux Directeurs de l'entreprise.

MESSIEURS.

„ Vous souhaitez de savoir ce que je
„ pense du projet de cultiver de la soje
„ dans la Géorgie, de l'aparence qu'il
„ y a d'y réussir & des demarches
„ qu'il faudroit faire pour conduire
„ cet ouvrage à sa perfection: vous
„ me demandez aussi ma pensée sur
„ l'achat, la nature, la qualité & l'utili-
„ té de la soye cruë du produit de la
„ Caroline. Voici les éclaircissemens
„ que je puis vous donner sur tout
„ cela.

„ On ne doutera point de l'utilité
„ de cette entreprise, dès que l'on
„ considerera que toutes les soies
„ qu'on employe dans ce Royaume
„ croissent & se travaillent ailleurs;
„ ce qui fait dépenser tous les ans
„ beaucoup d'argent à la Nation: au
„ lieu que si nous les pouvions re-
„ ceuillir dans les païs que nous possé-
„ dons en Amerique, cela nous sauve-
roit

„ roit notre argent, & fourniroit de l'oc-
„ cupation à plusieurs milliers de sujets
„ de Sa Majesté. Cela augmenteroit
„ aussi beaucoup le Commerce & seroit
„ certainement très-savantageux à la
„ marine de la Grande Bretagne; ou-
„ tre que ce Commerce seroit suivi de
„ peu de risque & de difficultez. Il y
„ a beaucoup d'apparence que la cho-
„ se réussira, si l'on prend de justes
„ mesures, & que l'on prête aux pau-
„ vres les secours dont ils ont besoin
„ pour commencer l'établissement né-
„ cessaire à ce grand dessein.

„ La Soye que la Caroline produit
„ est aussi belle & aussi forte que la soie
„ d'Italie, qu'on appelle communé-
„ ment *superfine*: & par l'expérience
„ de plusieurs essais que j'en ai fait,
„ je suis assuré qu'on peut la rendre
„ propre aux mêmes usages que l'est
„ celle d'Italie chez nous. Pourvû
„ qu'on la dévide en petits écheveaux,
„ elle reste fine, unie & fort belle.
„ Il faut avoir soin d'emploier des ou-
„ vriers capables d'en former d'autres;
„ & par ce moien on augmentera con-
„ siderablement la valeur de notre
„ soye.

Nos

Nos Directeurs ont pris effectivement à coeur d'obſerver ce que recommande le Chevalier Lombe auteur de la lettre dont je viens de donner l'extrait. Ils ont fait venir d'Italie autant de vers à ſoie qu'il en falloit. Ils ont engagé quelques Piémontois à s'établir dans la Géorgie, pour y former des ouvriers. Un d'eux, homme capable, & expert eſt parti par le premier embarquement qui s'eſt fait. En donnant des terres à ceux qui vous à leurs propres dépens en ce païs là & à ceux qu'on y envoie par un principe de charité; ils obligent les uns & les autres à entretenir dans chaque arpent de terre un nombre ſuffiſant de Meuriers blancs, & même à les planter dans les endroits où il n'y en a pas encore.

Si quelqu'un m'objectoit ici, qu'en receuillant notre propre ſoje nous empechons l'Italie de conſommer nos denrées & nos marchandiſes je repondrai qu'elle ne reçoit rien de nous que ce qu'elle eſt obligée de recevoir, & que même de ce peu que nous y portons il ne s'en conſomme qu'une très petite partie dans les Etats particuliers d'Ita-

d'Italie d'où nous tirons notre ſoje. Par exemple nous l'achetons dans les Domaines du Roy de Sardaigne, chez les Vénitiens, chez le Pape, & cela presque tôujours argent comptant.

La plus grande partie des ſoyes qu'on reçoit d'Italie en vient torſe & propre à être miſe en oeuvre, parce que le Roi de Sardaigne a déffendu le tranſport des ſoies crues depuiſque le Chevalier Tho: Lombeja inventé un inſtrument pour les tordre. Ainſi la culture de la ſoie chez nous nous vaudroit infiniment, & les ſojes crues travaillées par nous memes nous epargneroient certainement des depenſes extraordinaires.

La quantité de ſoje torse d'Italie, (ſans compter les ſojes cruës de toutes ſortes) que nous avont reçuë depuis pluſieurs années peut monter par an à 300000 liv. peſant. A 20 ſchellings par livre de 16 onces cela fait 300000 liv. ſterlings. Le prix de la livre de ſoie crue d'Italie eſt de 10 à 15 ſch. à proportion de ſa bonté, & de ſa fineſſe. Si donc une telle quantité de ſoie pouvoit ſe recueillir chez nous, & ſi l'on en faiſoit de l'Organzin, c'eſt à dire ſi on l'y tigroit avec l'inſtrument dont

j'ay parle, en ſuppoſant ſeulement que la livre de ſoje cruë coute 13 ſch. on épargneroit tous les 150000 liv. Sterlings qu'on féroit gagner à la Nation par le travail de nos artiſans. Au lieu que nous ne ſaurions faire cette épargne à cauſe que l'Italie nous oblige de prendre des ſojes toutes tigrées.

Depuis que le Chevalier *Lombe* a perfectionné à Derby l'inſtrument dont j'ai parle pour mettre la ſoje cruë en Organzin, pluſieurs de nos Manufactures s'en ſont bonifiées de beaucoup chez nous.

La culture de la ſoie cruë dans la Georgie, la facilité de l'avoir & de la fabriquer enſuite ici nous épargnera non ſeulement les grandes ſommes que nous paions tous les ans aux Italiens, mais même celles que nous portons annuellement en France pour avoir des ſojes travaillées que nous recevons presque toujours clandeſtinement. Cela paroit par le compte ſuivant de toutes les ſojestravaillées que nous recevons directement de France, & qui entrent à la Douane.

entrée

entrée	Soye trevaillée	Soye meslée d'or & d'argent
en 1724. . .	80. livres pesant	
1725. . .	75.	
1726. . .	75. 3/16	33. liv. de poids.
1727. . .	7. 3/4	7.
1728. . .	19. 1/4	
1729. . .	29. 3/4	
1730. . .	14. 1/16	
1731. . .	37. 1/4	26. 1/2

Commme chacun sait assés combien de soye de France il s'emploie en Angleterre, le peu qui entre publiquement ne peut que surprendre, & persuader que par consequent il en entre beaucoup en fraude. Ils faut donc tâcher de prévenir une chose si dommageable à nos revenus, & à nos Manufactures: & c'est ce qu'on peut faire, au moins en partie, comme je viens de le remarquer, en fabriquant & vendant nos propres soies à meilleur marché, car leur haut prix ne pourroit qui'induire à prendre celles de la France, qui les vend à meilleur compte, à cause qu'elle recueille ses sojes cruës chez elle, & reçoit les autres d'Italie plus aisément que nous ne faisons: c'est à dire en échangeant les mar-

marchandises de son cru, qui sont de débit en Italie, & en payant bien moins de droits que celles qui viennent d'Angleterre; outre que la proximité de l'Italie, & le travail de ses ouvriers qui coute moins, la rend pour nous une rivalle trop redoutable pour oser disputer avec elle en fait de negoce de sojes, sur tout dans les circonstances où nous nous trouvons à present.

Les soies d'Italie, de France, de Hollande, des Indes, & de la Chine, que nous recevons soit torses ou dévidées, y compris celles que nous recevons clandestinement, peuvent nous couter selon le plus bas calcul 500000 liv. st. par an. C'est ce que nous pouvons épargner en prenant nos sojes cruës dans la Georgie, & les travaillant ensuite. Nous le pouvons, dis-je maintenant que nous avons apris la maniere de mettre la soie en Organzin & de la préparer pour nos Tisserans qui sont en état de travailler en soyeries aussi parfaitement que chez quelque Nation que ce puisse être. Ainsi il ne nous faut plus que la matiére & nous procurer le moien de l'avoir à un prix raisonnable. Or c'est là ce que la Georgie nous peut fournir abon-

bondamment, pourvu que nous ne manquions pas l'occasion que la Providence nous offre.

Ce n'est pas tout que cette épargne de 500000 liv. sterlings par an. En nous assortissant des soyes cruës de Georgie nous en retirerons encore cet avantage que cela procurera du moins du travail à 20000 personnes dans la Georgie pendant les quatre mois de l'année qui sont la saison des sojes, & autant à vingt mille autres d'ici qui travailleront la soje cruë & la prépareront pour les Manufactures que nous envojons au dehors en échange d'autres ; ou qui pourront être emploiés à aller chercher la soye dans la Georgie.

Nous aurons encore un autre avantage : c'est qu'en nous procurant par nous mêmes la soje que nous pourrons emploier, nous pourrons aussi en étendre plus loin le commerce & la transporter chez les étrangers: parce qu'on pourra recueillir la soje cruë à de moindes fraix dans la Georgie, où l'on peut plus aisement avoir des terres & des Meuriers, qu'en Italie, où l'on fait assez que l'un & l'autre y coutent beaucoup. Le pauvre Artisan y donne la moitié du

du revenu de ſon travail, pour avoir les feuilles de Meurier qu'il va cueilir dans les domaines des gentilshommes du païs. Si donc les fraix des feuilles de Meurier emportent une bonne partie de ce qu'il en coute pour faire de la ſoye crue en Italie, le peuple, qui en Georgie n'aura qu'à cueillir ces feuilles, remportera un grand avantage ſur les Italiens.

Il ſera aiſé d'avoir de cette ſoye cruë: parce que les vers à ſoye ne peuvent que multiplier beaucoup dans un païs tel que celui-ci. Si l'on ſuppoſe que chaque ver à ſoye produit environ 200 œufs, & file en étenduë la valeur de 3000 verges de ſoye; que tout vienune bien, on pourra cueilir aſſés de ſoye pour en fournir à toute l'Europe; ſi eu égard à la production & à la prodigieuſe quantité de Meuriers blancs, il y avoit aſſez d'Ouvriers pour tant d'ouvrage.

Conſidérant donc combien peu il en coutera, & dans quelle quantité la ſoie ſe pourra recueillir dans la Georgie; en pouvant ainſi la travailler nous mêmes chez nous; pouvant enfin en fournir de notre ſuperflu à nos voiſins, nous aurons lieu d'eſpérer, que bientôt, au lieu du tribut de 500000 Liv. Sterl.

que

que nous payons tous les ans à l'Italie, à la France, à la Hollande, & aux Indes Orientales, uous verrons les Manufactures de ſoye fleurir & croitre chez nous avec autant de ſuccès que nos manufactures de laine.

Il eſt aſſez reconnu que nous pouvons tirer du lin, du chanvre & des Potaſſes de la Georgie, auſſi aiſément que nous pouvons en tirer des ſoyes: & l'on ſait que diverſes perſonnes ſont parties dans ce deſſein. Juſqu'à preſent nous avons tiré tout cela des païs Orientaux & d'autres endroits, entre autres de la Ruſſie où la balance du commerce l'emporte annuellement de beaucoup ſur nous. Cela paroitra mieux par le compte de ce que nous en avons reçu pendant trois ans. Ce compte montre en même tems ce que valent toutes les denrées que nous avons raportées de la Ruſſie en chaque année, le prix de celles que nous y avons portées, & le ſurplus de ce que nous avons donné, ce qui eſt autant d'argent que nous avons payé à la Ruſſie; de même que la quantité & le prix du lin, du chanvre, & des potaſſes que nous en avons retiré. En chargeant la Georgie de ces articles, puis

qu'elle peut nous procurer ces marchandises, & en soustrayant ce qu'il nous en coutera pour les recevoir, du surplus qu'il nous en coute pour les avoir de Russie, le lecteur verra que le desavantage de la balance est reël pour nous.

En 1724.

Reçu de Russie.

pesant	T.	Q.	liv.	l.St.	Sch.	S.
Lin cru	21783	2	8	38121	4	11
Chanv. cru	70870	3	16	59740	5	1
Potasse	757091. de poids			9463	12	9
Total				107325	2	9

En 1725.

Reçu de Russie.

Lin cru	18425	3	3	32245	2	2 1
Chanv. cru	82885	2	13	70452	16	11
Potasse pesant	1337076			16712	19	00
Total				119410	18	00

En 1726.

Reçu de Russie.

	T.	Q	liv.	Liv. st.	Sh.	S
Filasse crüë	34094	3	3	59668	17	1
Chanv. cru	102843	1	16	87416	17	7
Potas. pesant	1177631			14720	7	9
Total				161803	2	5

En

En 1724.

Total de ce qui eſt venu de Ruſſie	liv.ſterl.	ſch.	S.
. . . . .	212229	12	9
de ce qu'on y a porté . .	35563	13	9
Surplus apporté ici .	176665	19	0
Transport de la Georgie ici	107325	2	9
Nouvelle balance de ces entrées	69340	16	3

En 1725.

Total de ce qui eſt venue de Ruſſie	liv.ſterl.	ſch.	S.
. . . . . .	250315	6	11
de ce qu'on y a porté	24847	14	10
Surplus apporté ici . . .	225467	12	1
Tranſport de la Georgie ici . . .	119410	18	00
Balance de ces entrées . . .	106056	14	1

En 1726

Total de ce qui eſt revenu de la Ruſſie

	Liv: ſterl.	ſch.	S.
....	235899	2	5
de ce qu'on y a porté.	29512	1	8
Surplus apporté ici	206357	0	9
Tranſport de la Georgie ici	161803	2	5
Balance de ces entrées	44553	17	4

Outre cette grande quantité de lin & de chanvre que nous recevons tout cru, on nous en apporte auſſi beaucoup de travaillé, & l'article des toiles de Ruſſie eſt chez nous tres conſiderables. Si donc on pouvoit recueillir aſſez de lin cru dans la Géorgie pour le travailler chez nous & encourager nos Manufacturiers par ce moien ; la balance du commerce entre la Ruſſie & nous pencheroit ſans doute de nôtre côte & nos s'en trouveroient mieux. Artiſans

Tous ces articles ſont tres importans & propres à juſtier l'établiſſement de la Colonie

lonie mais ce n'eſt pas tout encore. La Georgie nous ofrira de l'Indigo, de la Cochenille, des olives, du bois de teinture, des drogues de pluſieurs ſortes &c. Je n'ajouterai qu'un article, qui eſt celui du vin. Ce païs étant à pareil degré que Madere, il eſt aſſez vraiſemblable qu'on pourra y planter des vignes, pourvû qu'on y apporte le ſoin neceſſaire, & cela non ſeulement pour nôtre uſage, mais auſſi pour celui de nos autres Plantations; ce qui nous épargnera la peine & les fraix qu'il nous en coute d'aller chercher du vin à Madere. Preuve de ce que je dis, le Païs abonde en raiſins de pluſieurs ſortes, & l'on ſait auſſi que les vignes de Madere y viennent tres bien. Les directeurs & quelques autres perſonnes de diſtinction ont jetté les yeux ſur une perſonne fort experimentée dans la Botanique; & cet habile homme, qui eſt parti d'ici pour leur compte il y a quatre à cinq mois pour faire proviſion de toutes ſortes de graines & de racines utiles dans une colonie, a deja envoié de Madere à *Charles Town* un grand nombre de vignes de Malvoiſie, & d'autres ſortes avec les directions neceſſaires pour les cultiver & pour faire enſuite du vin:

vin : tout cela pour l'uſage de la Colonie de Georgie.

Apres ce détail on nous accordera ſans doute qu'il reviendra de grands avantages à notre commerce d'une telle Colonie, & qu'elle ne peut faire aucun tort à nos autres eſtabliſſemens. Reſte à conſiderer ſi l'on doit former la colonie de gens inutiles, oiſifs, faineans & ſi nous avons des gens de cet ordre dans notre païs. C'eſt ici qu'il faut faire attention à deux objections , les ſeules dont j'aie entendu parler mais ces objections ont été faites par des motifs différens. Quelques uns les ont faites faute d'attention au véritable état où ſe trouve nôtre commerce. Quelques autres, parce qu'ils ſe défient toujours du ſuccés d'une entrepriſe, quelque juſtes qu'en ſoient les meſures. D'autres naturellement diſpoſez à condamner tout ce qui ſe fait ſans eux s'imaginent que l'habileté des autres & leur attention au bien public taxent ou leur indolence, ou leur ignorance. D'autres enfin ne veulent pas contribuer à de ſi louables projets, uniquement par un principe d'avarice. Je ne dirois rien de ceux qui écoutent ſincerement l'objection

jection prise du préjudice que cette colonie peut causer à l'Angleterre, si ce ne devoit être à ces derniers seulement que je proposerai mes, réponses. J'espere qu'ils les trouveront satisfaisantes. „ 1.
„ Nos Colonies, dit on, pourront deve-
„ nir un jour trop puissantes & se rendre
„ indépendantes. 2. L'établissement
„ de la Colonie de Georgie nous en-
„ levera des sujets, dont nous avons
„ besoin ici pour cultiver nos terres.

Ces deux objections se peuvent faire contre toutes les Colonies en général ; & pour la seconde en particulier il paroit par les Ecrits du Chevalier *Child* & de *Penn*, qu'elle avoit été faite contre toutes nos anciennes Colonies : mais je demande à tout homme qui refléchit, & qui a de l'intelligence, si notre commerce ne s'est pas soutenu & considérablement augmenté par ces premieres Colonies?

On sait à quel point nos voisins se sont appliquez à faire valoir leurs colonies depuis la derniére guerre: plus ils s'y appliquent, & moins ils doivent avoir besoin de nous. On sait aussi jusqu'où les François se sont étendus dans le nouveau Monde, &

avec combien d'adresse ils s'y sont aggrandis, & s'y aggrandiront encore. Est-il juste de laisser tomber entiérement en leur puissance un Pais aussi riche & aussi fertile que la Georgie? On du moins de leur laisser ce que nous en pouvons prendre, pendant qu'ils en ont déja la meilleure part? Non sans doute. Nous devons les prévenir, & puisque nous y trouvons encore une portion convenable, nous devons nous l'assurer, & en faire notre profit.

Mais répondons plus particuliérement aux objections. „ 1. Avec le „ tems nos Colonies pourroient deve- „ nir trop puissantes pour nous, & se- „ couer le joug de la dépendance." Je dis sur cela que si elles sont gouvernées par de bonnes loix, telles que sont les loix d'Angleterre, & si ces loix leur assurent la propriété de leurs biens, on n'oseroit s'imaginer que ces Colonies aient recours à aucune Puissance étrangere, surtout leurs possessions étant précaires. Mais dira t-on, si elles n'ont plus besoin de nous un jour, elles pourront établir leur indépendance, & se former un gouvernement à part. Je répons à cela, qu'el-

les

les * conservent & conserveront toujours de l'amour pour leur Patrie. Tous les jours à mesure que les familles augmentent dans les plantations, on nous en envoye les enfans & l'on nous en confie l'éducation. A mesure que le bien accroit, nous en recevons ici le produit : par où nous avons les meilleures assurances que l'on puisse avoir de la fidelité de leur conduite. Tant que ces Colonies seront libres, elles ne voudront pas risquer de perdre leurs possessions, ni encourir la disgrace de l'Angleterre, qui est leur véritable Patrie. Elles seront en sureté tant que nos constitutions seront les mêmes : & jusqu'à ce que nous soyons opprimés ici, on n'y songera jamais à l'indépendance.

Mais quand même cette objection auroit de la force contre quelques-unes de nos Colonies, je ne crois pas qu'elle en eut contre l'établissement de celles de la Georgie ; l'Angleterre devant être le Magazin de ce qui viendra de cette Colonie ; ses Habitans devant recevoir toutes leurs Manufactures

* Ce raisonnement est Sophistique.

tures d'Angleterre; leur établiſſement ne devant ſe conformer qu'à l'intérêt de leur premiere Patrie, & les terres devant être partagées plus également qu'elles ne l'avoient été autrefois. C'eſt à ce défaut d'égalité qu'il faut attribuer que la Iamaïque n'a pas réuſſi comme on l'auroit ſouhaité.

L'autre objection, qui d'abord paroit plus importante, demande une réponſe plus étendue: La voici,
„ 2. L'établiſſement d'une telle Co-
„ lonie nous priveroit de ceux dont
„ nous avons beſoin ici pour la culture
„ de nos terres." J'avouë qu'il nous manque du monde pour bien cultiver nos terres. Mais à quoi faut il attribuer ce défaut? Au luxe du ſiécle, luxe qui s'eſt étendu comme une peſte dans toutes les parties de ces Royaumes, & qui ôtant au peuple les moiens & la volonté de vivre à la Campagne de ſes petits revenus, le porte à ſe jetter dans Londres avec le deſir violent d'y augmenter ſa médiocre fortune. On doit auſſi ce défaut aux Ecoles de Charité, où l'on donne des lumières trop élevées & trop étendues aux pauvres; ce qui les met au-deſſus

des

des occupations ordinaires de la vie, à quoi il faudroit élever & accoutumer les pauvres. C'est ce que l'Evêque de Londres avoit voulu prévenir, en publiant en l'année 1725 des reglemens que les autres Evêques ont d'abord imité chacun dans leur Diocése. Par ces reglemens on vouloit que les pauvres élevés dans ces Ecoles le fussent non seulement à l'étude, mais aussi aux travaux utiles au païs où ils doivent vivre, & qu'en croissant en force, ils pussent acquérir, avec l'habileté si nécessaire au travail, l'habitude & l'amour du travail. Comme on ne les occupe qu'à lire & étudier, ils se croient au-dessus de leurs parents, & ceux-ci même les regardent comme plus élevés qu'eux. C'est ainsi que la ville de Londres se remplit de gens inutiles & misérables, & c'est par là aussi que l'on fait languir les professions & les métiers. On entend chaque jour les plaintes de nos artisans qui disent qu'ils se mangent les uns & les autres. Mais il peut y avoir d'autres causes de la ruine de ces Artisans; comme par exemple qu'une profession passe d'un Païs dans un autre, ou qu'elle tombe en

décadence. Les nouvelles nous aprennent qu'on a compté dans Londres & ses Fauxbourgs huit mille maisons sans locataires, & dont pour la plus grande partie les proprietaires sont tout à fait ruïnés. Or de telles gens, accoutumés d'ordinaire à une vie moins pénible que celle de païsan & de laboureur, s'appliqueront ils à un ouvrage qu'ils n'entendent pas, auquel ils n'ont aucune disposition, & qui tout au plus leur fera gagner 5 schellings par semaine? encore n'auront ils de l'ouvrage qu'une partie de l'année, & dans une Paroisse qui les regardant comme étrangers, ne leur donnera aucune assistance. Qu'arrive-t-il de cela ils vont dans un autre Païs, lui procurer l'avantage de leur travail, & lui donner l'utile connoissance de nos meilleures Manufactures: si non, ils vivent quelque tems d'un peu de crédit, & en se ruinant entierement en ruinent d'autres; ou ils s'abandonnerent à quelques mauvaises pratiques pour subsister. Ces gens-là ne deviennent ils donc pas inutiles, & même à charge au public? & ne vaut-il pas mieux les transplanter

ter dans un Païs où ils puissent devenir utiles à nos Etats?

Si l'on demande comment ils pourront travailler à des terres étrangeres, puisqu'ils ne peuvent pas cultiver les leurs? la réponse est aisée. Leurs peines ne seront pas si grandes qu'on pourroit le croire (du moins au commencement) le Climat est beaucoup meilleur que chez nous & la terre plus fertile. D'ailleurs, bien qu'un homme ait de la peine à se resoudre de travailler pour autrui à aussi peu de profit qu'en retire un laboureur, il est pourtant vrai qu'il regretera bien moins le travail qu'il emploiera pour un bien qui est à lui, & dont le revenu augmentera à proportion de son travail. Si à cela on ajoute l'avantage d'avoir ses provisions par soi-même à tres bas prix, & prêsque sans peine, on concevra aisement qu'un habile homme, surtout s'il est pauvre & malheureux, ne sauroit faire ici par son travail la moitié de ce qu'un autre féroit dans la Georgie, où il ne paiera ni taxes, ni redevances &c.

Mais que dirons nous de ceux qui sont détenus en prison pour dettes? Je ne crois par exagerer, en disant que le nombre de ces prisonniers mon-

te à quatre mille par an, & qu'on ne recouvre pas par cette voie le tiers de ce qui est dû. Si donc on envoioit tous les ans la moitié de ces mauvais debiteurs dans la Georgie, ou seulement cinq ou six cens, dont on féroit un même corps avec les Protestants chassés de leur païs pour la Religion, quel avancement ne seroit-ce pas pour notre commerce? puisque sans dont ils deviendroient avec les autres Etrangers, des sujets tout devoués à l'Angleterre: au lieu que le public est privé du travail & des lumieres de ces debiteurs. S'ils profitent de l'avantage que leur accorde un Acte qui leur donne la liberté, pourvû qu'ils se remettent à la discretion de leurs Créanciers, ils rentrent nuds dans le monde: & pour lors manquant de tout, il leur est impossible de se retablir; sur tout dans un tems où les professions languissent. Aussi leur arrive-t'il, qu'après avoir contracté de nouvelles dettes, ils languissent une autrefois en prison; ou forcés par la misere & reduits à se livrer à l'oisiveté, ils se mettent à mendier, à friponner & à voler. Au contraire ces gens-là se rendront utiles en les faisant

ſant travailler ſans les violenter, à la culture des terres ; en quoi la Colonie de Georgie leur ſervira fort utilement, & leur fournira deux puiſſans motifs pour s'évertuer ; aſſavoir la proprieté des biens & l'impoſſibilité abſolue de ſubſiſter ſans travail.

Qu'il me ſoit permis de dire ici en paſſant deux mots en faveur des perſonnes détenues en priſon pour dettes. On ne fait pas aſſez d'attention à ce qui cauſe ſouvent leur deſaſtre & leur décadence. Certainement il y a des malheureux de pluſieurs ſortes ; & pour ne pas ſortir du commerce, on s'y ruine ſouvent en l'étendant trop, & ſouvent auſſi pour n'être pas en état de l'étendre aſſez. Quoiqu'il en ſoit, ſupoſons que la fainéantiſe & la débauche ayent été les véritables cauſes de la ruine d'un débiteur ; ces crimes le rendent ils digne d'une punition telle qu'une priſon perpetuelle ? Mais accordons encore que ces malheureux ſoyent indignes de toute indulgence : il n'y a certainement que de l'imprudence à perdre l'avantage que le travail de tant de milliers de miſerables priſonniers pouroit procurer.

Ce que le Public perd par leur em-

emprisonnement ne se borne point à lieux personne toute seule. Plusieurs d'entre eux ont femmes & enfans, & ceux-ci sont envelopés dans une même ruïne. Privés de secours, ils doivent périr, ou être à charge à leurs Paroisses, étant incapables de travailler ; ou ils sont reduits à voler, & par là non seulement ils deviennent inutiles mais dangereux même à la Société. Je passe la suspension du mariage par l'emprisonnement des maris. En un mot tous ceux qui peuvent travailler, & qu'on tolere mal à propos, soit qu'ils tirent leur subsistance de leurs Paroisses, ou autrement, sont aujourd'hui à charge à l'Angleterre. Les Paroisses regorgent, s'il faut ainsi dire, de Pauvres fainéans & paresseux, qui s'emparent d'une assistance destinée uniquement aux infirmes. Or ces paresseux & ces fainéans ne contribuent en rien à la prospérité de l'Etat : ils lui sont à charge, & il faut en débarasser le païs.

Dire qu'à Londres, il n'y a point de pauvres, c'est nier une chose évidente. Dire, qu'ils y peuvent trouver tous également le moien de travailler, ou qu'à la campagne ils peuvent

vivre de leur travail, c'eſt ſupoſer une choſe que perſonne ne peut prouver, & à laquelle bien peu degens ajouteront foi. Il ne faut donc pas les envoier à la Campagne, mais empêcher au contraire que d'autres ne viennent de la campagne & de la Province. Mais en attendant, que férons nous de nos pauvres? Je ne crois pas que perſonnne s'imagine qu'ils doivent reſter inutiles. Ce ſera donc un acte de charité pour eux & de generoſité envers le Public que de penſer aux moiens de les rendre utiles: & juſqu'à ce qu'on trouve d'autres moiens, il n'y a rien de meilleur que de les envoier en Georgie

On envoie les criminels dans les Plantations. Je n'examinerai point quel eſt l'avantage qui en revient. Mais quoi qu'il en ſoit, ſi l'on croit ces malfaiteurs propres à nos colonies, à plus forte raiſon doit on croire tels ceux dont la conduite eſt encore irreprochable.

Au reſte nos Colonies, bien loin de nous faire perdre de notre monde nous ſervent à l'augmenter. Suppoſons vint hommes dans une ville & que douze de ces hommes ajent toujours de l'ouvrage. Cela met ces douze en état de pen-

ſer au Mariage & d'élever honêtement la famille qui peut en provénir Les autres huit n'aiant que peu ou point d'ouvrage s'entre détruiſent, ſe minent & tombent dans l'indigence & dans le mépris. Cela les empêche de penſer au mariage, parce qu'ils sentent que dans cet état il faut avoir l'eſprit en* repos & de quoi vivre. Il y en a donc bien peu, qui ſouhaitent d'augmenter leur eſpece: mais ſi de ces huit miſerables on en envoie trois dans un païs où ils puiſſent avoir dequoi vivre, ils s'y marieront & laiſſeront les cinq autres en état d'avoir de l'ouvrage. Les trois en travaillant dans nos colonies avanceront nos manufactures, & de cette maniere mettront les cinq dans les moiens de maintenir & d'accroitre une famille. Ce n'eſt point ici une vaine conjecteur, & ſ'il falloit des preuves nous cirerions l'exemple que nous fournit Rome qui envoioit une partie de ſes habitants dans les Colonies, pour augmenter ſes concitoiens; Stirpis augendæ cauſâ, nous dit Tite-Live,

A propos de Rome je ne ſaurois m'em-

* Ce raiſonnement, plus ingenieux que ſolide, eſt contraire à l'experience.

m'empêcher d'alleguer les grans avantages que ce peuple a retiré de ses Colonies. On peut bien dire qu'elle en forma dès sa naissance, puisque Romulus en envoja sept pendant son regne. Cette methode d'envoyer des Colonies a continué dans la suite sans beaucoup d'interruption. Sans ces Colonies les Romains n'auroient jamais pû s'élever comme ils ont fait, & c'est par les Colonies qu'ils se sont ouvert un chemin à toutes les Conquêtes qu'ils ont faites. C'est par elles aussi, qu'ils se sont assuré la conservation de ces Conquêtes. Enfin les Colonies leur ont toujours été une ressource pour les malheureux, un encouragement pour les gens habiles, une recompense pour ces vieux soldats qui avoient sacrifié leur jeunesse à leur Patrie. Elles augmenterent aussi considerablement les revenus de l'Empire, selon la remarque * d'un Auteur judicieux; & il est certain que par l'étendue des Colonies Rome se rendit insensiblement maîtresse de la plûpart des terres d'Italie, de Sicile & des Isles voisines; d'Espagne, d'Afrique, de Grece, de Macedoine, & même d'Asie,

* Moyle.

ſie. Ceux à qui ces terres étoient partagées paioient ſans peine les contributions qu'ils devoient à chaque Etat; & les Domaines particuliers, tant des Provinces que des Villes conquiſes, étoient comme incorporés au Domaine géneral. De même tout le produit des contributions venoit de tous côtés ſe réunir au Tréſor Romain.

Carthage, qui, après Rome a été la plus puiſſante Republique qui nous ſoit connuë, a ſuivi la même Politique. Toutes ſes Conquêtes n'avoient pour objet que d'étendre le Commerce, parce que tous ſes habitans étoient marchands. Les richeſſes de toute l'Afrique depuis l'Egypte juſqu'à l'Ocean, étoient portées comme un tribut, ou comme une eſpece de butin à Carthage. Elle étendit ſa domination juſqu'aux frontieres d'Eſpagne, en Sicile, en Corſe, en Sardaigne &c. Mais elle ne dépeupla point ces païs après les avoir conquis, ni ne ceſſa point d'en cultiver les terres: au contraire elle continua de travailler à en recueillir le provenu, & par ce moien elle augmenta ſes Thréſors. Voilà preciſement à quoi nos Plantations doivent ſervir.

Il faut que ce qu'elles produiſent revienne à l'Angleterre. On ſait aſſez que nos riches *Plantateurs* apportent ordinairement ici des biens immenſes qu'ils ont acquis dans nos Colonies ſans qu'il nous en ait rien couté. J'ajoute que quoi qu'il nous en coute davantage à faire venir ce qui eſt du crû de ces Colonies, qu'à leur envoier de nos Marchandiſes, nous y gagnons cependant aſſez: mais il n'en eſt pas de même quand nous recevons le provenu des étrangers.

Voici mes raiſons.

1o. Nous avons l'avantage de travailler avec le produit des Colonies.

2o. En occupant les habitans de ces Colonies & faiſant valoir le fruit de leur travail nous augmentons le fruit du nôtre.

3o. Les habitans augmentent avantageuſement dans les Colonies, & c'eſt ce qu'ils n'auroient pû faire ici ſans cela.

4o. En y employant nos Manufactures, on augmente auſſi le prix de nos terres, par la grande conſommation des laines.

5o. Ce que nous en recevons eſt nêceſſaire, ou du moins utile & avantageux à la navigation & au Commerce

que

que nous avons avec les païs étrangers auxquels, pour ainsi dire, nous pourrons renvoier des choses que nous tirerions d'eux. Par exemple en évitant de tirer des etrangers pour notre luxe le Tabac & le Sucre &c. quelque grande que soit la quantité qu'on en apporte de nos plantations, cette quantité est pourtant un profit pour l'Angleterre.

Si ce que je viens de dire ne répond pas sufisamment à la seconde objuction, j'espere que le conduite de ceux à qui l'établissement de la Colonie de Georgie a été commise y repondront parfaitement par leur conduite. Ils examinent avec grand soin ceux qui veulent s'établir dans la Georgie, & prennent toutes sortes de precautions pour éviter de priver l'Angleterre des personnes qui pourroient lui être necessaires. Ils ne prennent ni matelots, ni laboureurs, ni aucune personne qui soit en etat de travailler ici à l'Agriculture. Ils n'exercent leur charité qu'envers ceux qui ont eu du malheur dans ce qu'ils ont entrepris; & encore n'en reçoivent ils aucun qui puisse subsister ici. Ils ne permetrent à personne de partir sans mettre ordre à la subsistance de sa famille. Ils n'admettent point

point de gens de mauvaiſes mœurs, ni de faineans déclarés; point de debiteur de mauvaiſe foi & qui cherche à s'éloigner ſans le conſentement de ſes Créanciers. Enfin pour mieux prévenir de pareils inconveniens, on a reſolu de publier les noms de ceux qui ſeront reçus, au moins quinze jours avant qu'ils s'embarquent: & de cette maniere un créancier ne ſouffrir a point de dommage. Au contraire, il y gagnera avec le Public. Un pauvre Artiſan qui ſe voit dans la decadence, n'achevera pas de ſe ruiner & n'attendra pas que l'augmentation des dettes qu'il contracte le conduiſe à une priſon, qui, en lui ôtant la liberté, lui ôte tout moien de ſatisfaire un jour ſes créanciers. Cette decadence ne l'obligera pas non plus de fuir: au lieu de cela il pourra partager honnêtement ce qui lui reſte à ſes créanciers, & s'embarquer avec ſa famille, dont chacun contribuera par ſon travail au profit commun: ſurtout en ſe voyant ne manquer de rien & n'aiant pour toute peine que celle de cultiver ſes propres terres. J'ajoute encore au ſujet ces creanciers, que les Commiſſaires recommandent aux debiteurs, avec qui les créanciers veulent bien

bien entrer en composition, de s'aquitter au plutôt de ce qu'ils restent devoir. Ils ont fait aussi les réglemens qu'ils jugent les plus propres à l'avancement de la Religion, au maintien de la paix, à l'ordre du Gouvernement, &c.

Il n'est pas necessaire de faire ici le détail d'une infinité de crimes & d'accidens que l'établissement des Colonies & une sage direction peuvent empêcher. J'oserois dire, que c'est en partie pour les prevenir que Sa Majesté a donné en commission cette grande étenduë de terre appellée la Georgie; terre située, comme on l'a dit, tout proche de la Caroline. La direction de ce païs étant entre les mains de plusieurs personnes de marque elles s'emploieront à le faire valoir sans aucune vuë d'interest particulier: aiant même souhaité d'être exclues de toute recompense pour eux & pour leurs Successeurs soit par salaire, pension & terres en Georgie, ou par quelqu'autre moien pareil.

Afin que chaque interessé soit assuré que ce qu'il a contribué est en sureté, l'argent est déposé à la Banque d'Angleterre, & l'on y enrègître toutes les avances, dans un livre qui est entre les mains des

des Commissaires & des autres Seiursgne administrateurs des fonds publics & des interêts du Roiaume.

On n'a point entrepris de colonies où l'espérance de réussir fut aussi grande, & les difficultés aussi peu considerables. La Caroline qui est contigue à la Georgie abonde en tout ce qui est nécessaire : on y trouve du bêtail en abondance quantité de lievres, de lapins, de bêtes fauves ; de la volaille, & des poissons de diverses especes, des fruits excellens, du bled d'Inde, & toutes sortes de grains. A l'égard du Climat, l'air y est très pur & très sain, & généralement fort bien temperé. Outre cela on y a des gens expressement établis pour y instruire sur la maniere de cultiver ce terroir qui est très riche. La Georgie, est au Midi des Colonies de la Caroline. Elle comprend une grande étendue de païs que la *Savanah* separe de la Caroline, & qui est bornée vers le Midi par la Riviére d'Alatamaha, laquelle est très navigable aussi bien que la Savanah. Il peut y avoir environ * 60 à 70 milles de

* Milles d'Angleterre.

de diſtance d'une riviére à l'autre, & l'étenduë de la Georgie priſe de la mer aux Montagne d'Apalaché en peut bien avoir trois cent. Elle s'élargit en s'éloignant de la mer.

La Georgie n'eſt encore généralement qu'une forêt de Chênes, de Hêtres, d'Ormes, de Cedres, de Chataigners ſauvages &c. Les Lauriers y croiſſent à une hauteur extraordinaire, & il y en a dont le bois eſt d'un rouge foncé, fort beau & fort eſtimable. On y trouve quantité de Pins, la plupart de cent pieds de haut. Le bois de charpente y eſt eſtimé le meilleur de toute l'Amerique, ſur tout le Chêne blanc. Il eſt bien rare de voir un arbre tortu dans les forêts de la Georgie. La bonté du terroir eſt ſufiſamment juſtifiée par toutes ces circonſtances, & il n'en faudroit point d'autre preuve que celle-ci. C'eſt que divers habitans de la Caroline Méridionale ayant entendu parler de la Patente que S. M. a accordée pour cette nouvelle Colonie, ſe ſont adreſſés aux Directeurs pour obtenir des Octrois: & Sa Majeſté a ordonné au Gouverneur de la Caroline Méridionale de leur accorder tous les ſecours

cours néceſſaires pour cet établiſſement, à quoi le Gouverneur a contribué de tout ſon pouvoir, & s'eſt même engagé à fournir des coupeurs de bois, & des Indiens pour aider à defricher les terres. Au reſte il n'y a pas beaucoup d'Indiens dans l'eſpace de quatre cent milles de terrain que nous occupons, & ces Indiens vivent en bonne union avec nos Anglois. *Port-Royal*, où ſe rendent nos vaiſſeaux, n'eſt guéres qu'à trente milles, & *Charles-Town*, où l'on équipe tous les ans près de deux cens navires, n'eſt qu'à cent vingt milles. De cette maniere ſi la Colonie étoit attaquée, elle pourroit être d'abord ſecourue par mer de *Port-Royal*, & des Iles de *Bahama*; & par terre par les Milices de la Caroline Méridionale.

Les bourgs qui ſe formeront peu à peu le long de la *Savanah*, & de l'*Alatamaha* fêront une barriére, qui couvrira les Provinces Méridionales des Colonies Angloiſes de l'Amérique contre les Indiens, & leurs autres ennemis.

Quelles difficultés n'a-t'on pas eſſuié pour s'établir dans la Virginie?

 Le

Le Climat de ces païs étoit encore inconnu, les Indiens y étoient extrémement nombreux: ils étoient nos ennemis jurés, il falloit tirer toutes nos provisions d'Angleterre. Cependant malgré ces difficultés la Virginie est devenuë pour nous un païs très considerable & qui a augmenté de 100,000. l. sterl. nos revenus par les denrées & les marchandises qu'elle nous envoie tous les ans.

Il y a cinquante ans que la Pensilvanie étoit couverte de bois comme la Georgie l'est aujourd'hui. En si peu de tems elle a été si bien défrichée & cultivee qu'elle entretient maintenant quatre vingt mille habitans, & peut aller de pair avec les plus belles Colonies du monde. Cela est dû à la prudente conduite du Quaquer *Penn*, & de ceux qui l'ont aidé.

Les Pauvres qu'on envoye à la Georgie ont leur passage franc, & tout ce qu'il faut pour le voyage: mais on a soin de n'en point trop prendre à la fois dans un même vaisseau, de peur que les maladies ne se mettent parmi eux. Dés qu'ils ont mis pied à terre dans la Georgie, les Commissaires

miſſaires établis dans cette Colonie les pourvoient d'armes pour ſe deffendre, d'outils pour travailler, de toutes ſortes de graines pour cultiver les terres, & de proviſions pour un an: ou tout au moins juſqu'à ce que la terre puiſſe leur en fournir.

L'expérience a fait voir les inconveniens qui reſultoient de donner à des particuliers une trop grande étendue de terres dans nos Colonies. On a vû que cela étoit cauſe qu'il en reſtoit beaucoup d'incultes : cela faiſoit des vuides & comme des ſeparations, qui empêchoient qu'on ne put ſe ſecourir, au beſoin. On a donc pris le parti de former des Bourgs de cent familles chacun, & de ne donner à chaque famille qu'autant de terre qu'elle en peut cultiver ſans peine : de telle maniere pourtant qu'il y en ait aſſez pour ſe procurer un entretien honnête. La portion de chacune eſt ſubdiviſée en trois ; aſſavoir une pour une maiſon & une petite cour dans le bourg; une autre pour un jardin proche du bourg, & une troiſiéme pour une petite ferme, à une petite diſtance du bourg. Tout eſt bâti à fraix communs, & après cela on tire au ſort, en ſorte

que par ce moien perſonne ne ſauroit ſe plaindre de ce qui lui eſt échu.

Les Directeurs de la Colonie, leurs Succeſſeurs, leurs adjoints & les habitans peuvent recevoir des marchandiſes, denrées &c. dans tous les Ports de la Georgie, ſans être obligés de toucher à la Caroline, & ils peuvent faire leurs envois de même.

Ceux qui s'établiſſent dans la nouvelle Colonie ſont déclarés libres par la Patente du Roi, & ne ſont ſujets à d'autres loix qu'à celles que la ſocieté des intéreſſés a établies: lesquelles néanmoins doivent être toujours relatives aux loix d'Angleterre, & aprouvées par le Roi & ſon Conſeil.

A l'égard de la ſocieté civile; elle y eſt maintenue dans toute ſon étendue. Nulle ombre d'eſclavage, non pas mêmes chez les Négres, le peuple étant obligé de travailler lui-même pour ſon entretien, n'en ſera, à l'exemple des anciens Romains, que plus actif & plus propre à maintenir le Gouvernement.

Il faut que le peuple ſoit retenu par le culte religieux. Pour cet effet on a fait choix d'un Miniſtre, qui

a

a de bons témoignage. La Soéieté *de la Propagation de la Foi* s'oblige à l'entretenir de la même maniere qu'elle entretient ses autres Missionnaires aux Indes.

On y accorde à chacun la liberté de Conscience; & il ne faut par douter que cet avantage joint à l'agrément & à la fertilité du païs, n'y attire beaucoup de Saltzbourgeois, & autres Protestants persecutés en Europe. La Grande Bretagne, en leur ouvrant cet azyle, verra pour recompense de cette hospitalité son pouvoir & ses richesses augmenter considerablement: & c'est-là le fruit de l'augmentation des sujets lorsqu'ils sont & religieux & laborieux.

Puisque nous parlons ici de ces Protestants étrangers, faisons pour un moment attention à leur état. Il est de notre interêt & de la prudence d'établir une Colonie comme celle cy, quand ce ne seroit que pour l'amour de ces pauvres gens. En qualité d'hommes, en qualité de Chrétiens, & de Chrétiens persécutés ils ont tout le droit possible d'avoir recours à notre humanité. Ils ont ce droit comme les pauvres qui nous apar-

apartiennent, malgré la fauſſe politique de ceux qui croient que la charité doit commencer, continuer, & ſe terminer à ſes concitoiens, ſans paſſer plus loin *.

Suivant le calcul du Chevalier *Child*, le travail de chaque habitant d'une de nos Colonies eſt capable d'en entretenir ici quatre autres dans l'occupation. Si, comme le même auteur tache de le prouver enſuite, l'occupation attire le monde; enſorte que l'on trouve toujours un peuple nombreux dans les endroits où le travail abonde; on concevra ſans peine que l'établiſſement d'une Colonie telle que la Georgie augmentera conſiderablement nos ſujets, & attirera quantité de Proteſtants étrangers en Georgie.

Je conclus donc que de tout ce que l'eſprit humain eſt capable d'entreprendre pour l'amour du bien public, rien ne mérite mieux la préférence, que l'éta-

* „ *Qui Civium rationem dicunt eſſe habendam,* „ *externorum negant, hi dirimunt communem* „ *humani generis ſocietatem; quâ ſublatâ, beneficentia, liberalitas, bonitas, juſtitia funditus tollitur;* „ *quæ qui tollunt etiam adverſus Deos immortales impii judicandi ſunt.* Cicero *de Officiis.*

l'établissement des Colonies, & que rien n'est plus utile. La Reine *Elizabeth* s'est acquise une gloire immortelle en Angleterre par cet endroit, & l'on respectera toujours aussi la memoire de *Walter Raleigh*, & du Chancelier *Bacon* &c. qui ont si efficacement contribué aux établissemens de la *Virginie*. Nous devons ce même respect à *Mylord Shaftbury*, & au savant *Lock* pour les loix excellentes qu'ils établirent en faveur des prémiers établissemens de la Caroline.



EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MR. OGLETHORPE

écrite

Aux Commiſſaires établis pour la Colonie de Georgie, du Campement formé près de la *Savanah* le 10. de Fevrier 1733.

„ MESSIEURS,

„ JE vous ai fait dans ma préeden-
„ te Lettre le recit de nôtre arri-
„ vée à Charles-Town. Le Gou-
„ verneur & l'Aſſemblée nous ont ac-
„ cordé tous les ſecours imaginables.
„ Nos gens ſont arrivés à Beaufort le
„ 20. de Fevrier. Je les y ai logé dans
„ quelques barraques nouvellement con-
„ ſtruites, pendant que moimême je ſuis

allé

„ allé reconnoître la *Savanah.* Nous
„ nous y sommes établis dans un bon en-
„ droit, à peu près à dix milles de la
„ mer, où la Riviere forme une espe-
„ ce de demi-lune. Le rivage du côté
„ du Midi a des écores de la hau-
„ teur d'environ quarante pieds, & l'on
„ y voit aussi une plaine qu'on nom-
„ me le *Bufle*, laquelle s'étend à cinq
„ ou six milles dans les terres, & à peu
„ près un mille au long de la riviere.
„ Les vaisseaux qui tirent douze pieds
„ d'eau, peuvent fort bien mouiller à
„ dix toises de ces bancs. J'ai tracé
„ du côté de la riviere le plan du Bourg
„ dans le milieu de la plaine. Il y a
„ de l'autre côté une Isle où la terre
„ est excellente pour le paturage.
„ On la reservera pour le betail des
„ commissaires de la Colonie. La
„ riviére est raisonnablement large,
„ & l'eau en est si claire que de l'ex-
„ tremité du village on en voit le
„ cours jusqu'à la mer. De l'Isle de *Ty-*
„ *be*, qui forme l'embouchure de cette
„ riviére de l'autre côté, on voit le mon-
„ tant de la riviére à plus de six milles
„ loin. Tout le païsage est fort agrea-
„ ble, & je ne dois pas oublier que le

f 6 „ ri-

„ rivage eſt géneralement bordé dès
„ deux côtés de grands arbres. Tout no-
„ tre monde arriva ici le 10. de Fevrier.
„ D'abord on dreſſa les Tentes, enſuite
„ on porta les efets à terre; ce qui nous
„ occupa juſqu'au ſeptiéme, & pour
„ mieux en venir à bout on a reſolu de
„ faire une gruë. On a auſſi commencé
„ de ſe fortifier & j'occupe une partie
„ de mes, gens à éclaircir la forêt.
„ Après avoir tracé le Bourg, j'ai poſé
„ hier après midi les fondemens de la
„ premiere maiſon; & ne pouvant
„ avoir aſſez des Negres, j'ai pris dix
„ de nos hommes pour y ſupléer en
„ leur payant leur travail. Je vous
„ envoye copie des reſolutions de l'Aſ-
„ ſemblée, & de la lettre que le Gou-
„ verneur & ſon Conſeil m'ont écrite
„ &c. Une petite Nation Indienne,
„ la ſeule qu'il y ait ici dans l'étenduë
„ de cinquante milles, ne ſe contente
„ pas de nous témoigner beaucoup
„ d'amitié, elle ſouhaite même de ſe
„ mettre au nombre des ſujets de ſa
„ Majeſté, à condition qu'on lui don-
„ nera des teres: & ces Indiens offrent
„ même de faire élever leurs enfans
„ dans nos Ecoles. Leur Chef & un

„ autre

„ autre qui paroit être après lui la pre-
„ mier de la Nation, souhaitent aussi
„ de se faire instruire dans la Religion
„ Chrétienne. &c.



EXTRAIT
D'UNE
LETTRE
DU CHEVALIER
ROBERT JOHNSON

Gouverneur de la Caroline Méridionale, *au* Chevalier BENJAMIN MARTYN, *Secretaire de la Commission.*

De CHARLES TOWN, le 12. Fevr. 1732.

MONSIEUR,

„ J'Ai reçû vos agréables Lettres du „ 20me. & du 24me d'Octobre. Je „ vous prie d'assurer les Commis„ saires de mes très-humbles respects, „ & de leur dire que je m'appliquerai en „ tout ce qui dépendra de moi pour faire „ réussir heureusement leurs projets.

„ Mr. Oglethorpe est arrive ici en „ bonne santé avec son monde le 15.

„ de

„ de Janvier. Je lui ai envoyé un Pilote,
„ & il eſt parti environ dix heures après
„ pour Port-Royal, où il eſt arrivé
„ heureuſement le 19. J'ai apris de-
„ puis, qu'après s'être un peu rafrai-
„ chi avec ſes gens, il s'eſt rendu *Ya-*
„ *macra* qui eſt un lieu ſitué ſur la *Sa-*
„ *vanah* à peu près à douze milles de la
„ mer. Son deſſein eſt d'y fixer ceux qui
„ ſont venus avec lui.

Dés la premiere nouvelle que j'ai eue
„ de ſon embarquement, j'ai penſé à
„ donner les ordres néceſſaires pour ſa
„ reception à Port-Royal, & pour lui
„ fournir toutes les choſes dont il pou-
„ roit avoir beſoin &c. J'aprens avec
„ plaiſir que Mr. Oglethorpe eſt très
„ content de la Georgie, & qu'il ne
„ craint pas de dire hautement que
„ tout réuſſit au delà de ſes eſpérances.

„ Notre Aſſemblée générale s'eſt
„ tenue trois jours après que Mr. O-
„ glethorpe eſt parti d'ici. Je l'ai fort
„ encouragée à l'aider dans une entre-
„ priſe ſi glorieuſe. Les deux Cham-
„ bres ont auſſitôt reſolu de lui donner
„ aux fraix du public une centaine
„ de piéces de gros bétail, vingt cinq
„ cochons & vint barrils de ris.

L'on

„ L'on ordonnera auſſi des bateaux aux
„ fraix du même public pour tranſpor-
„ ter les gens & les proviſions avec tous
„ les autres effets de Port-Royal juſ-
„ qu'à l'endroit où l'on a deſſein de
„ commencer de s'établir ; & les
„ Chaloupes, avec quinze de nos Cava-
„ liers, obſerveront les mouvemens
„ des Indiens, & ſe tiendront prêts
„ à obéïr aux ordres de Mr. Ogle-
„ thorpe.



EX-

EXTRAIT
D'UNE AUTRE
LETTRE
DE MR.
OGLETHORPE

à Savanah, le 20 de Fev. 1733

NOs gens ſe portent fort bien J'ay choiſi pour notre bourg un terrain élevé perpendiculairement de quarante pieds au deſſus du montant de l'eau. Le terrain eſt ſec & ſablonneux & l'eau de la riviére belle & claire. Nous y avons dès ſources du côté des montagnes; & c'eſt là que nous nous ſommes campés, à cauſe de l'agreable ſituation, & des autres raiſons qui ont pû m'y inviter: entre autres parce que je croi cet endroit ſoit ſain, & qu'il eſt à l'abri des vents d'Occident & de Midi, qui ſont les plus mauvais qui ſe faſſent ſentir en ce pais là. Nous ſommes à l'abri de ces vens par de vaſ-

tes

tes forets de Pins, dont il y en a plusieurs de cent pieds de haut. Il n'y a point de mousse sur les arbres, bien que dans presque toute la Caroline, ils en soient extrémement couverts. Enfin la meilleure preuve qu'on puisse donner pour montrer combien cet endroit est avantageux c'est qu'une Nation Indienne, qui certainement connoit le païs, n'à pas dédaigné de choisir cet endroit pour s'y étabir



ECLAIR-

* ECLAIRCISSEMENT
DU
C A L C U L
QUE
L'AUTEUR
DES
R A I S O N S

fait du total des

MARCHANDISES

portées de Ruſſie en Angleterre & d'Angleterre en Ruſſie.

Le total de l'année 1724. montoit en Livres St. à	*f* 212229	. . 12	. . 9
porté la même année d'Angleterre en Ruſſie . pour	. 35563	. . 13	. . 9
Reſte			

* Cet Eclairciſſement n'eſt pas de l'Editeur & Traducteur de cette piece.

Reste qu'on a porté en 1724. de Russie en Angleterre, pour 176665 .. 19
au delà de ce que l'Angleterre a fourni à la Russie

dans le total reçu de Russie il y avoit
Quintaux
en filasse crue . . 21783. 2. quarts 8 livres valeur *f* 38121 . 4 . 11.st

en Chanvre cru livres .70870 . 3 . . 16 valeur *f* 59740 . . 5 5

en Cendre dites potasses *f* 757091. Quintaux . valeur 9463 . 12 . 9

Le total de ces trois marchandises va à . . *f* 107325 . 2 . 9

Suposant donc que la Georgie produise les mêmes marchandises & en pareille quantité, l'Angleterre tireroit de cette Colonie
ra 107325. 2. 9

&

&alors l'on n'introduiroit en Angleterre que pour . . *f* 69340 . 16 . 3

de marchandiſes de Ruſſie y ce qui ſeroit le ſurplus de ce que l'Angleterre envoye en Ruſſie.

Les 2. autres calculs des années 1725. & 1726. roulent ſur les mêmes Articles, & l'Auteur y fait les mêmes contes à cette difference près qu'en

l'année 1725. on porta plus de marchandiſes de Ruſſie en Angleterre, que l'on n'en porta d'Angleterre en Ruſſie.

En 1726. il eſt moins venu de marchandiſes de Ruſſie en Angleterre, & il eſt allé quelque choſe de plus d'Angleterre en Ruſſie, qu'en l'année 1725. Cela fait quelque petite difference dans la balance: mais tout vient au même but, qui eſt de prouver qu'on tire beaucoup plus de la Ruſſie, que la Ruſſie ne tire de la Grande Bretagne. Il faut ſupoſer auſſi que l'Auteur n'entend parler que des Marchandiſes du

cru

cru ou de la fabrique d'Angleterre, quand il nous parle de ce que l'Angleterre fournit aux Ruſſes.

F I N.



DECOUVERTE
D'UN PAYS
PLUS GRAND QUE
L'EUROPE,
SITUE' DANS
L'AMERIQUE
ENTRE LE
Nouveau Mexique & la Mer glaciale.





Lieues Communes de France
Lieues d'Allemagne
Lieues d'une Heure de Chemin
Lac des Poux
Lac des Assenipoils
Chongaskabi ou Nations de Forts
Les Maneons
Ouadebatons Gens de Rivieres
Lac St. Ioseph
Outoulibis Fort pour Empecher Les Assenipoils
Tinthonha ou Gens de Prairies
Nadouessans
Nation du Chien
Issati
Changas Keton Lac
R. St. Francois
Saut
R. de Tombeau
Saut de St. Anthoine de Padoue
de Boeufs
Lac de la Providence
Portage
Lac Superieur
Missilimakinac
Lac de Pleurs
R. Noire
les Illinois
Portage
Kitchiga
Riviere Ouisconsing
Kikapous
Ocitagan
Baye de Puans
Poutouatamis
Lac des Illinois
Fort des Miamis
Portage
R. des Illinois
Fort de Crevecoeur
R. Ozenta
Massourites
Cap St. Anthoine
R. Tamaroa
Chiquacha
Ohio Riviere
Riviere Ouye
FLORIDE
Coca
Akansa
R. Oume
Coenis
Taensa
R. Hiens
les Koroa
Nouv. Orleans detroit a l'Angl.
Chicagua R.
Baye de Spirito Sancto
Quinipissa
Sablonniere R.
Embouchure du Missisipi
Quoaquis
NOUVEAU MEXIQUE
Mines de Ste Barbe
Riviere de la Magdelaine
PARTIE DE NOUVELLE ESPAGNE
GOLFE DE MEXIQUE
Port Grande



Le
Cours
du Fleuve
Missisipi
Selon les Relations les plus modernes.
a Amsterdam
Baye de Hudson
La Brador
Lac des Poux
Port Nelson
Nouvelle France ou Canada
Outoulibis
Fort pour empecher Les Assenipoils
Lac Piscoutagamy
Lac Timagaming
Anglois
les 7 Isles
Acoutamiskan
Lac des Tibitibis
Tadousac
R. de St. Laurent ou de Canada
Gaspesie
Cristinaux
R. Michipicoton
Superieur
Sauteurs
Lac St. Jan
Quebec
Orleans
Missilimakinac
Lac Huron ou Karegnondi
Mont Real
Lac Champlain ou Irocois
Nouvelle Angleterre
Boston
Baye de Puans
Lac des Illinois
Lac Ontario ou de Frontenac
Villages des Iroquois
Grands Villages des Iroquois
Lac Sakinam
Hurons
Plymout
Nouveau Pays Bas
Hollandia
Lac Ste Clair
Lac d'Erie ou du Chat
Fort Miamis
Tsonnontouans
Philadelphia
Long Eyland
La Virginie
Eriechronons
C. de May
C. de Zud
Riviere Ouye
Pouhatan
Chesapeak Bay
Mer du Nort
Apalache
Caroline
C. de Trafalga
Coca
Tascaluca
Edelano
Vitacucho
S. Matheo
St. Augustin
Cap de Canaveral
Bahama
Lucaioneque
Bimini
Cap Florida
C. d'Aguada
Golfe
Mexique
Floride
Fort Grande
285
290
295
300
305
310
25
30
35
40
45
50
55
60

Cap St. Ant
Akansa
Nouv. Orlean
etroit a l'Angl
Embo
du Mi
NOUVEA
MEXI
QUE
PART
DE NOUV
35
30
25
265
275

DE

L'

L'

Nouve

A



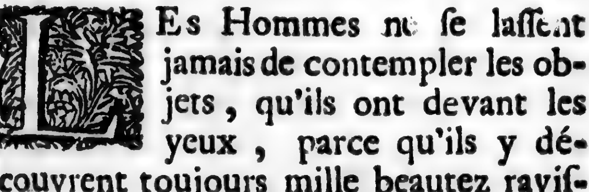
couvrent
ſantes, c
Tom. I



DECOUVERTE
D'UN PAYS
PLUS GRAND QUE
L'EUROPE,
SITUE' DANS
L'AMERIQUE
ENTRE LE
Nouveau Mexique & la Mer glaciale.



AVANT-PROPOS.



LEs Hommes ne ſe laſſent jamais de contempler les objets, qu'ils ont devant les yeux, parce qu'ils y découvrent toujours mille beautez raviſſantes, capables de les ſatisfaire & de

les inſtruire. Ils ſont même ſouvent ſurpris & comme enchantés des merveilles, qu'ils y rencontrent, & c'eſt par là qu'ils ſont fortement engagez à les conſiderer avec toute l'exactitude poſſible dans le deſſein de contenter leur curioſité naturelle, & de nourrir leur eſprit.

Il en eſt à peu près de même des voiageurs. Ils ne ſont jamais las de faire des Découvertes. Ils cherchent toujours des Pays inconnus, & des Nations étrangeres, dont les Hiſtoires ne parlent point, parce qu'ils ſe propoſent d'enrichir le public de pluſieurs beautez nouvelles, dont on n'avoit point eu d'idées juſques là. Il eſt vrai, que leurs entrepriſes les expoſent à de grandes peines, & à des perils preſque infinis. Mais ils s'en conſolent & ſouffrent tout avec plaiſir ſans s'en rebuter, parce qu'ils eſperent de contribuër par là au bien public, & même à la gloire de Dieu en contentant leurs propres deſirs. Et c'eſt par là, qu'ils ſont invinciblement portez à faire ces Découvertes, & à chercher de nouvelles terres, & des Peuples inconnus, dont on n'avoit jamais oui parler.

Ceux qui n'ont pour but dans leurs voiages, que d'étendre le Royaume de Jesus Christ, ne se proposent en cela que de travailler pour la gloire de Dieu. Dans cette veüe ils exposent courageusement leur vie, qu'ils content pour rien. Ils essuyent les plus grandes fatigues, & s'engagent dans des chemins impraticables & dans mille précipices affreux pour l'execution de leurs desseins. Ils franchissent néanmoins toutes ces effroiables difficultez, afin de contribuer par ce moien à la gloire de celui qui les a créez, & sous la conduite duquel ils entreprennent ces penibles voyages.

Il est assez ordinaire de voir des hommes intrepides, qui affrontent hardiment la mort la plus effroiable dans les combats, & dans les voiages les plus dangereux. Ils ne se rebuttent point des hazards, ausquels ils s'exposent par Mer, ou par terre. Rien n'est à l'épreuve de leur courage, qui les rend capables d'entreprendre tout. Aussi les voit on souvent réussir dans leurs desseins, & venir à bout des entreprises les plus difficiles. Il faut avouër cependant, que s'ils envisageoient meu-

rement & de ſang froid les perils qu'ils ont à eſſuyer, peut-être qu'ils auroient de la peine à s'y reſoudre, & ne formeroient pas leurs deſſeins avec tant de hardieſſe & d'intrepidité. Mais ils ne conſiderent ordinairement les dangers qu'en gros, & d'une veuë legere. Et quand une fois ils ont mis la main à l'œuvre, l'occaſion les engage inſenſiblement, & les meine plus loin qu'ils n'avoient cru d'abord. Ce qui fait, que bien ſouvent les grandes découvertes, qui ſe font dans les voyages, ſont plûtôt l'ouvrage du hazard que d'un deſſein bien formé.

Il m'eſt arrivé quelque choſe de ſemblable dans le voyage, dont je veux donner ici la Relation au Public. J'ai aimé toute ma vie à voyager, & ma curioſité naturelle m'a porté à viſiter ſucceſſivement pluſieurs parties de l'Europe. Mais n'étant pas ſatisfait à cet égard, j'ai porté mes veuës plus loin; & j'ai ſouhaité de voir les Pays les plus éloignez, & les Nations les plus inconnuës. C'eſt, ce qui m'a fait découvrir ce grand & vaſte Pays, où aucun Européen n'avoit été avant moi.

J'avouë

J'avouë que je n'avois pas preveu les embarras, que j'ai trouvé dans ce grand & pénible voyage, ni les dangers ausquels j'ai été exposé en le faisant. Peut être que j'en eusse été effrayé en les considerant, & que cela m'eût rebuté d'un dessein si laborieux, & environné d'un si grand nombre d'affreuses difficultez. Cependant j'ai franchi enfin toutes ces difficultez, & je suis venu à bout d'une èntreprise capable d'épouvanter tout autre que moi. En quoi j'ai satisfait mes desirs tant à l'égard de l'envie que j'ai de voir des Pays nouveaux, & des Nations inconnuës, qu'a l'égard du dessein que j'ai de m'employer au salut des Ames, & à la gloire de Dieu.

C'est ainsi, que j'ai découvert un Pays admirable, dont on n'avoit point eu de connoissance jusques à present. J'en donne ici la description assez ample, & à mon avis assez bien circonstantiée. Je la distingue par petits chapitres pour la commodité du Lecteur. J'espere, que le Public me saura quelque gré de mon travail, par ce qu'il en pourra tirer de l'avantage. Son

aprobation au reste me recompensera abondamment de toutes les peines que j'ai courues dans mon voiage.

Cette description de ma Découverte passera peut être pour fausse & pour incroiable dans l'esprit de ceux, ou qui n'ont jamais voiagé, ou qui n'ont jamais leu les Histoires de ces Hommes hardis & curieux, qui nous ont donné les Rélations des Pays inconnus qu'ils ont visitez. Mais je ne m'arresterai pas à ce que des gens de cette trempe peuvent dire. Ils n'ont jamais eu assez de courage pour entreprendre quelque action éclatante, capable de leur acquerir de la réputation dans le Monde. Ils se sont renfermez dans des bornes étroites, & n'ont rien fait qui les distingue avantageusement parmi les hommes. Ils feroient donc bien mieux d'admirer ce qu'ils ne comprennent pas, & de demeurer dans un sage silence que de blâmer ce qu'ils ne connoissent point.

On accuse ordinairement les voiageurs de debiter quantité de mensonges & d'impostures, Mais les hommes d'un courage ferme & magnanime se mettent au dessus de ces fades railleries.

leries. Après tout en effet ils auront toujours pour eux l'éstime & l'aprobation des gens d'honneur, qui aiant de grandes lumieres & de la pénétration, sont capables de juger sainement des travaux & du merite de ceux qui ont ainsi hazardé leur vie pour la gloire de Dieu, & pour le bien public. Cela recompensera heureusement les voiageurs courageux, qui se sont ainsi volontairement exposez à toutes sortes de fatigues & de dangers pour se rendre utiles au genre humain.

CHAPITRE I.

Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Decouverte à entreprendre le voiage dont il donne ici la Relation

JE me suis toujours senti un grand panchant à fuir le monde, & à vivre dans les regles d'une vertu pure & severe. Ce fut dans cette veue, que j'entrai dans l'Ordre de saint François, afin de passer mes jours dans

une vie auſtere. J'en pris donc l'habit avec pluſieurs de mes compagnons d'étude, à qui j'inſpirai le même deſſein. Je ſentois une joie extrême, quand je liſois l'hiſtoire des travaux & des voiages des Religieux de mon Ordre, leſquels ont été les premiers qui ont entrepris des Miſſions. Je me repréſentois ſouvent qu'il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus glorieux que d'inſtruire des peuples barbares & ignorans, & de les amener à la lumiere de l'Evangile. Et comme je remarquois, que les Religieux de mon Ordre avoient travaillé avec beaucoup de zéle, & de ſuccès à ce grand ouvrage, je ſentois naitre en mon cœur le deſir de marcher ſur leurs traces, & de me conſacrer ainſi à la gloire deDieu, & au ſalut des Ames.

J'obſervai en liſant l'Hiſtoire de nôtre Ordre, que dans un Chapitre genétal, qui fut aſſemblé en l'an 1621, depuis que le Pere Martin de Valence l'un de nos premiers Réformateurs fût paſſé dans l'Amerique, on conta qu'il y avoit cinq cens Convents de Recollets établis dans ce nouveau Monde,

de, & diſtribuez en vint & deux Provinces. A meſure que j'avançois en age cette inclination pour les voiages d'Outre mer ſe fortifioit dans mon cœur. Il eſt vrai qu'une de mes Sœurs mariée à Gand, laquelle j'aime avec une extrême tendreſſe, me détournoit de ce deſſein, autant qu'elle pouvoit, lors que j'étois auprès d'elle dans cette grande ville, où je m'étois tranſporté pour y aprendre la langue Flamande. Mais j'étois ſollicité d'ailleurs par pluſieurs de mes amis d'Amſterdam d'aller aux Indes Orientales, & mon panchant naturel pour les voiages, joint à leurs prieres, m'ébranloit fortement, & me déterminoit preſque à me mettre en mer pour contenter mon deſir.

Ainſi toutes les remontrances de ma Sœur ne purent me détourner de mon premier deſſein. Je me mis donc en chemin pour voir l'Italie, & je viſitai par l'ordre de mon Genéral les plus grandes Egliſes, & les Convents les plus conſiderables de nôtre Ordre en ce Pays-là & en Allemagne: en quoi je commençai à ſatisfaire ma curioſité naturelle. Revenant enfin dans nos

Pays-bas, le R. P. Guillaume Herinx Recollet, mort depuis peu Eveque d'Ipres, s'oposa au dessein que j'avois de continuer mes voiages. Il m'arreta donc dans le Convent de Halles en Hainaut, où je fis l'office de Prédicateur pendant un an; après quoi je me rendis du consentement de mon Superieur au Pays d'Artois, & de là je fus envoié à Calais pour y faire la queste, pendant qu'on y travailloit à saller les harans.

Etant là ma plus forte passion étoit d'entendre les Rélations que les Capitaines de Vaisseaux faisoient de leurs longs voiages. Je retournai ensuite à notre Convent du Biez par Dunkerque. Mais je me cachois souvent derriere les portes des Cabarets, pendant que les Matelots parloient de leurs navigations. La fumée du Tabac me causoit de grands maux d'estomac en m'attachant ainsi à les écouter. Cependant j'étois fort attentif à tout ce que ces gens-là racontoient des rencontres qu'ils avoient eues sur mer, des hazards qu'ils avoient courus, & des divers accidens de leurs voiages dans les Pays élognés. J'aurois passé des

des jours & des nuits entieres ſans manger dans cette occupation, qui m'étoit ſi agreable, parce que j'y aprenois toujours quelque choſe de nouveau touchant les moeurs & les manieres de vivre des Nations étrangeres, & touchant la beauté, la fertilité, & les richeſſes des Pays, où ces gens avoient été.

Je me fortifiois donc de plus en plus dans mon ancienne inclination. Dans le deſſein de la contenter d'avantage j'allai en Miſſion dans la plupart des villes de Hollande, & je m'arreſtai enfin à Maſtricht, où je demeurai environ huit mois. J'y adminiſtrai les Sacremens à plus de trois mille bleſſez. Etant là dans cette occupation je courus pluſieurs grands dangers parmi ces pauvres malades. J'y fus même attaque du pourpre & de la dyſenterie, & je me vis à deux doigts de la mort. Mais Dieu me rendit enfin ma premiere ſanté par les ſoins & par les ſecours d'un très habile Medecin Hollandois.

L'année d'après je m'engageai encore par un effet de mon zele à travailler au ſalut des Ames. Je me trouvai

donc au Combat ſanglant de Seneff, où tant de gens perirent par le fer & par le feu. J'y eus beaucoup d'occupation à ſoulager & à conſoler les pauvres bleſſez; & enfin après avoir eſſuié de grandes fatigues, & après avoir couru des dangers extremes dans les Sieges de ville, à la Tranchée, & dans des Batailles, où je m'expoſois beaucoup pour le ſalut du prochain, pendant que les gens de guerre ne reſpiroient que le carnage, & le ſang, je me vis en etat de ſatisfaire mes premieres inclinations.

Je reçeus donc ordre de mes Superieurs de me rendre à la Rochelle pour m'y embarquer en qualité de Miſſionnaire dans le Canada. Je fis les fonctions de Curé pendant deux mois à deux lieues de cette ville, parce que j'en avois été prié par le Paſteur du lieu, qui étoit abſent. Mais enfin je m'abandonnai entierement à la Providence, & j'entrepris ce grand trajet de Mer de douze ou treize cens lieuës, le plus grand peut être & le plus long, qui ſe faſſe dans l'Ocean.

Je m'embarquai avec Meſſire François de Laval créé pour lors Evê-

que

que de Petrée *in partibus infidelium*, & depuis fait Evêque de Quebec capitale du Canada. Alors mon desir de voiager s'augmenta de plus en plus. Je restai dans le Pays pendant quatre ans, & je fus envoyé en Mission, pendant que Monsieur l'Abbé de Fenelon, à present Archevéque de Cambrai, y demeuroit.

Je ne raporterai pas ici les diverses avantures de nôtre navigation, ni les combats que nous eûmes contre des Vaisseaux Turcs, de Tunis, & d'Alger, qui firent tout ce qu'ils purent pour nous prendre, & dont nous sortimes à nôtre avantage. Je crains de grossir trop ma Rélation. Je ne parlerai point non plus de notre approche du Cap Breton, où nous vimes avec avec un plaisir incroiable la bataille qui s'y fait ordinairement entre ces poissons, qu'on appelle Espadons, & les Baleines, qui sont leurs ennemies naturelles.

Je ne dirai rien non plus de la grande quantité de Morhues que nous primes à quarante brasses d'eau sur le grand banc de Terre-neuve. Nous vîmes en ces lieux un fort grand nom-

 bre

bre de Vaiſſeaux de Nations differentes, qui s'y rendent tous les ans pour la pêche de ces poiſſons, qui y eſt toujours fort abondante. Cette veue donna beaucoup de plaiſir à nôtre équipage, qui étoit d'environ cent hommes, aux trois quarts deſquels j'adminiſtrois les Sacremens, parce qu'ils étoient Catholiques. Je faiſois l'Office divin tous les jours de calme, & nous chantions enſuite l'Itineraire des Clercs en Muſique traduit en vers François, aprés que nous avions fait nos prieres du ſoir.

C'eſt ainſi, que nous paſſions doucement nôtre temps dans le vaiſſeau, en attendant que nous puſſions arriver à Quebec, qui eſt la ville capitale du Canada où nous nous rendîmes à la fin.

CHA-

CHAPITRE II.

Moiens par lesquels l'Auteur de ce pénible voiage s'accoutuma à souffrir les travaux de la Mission.

Le Seigneur François de Laval Evêque de Petrée avoit pris possession de l'Evêché de Quebec par la creation qu'avoit faite le Pape Clement X & cela contre le sentiment de quelques personnes de qualité, qui se virent frustrées par là de leurs prétentions. Ce Prelat considerant que pendant le voiage j'avois fait paroitre beaucoup de zèle dans mes prédications, & par mon assiduité à faire le service divin; que d'ailleurs j'avois empêché que plusieurs femmes & filles, que l'on faisoit passer avec nous ne prissent trop de liberté avec de jeunes gens de nôtre équipage dont j'eus souvent à essuyer la mauvaise humeur pour cela: pour ces raisons & plusieurs autres je m'attirai les éloges & la bienveillance de cet illustre Evêque.

vêque. Il m'obligea donc de prêcher l'Avent & le Carême au Cloitre des Religieûses de St. Augustin de l'Hopital dudit Quebec.

Cependant mon inclination naturelle ne se satisfaisoit point de tout cela. J'allois souvent à 20 & 30. lieues de nôtre habitation pour visiter le Pays. Je portois sur moi une petite Chapelle, & je marchois avec de larges raquettes, sans quoi je serois souvent tombé dans des précipices affreux, où je me serois perdu. Quelquefois afin de me soulager je faisois tirer mon petit équipage par un gros chien que j'avois amené avec moi, & cela pour me rendre plutôt aux trois Rivieres, à Sainte Anne, au Cap Tourmente, au Bourg-royal, à la Pointe de Levi, & dans l'Isle de St. Laurent. Là j'assemblois dans une des plus grandes cabannes de ces lieux tout autant de gens que je pouvois. Ensuite je les admettois à la Confession, & à la sainte Communion. Pendant la nuit je n'avois ordinairement qu'un manteau pour me couvrir. La gelée me perçoit souvent jusques aux os. J'étois obligé d'allumer du feu cinq ou six fois

ſois pendant la nuit de peur de mourir de froid, & je n'avois que tres modiquement ce qu'il me falloit pour vivre, & pour m'empecher de perir de faim pendant le voiage.

Durant l'été je fus obligé de canoter pour continuer ma Miſſion. C'eſt à dire que je fus reduit à voiager ſur les Lacs, & ſur les Rivieres dans ces petits bâtimens d'écorce, que je décrirai tout à l'heure. Ce manége ſe faiſoit aiſement dans des endroits, où il n'y avoit que deux ou trois pieds d'eau. Mais quand je me trouvois dans des lieux plus profonds, alors le Canot, qui eſt rond par deſſous, étoit en danger de tourner, & je me ſerois ſans doute perdu dans les eaux, ſi je n'euſſe pris garde à moi de fort près.

Au reſte j'étois alors obligé de voiager de cette maniere, parce qu'il n'y a point de chemins pratiquables dans ce Païs-là. Il étoit donc impoſſible d'aller par terre dans ces nouvelles Colonies. Il faut bien du tems pour couper & pour bruler ce grand nombre d'arbres, qui croiſſent de tous cotez, & pour faire de grands chemins. Il falloit donc aller par eau, & ſe ſervir pour

pour cela de ces petits bateaux ronds, dont je viens de parler.



CHAPITRE III.

Description des Canots, dont on se sert pour voiager dans l'Amerique pendant l'été

CEs Canots sont ronds par dessous, comme je viens de le dire, & pointus par les deux bouts. Ils sont assez semblables aux Gondoles de Venise. On ne sauroit voiager dans l'Amerique sans Canots, parce qu'on y trouve par tout de grandes & vastes forets dont les vents impetueux arrachent souvent les arbres. Le temps en renverse un grand nombre, qui tombant de vieillesse s'entassent les uns sur les autres. Tout cela embarrasse les terres, & rend les chemins absolument impraticables.

Les Sauvages construisent fort ingenieusement ces Canots. Il les font avec de l'écorce de Bouleau. Ils enlevent adroitement cette écorce de des-

ſus cette eſpece d'arbres, qui ſont d'une groſſeur plus conſiderable que ceux que nous avons en Europe. Ces Barbates y travaillent ordinairement à la fin de l'hyver dans de grandes forêts humides, qui ſont vers les terres du Nord.

Pour ſoûtenir l'écorce de ces Canots ils poſent au dedans des varangues, ou pieces de bois blanc, ou de Cedre, de la largeur de quatre doigts ou environ. Ils accommodent cela avec des maîtres ou bâtons aplanis, qui font le circuit du Canot. Enſuite avec des bâtons de travers gros d'un pouce, ou d'un pouce & demi, qui ſont fort polis, ils les attachent enſemble des deux côtez à l'écorce par le moien de certaines racines d'arbres, qu'ils fendent en deux, à peu près comme des oziers, dont on fait des paniers en Europe.

Ces Canots n'ont point de gouvernail comme les groſſes Chaloupes. On les conduit à force de bras avec des avirons ou rames legeres. On les tourne d'une fort grande viteſſe pour les faire aller où on veut. Quand on y eſt habitué, on fait avancer ces Canots d'une maniere admirable, lorsqu'il fait calme:

calme : & quand on a le vent favorable, ces petits bâtimens font une diligence ſurprenante. Les ſauvages ſe ſervent en ce cas là de petites voiles faites de la même écorce, mais plus mince que celle des Canots. Pour les Européeens, ſtilés de longue main à ces manœuvres, ils ſe ſervent d'environ quatre aûnes de toile, qu'ils élevent ſur un petit maſt, dont on enfonce le pied dans le trou d'un bois quarré fort leger, arrêté entre les varangues & l'écorce de ces Canots par le bas.

Avec ces petits bâtimens, quand on y eſt façonné, on peut faire par fois en un jour trente ou trente cinq lieuës en deſcendant les Rivieres, & quelquefois d'avantage ſur les Lacs, quand le vent eſt favorable. Il y a de ces Canots plus grands les uns que les autres. Ils portent ordinairement mille livres peſant, quelques uns douze cens, & les plus grands juſques à quinze cent livres. Les plus petits en portent juſques à trois ou quatre cens peſant avec deux hommes ou femmes, qui les pouſſent. Les plus grands Canots ſont conduits par trois ou quatre hommes, & quelquefois

fois il y a ſept ou huit Canoteurs pour faire plus de diligence, lors que les voiages ſont preſſez.

CHAPITRE IV.

Autres motifs qui excitérent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.

J'Avois un fort grand deſir (ſuivant en cela l'exemple de pluſieurs Religieux de mon Ordre) d'étendre les bornes du Chriſtianiſme & de convertir à la foi de l'Evangile les peuples barbares de l'Amerique. Je conſiderois donc l'emploi de Miſſionnaire, comme un emploi glorieux pour moi. Ainſi dés que je vis jour à m'engager dans la Miſſion, je l'entrepris, quoi que cela dût m'éloigner de plus de douze cens lieuës de Canada; & je diſpoſai pluſieurs perſonnes à faire le voiage avec moi.

Dans la ſuite je n'ai rien negligé pour l'execution de mon deſſein. Je fus envoié comme pour m'éprouver à une

une Miſſion de plus de ſix vingt lieuës au delà de Quebec. Je remontai le fleuve de Saint Laurent, & j'arrivai enfin ſur le bord d'un Lac, que les Iroquois appellent Ontario, & que nous décrirons ci-après. Etant-là j'attirai à moi pluſieurs Sauvages Iroquois pour cultiver des terres & pour défricher des bois afin de bâtir notre demeure. J'y fis dreſſer une Croix d'une hauteur, & d'une groſſeur extraordinaire. Je fis conſtruire une Chapelle près du Lac, & je m'établis là avec un Religieux de mon Ordre, nommé le Pere Luc Buiſſet, que j'avois attiré avec moi, & qui eſt mort depuis dans notre Couvent de St. François ſur Sambre. J'aurai encore à parler de lui dans la ſuite, parce que nous avons vécu long temps enſemble en Canada, & que nous avons travaillé en commun à notre établiſſement à Catarockouy.

C'eſt-là le lieu où nous avons ſouvent penſé à cette nouvelle Découverte, de laquelle je fais ici la deſcription. J'étois excité à cela par la lecture de pluſieurs voyages, & je me fortifiois dans ce deſſein par les lumieres

que

que nous tirions de plusieurs Sauvages. Je voiois en effet, par ce que me disoient plusieurs particuliers de diverses Nations, que l'on pourroit faire des établissemens considerables du côté du Sud-Oüest au delà des grands Lacs, & que même par le moien d'une grande Riviere nommée Hoio, qui passe chez les Iroquois, on pourroit pénétrer jusques à la Mer vers le Cap Floride.

Je fis plusieurs voyages differens, tantôt avec les habitans du Canada, que nous avions attirez pour demeurer à notre Fort à Catarokoüy, tantôt avec des Sauvages, avec qui j'avois fait habitude. Comme je prévoiois, qu'on rendroit nos découvertes suspectes aux Iroquois, je voulus voir les Sauvages de leurs cinq Cantons. Je me rendis donc parmi eux avec un de nos soldats, dudit Fort, faisant environ soixante & dix lieuës de chemin, & ayant tous deux de larges raquettes aux pieds, à cause des neiges, qui sont abondantes en ce pays-là pendant l'hyver.

J'avois déja quelque petite connoissance de la Langue Iroquoise. Ces Barbares furent surpris de me voir mar-

marcher comme eux dans les neiges, & cabanner dans les vaſtes forêts, qu'on trouve dans ce pays-là. Nous enlevions juſques à quatre pieds de neige pour faire du feu fur le ſoir après avoir marché pendant dix ou douze lieues tous les jours. Nous avions des ſouliers à la mode des ſauvages, leſquels étoien bientot pénetrez de cette neige, qui ſe fondoit en touchant nos pieds échauffez du mouvement que nous faiſions en marchant. Nous nous ſervions d'écorce de bois blanc pour nous coucher, & nous allumions un grand feu, que nous étions obligez d'entretenir avec un extréme ſoin à à cauſe du grand froid. Nous paſſions ainſi toutes les nuits en attendant le retour du Soleil, pour continuer nôtre chemin. Au reſte nous n'avions point d'autre nourriture que du blé d'Inde réduit en farine, que nous détrempions avec de l'eau pour l'avaler plus facilement.

Nous paſſâmes ainſi chez les Iroquois Honnehiouts, & chez les Honnontagez, qui nous reçeurent très bien. Cette nation eſt la plus belliqueuſe de tous les Iroquois. Quand ils

ils nous virent ils mirent les quatre doigts ſur la bouche pour marquer l'étonnement, ou ils étoient du penible voiage que nous avions fait pendant l'hyver. Mais nous regardant enſuite vêtus d'un gros & rude habit de St. François, ils s'écrierent en ces termes, Hotchitagon, c'eſt à dire, pieds nuds, & prononçerent ce mot, qu'ils faiſoient ſortir du creux de l'eſtomac, Gannoron, pour me dire qu'il falloit, que nôtre voiage fut de grande importance, puis que nous l'entreprenions dans un temps ſi facheux.

Ces Sauvages nous preſenterent de l'élan, & du chevreuil, preparé à leur mode, dont nous mangeâmes, après quoi nous primes congé d'eux pour aller plus loin. Nous partimes donc avec nos couvertures ſur le dos, & nous prîmes une petite marmite avec nous pour y faire de la Sagamité, c'eſt à dire de la bouillie de bled d'Inde. Nous marchions par des chemins inondez, & abſolument impraticables aux Européens. Nous étions ſouvent obligez de paſſer ſur des arbres de larges marais, & de grands ruiſſeaux. Enfin nous arrivâmes aux Gannickez, ou

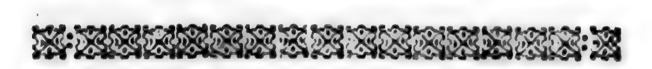
ou Agniez. C'eſt l'un des cinq Cantons des Iroquois, ſitué à une bonne journée du voiſinage de la Nouvelle Hollande, nommée à preſent la Nouvelle Jork. Etant là nous fûmes obligez d'aſſaiſonner nôtre blé d'Inde, que nous pilions ordinairement entre deux pierres, avec de petites grenouilles, que les ſauvages ramaſſent dans les prez, lors que les neiges ſont fondues vers les Fêtes de Paſques.

Nous demeurâmes quelques temps parmi cette derniere Nation, & nous logeâmes chez un Pere Jeſuite, Lionnois de naiſſance, pour y tranſcrire un petit Dictionnaire Iroquois. Le temps s'étant mis au beau, nous y vîmes un jour trois Hollandois à cheval qui venoient en Ambaſſade vers les Iroquois pour la traite des Caſtors. Ils s'étoient rendus là par ordre du Major Andris. C'eſt celui qui a ſoûmis Boſton & la nouvelle Jork au Roi d'Angleterre, & qui eſt preſentement Gouverneur de la Virginie.

Ces Meſſieurs décendirent de leurs chevaux pour nous y faire monter, & nous emmener avec eux à la nouvelle Orange afin de m'y régaler. Lors

qu'ils

qu'ils m'entendirent parler Flamand, ils me témoignerent beaucoup d'amitié. Ils me dirent, qu'ils avoient leu plusieurs Histoires des découvertes, que nos Religieux de St. François avoient faites dans l Amerique Meridionale, mais qu'ils n'en avoient jamais veu avec l'habit de nôtre Ordre. Ils me temoignerent ensuite, qu'ils auroient été fort aises de me voir demeurer parmi eux pour la consolation spirituelle de plusieurs Catholiques de nos Pays bas, qui étoient dans leurs habitations. Je l'aurois fait très volontiers puis qu'ils m'en prioient : mais je craignois de donner de l'ombrage aux Jesuites, qui m'avoient bien reçeu, & d'ailleurs je craignois de faire du tort à la Colonie du Canada pour le commerce du Castor, & des Pelleteries avec les sauvages que je connoissois. Nous remerciâmes donc ces honnêtes Hollandois & nous nous rendîmes à nôtre séjour ordinaire de Catarockoui avec moins de difficulté qu'en allant, & tout cela ne servit qu'à augmenter l'envie que j'avois de découvrir des Nation plus éloignées.



CHAPITRE V.

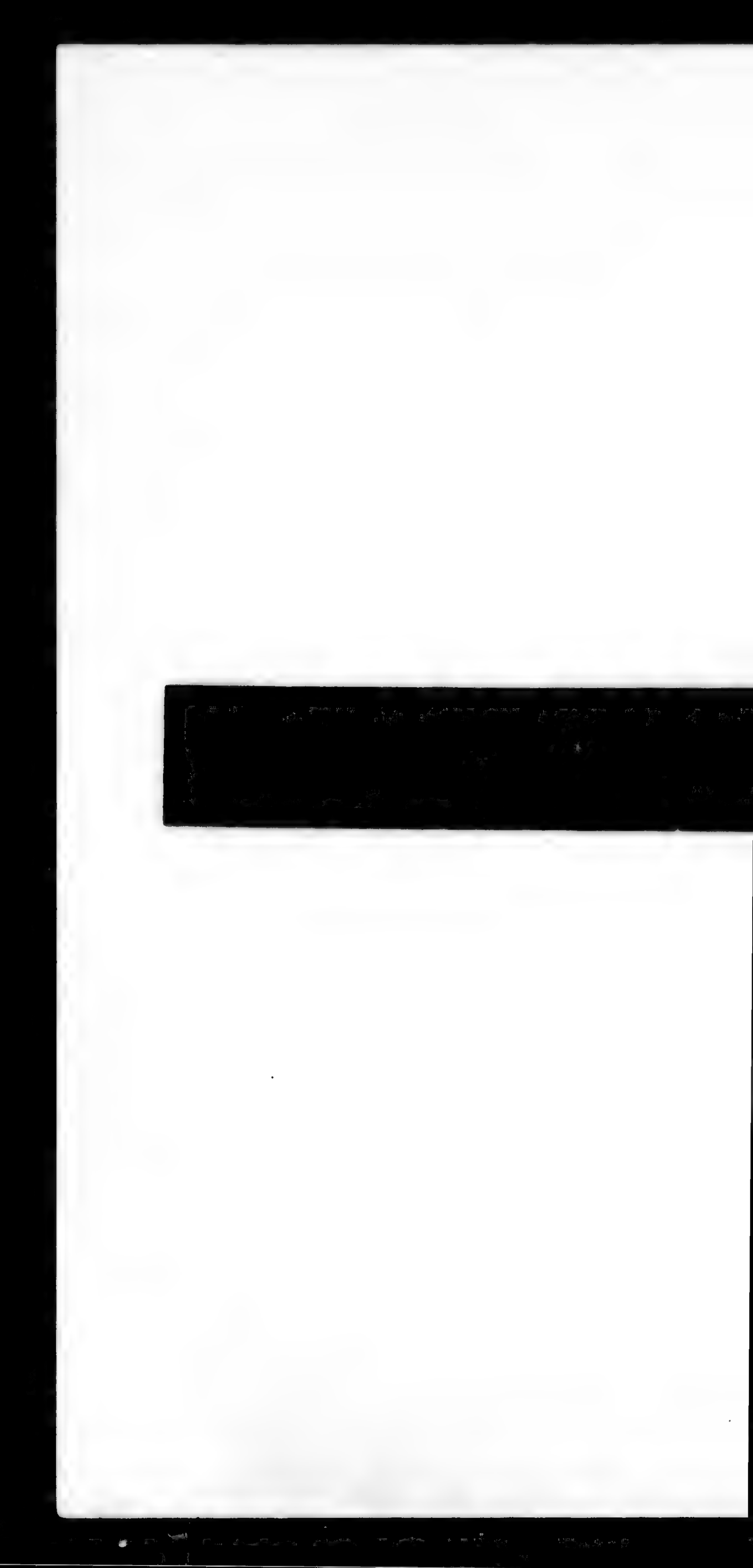
Description du Fort de Catarockoui, nommé depuis le fort de Frontenac.

CE fort est situé à cent lieues de Quebec, Capitale du Canada en remontant le fleuve de Saint Laurent au Sud. Il est basti prés de la décharge du Lac Ontario, qui veut dire en langue Iroquoise, Beau Lac. Ce Fort fut gazonné d'abord, & entouré de gros pieux, de grandes palissades, & de quatre bastions par les ordres du Comte de Frontenac, Gouverneur Général du Canada. On trouva qu'il étoit necessaire de le bâtir pour s'opposer aux courses des Iroquois, & pour détourner le commerce des pelleteries, que ces peuples font avec les habitans de la nouvelle Jorck, & avec les Hollandois, qui avoient formé là une nouvelle Colonie, parce qu'ils fournissent des marchandises aux Sauvages à meilleur prix, que les François du Canada.

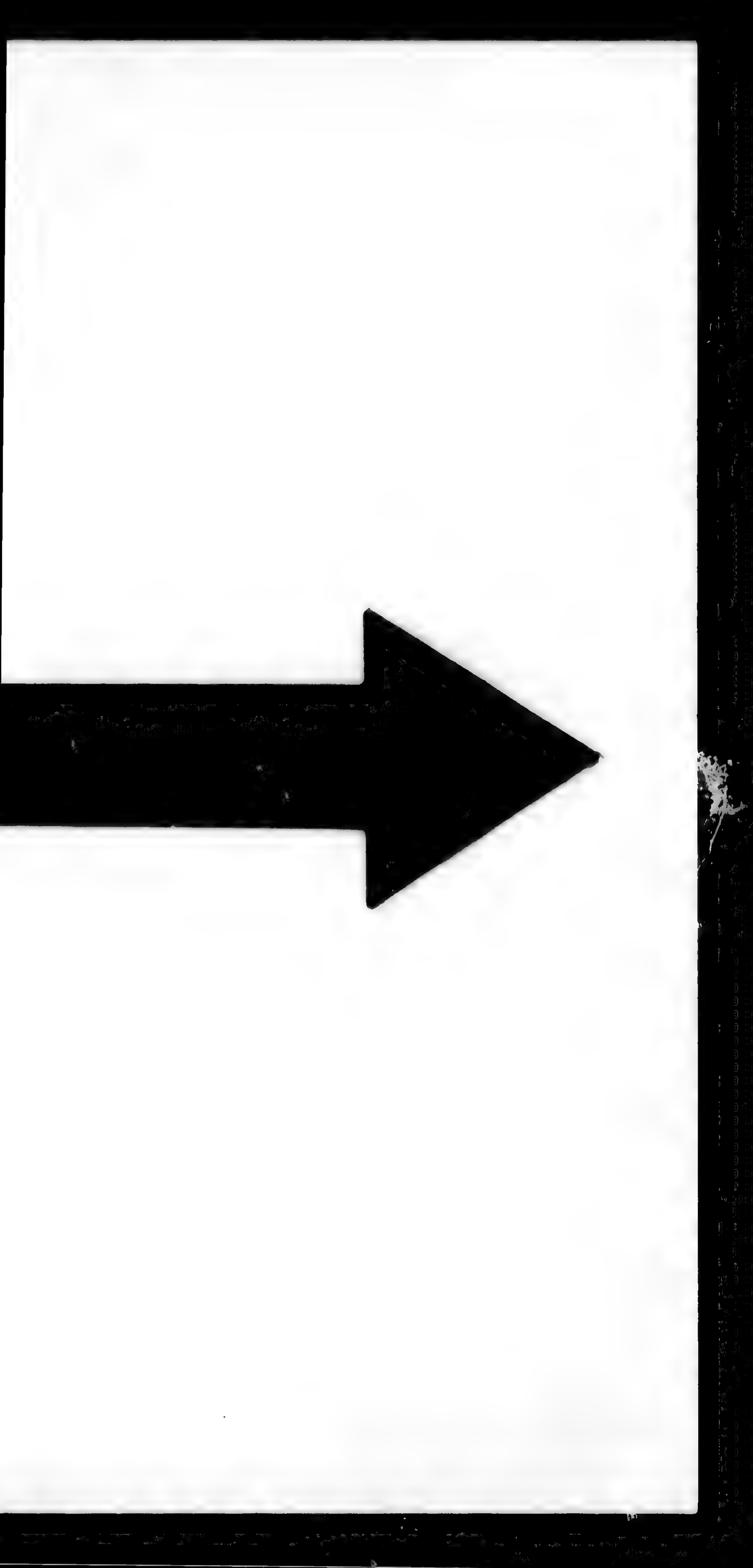
L'Iro-

L'Iroquois eſt une Nation inſolente & barbare, qui a fait perir plus de deux millions d'ames dans ces vaſtes Païs. Les François les craignent pour le Fort de Frontenac. Ces peuples ne laiſſent les Européens en repos que par la crainte de leurs armes à feu. Ils n'entretiennent commerce avec eux que par le beſoin qu'ils ont de leurs marchandiſes, & des armes qu'ils achétent, & dont ils ſe ſont ſervis pour détruire ce grand nombre d'ennemis circonvoiſins, qu'ils ont fait périr. Ils les ont emploiées en effet à porter le fer & le feu à cinq & ſix cens lieues de leurs Cantons Iroquois, afin d'exterminer les Nations qu'ils haïſſent.

Ce Fort, qui n'étoit entouré au commencement que de pieux, de palliſſades & de gazons, a été conſtruit pendant ma Miſſion de trois cent & ſoixante toiſes de circuït. On l'a revêtu de pierres de taille, que l'on trouve naturellement polies par le choc des eaux ſur le bord de ce Lac Ontario ou Frontenac. On y travailla avec tant de diligence, qu'il fût mis dans ſa perfection dans l'eſpace de deux ans par les ſoins du Sieur Cavelier de la Salle



[redacted]



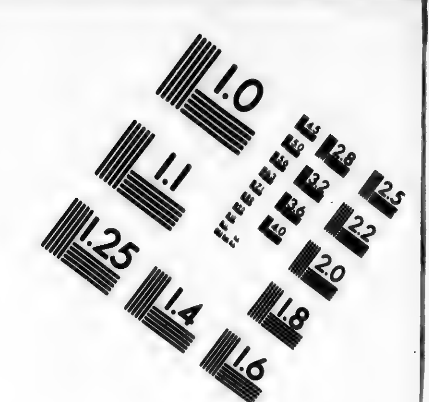
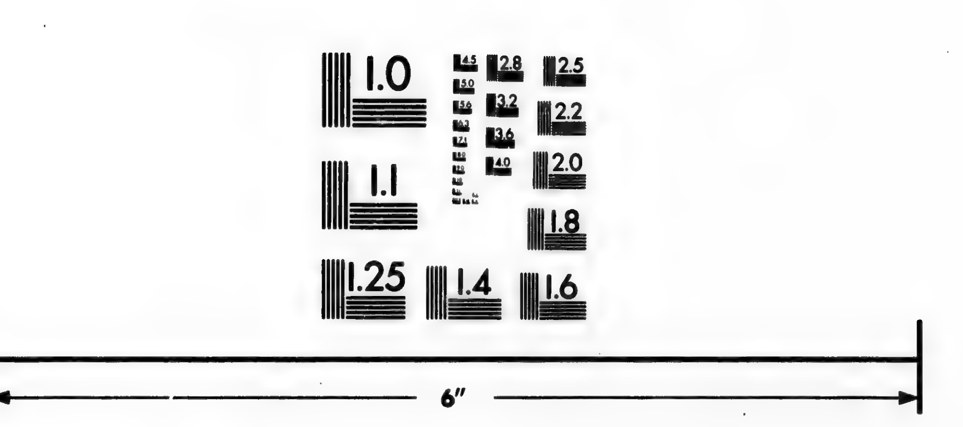


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

qui étoit un habile homme, & grand politique, Normand de Nation. Il m'a dit plusieurs fois, qu'il étoit né à Paris, afin que le Pere Luc Buisset, dont j'ai parlé, & moi, prissions plus de confiance en lui, parce qu'il avoit remarqué dans nos conversations ordinaires, qùe les Flamands, & plusieurs autres peuples se défient aisement des Normands. Je sai qu'il y a des gens d'honneur & de probité en Normandie comme ailleurs: mais enfin il est certain, que les autres Nations sont plus franches & moins rusées que les habitans de cette Province de France.

Le Fort de Frontenac est donc situé au Nord de ce Lac, près de sa décharge. Il est placé dans une presqu'Isle, dont on a fait fossoier l'Isthme. Les autres côtez sont entourez en partie du bord dudit Lac Ontario ou Frontenac, & en partie d'un très beau port naturel, où toutes sortes de bâtimens peuvent mouiller en seureté.

La situation de ce Fort est si avantageuse, qu'il est aisé par son moien de couper la sortie & le retour des Iroquois, & de leur porter même la guer-

re chez eux en vingt & quatre heures; lors qu'ils ſont en courſe. Cela ſe peut faire aiſément par le moien des barques. J'y en laiſſai trois toutes pontées à mon dernier départ. On peut ſe rendre avec ces barques en très peu de temps à la côte meridionale de ce Lac pour y ravager en cas de beſoin les Tsonnontouans, qui ſont les plus nombreux de tous ces Cantons Iroquois. Ils y cultivent beaucoup de terres pour y ſemer du blé d'Inde, qu'ils y receuillent ordinairement pour deux ans. Enſuite ils l'enferment dans des caveaux, qu'ils creuſent en terre, & qu'ils couvrent de telle maniere, que la pluye n'y peut point faire de mal.

La terre qui borde ce Fort eſt extrémement fertile. On en a fait cultiver plus de cent arpens pendant deux ans & demi, que j'y ay été en Miſſion. Le blé d'Inde, le ble d'Europe, les légumes, les herbes potageres, les citrouilles & les melons d'eau y ont tres bien réuſſi. Il eſt vrai que dans l'abord ces blez y étoient fort gâtez par les ſauterelles. C'eſt ce qui arrive ordinairement dans ces nouveaux défrichemens des terres du Canada,

 nada,

nada, à cauſe de la grande humiditè du Pays. Les premiers habitans que nous y attirâmes, y ont fait nourrir des volailles.

On y a auſſi tranſporté des bêtes à cornes, qui y ont multiplié. Il y en avoit déja environ ſoixante de mon temps. Les arbres y ſont tres-beaux, propres à y baſtir des maiſons & des barques. L'hyver y eſt près de trois mois plus court qu'en Canada. Il y a lieu de croire, qu'il s'y formera une Colonie conſiderable. J'y laiſſay avant mon grand voiage quinze ou ſeize familles avec le Pere Luc Buiſſet Recollect, avec lequel j'adminiſtrois les Sacremens dans une Chapelle de ce Fort.

Pendant que le bord de ce Lac étoit gélé, je me rendis ſur les glaces avec des grapins attachez à mes fouliers à un village des Iroquois, nommé Ganneouſſe vers Keuté à neuf lieues du Fort avec le Sieur de la Salle dont j'ai parlé. Les Sauvages du lieu nous preſenterent de la chair d'élan & de porc-épic à manger Après les avoir haranguez nous attirâmes à nôtre fort un aſſez grand nombre d'Iroquois pour former un village de quarante Cabannes,

nes, que ces gens habitérent entre nôtre Maison de Mission, & ledit Fort. Ces barbares y défricherent des terres pour y semer du blé d'Inde, & des legumes, dont nous leur donnâmes des graines pour leurs Jardins. Nous leur apprîmes même contre leur coutume à manger, comme nous, de la soupe avec des legumes & des herbes.

Le Pere Luc & moi remarquâmes que les Iroquois, dans la pronontiation de leur langue, n'ont point de labiales, comme B. P. M. F. Nous avions le Symbole des Apostres, l'Oraison Dominicale, & nos autres prieres ordinaires traduites en langue Iroquoise. Nous les faisions aprendre & reciter aux enfans de ces Sauvages; & à force de leur inculquer ces labiales, nous les façonnions à prononcer toutes les lettres comme nous. Nous les rendions familiers avec les enfans de nos habitans Européens du Fort. Ces enfans, qui nous étoient chers, parce qu'ils étoient nez Chrêtiens, conversant ainsi avec ces petits Iroquois s'entr'aprenoient leurs langues maternelles, & cela servoit à entretenir une bonne

correſpondance avec les Iroquois. Ces Barbares demeuroient aſſidûment avec nous hors le temps de leur chaſſe.

Mais ce qui nous étoit ſenſible, c'eſt que ces peuples allant à cette chaſſe pendant cinq ou ſix mois dans la profondeur des vaſtes forets, & ſouvent à plus de deux cens lieues de leur demeure ordinaire, ils y menent toute leur Famille avec eux, & là ils vivent enſemble de la chair de tous les animaux ſauvages, qu'ils y tuent avec les armes qu'ils ont troquées avec les Européens contre des pelleteries. Un Miſſionaire ne peut pas ſuivre ces peuples dans des lieux ſi écartez : ainſi les enfans des Sauvages oublioient pendant le temps de leur chaſſe, tout ce que nous avions tâché de leur aprendre dans le Fort de Frontenac.

Les habitans du Canada fatiguez de ſix mois d'hyver vers Quebec, les trois Rivieres, & l'Ile de Montréal, voiant que des Religieux de Saint François s'étoient habituez au dit Fort de Catarockooi ou de Frontenac, où l'hyver eſt de trois mois plus court que chez eux, pluſieurs d'entr'eux prirent la reſolution d'y tranſporter leurs familles,

milles, & de s'y habituer. Ils se répréſentoient, que nous leur adminiſtrerions les Sacremens, & que leurs enfans y recevroient une bonne éducation, ſans qu'il leur en coutât rien, par ce qu'en effet nous les inſtruiſions ordinairement ſans en en tirer aucun ſalaire.

Il y a eu des gens, qui ont toujours voulu ſe rendre les maîtres en Canada, & les arbitres de tous les établiſſemens, qu'ils attiroient à eux par tous les moiens poſſibles. Ils ont donc taché de s'attribuer la gloire de tous les bons ſuccès. Ils ont pouſſé leurs creatures par tout, & ont taché de detruire nos deſſeins dans ce Fort. Ils ont même fait ſortir enfin nos Récollets par le moien du Marquis de Denonville, qui s'eſt laiſſé ſurprendre aux artifices de ces gens la. Ce Seigneur étoit alors Gouverneur du Canada. Ils l'avoient attiré dans leur interêts.

J'eſpere que Dieu y rétablira quelque jour nos pauvres Religieux, parce que leurs deſſeins ont toujours été purs & innocens, & qu'on n'a pu les faire ſortir de ce Fort ſans injuſtice. Dieu ne laiſſe rien impuni: il vangera

ra quelque jour le tort qu'on leur a fait en cela. J'ai appris depuis quelque temps, que les Iroquois, qui sont toujours en guerre avec les François de Canada, se sont saisis de ce Fort de Catarockouy. On m'a même dit, que de rage ces Barbares ont fumé dans leurs pipes quelques doigts de ceux qui ont fait sortir nos pauvres Recollets de ce Fort, & que les habitans modernes du Canada en ont fait des reproches à ceux qui on ont été les Auteurs.

CHAPITRE VI.

Description de quelques Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux do tout l'Univers.

J'Entreprens ici la description des choses les plus remarquables de cette grande découverte, afin que le lecteur puisse entrer plus aisément en connoissance de nôtre voiage par le moien de la Carte que nous en avons fait dresser.

Le Lac Ontario a été nommé Lac de Frontenac, à cause du Comte de Frontenac Gouverneur general du Canada. Tout le monde sait quel est le mérite & la vertu de ce Seigneur. On sait aussi quelle est l'antiquité de sa Maison, & qu'il est sorti d'une longue suite d'illustres Ancêtres, qui ont été employez dans le plus grandes Charges de la Robe & de l'Epée. On a toujours veu sa Famille inviolablement attachée aux interêts du Souverain dans les temps mêmes les plus difficiles; & je puis dire ici sans ofenser les autres Gouverneurs du Canada, qui l'ont precede & suivi, que jamais ce Pays n'a été gouverné avec tant de sagesse, de moderation, & d'équité qu'il l'a été par le Comte de Frontenac.

Je sai bien que des gens, qui veulent être les maîtres par tout, ont taché de noircir sa réputation, afin d'affoiblir sa gloire, & de le rendre suspect. Mais je dois dire à la louange de cet illustre Seigneur, que pendant dix ans qu'il a vêcu dans ce Païs-là, il a été le Pere des pauvres, le protecteur de ceux que l'on vouloit injustement oprimer, & un parfait modele de

vertu & de pieté. Ceux de sa Nation, qui s'étoient élevez contre-lui par un effet de leur légéreté naturelle, ont eu le déplaisir de le voir rétabli dans son Gouvernement, dont leurs calomnies, & leurs malignes intrigues l'avoient fait déposseder en engageant dans leur complot l'Intendant du Chesneau, qu'ils avoient surpris par leurs artifices. Cependant on regreta fort cet illustre Comte, comme je l'ai apris depuis.

C'est donc en l'honneur de ce Comte, qu'on a donné le nom de Frontenac au Lac Ontario, afin de perpetuer sa memoire en ce Pays-là. Ce Lac a quatre vingt lieues de longueur, & vingt-cinq ou trente lieues de largeur. Il est abondant en poissons, profond & navigable par tout. Les cinq Cantons des Iroquois habitent pour la plus part au midi de ce Lac: savoir les Ganniegez ou Agniez, les plus voisins de la nouvelle Hollande ou N Jorck, les Onnontaguez, ou gens de la montagne, les plus belliqueux de leur Nation, les Onneiouts, & les Tsonnontouans, les plus nombreux vers la côte meridionale de ce même Lac. On y trouve aussi des villages Iroquois, savoir

Téiaiagon, Keuté, & Ganneousse, qui n'est qu'à neuf lieues du Fort de Frontenac.

Le grand fleuve de St. Laurent tire son origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent aussi dans leur langue Skanadario, c'est à dire fort beau Lac. Il sort aussi en partie des Lacs supérieurs, comme nous le verrons dans la suite.

Le Lac Ontario est de figure ovale. Il s'étend de l'Orient à l'Occident. Il est d'eau douce aussi bien que les autres. Cette eau est tres bonne à boire, & il est entouré de terres fertiles. La navivigation y est aisée, & même à de grands vaisseaux. Mais elle est plus difficile en hyver, à cause des grands vents, qui y regnent. De ce Lac Ontario ou Frontenac, on peut aller en barque, ou dans de grands bâtimens jusqu'au pied d'un gros rocher qui est à deux lieuës du grand Saut de Niagara, que nous allons décrire.

CHA-

CHAPITRE VII.

Description du Saut, ou cheute d'eau de Niagara, qui se voit entre le Lac Ontario, & le Lac Erié

ENtre le Lac Ontario, & le Lac Erié il y a un grand & prodigieux Saut, dont la cheute d'eau est tout à fait surprenante, & il n'a pas son pareil dans tout l'Univers. On en voit quelques uns en Italie. Il s'en trouve même encore dans le Roiaume de Suede: mais on peut dire que ce ne sont que de fort foibles échantillons de celui dont nous parlons ici.

Au pied de cet affreux saut on voit la Riviere de Niagara, qui n'a qu'un demi quart de lieue de largeur: mais elle est fort profonde en de certains endroits. Elle est même si rapide au dessus du grand Saut, qu'elle entraine violemment toutes les bêtes sauvages qui la traversent pour aller pasturer dans les terres, qui sont au delà, sans qu'elles puissent resister à la force

de

de son cours. Alors elles sont précipitées de plus de six cens pieds de haut.

La cheute de cet incomparable saut est composée de deux grandes nappes d'eau, & de deux cascades avec une Isle en talus au milieu. Les eaux qui tombent de cette grande hauteur, écument & bouillonnent de la maniere du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible & plus fort que le tonnerre. Qand le vent souffle au Sud, on entend cet effroiable mugissement à plus de quinze lieues.

Depuis ce grand Saut, ou cheute d'eau, la Riviere de Niagara se jette, sur tout pendant deux lieues jusques au gros Rocher, avec une rapidité tout à fait extraordinaire. Mais pendant deux autres lieues jusqu'au Lac Ontario ou Frontenac, l'impetuosité de ce grand courant se ralentit.

Depuis le Fort de Frontenac on peut aller en barque, ou sur de grands bâtimens jusqu'au pied de ce gros Rocher, dont nous venons de parler. Ce Rocher est à l'Ouest, detaché de la terre par la Riviere de Niagara à deux lieues

lieues du grand Saut : & c'eſt dans ces deux lieues, qu'on eſt obligé de faire le portage, c'eſt à dire le tranſport des marchandiſés : mais le chemin y eſt très-beau. Il y a fort peu d'arbres, & ce ſont preſque toutes prairies, dans leſquelles on trouve d'eſpace en eſpace des Cheſnes & des Sapins.

Depuis le grand Saut juſques au Rocher, qui eſt à l'Oueſt de la Riviere de Niagara, les deux bords de cette Riviere ſont d'une hauteur ſi prodigieuſe, qu'on frémit en regardant fixement la rapidité avec laquelle les eaux de cette Riviere coulent en-bas. Sans ce grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourroit aller avec de grandes barques, & même avec des Navires à plus de quatre cens cinquante lieues & ſe rendre en traverſant le Lac des Hurons juſqu'au bout du Lac des Illinois. On peut dire de ces Lacs, que ce ſont de petites Mers d'eau douce.

A l'embouchure de la Riviere de Niagara le Sieur de la Salle avoit deſſein d'y commencer un Fort. Il en ſeroit venu aiſément à bout, s'il avoit ſeu ſe borner ; & s'arrêter là pendant une année. Son deſſein étoit de tenir

en

en bride les Iroquois, & ſur tout les Tſonnontouans, qui ſont les plus nombreux & les plus aguerris de toute cette Nation. Et en effet ce fort lui auroit donné le moien d'empêcher facilement le commerce que ces peuples font avec les Anglois & les Hollandois de la Nouvelle Jorck. Ils ont accoutumé d'y porter des peaux d'Elans & de Caſtors, & pluſieurs ſortes de pelleteries, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieues de leurs habitations. Ces Barbares étant donc obligez neceſſairement de paſſer & de repaſſer prés de ce Fort de Niagara, on auroit pû les arrêter à l'amiable en temps de paix, ou par force en temps de guerre, & les obliger ainſi à faire leur commercé avec les Canadiens.

Mais parce que nous remarquions que les Iroquois étoient pouſſez à nous empêcher l'éxécution de ce deſſein, non pas tant par les Anglois & les Hollandois, que par les habitans même du Canada, dont pluſieurs tachoient de traverſer nôtre découverte, on ſe contenta d'y baſtir une maiſon à l'Eſt, dans l'embouchure de la Riviere de Niagara, où l'endroit eſt naturelle-

ment de défense. A côté de cette maison il y a un fort beau Havre, dans lequel on peut retirer des vaisseaux en assurance, & l'on les peut aisément tirer à terre par le moien d'un cabestan. Au reste on pêche en cet endroit une quantité prodigieuse de poissons blancs, d'eturgeons, & de poissons de plusieurs autres especes, qui sont d'une saveur, & d'une bonté admirable. On en pourroit fournir une des plus grandes villes de l'Europe dans les saisons propres à la pêche.



CHAPITRE VIII.

Description du Lac Erié.

LEs Iroquois ont nommé ce Lac Erié Tejocharontiong. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, & peut avoir environ cent quarante lieues de longueur. Aucun Européen n'en a fait le tour. Il n'y a que ceux qui ont travaillé à cette découverte & moi, qui en avons consideré une grande partie. Nous étions sur un Vaisseau

ſeau de ſoixante tonneaux, que nous avions fait faire exprès à deux lieues au deſſus du grand Saut de Niagara, comme nous le dirons plus au long dans la ſuite.

Ce Lac Erié, ou Tejocharontiong contient dans ſa partie meridionale autant d'eſpace que le Roiaume de France. Par le moien d'une grande Isle il forme deux Canaux, & par des Islets il ſe jette pendant le cours de quatorze lieues dans le Lac Ontario ou Frontenac, & c'eſt ce que l'on appelle la Riviere de Niagara.

Entre ce Lac Erié, & le Lac Huron il y a un autre Détroit de trente lieues de longueur qui eſt preſque par tout d'une même largeur. Dans le milieu ce Détroit s'élargit par un Lac plus petit que les autres, & qui eſt d'une figure circulaire de ſix lieues de diametre, ſelon l'obſervation de nôtre Pilote nommé Lucas. Nous donnâmes le nom de ſainte Claire à ce Lac. Les Iroquois qui y paſſent ſouvent en allant à la guerre, l'ont nommé Otſi Keta. La terre & le pays qui ſont à l'entour de cet agreable & charmant Détroit ſont de très-belles cam-

campagnes, comme nous le verrons dans la suite. Au reste ces diverses Rivieres nommées ainsi diversement font la continuation du grand Fleuve de St. Laurent. Le Lac de Sainte Claire est ovale dans le milieu, & est formé par ce Fleuve.



CHAPITRE IX.

Description du Lac Huron.

LE Lac Huron est ainsi nommé par les peuples du Canada, parce que les Sauvages Hurons qui l'habitoient, avoient leurs cheveux bruslez de telle maniere, que leur tête ressembloit à une hure de sanglier. Ces Barbares nomment ce Lac Karegnondy Les Hurons ont autrefois demeuré près de ce Lac: mais ils ont été presque tout défaits par les Iroquois.

Le circuit de ce Lac peut avoir sept cens lieues sur deux cens de longueur. mais sa largeur est inégale. A l'Ouest il contient plusieurs Isles assez grandes du

du côté de ſon embouchure, & il eſt navigable par tout.

Il y a entre ce Lac & celui des Illinois un ſecond Détroit, qui ſe décharge dans celui ci, & qui a une grande lieue de large, & trois de long. Il court à l'Oueſt-Nord-Oueſt.

Il y a un troiſiéme Détroit ou Canal entre le Lac Superieur, qui ſe décharge dans celui des Hurons, & ce Canal qui a cinq lieues d'ouverture & quinze lieues de longueur. Il eſt entrecoupé de pluſieurs Iſles, & il ſe rétrécit peu à peu juſqu'au Saut de Sainte Marie. C'eeſt un rapide plein de rochers, par lequel les eaux du Lac Superieur, qui ſont très abondantes, ſe déchargent & ſe précipitent d'une maniere fort violente. On ne laiſſe pas d'y monter d'un côté en Canot, pourveu qu'on perche fortement: mais il eſt plus ſeur de porter le Canot & les marchandiſes que les Canadiens y meinent pour les troquer avec les Sauvages, qui ſont au Nord de ce Lac Superieur. On appelle ce Saut de Sainte Marie Miſſilimakinak. Il eſt à l'embouchure du Lac Superieur, & ſe décharge en partie dans l'embouchure

chure du Lac des Illinois vers la grande Baye des Puants, comme nous le dirons dans la Rélation que nous férons de nôtre retour des Issatis.

CHAPITRE X.

Description du Lac nommé par les Sauvages Illinouack, & par nous Illinois.

LE Lac des Illinois signifie dans la langue de ces Barbares, Lac des Hommes, & ce mot Illinois signifie particulierement un homme fait, qui est dans la perfection de son âge & de sa vigueur. Il est situé à l'Occident du Lac Huron au Nord & au Sud. Il a six vingt ou cent trente lieues de longueur, & quarante de largeur, & il contient environ quatre cens lieues de circuit. Ce Lac des Illinois s'appelle dans la langue des Miamis Mischigonong, c'est à dire grand Lac. Il s'étend du Nord au Sud, & se décharge dans le Lac Huron du côté du Midi. Il n'est qu'à quinze ou seize lieues, ou environ du Lac

Lac Superieur. Sa source tend vers une Riviere, que les Iroquois appellent Hohio, & où la Riviere des Miamis se décharge dans ce même Lac.

Il est navigable par tout, & du côté de l'Ouest il y a une fort grande Baye nommée la Baye des Puans, parce que les Sauvages, qui s'y sont retirez, ont quitté certaines eaux puantes situees vers la Mer, ou ils demeuroient, & sout venus habiter près de cette Baye formée par le Lac des Illinois.

CHAPITRE XI.

Courte Description du Lac Superieur.

LE Lac Superieur s'étend de l'Est à l'Ouest. Il doit avoir plus de cent cinquante lieues de longueur, soixante de largeur, & environ cinq cens de circuit. Nous ne l'avons jamais traversé en barque, comme nous avons fait les autres dont j'ai parlé jusques à present: mais nous en avons visité les plus grandes hauteurs. Ce Lac

paroit

paroit ſemblable à l'Ocean en ce qu'il n'a ni fond ni rive.

Je ne parle point ici d'un grand nombre de Rivieres, qui ſe déchargent dans ce Lac prodigieux. C'eſt ce Lac avec celui des Illinois, & toutes les Rivieres, qui ſe déchargent dans l'une & dans l'autre, qui font la ſource du grand Fleuve de St. Laurent, leſquel ſe rend dans l'Ocean à l'Iſle percée vers le grand Banc de Terre neuve. Nous avons voiagé ſur ce dernier grand Fleuve pendant ſix cens lieues ou environ depuis ſon embouchure juſqu'à ſa ſource.

J'ay déja remarqué, qu'on peut appeller tous ces grands Lacs des Mers douces. Ils abondent extrémement en poiſſons blancs plus grands que des carpes, qui ſont d'une bonté extraordinaire. On y pêche à vingt ou trente braſſes d'eau des truites saumonnées de cinquante ou ſoixante livres peſant. On pourroit bâtir à côté de ces Lacs une infinité de belles villes; qui auroient communication les unes avec les autres par une navigation de plus de cinq cens lieues, & par un commerce inconcevable, qui s'y feroit.

roit. Les terres, qu'on y defricheroit, seroient sans doute très-fertiles, si elles étoient cultivées par des Européens. Ceux qui concevront la grandeur & la beauté de ces Lacs, ou Mers douces pourront comprendre par le moien de nôtre Carte, quelle est la route, que nous suivions pour faire nôtre grande Découverte.

CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.

LEs Espagnols ont fait la premiere découverte du Canada. Ayant mis pied à terre, ils n'y trouverent rien de considerable. Cette raison les obligea d'abandonner ce pays, qu'ils appellerent, Il Capo di Nada, c'est à dire le Cap de rien, d'où est venu par corruption le nom de Canada, qu'on lui donne dans toutes les Cartes.

Depuis que je suis sorti de ce Pays-là, j'ay appris, que les choses y sont à peu près au même état, que quand j'y demeurois. Ceux qui gouver-

nent le Canada, y ſont portez d'un eſprit, qui fait gemir en ſecret devant Dieu ceux qui ne peuvent pas entrer dans leurs veues. Les perſonnes de probité, qui ont du zele, & de l'attachement à la Religion, n'y trouvent rien moins, que ce qu'ils y vont chercher. On y trouve au contraire des rebuts, que la pureté de leurs intentions n'y avoit pas attendus. On y va dans le deſſein d'y ſacrifier ſon repos & ſa vie au ſecours temporel & ſpirituel d'une Egliſe naiſſante : mais on n'y trouve que le Sacrifice de ſa réputation, & de ſon honneur. On y croit vivre en paix dans une parfaite concorde. On n'y trouve que des chagrins, des diviſions, & des troubles. On n'y recueille que des croix & des perſécutions, pour peu qu'on ne donne pas dans le ſens de deux ou de trois perſonnes, qui ſont les Genies dominans du Pays. On y paroit fort éloigné de nôtre ſincerité Flamande, de cette candeur, & de cette droiture de cœur qni font le vrai caractére du Chrétien & que l'on voit regner par tout ailleurs

Mais ſans décëndre ici dans le detail, dont je laiſſe le jugement à Dieu,

je

je diray que nous qui sommes Flamands de naissance, ne nous sommes rendus dans le Canada, que par un pur esprit de Sacrifice, ayant renoncé à nôtre Patrie même, aprés avoir tout quitté pour embrasser la profession religieuse. Cependant nous avons été bien surpris en arrivant dans ce pays là, de trouver que cette franchise, & cette droiture de cœur n'y sont pas bien receues. Il y a un petit nombre de gens à qui tout fait ombrage, & qui ne reviennent jamais des premieres impressions qu'ils ont receues.

Quelque docilité, & quelque complaisance que l'on ait, on passe toujours dans leur esprit pour être d'une humeur turbulente, quand on n'est pas tout à fait de leur avis, & qu'on tâche de leur faire entendre raison par de sages & douces remontrances. Cette conduite est peu Chretienne, & n'a sans doute point d'autre veue qu'un interêt purement temporel. C'est ce qui m'a souvent obligé de dire à trois Religieux Flamands, que j'avois attirez avec moy en Canada, qu'il valoit mieux pour nous qui avions quitté tous nos biens pour embrasser la pau-

vreté de la vie Religieuſe, que nous allaſſions dans des Miſſions étrangeres pour y faire pénitence, & pour y travailler parmi des Barbares à la propagation du Regne de nôtre Seigneur Jeſus Chriſt.

La Providence ſeconda mes bonnes intentions. Le Reverend Pere Germain Allart Recollet qui eſt mort depuis Eveque de Vence en Provence, m'envoia des patentes pour me rendre dans la découverte, que je m'en vais décrire ci-après.



CHAPITRE XIII.

Deſcription du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada pour nous rendre au Sud-Oueſt de la Nouvelle France ou Canada.

JE demeuray environ deux ans & demi au Fort de Katarockouy ou Frontenac, & j'achevai d'y faire bâtir une Maiſon de Miſſion avec le Pere

Pere Luc Buisset. Cela nous engagea dans les travaux qui sont inseparables des nouveaux établissemens.

Nous décendîmes en Canot le fleuve de St Laurent, & après une navigation de six vingt lieues, nous nous rendimes à Quebec dans nôtre Convent des Recollets de nôtre Dame des Anges pour y faire la retraite, & me disposer saintement à commencer nos découvertes.

J'avouerai franchement ici, que quand je considerois attentivement au pied de la Croix cette importante Mission par les seules veues de la raison naturelle, & que je la mesurois aux forces humaines, elle me paroissoit terrible, & tout ensemble temeraire & inconsiderée. Mais quand je la regardois en Dieu, & que je l'envisageois comme un effet de sa bonté, qui me choisissoit pour ce grand ouvrage, & comme un commandement, qu'il m'adressoit par la bouche de mes Superieurs, qui sont les organes, & les interpretes de sa volonté à mon égard, je me sentois d'abord interieurement consolé, & encouragé même à entreprendre cette découverte avec

toute la fidelité & avec toute la constance possible.

Je m'assurois que puis que c'étoit l'œuvre de Dieu d'éclairer le cœur de ces Barbares, ausquels on m'envoioit annonçer son saint Nom, il lui seroit aisé, s'il le vouloit, de le faire par un foible organe comme moi, dē même que par les plus grands personnages du Monde.

M'étant ainsi préparé au voyage de ma Mission, & voiant que tous ceux, qui devoient venir de l'Europe pour cette decouverte, étoient arrivez, que le Pilote, les Matelots, & les Agrets pour les barques, que l'on vouloit faire construire étoient preparez, je pris dans nôtre Convent une Chapelle portative toute complette pour moi, & ensuite je receus la benediction de Monsieur l'Evêque de Quebec avec son agrément par écrit. Je pris aussi le congé pat écrit tout de même du Sieur Comte de Frontenac. Ce Seigneur aimoit nos Recollets Flamands à cause de leur candeur & de leur franchise. Il a même souvent donné des louauges publiques à la generosité de nôtre entreprise, pendant que

que nous étions à sa table.

Nous nous embarquames enfin, selon la remarque que j'en ai faite dans ma Description de la Louisiane, dans nôtre petit Canot d'écorce de Boulleau avec la Chapelle portative, dont j'ay parlé, unecouverture, & une natte de joncs, qui devoit nous servir de lit & de matelat. Voilà tout ce qui composoit nôtre équipage. On nous laissa ainsi partir les premiers afin d'obliger nôtre monde d'expedier leurs affaires. Les habitans du Canada, qui sont des deux côtez du Fleuve de St. Laurent entre Quebec & Monréal. me priérent de faire l'Office parmi eux, & de leur administrer les Sacremens. Ils ne pouvoient assister au Service divin que cinq ou six fois l'année, parce qu'il n'y avoit que quatre Missionaires dans l'étendue de cinquante lieues de Pays.

Je baptisay un enfant au lieu nommé S. Hour, dont je donnay connoissance au Missionnaire, qui étoit absent, après quoi nous continuâmes nôtre route. Nous passâmes à Harpentinie: le Seigneur du lieu, qui est des plus anciennes Familles du Canada,

 m'au-

m'auroit donné un de ses fils avec moy pour le voiage: mais le Canot étoit trop petit pour quatre hommes. Nous nous rendimes ensuite aux trois Rivieres, qui est une ville fermée seulement de palissades, à trente lieues plus haut que Quebec.

Nous n'y trouvâmes point le Pere Sixte, Missionnaire Récollet. Il étoit allé en Mission. Les habitans me prierent donc d'y faire la Predication & le Service le prémier d'Octobre. Le lendemain le Sieur Bonivet Lieutetenant Général de la Justice de cette ville me vint conduire jusques à une lieue de là en remontant le Fleuve de Saint Laurent. Au reste on rencontre souvent des obstacles impréveus dans les plus louables entreprises. En arrivant à Monréal on me débaucha nos deux Canoteurs. Cela m'obligea de me prévaloir de l'offre, que deux autres me firent de me prendre avec eux dans leur foible bâtiment: & c'est ainsi que ceux qui portoient envie à nôtre entreprise, commençoient deja à s'y opposer & qu'ils tachoient de traverser la plus belle, & la plus celebre découverte, qui ait été faite dans ce Sié-

Siécle dans le Nouveau Monde.

En remontant le Fleuve nous remarquâmes qu'au deſſus de l'Iſle de Monréal, qui a vingt cinq lieues de circuit, en paſſant le Lac de St. Louis, le Fleuve de St. Laurent ſe partage comme en deux branches. L'une conduit à l'ancien Pays des Hurons, aux Outaouacts, & aux autres Nations ſituées vers le Nord: & l'autre meine au Pays des Iroquois. Nous remontâmes par celle-ci pendant près de ſoixante lieues, & cela par des rapides & par des courans affreux au travers de pluſieurs Rochers. Par le rejailliſſement les eaux y grondent jour & nuit comme le tonnerre pendant trois ou quatre lieues. Cependant les Canoteurs ne laiſſent pas de décendre entre des pierres avec une viteſſe ſi grande, que ceux qui font ce chemin en deſcendant en ſont tout éblouis. Ils portent ordinairement dans leurs Canots des peaux d'Elàns, & d'autres pelleteries, qu'ils troquent avec les Sauvages de ces quartiers-là.

Je ne rapporterai pas ici tous les accidens, qui nous arrivérent, & qui ſont inſéparables des grands voiages.

Je dirai ſeulement, que nous arrivames enfin au Fort de Catarockouy, ou de Frontenac, vers les onze heures de nuit le lendemain de la Touſſains. Nos Peres Recollets Gabriel de la Ribourde, & Luc Buiſſet Miſſionnaires me receurent avec beaucoup de joye dans nôtre Maiſon de Miſſion, que nous avions fait bâtir avec tant de peine l'année précedente ſur le bord du Lac Ontario près dudit Fort de Frontenac. Ce Fort eſt ſitué à quarante quatre degrez quelques minutes de latitude Septentrionale.

J'avois oublié de dire, que ce Lac Ontario eſt formé par le Fleuve St. Laurent, & qu'il eſt aſſez profond pour porter de grands Vaiſſeaux. On n'y trouve point de fonds à plus de ſoixante & dix braſſes d'eau. Les ondes qui ſont agitées par les vents, qui y ſont aſſez frequens, s'élevent auſſi haut que celles de la Mer & ſont plus dangereuſes, parce qu'elles ſont plus courtes, & qu'elles ſe precipitent d'avantage, qu'ainſi le Vaiſſeau obeit moins à la lame. Il y a auſſi quelques apparences de flux, & de reflux aſſez ſenſibles. On y remarque en effet, que les eaux montent & deſcen-

cendent par de petites Marées, qui montent contre le vent, & même pendant qu'il dure.

La pêche de ce Lac Ontario, comme nous l'avons dit des autres Lacs, y eſt très abondante en toutes ſortes de bons poiſſons. On y prend ſur tout des truites ſaumonées beaucoup plus groſſes, que les plus gros Saumons. Les terres d'alentour ſont extrémement fertiles, & c'eſt ce que l'on a reconnu par experience en pluſieurs endroits, qu'on a défrichez. La chaſſe y fournit tout ce que l'on peut ſouhaiter de bêtes fauves & de gibier. On y voit les forêts peuplées des plus beaux arbres, que l'on trouve en Europe. Il y a des pins, des cedres, & des épinettes qui ſont une épece de ſapins communes en ce Pays-là. On y rencontre auſſi des mines de fer, & on pourroit ſans doute en découvrir de tout autre metal.

Pendant le ſéjour que nous fimes dans ce Fort de Catarockouy en attendant tout nôtre monde, nous eûmes le temps de conferer avec nos Religieux ſur les meſures que nous devions prendre pour convertir au Seigneur

des Nations si nombreuses, qui n'ont jamais oüi parler de l'Evangile. Aussi est il certain, que de pauvres Religieux de St. François, comme nous, denuez de tout bien temporel, & de tous moiens humains, ne pouvoient prendre trop de précautions dans une Mission si importante, à cause de la varieté des humeurs de ceux avec qui nous devions faire ce pénible voiage. Nous avions avec nous des Flamands, des Italiens, & des Normands, qui avoient tous des interêts divers. Il nous étoit donc fort difficile d'accorder tant d'humeurs differentes sur tout dans un voiage, comme celui que nous extreprenions, ou les Loix ne peuvent pas être obiservées dans toute leur vigueur, comme dans l'Europe, où on peut porter les hommes au bien, & les détourner du mal pâr l'amour de la vertu, ou par la crainte des châtimens, Mais laissant toute notre conduite à la Providence nous nous abandonnâmes entierement à notre devoir, préparez à tout évenement.

Les Iroquois, que nous avions attirez près dudit Fort de Frontenac, venoient souvent nous rendre visite, &

nous

nous faiſoient des préſens de chair d'élan & de chevreuil. En recompenſe nous leur donnions de petits couteaux & quelques morceaux de tabac, qui nous avoient été mis en main pour cela. Ces Barbares reflechiſſant ſur notre voiage, mettoient quatre doigts ſur la bouche, comme ils font ordinairement, quand ils veulent admirer quelque choſe qu'ils ne comprennent pas. Ils nous diſoient en s'écriant, Otchitagon, Gannoron, c'eſt-à-dire, pieds nuds, ce que tu vas entreprendre eſt d'une extréme importance. Ils ajoûtoient qu'à peine leurs plus vaillans guerriers pouvoient ſe tirer des mains de ces Nations, que j'entreprenois de viſiter. Helas diſoient ils, nous ne te verrons plus. Peut on bien vivre, & te voir quitter des gens, à qui tu apprens tous les jours à prier le Ciel? Il eſt certain que les Iroquois aiment tendrement nos Religieux de St. François, par ce qu'ils les voient vivre en commun, & qu'ils ne poſſedent rien en particulier.

Les vivres des Iroquois ſont communs entr'eux. Les plus anciennes femmes de leurs cabanes en font la diſtribution ſelon l'âge des perſonnes de leurs

leurs familles. Ils donnent à manger à tous ceux qui ſe trouvent chez eux quand ils prennent leurs repas. Ils demeureroient plûtôt un jour entier ſans manger, que de laiſſer ſortir qui que ce ſoit de chez eux ſans leur preſenter de tout ce qu'ils ont.

Le Sieur de la Salle ſe rendit au Fort quelque temps après nous. Dieu l'avoit garenti comme nous de beaucoup de dangers, qu'il avoit courus dans cette grande route depuis Quebec juſques à ce Fort au travers du long Saut, dont nous avons parlé, & de pluſieurs rapides, qu'il avoit trouvé dans ſon chemin. Il arriva donc enfin fort extenué. La même année il fit partir quinze de nos Canoteurs qui nous devancérent. Ils firent ſemblant d'aller en Canot vers les Illinois, & vers les Nations qui demeurent près du fleuve qu'on appelle en langage Illinois Mechaſipi, c'eſt à dire, grande Riviere. Ou la voit ſous ce nom dans la Carte. Tout cela ſe faiſoit pour nouër une bonne correſpondance avec ces Sauvages, & pour nous y préparer les vivres, & les autres choſes neceſſaires pour travailler à notre découverte: mais

mais parce qu'il y avoit de mal-honnêtes gens parmi eux, ils s'arrêterent au Lac Superieur à Missilimakinak, & s'amusérent à se divertir chez les Sauvages qui sont au Nord de ce Lac. Ils dissipérent le meilleur des marchandises qu'ils avoient, au lieu de préparer les choses dont nous avions besoin pour construire le Vaisseau, qui nous étoit necessaire pour aller de Lac en Lac jusques à cette Riviere de Meschasipi.

CHAPITRE XIV.

Description du second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac, dans un Brigantin, sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.

LE dixhuitiéme Novembre de cette année là je pris congé de nos Religieux dudit Fort, & aprés bien des embrassades avec de grands témoignages de charité chrétienne & fraternelle, nous entrâmes avec seize hommes dans un Brigantin d'environ dix tonneaux. Les vents

vents & le froid de l'Automne étant pour lors aſſez violens, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un ſi petit bâtiment. Cela nous obligea avec le Sieur de la Motte, qui commandoit, de tenir notre route à la côte du Nord de ce Lac, pour nous mettre à l'abri du Nord-Oüeſt, qui nous auroit jetté à la côté méridionale. La navigation fut fort difficile, & nous y eſſuyâmes bien des riſques, & y ſouffrimes méme des pertes en traverſant ce Lac dans une ſaiſon ſi avancée.

Le vingt ſixiéme notre petit bâtiment aſſez bien ponté d'allleurs ſe trouvant effloqué à deux grandes lieuës de terre, nous fûmes obligez de nous tenir à l'ancre pendant toute la nuit à plus de ſoixante braſſes d'eau. Nous y fûmes en un aſſez grand peril. Mais enfin le vent s'étant tourné au Nord-Eſt nous nous rendîmes heureuſement au bout du Lac Ontario ou Skannadario, comme les Iroquois l'appellent. Nous étions aſſez près d'un de leurs villages, nommé Taiaiagon ſitué au Nord à plus de ſoixante & dix lieuës du Fort de Frontenac ou de Katarockoüy.

Nous

Nous troquâmes du blé d'Inde avec les Iroquois, qui ne pouvoient assez nous admirer. Ils nous visitoient souvent dans notre Brigantin, que nous avions placé dans une Riviere, afin d'y être en assurance; mais avant que d'y entrer nous échouâmes par trois fois, & l'on fut obligé de mettre quatorze de nos hommes dans des Canots, & de jetter même du lest de notre bâtiment pour nous tirer d'affaire. Il fallut aussi couper à coups de hache les glaces, qui nous auroient enfermez dans la Riviere, qui se jette dans le Lac.

Le vent propre à continuer notre voiage étant venu à nous manquer, nous ne pûmes partir que le cinquiéme de Decembre 1678. Et parce que de la côte du Nord, où nous étions nous avions quinze ou seize lieuës de traverse à faire pour nous rendre aux terres Meridionales, où la Riviere de Niagara est située, nous ne pûmes en faire que dix lieuës. Nous jettâmes donc l'ancre à quatre ou cinq lieuës de terre, & nous fûmes agitez de gros temps tout la nuit.

Le sixiéme, jour de St. Nicolas, nous entrâmes dans la belle riviere de Niagara, dans laquelle jamais Barque pareille

reille à la notre n'étoit entrée. Nous chantâmes le *Te Deum*, & les prieres ordinaires en action de graces. Les Iroquois Tſonnontoüans de tout le petit village, qui eſt placé à l'entrée de la riviere, prirent plus de trois cens poiſſons blancs, plus grands que des carpes qui eſt le poiſſon de meilleur goût, & le moins mal faiſant qu'il y ait au monde. Ces Barbares nous les donnerent tous, attribuant leur bonne péche à notre arrivée. Ils appelloient notre Brigantin le grand Canot de bois.

Le ſeptiéme nous montâmes en Canot à deux lieuës vers le haut de la riviere pour y chercher un lieu propre à bâtir. Mais ne pouvant pas remonter plus avant en canot, à cauſe des rapides trop forts que nous rencontrions, nous fûmes à la découverte par terre à trois lieuës plus haut, & ne trouvant point de terre propre à cultiver, nous couchâmes près d'une riviere qui vient de l'Oüeſt à une lieuë au deſſus du grand Saut de Niagara, qui eſt, comme nous avons dit, le plus grand qui ſoit au monde. Il y avoit pour lors un pied de neige que nous enlevâmes pour y faire du feu.

Le

Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, & nous apperçûmes en marchant un fort grand nombre de chevreuils & des bandes de coqs d'Inde sauvages. L'onzieme Decembre nous dîmes en ce lieu la premiere Messe qui y ait jamais été dite. On mit en œuvre des Charpentiers, & d'autres gens. Le Sieur de la Motte qui les conduisoit, ne put jamais supporter la rigueur d'une vie si pénible. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein pour quelque temps & de retourner par un chemin d'environ deux cens lieuës aux habitations du Canada.

Le 2. 13. & 14. le vent ne nous fut point assez favorable pour faire monter notre Brigantin aux pieds des rapides, où on avoit projetté de faire bâtir quelques maisons.

En jettant les yeux sur notre Carte, il est aisé de voir que cette entreprise jointe à celle du Fort de Frontenac, savoir de bâtir des maisons & un second Fort dans cet endroit de Niagara, pouroit donner de la jalousie aux Iroquois, & même aux Anglois & aux Hollandois, qui demeurent dans leur voisinage, & qui ont un commerce ordinaire

avec

avec ces Barbares. Pour prevenir les mauvais effets que cette entreprise pouvoit causer, nous fûmes en Ambassade chez les Iroquois, comme nous le verrons au Chapitre suivant.

Le 15. on me pria de me mettre au gouvernail de notre Brigantin, pendant que trois de nos hommes le tireroient par terre. Nous l'amenâmes donc enfin près du Rocher, dont nous avons parlé, & qui est d'une hauteur prodigieuse au bout des rapides de Niagara. C'est dans cet endroit, que nous amarâmes notre petit Vaisseau contre terre. Le 17. on fit une Cabane de pieux pour servir de Magazin. Le 18. & 19. la terre étant extrémement gelée, nous fûmes obligez d'y jetter de l'eau boüillante à plusieurs fois pour y faire entrer les bois. Le 20. 21. 22. & 23. notre barque courant risque par la dérive des glaces qui l'auroient brisée, nos Charpentiers firent un cabestan. Le gros cable rompit par trois fois: mais le nommé Thomas Charpentier natif du Pays d'Artois, ayant entouré le Vaisseau avec le cable, nous le tirâmes à terre, & le mîmes ainsi hors du risque des glaces, qui descendoient avec violence du grand Saut de Niagara. CHA-

CHAPITRE XV.

Ambaſſade que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tſonnontoüans.

POur ne point donner d'ombrage à ces Sauvages, qui ſont les plus nombreux de toute la Nation, nous fûmes obligez de prevenir en notre faveur ceux du petit village de Niagara. Nous leur fîmes donc connoitre, que nous n'avions pas deſſein de bâtir un Fort ſur le bord de leur Riviere de Niagara. Nous leur dîmes que nous y ferions dreſſer ſeulement un grand Hangar ou Magazin, pour y mettre les Marchandiſes, que nos gens leur avoient apportées pour leur commodité. Nous leur fîmes auſſi quelques preſens pour leur faire entendre, que nous demeurerions auprès d'eux, pendant que ſix ou ſept d'entre nous iroient à leur grand village des Tſonnontoüans pour parler d'affaires avec leurs principaux Capitaines Iroquois.

Il étoit effectivement neceſſaire d'y aller pour diſſiper les ombrages que les ennemis de nôtre découverte avoient donnez à ces Sauvages de toutes nos démarches. Comme je travaillois à la conſtruction d'une petite Cabane d'écorce pour y faire le ſervice divin, le Sieur de la Motte, avant que de retourner en Canada, comme je l'ay marqué ci-deſſus, me pria de l'accompagner dans ſon Ambaſſade.

Je le conjurai de me laiſſer avec le plus grand nombre de nos hommes. Il me repondit que de ſeize il en prenoit ſept avec lui, que j'entendois à peu près leur langue, que ces Barbares m'avoient entretenu pluſieurs fois au Conſeil qu'ils avoient tenu au Fort de Frontenac; qu'il y alloit de la gloire de Dieu; qu'il ne pouvoit ſe fier à ceux qui l'accompagnoient, & que ſi nôtre entrepriſe venoit à échouer, on s'en prendroit indubitablement à moy. Ces raiſons, & d'autres plus ſécretes me dererminérent à le ſuivre dans ſon voiage.

Nous marchâmes avec des ſouliers à la Sauvage faits d'une peau paſſée toute ſimple, mais ſans ſemelle, parce

ce que la terre étoit encore couverte de Neige. Nous traversâmes des forests pendant trente deux lieues de chemin. Nous portions nos couvertures avec nôtre petit équipage, & nous passions souvent les nuits à la belle étoile. Nous n'avions avec nous que quelques petits sacs de blé d'Inde rôti: mais nous trouvames en faisant nôtre voiage, des Iroquois qui étoient à la chasse, & qui nous donnerent du chevreuil avec quinze ou seize écureuils noirs, qui sont tres-bons à manger.

Après cinq jours de marche nous arrivâmes à Tegarondies grand village des Iroquois Tsonnontouans. Nos Hommes étoient fort bien equipez d'armes & d'habits, plutôt pour se faire honneur à eux mêmes, que pour en faire aux Barbares. Les Sauvages nous menerent dans la Cabanne du grand Chef, où les femmes & les enfans venoient nous considerer. Après les cris faits par un Ancien pour avertir le village selon la coûtume de ces Barbares, les plus jeunes d'entre les Sauvages nous laverent les pieds, qu'ils nous frotérent ensuite avec de la graisse de bêtes fauves, & de l'Huile d'Ours.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de l'an 1679 je fis la prédication après l'office ordinaire dans une petite Chapelle faite d'écorce d'arbre. Les Peres Garnier, & Rafeix Jesuites y étoient presens. Après le service achevé quarante deux Vieillards parurent au Conseil avec nous. Ces Sauvages, qui sont presque tous d'une fort belle taille, étoient envelopez dans des manieres de Robes de Castor, ou de Loup, & quelques uns en avoient d'écureuils noirs avec une pipe ou Calumet à la main. Les Senateurs de Venise n'ont pas une contenance plus grave, & ne parlent peut être pas avec plus de poids que les Anciens des Iroquois.

Cette nation est la plus cruelle, & la plus Barbare de toute l'Amerique, sur tout à l'égard de leurs Esclaves, qu'ils vont chercher à deux on trois cens lieues de leurs Cantons, comme nous le férons voir dans la ferite Je dois pourtant dire, qu'ils ont de très bonnes qualitez, & qu'ils aiment les Européens, qui leur donnent des marchandises à prix raisonnable. Ils haïssent à mort ceux qui

sont

ſont attachez à laur intereſt, & qui veulent s'enrichir de leurs dépouilles de pelleteries de Caſtor. Ils vont les chercher à plus de cent cinquante lieues de leurs villages pour avoir en échange des marchandiſes des Anglois & des Hollandois. Ils aiment plus ces deux dernieres nations, que les Canadiens, parce qu'elles ſont plus traitables, & qu'elles lëur donnent leurs denrées à meilleur marché.

L'un de nos hommes, nommé Antoine Braſſart, qui ſavoit fort bien l'Iroquois, & qui ſervoit d'Interprete au Sieur de la Motte, dit à cette Aſſemblée, 1. que nous venions les viſiter pour fûmer avec eux dans leurs pipes ou Calumets. C'eſt une Ceremonie que nous décrirons ci-après. Après quoi nous jettâmes au milieu du Conſeil des haches, des coûteaux des Capots, & un grand Colier de porcelaine blanche & bleue. Dans la ſuite nous continuâmes de faire des preſens à tous les points, que nous propoſions à ces Barbares, & ces préſens étoient à peu près de la même valeur que les premiers.

2. Nous les priâmes d'avertir toute

la

la nation des cinq Cantons Iroquois, que nous allions faire un navire, ou grand Canot de bois au dessus du grand Saut de Niagara pour leur aller chercher des marchandises dans l'Europe par un chemin plus commode que celui qu'on fait au travers des grands rapides du fleuve St. Laurent: que moiennant cela nous leur donnerions les choses à beaucoup meilleur marché que les Anglois & les Hollandois de Boston, & de la nouvelle Jorck. Ce pretexte étoit specieux, & assez bien imaginé pour détruire les Anglois & les Hollandois de l'Amerique par le moyen de ces Barbares. Car ils ne soufrent les Européens. que par la crainte, qu'ils en ont, ou par le profit qu'ils font avec eux en troquant leurs marchandises à prix raisonnable.

3. Nous leur dimes, que nous leur fournirions à la Riviere de Niagara un Forgeron, & un Armurier pour raccommoder leurs haches & leurs fusils, parce qu'ils n'avoient personne parmi eux, qui entendît ce mestier la; que pour la commodité de toute la Nation, nous les placerions sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de

de Niagara. Nous jettâmes encore au milieu de ces Barbares ſept ou huit Capots, & des morceaux d'une belle étoffe, dont ils ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'aux genoux, pour les attirer dans nôtre parti, & les empécher d'écouter ceux qui voudroient leur parler contre nous, les priant de nous avertir de tout ce qu'on pourroit leur dire à nôtre desavantage avant que d'y ajouter foi.

Nous ajoutâmes pluſieurs autres raiſons que nous crûmes propres à les perſuader, afin de les porter à favoriſer nôtre entrepriſe. On leur donna tant en étoffe qu'en fer plus de quatre cens frans, & nous y joignîmes d'autres marchandiſes d'Europe, qui ſont rares en ce Pays-là. Les meilleures raiſons du monde n'y ſont pas écoutées ſi elles ne ſont acompagnées de preſens.

J'oubliois de dire qu'avant que de commencer nôtre diſcours au Conſeil, le Sieur de la Motte fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'au préalable ils n'euſſent fait ſortir du Conſeil le Pere Garnier Jeſuite, qui lui étoit ſuſpect. Les Vieillards Iro-

quois le prierent de ſe retirer. Mais parce que j'avois beaucoup de conſideration pour lui, je ſortis avec lui, afin qu'il n'eut pas l'affront entier. Je lui tins donc compagnie, & je fus bien aiſe de montrer par là au Sieur de la Motte, qu'il n'avoit pas eu raiſon de me mener au Conſeil, puis qu'il avoit deſſein de faire un affront de cette nature en ma preſence à un Miſſionnaire Jeſuite, qui ne ſe trouvoit parmi ces Barbares, que pour les inſtruire des veritez de l'Evangile. Je me diſpenſai par là de me trouver à la premiere journée des affaires, dont on vouloit traiter avec les Iroquois.

Je voiois que le Sieur de la Motte avoit été nourri parmi des gens ennemis de tout ce qui s'appelle Religieux. Je ne doutois donc point, qu'il ne m'attribuât toutes les bevues, qu'il féroit. Mais je jugeai, qu'il valloit mieux, qu'il fût trompé plutôt que moy par les perſonnes, qui l'avoient emploié. Voilà pourquoi je fus ferme dans la ſuite, & je ne voulus jamais me mêler d'aucune affaire temporelle. Les Iroquois & toutes les autres Nations m'ont toujours aimé à cauſe de cela.

cela. Ils m'ont toujours fourni ma subsistance, & m'ont soulagé dans le besoin, parce qu'ils me voioient desinteressé en toutes choses. Et en effet quand ils me faisoient quelque present après en avoir receu de moi, je le donnois aussi-tôt à leurs enfans.

Le jour suivant les Iroquois repondirent article par article à nôtre discours & à nos presens. Ils avoient mis de petits morceaux de bois à terre pour se souvenir de ce qui leur avoit été dit au Conseil précedent. A chaque réponse, qu'ils faisoient aux articles de notre harangue, celui des Iroquois qui portoit la parole, tenoit un de ces petits morceaux de bois à la main, & après son discours, il posoit au milieu de l'assemblée de la porcelaine noire & blanche, qu'ils ont accoutumé d'enfiler dans de petits nerfs fort minces qu'ils prenent sur les animaux qu'ils tuent, & qu'ils font sécher. Après avoir repondu à chacun de nos articles l'un après l'autre, dont ces petits morceaux de bois les font souvenir, aussi bien que des presens que nous leur avions fait, tous ces Vieillards Iroquois, après que le

plus ancien d'entr'eux a crié par trois fois à plêine gorge, *Niaoua*, c'eſt à dire, voilà qui eſt bien, je te remercie, ils crient auſſi tous de même en cadence, & d'un ton haut, qu'ils tirent de l'eſtomac, *Niaoua*.

Mais il faut remarquer ici, que tous les Sauvages, quoi que les uns ſoient plus ruſez que les autres, penſent tous à leur interet. Ainſi toutes nos raiſons ne contenterent les Iroquois qu'en aparence ſeulement. Ils voioient, que les Anglois & les Hollandois leur donnoient les marchandiſes à beaucoup meilleur marché que les Canadiens François. Ils avoient donc plus d'inclination pour eux que pour ceux que j'accompagnois.

Ces Barbares ont une extrême indifference pour toutes choſes. Cependant on paſſeroit pour mal-honnete homme parmi eux, ſi on contrediſoit aux choſes, qui ſe diſent dans leur Conſeil, & ſi on ne convenoit de tout, quand même on diroit les plus grandes abſurditéz du monde. Ils répondent donc toujours à tout, *Niaoua*, c'eſt à dire, tu as raiſon, mon Frere, voila, qui eſt bien.

Ce-

Cependant ils n'en croient que ce qui leur plaist en leur particulier : en quoi je puis dire, que tous les Sauvages que j'ay connus font connoître l'extreme indifference, qu'ils ont pour toutes choses, & même pour les grandes veritez de la Religion Chrétienne. C'est là aussi le plus grand obstacle que j'ay trouvé à leur conversion. Et en effet à moins, qu'on ne se rende maître absolu de ces peuples, & qu'ils ne soient soumis dés leur enfance aux maximes de notre sainte Religion, quelque chose qu'on leur puisse dire, on ne les persuadera jamais de la verité. Ils demeureront même toujours dans leur épouvantable ignorance, si Dieu ne travaille interieurement à les convertir.

Pendant les derniers jours de nôtre Ambassade les Guerriers Iroquois amenérent chez eux des Esclaves qu'ils avoient fait vers la Virginie. L'un d'entr'eux un étoit Houtouagaha, ce qui signifie en la langue Iroquoise Bredouilleur, ou grand parleur. L'autre étoit de la Nation des Ganniessinga, auprès desquels il y avoit des Missionnaires Recollets Anglois. Les Iroquois

donnerent la vie à ce dernier : mais pour ce qui est du premier, je crois que les Nerons, les Domitiens, & les Maximins n'ont jamais inventé rien de si cruel, pour exercer la patience des Martyrs, que ce que les Iroquois lui firent souffrir.

Ils ont accoutumé d'en user ainsi à l'égard de tous leurs ennemis, qu'ils prennent en guerre Ils les traitent de cette maniere fort souvent pendant un mois entier. Lorsqu'ils les ont amenez dans leurs Cantons, ils les attachent à des bois faits en forme de croix de S. André. Ils y attachent les bras & les jambes de ces mal-heureux, & les exposent aux maringouins ou petites mouches, qui les piquent jusques à la mort.

Quand ces Esclaves sont arrivez chez ces peuples, les enfans leur coupent des morceaux de chair sur leurs cuisses, ou sur quelque autre endroit du corps, & après les avoir fait cuire sur la braise, ils forcent ces pauvres Esclaves de les manger. Les Peres & Meres de ces petits Barbares en mangent eux mêmes de rage : ainsi ils les traitent avec une telle cruauté,

q'uon

qu'on n'a jamais ouï parler de rien de ſemblable. Ils donnent à boire à ces petits Anthropophages du ſang de ces malheureux Eſclaves dans de petits plats d'écorce, afin de les animer davantage à exterminer leurs ennemis.

Cette horrible cruauté nous obligea de nous retirer de la Cabanne du Chef de ces Barbares, afin de leur marquer l'horreur que nous avions de leur inhumanité. Nous ne voulumes plus manger avec eux, & nous retournâmes ſur nos pas au travers des forêts à la Riviere de Niagara. Voilà quelle fut cette funeſte Ambaſſade.

CHAPITRE III.

Deſcription d'un Vaiſſeau de ſoixante tonneaux, que nous fîmes conſtruire prés du Détroit du Lac Erié pendant l'hyver, & le printems de l'an 1679.

LE quatorziéme de Janvier noûs arrivâmes à nôtre Cabanne de Niaga-

ra pour nous délaſſer des fatigues de nôtre Ambaſſade. Nous n'avions que du blé d'Inde à manger, mais heureuſement pour nous la pêche des poiſſons blancs dont nous avons parlé ci-devant, étoit alors en ſaiſon. Cet agréable poiſſon nous ſervit d'aſſaiſonnnement à notre blé d'Inde, & nous nous ſervions du bouillon, où ce poiſſon avoit cuit, au lieu de bouillon de viande. Lors qu'il eſt refroidi dans la marmite, il ſe fige & ſe reduit en gelée à peu près comme du bouillon de veau.

Le vingtiéme j'entendis du bord où nous étions, la voix du Sieur de la Salle, qui étoit venu du Fort de Frontenac dans une grande Barque. Il nous apportoit des vivres, & tous les agrets neceſſaires pour le Vaiſſeau, que nous avions fait deſſein de conſtruire au deſſus du grand Saut de Niagara à l'entrée du Lac Erié: mais par un malheur étrange, cette Barque, qui nous amenoit des marchandiſes, perit par la faute de deux Pilotes, qui étoient de differens avis ſur la route qu'ils devoient ſuivre. Cette Barque ſe briſa donc ſur la côte meridionale du Lac Ontario, à dix lieuës de Niagara. Les Matelots

ont

ont nommé cet endroit le Cap enragé.

On ſauva pourtant les ancres, & les cables de cette Barque : mais on y perdit encore des Canots d'écorce avec des marchandiſes. Ces traverſes auroient ſouvent fait abandonner cette entrepriſe de la découverte à tout autre qu'à ceux qui en avoient formé le genereux deſſein.

Le Sieur de la Salle nous aprit, qu'il avoit été chez les Iroquois Tſonnontouans avant la perte de ſa Barque, & qu'il avoit ſi bien ſeu les gagner, qu'ils lui avoient parlé avec éloge de notre Ambaſſade, que je viens de raporter, & qu'ils avoient même conſenti à l'exécution de toute notre entrepriſe. Ce grand concert dura quelque temps.

Cependant parce que certaines gens traverſoient notre deſſein de tout leur poſſible, on inſinua encore des ſentimens de jalouſie aux Iroquois. Le Fort que l'on bâtiſſoit à Niagara, commençoit à s'avancer : mais on fit tant en ſecret, que ce Fort devint ſuſpect à ces Barbares. Il fallut donc en arrêter la conſtruction pour un temps, & on ſe contenta d'y faire une habitation entourée de paliſſades.

Le vingt deuxiéme nous nous rendîmes à deux lieuës au deſſus du grand Saut de Niagara. On y dreſſa un Chantier pour la conſtruction du Vaiſſeau, dont nous avions beſoin pour notre Voiage. Nous ne pouvions bâtir dans un lieu plus commode, qu'auprès d'une Riviere qui deſcendoit dans le détroit qui eſt entre le Lac Erié, & le grand Saut. Dans toutes ces allées & venuës j'avois toujours ma Chapelle portative ſur mes épaules.

Le vingt ſixiéme la quille du Vaiſſeau & d'autres piéces étant prêtes, le Sieur de la Salle m'envoya le nommé Maître Moyſe Charpentier pour me prier d'y mettre la premiere cheville: mais la modeſtie de ma Profeſſion Religieuſe m'obligea de refuſer cet honneur. Il promit donc dix Louis d'or pour cette premiere cheville afin d'animer le Maître Charpentier à avancer le bâtiment.

Pendant tout l'hyver, qui n'eſt pas de la moitié ſi rude en ce Pays-là qu'en Canada, nous fîmes bâtir des cabannes d'écorce d'arbre par l'un des deux Sauvages de la nation du loup, qui s'étoient donnez à nous pour la chaſſe des bêtes fauves. J'avois une cabanne particuliere

pour

pour celebrer le divin Office les jours de Fêtes & les Dimanches. Plusieurs de nos hommes savoient le Chant Gregorien, & les autres en avoient quelque routine.

Le Sieur de la Salle laissa pour Commandant à notre chantier le nommé * Tonti Italien de naissance, qui étoit venu en France après la Révolution de Naples, à laquelle son Pere avoit eu part. Ayant des affaires pressantes il s'en retourna au Fort de Frontenac, & je le conduisis jusques sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la riviere de Niagara. Etant là il fit semblant seulement de marquer une maison pour le Forgeron qu'on avoit promis pour la commodité des Iroquois: ainsi ce n'est pas sans sujet, que ces Barbares ne crurent que ce qu'ils voulurent de l'Ambassade du Sieur de la Motte.

Au reste le Sieur de la Salle entreprit son voiage à pied au travers des neiges, & fit ainsi plus de quatre vingt lieuës à pied. Il n'avoit pour sa nourriture

* Il a publié depuis une *Relation de la Louisiane* laquelle est inserée dans le Tome V. du *Recueil de Voyages au Nord*.

riture qu'un petit ſac de blé rôti, qui même lui manqua à deux journées du Fort. Cependant il ne laiſſa pas d'y arriver heureuſement avec deux hommes, & un chien qui trainoit ſon petit équipage ſur la glace.

En retournant à notre Chantier nous apprîmes, que la plus part des Iroquois étoient allez à la guerre au delà du Lac Erié pendant la conſtruction de notre Vaiſſeau. Quoi que ceux d'entre ces Barbares qui étoient reſtez, fuſſent moins inſolens à cauſe de leur petit nombre, ils ne laiſſoient pas de venir ſouvent à notre Chantier, & de temoigner le mécontentement qu'ils avoient de tout ce que nous faiſions. Quelque temps après l'un d'entre eux contrefaiſant l'ivrogne voulut tuer notre Forgeron: mais la reſiſtance que lui fit le Forgeron lui même, nommé la Forge, avec une barre de fer toute rouge l'arrêta; & d'ailleurs la reprimande que je fis à ce ſeditieux l'obligea de ſe retirer. Quêlques jours après une femme barbare nous avertit, que les Tſonnontoüans vouloient mettre le feu à notre Vaiſſeau ſur le Chantier. Et ils l'auroient executé ſans doute, ſi on n'y eût

fait

fait une garde fort exacte.

Ces fréquentes alarmes, la crainte de manquer de vivres après la perte de la grande Barque du Fort de Frontenac, & le refus que les Tſonnontoüans nous firent de nous donner du blé d'Inde en payant, étonnerent nos Charpentiers. Ils étoient debauchez d'ailleurs par un malheureux qui avoit tenté pluſieurs fois de deſerter par la nouvelle Jork dans l'endroit qui eſt habité par les Hollandois, leſquels ont ſuccedé aux Suedois. Ce malhonnête homme auroit indubitablement débauché nos ouvriers, ſi je ne les euſſe raſſurez par les exhortations que je leur faiſois aux jours de Fête & de Dimanche après le ſervice Divin. Je leur repreſentois que notre entrepriſe regardoit uniquement la gloire de Dieu, & le bien de quelques Colonies Chrétiennes. Ainſi je les excitois à travailler avec plus de diligence, afin de nous delivrer de toutes ces inquietudes.

D'ailleurs les deux Sauvages de la Nation du Loup que nous avions engagez à notre ſervice, alloient à la chaſſe & nous fourniſſoient du Chevreuïl & d'autres bêtes fauves pour notre ſubſiſtance.

ſiſtance. Cela faiſoit reprendre courage à nos Artiſans, qui s'appliquoient à leur ouvrage avec plus d'aſſiduité: ainſi notre Vaiſſeau fût bientôt en état d'être lancé à l'eau, ce qui fût fait apres l'avoir benit ſelon l'uſage de notre Egliſe Romaine. Nous nous preſſâmes de le mettre à flot, quoi qu'il ne fût pas tout à fait achevé, afin que nous puſſions le garantir du feu, dont il étoit menacé.

Ce Vaiſſeau fût nommé le Griffon par alluſion aux Armes de Monſieur le Comte de Frontenac, qui ont deux Griffons pour appui. De plus le Sieur de la Salle avoit ſouvent dit de ce Vaiſſeau, qu'il vouloit faire voler le Griffon par deſſus les Corbaux. On tira trois coups de Canon, & nous chantâmes enſuite le *Te Deum*, qui fût ſuivi de pluſieurs cris de joye.

Les Iroquois, qui étoient venus par hazard à cette ceremonie, eurent part à notre joye & furent les témoins de cette rejouïſſance. On leur donna de l'eau de vie à boire, auſſi bien qu'à tous les hommes de notre équipage, qui attachérent leurs branles ſous le pont du Vaiſſeau pour y dormir en plus grande ſeu-

ſeureté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce bâtiment, où nous étions à couvert des inſultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chaſſe des Caſtors furent extrémement ſurpris de voir notre navire. Ils diſoient que nous étions des Otkon, c'eſt à dire dans leur langage des Eſprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre que nous euſſions bâti un ſi grand Vaiſſeau en ſi peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de ſoixante Tonneaux. On pouvoit le nommer un Fort ambulant, & en effet il faiſoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étendue de plus de cinq cens lieuës de Pays, ſur ces Rivieres, & ſur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

Cependant les meilleurs deſſeins des hommes ſont ſouvent traverſez par des accidens impreveus, & Dieu le permet ainſi pour les éprouver. Un de nos hommes m'avertit en ſecret, que le Sieur de Tonti prenoit ombrage de ce que je faiſois un journal de tout ce qui ſe paſſoit de conſiderable, & qu'il avoit deſſein de s'en ſaiſir. Cela m'obligéa de me tenir ſur mes gardes, & de pren-

prendre toutes les juſtes précautions pour empêcher qu'on ne me prît mes obſervations. Je ſouhaitois de retenir nos gens dans le devoir, & de les occuper à tous les exercices de devotion, afin de prevenir le deſordre, & de travailler par là à l'execution de notre grand deſſein.

Cependant on répandoit un facheux bruit contre nous dans le Canada. On diſoit que nous nous embarquions dans une entrepriſe temeraire, dont nous ne reviendrions jamais. Cela joint aux difficultez que nous trouvions de toutes parts, dans le tranſport des agrets, dans le voiage que nous entreprenions en un Pays inconnu au travers de pluſieurs Lacs, & de pluſieurs Rivieres où perſonne n'avoit jamais été, & dans les oppoſitions des Iroquois, me cauſoient une peine extrême. Ces diſcours ſouleverent les créanciers du Sieur de la Salle, leſquels ſans l'avoir ouï, & ſans attendre ſon retour du Fort de Frontenac, où il avoit paſſé l'hyver, pendant que nous y faiſions conſtruire notre Vaiſſeau, firent ſaiſir tous les effets qu'il avoit en Canada. Cependant le ſeul Fort de Frontenac, dont

il

il étoit proprietaire, montoit deux fois plus haut que ses dettes : mais voiant ce malheur sans remede, & qu'on n'avoit point d'autre dessein que de nous faire abandonner notre entreprise, dont on avoit fait les préparatifs avec tant de peine & de dépense, nous nous affermîmes dans nôtre premiere pensée, resolus d'attendre patiemment les occasions que la Providence nous fourniroit de continuer nôtre grand dessein.

Cependant je me rendis en Canot d'écorce avec un de nos Sauvages chasseurs à l'embouchure du Lac Erié. Je montai deux fois le grand courant à la perche. Je sondai l'entrée du Lac, & je ne le trouvai pas insurmontable à la voile, comme on me l'avoit faussement assuré. Je vis, qu'à la faveur d'un vent de Nord, ou Nord-Ouest passablement bon, nôtre Vaisseau pourroit entrer dans ce Lac Erié, & voguer ensuite dans toute son étendue, pourveu qu'on fit force de voiles, & que d'ailleurs on mit quelques hommes à terre pour haler au col en remontant.

CHA-



CHAPITRE XVII.

Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.

AVant que de continuer notre Découverte je fus obligé de retourner au Fort de Frontenac pour y prendre deux de nos Religieux, afin qu'ils m'aidassent â faire le service. Je laissai notre Vaisseau sur deux ancres à près d'une lieue & demie du Lac Erié dans le Détroit qui est entre le grand Saut & ce Lac. Le Sieur de Charon Canadien souhaita de retourner avec moi pour éviter les mauvais traitemens que le Sieur de Tonti lui faisoit sans cesse. Cet homme ne pouvoit soufrir les Sujets du Roi d'Espagne. Il avoit eu part à la revolte de Naples aussi bien que son Pere.

Nous nous embarquames ledit Charon & moy avec un Sauvage dans un Canôt, & nous décendimes le Détroit vers le grand Saut, où nous fimes le portage de notre Canot jusques au grand

grand Rocher, dont nous avons parlé. Nous nous rembarquames au pied de ce Rocher, & décendimes jusques à l'embouchure du Lac Ontario. Là nous y trouvâmes la Barque, ou Brigantin, dont nous avons parlé. que le Sieur de la Forest nous avoit amené du Fort de Frontenac.

Après quelques jours, que le dit Sieur de la Forest employa dans la traite avec les Sauvages, nous nous embarquames sur le Brigantin ayant avec nous quinze ou seize femmes Sauvages, qui se servirent de cette occasion pour eviter de faire quarante lieues de chemin par terre. Comme elles n'étoient pas accoutumées à voiager de cette maniere, le branle du Vaisseau leur causa de grands maux d'estomac, qui nous aporterent uue étrange puanteur dans le Vaisseau. Mais enfin nous arrivames à la Riviere de Aoueguen, où le Sieur de la Forest troqua de l'eau de vie contre des peaux de Castors. Ce commerce de boissons fortes ne m'étoit pas fort agreable, parce que pour peu que les Sauvages en goûtent, ils sont plus à craindre que des enragez.

Après la traite nous passâmes de la

côte

côte Meridionale de ce Lac à la Septentrionale, & parce que le vent étoit favorable, nous paſſames en fort peu de temps le village qui eſt à l'autre bord de Keuté & de Ganneouſſe. Mais lors que nous approchions du Fort de Frontenac, le vent nous manqua. Le calme m'obligea donc de me mettre dans un Canot avec deux petits Sauvages & nous mîmes pied à terre dans l'Iſle de Goilans : ce ſont de certains Oiſeaux de Mer, qui ſont en grand nombre dans cette Isle. Nous y trouvames quantité d'œufs de ces Oiſeaux ſur le ſable, où le ſoleil les fait éclorre. J'en emportai quatre paniers avec moy, qui furent trouvez très bons en aumelettes. Nos Miſſionnaires Recollets me receurent avec joye. Ils étoient quatre, ſavoir les Peres Gabriel de la Ribourde, Luc Buiſſet, Zenobe Mambre, & Milithon Watteau, originaires de pluſieurs Provinces des Pays bas Eſpagnols.

Ils me fîrent connoitre qu'ils ſavoient, que j'avois beaucoup ſoufert dans ma Miſſion pendant l'hyver, ſur tout de la part de cer Italien, qui ſecoué le joug, & deſerté du avoit ſer-

ſervice de ſon Prince naturel. Mais je diſſimulay une partie de ce qui s'étoit paſſé, parce que je voulois attirer avec moy les Peres Gabriel & Zenobe dans notre découverte. D'ailleurs je ſavois, que le Sieur de la Salle, qui étoit alors au Fort de Frontenac, & dont je connoiſſois la conduite par experience, ſe ſervoit volontiers de cette fameuſe maxime, *Divide & impera*, & qu'il ſouhaitoit de l'inſinuer entre ſes gens pour en diſpoſer plus aiſément ſelon ſes deſſeins. J'étois auſſi perſuadé, que ſi je lui faiſois mes plaintes ſur ces mauvais traitemens, il ne les auroit pas ſoufferts : mais j'avois autant d'envie que lui de faire la découverte de ce nouveau Pays, & c'eſt ce que ledit Sieur de la Salle reconnut en termes fort obligeans.

Ledit Sieur de la Salle qui étoit d'un genie fort étendu, bruloit du deſir de ſe rendre recommandable dans le monde par les découvertes. Il m'avoit dit pluſieurs fois, qu'il ne connoiſſoit point de Religieux plus prôpres que nos Recollects pour contribuer aux progréz des nouvelles Colonies. Il avoit paſſé neuf ou dix ans

dans un autre Ordre, dont il étoit ſorti depuis avec la permiſſion de ſon Général, qui dans le congé, qu'il lui avoit donné par écrit pour cela, lui rendoit témoignage, qu'il avoit vécu parmi les Religieux de ſon Ordre ſans donner le moindre ſoupçon de péché veniel. Ce ſont les termes de l'Acte que j'ay leu.

Il me dit donc qu'étant perſuadé, que nous pouvions l'aider très utilement dans ſon deſſein, il avoit reſolu de faire quelque choſe en faveur de nôtre Ordre. Il nous aſſembla donc tous quatre le 27. de Mai 1679. & nous fit connoître, qu'étant Gouverneur & proprietaire du Fort de Frontenac il mettroit ordre par ſon Teſtament, qu'aucun autre Ordre que le nôtre ne pût s'établir près dudit Fort. Il marqua des bornes près de la maiſon que j'avois fait bâtir & planta des piquets pour le Cimetiere. Il créa même un Notaire public, nommé la Métérie qui a été le premier qui a dreſſé un Contract au dit Fort de Feontenac, & cet homme dreſſa un acte par lequél le dit Sieur de la Salle donnoit à nôtre Ordre la proprieté de dix-

huit

huit arpens de terre près dudit Fort sur le bord du Lac Ontario, & quatre-vingt ou cent arpens à défricher dans la profondeur du bois prochain ; ce que nous acceptames pour nôtre Ordre, & en signâmes l'acte quatre, que nous étions.

Cela étant fait il pria nos Religieux, qui devoient venir avec moy de se tenir prests, & en attendant le temps favorable pour partir, parce qu'il nous falloit un vent de Nord-Ouest, nous eûmes le loisir de conferer entre nous des mesures qu'il nous falloit prendre pour cette Mission étrangere, que nous étions sur le point de commencer. Nous rendîmes plusieurs visites aux Sauvages que nous avions attirez près du Fort. Leurs enfans, à qui nous avions donné quelque teinture des lettres pour apprendre à lire & à écrire, nous temoignoient le déplaisir que leurs parens & eux avoient de nous voir partir pour nôtre voiage, & nous assuroient que si nous revenions bientôt, le reste du Village de Ganneousse viendroit s'établir auprès de nous.

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement du Fort de Frontenac.

PEu de temps après, le vent étant favorable noûs entrames dans le Brigantin le Pere Gabriel, le Pere Zenobe & moy. Nous arrivames en peu temps à la Riviere des Tsonnontouans, qui se décharge dans le Lac Ontario. Pendant que notre monde alloit en traite avec les Sauvages, nous dressames une petite cabanne d'écorce à demi-lieue dans le Bois pour y faire le service divin plus commodément. Par ce moien nous nous retirames du tracas des Sauvages, qui venoient sans cesse, non pas tant pour visiter notre Brigantin, qu'ils admiroient, que pour troquer des marchandises, comme des couteaux, des fusils, de la poudre, du plomb, & sur tout de l'eau de vie, dont ils sont fort friands.

Pendant ce retardement, qui dura huit jours, le Sieur de la Salle, qui etoit

étoit venu en Canot par la côte meridionale du Lac pour se rendre aux Villages des Tsonnontouans, leur fit quelques présens pour les attirer toujours davantage dans nos interests, & pour leur oter les ombrages, que nos Ennemis secrets leur avoient donnez de notre entreprise. Cela nous fit perdre du temps à cause du commerce de nos gens avec les Sauvages, & cela fut cause que nous ne pûmes arriver à la Riviere de Niagara que le trentiéme Juillet.

Le 4. je me rendis par terre au grand Saut de Niagara avec le Sergent nommé la Fleur, & nous arrivames à notre Chantier, qui étoit à six lieues du Lac Ontario. Nous n'y trouvâmes plus le Vaisseau qu'on y avoit construit. Deux petits Sauvages nous déroberent subtilement quelque peu de biscuit, qui nous restoit pour notre subsistance; mais nous trouvames un Canot d'écorce à demi pourri & sans aviron, que nous racommodâmes du mieux que nous pûmes, & aiant fait un aviron à la hâte, nous risquâmes le voiage dans ce foible batiment, & nous arivames enfin à bord de nôtre Vaisseau,

 qui

qui étoit à l'ancre à une lieue du beau Lac Erié.

On eut de la joye de nous voir arrivez. Nous trouvâmes que le Vaisſeau étoit parfaitement bien equipé de voiles, de mâts, & de toutes les autres choſes neceſſaires à la navigation. Nous y trouvâmes cinq petites pieces de Canon, dont deux étoient de fonte, & deux ou trois Arquebuſes à croc. Il y avoit un Griffon volant à l'éperon, & un Aigle au deſſus. On y voioit de plus tous les ornemens ordinaires, & toutes les autres pieces, qui garnisſent les Navires de guerre.

Les Iroquois, qui revenoient de la guerre avec des Eſclaves, qu'ils avoient faits ſur leurs Ennemis, furent extrémement ſurpris de voir un Vaiſſeau de la grandeur du nôtre, & ſemblable à un Fort ambulant au delà de leurs cinq Cantons. Ils vinrent à nôtre bord. Ils étoient ſurpris entr'autres choſes, de ce que l'on avoit pû amener d'auſſi groſſes ancres au travers des rapides du Fleuve de St. Laurent. Cela les obligeoit de dire ſouvent dans leur langue le mot de Gannoron, qui ſignifie, voilà qui eſt admirable. Ces Barbares s'éton-

s'étonnoient ſur tout, de ce que n'ayant point veu d'apparence de Vaiſſeau en allant à la guerre, ils le voioient tout achevé à leur retour, en un lieu, où on n'en avoit jamais veu à deux cens cinquante lieues des habitations du Canada.

J'avertis alors nôtre Pilote de ne plus tenter de remonter les grands courans, qui ſont à l'embouchure du Lac Erié, juſqu'a nouvel ordre. Nous redescendîmes le 16. & le 17. ſur le bord du Lac Ontario, & nous fimes remonter la Barque que nous avions amenée du Fort de Frontenac juſques à la groſſe Roche de la Riviere de Niagara nous y mouillâmes l'ancre au pied des trois montagnes, où il faut faire le portage à cauſe du grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, comme nous l'avons dit.

Le Pere Gabriel, qui étoit âgé de ſoixante quatre ans ſoutint les travaux de ce voiage, & monta & décendit par trois fois ces trois montagnes, qui ſont aſſez hautes, & aſſez eſcarpées dans cet endroit du portage. Notre monde fit pluſieurs voiages pour porter les munitions de guerre, & de bou-

che, & les autres agrets du navire. Ce voiage fût assez pénible, parce qu'il y a deux grandes lieues de chemin à faire à chaque fois. Il fallut quatre hommes pour porter la plus grosse de nos ancres : mais on leur donna de l'eau de vie pour les encourager, & cela étant achevé nous nous rendîmes tous ensemble à l'embouchure du Lac Erié.

Pendant que nous étions là, le Sieur de la Salle me dit qu'il avoit appris d'un de ses hommes, que j'avois blamé l'intrigue de quelques Ecclesiastique du Canada avec les Iroquois, & leurs voisins de la nouvelle Jorck près de la nouvelle Orange. Je me tournai vers nos Religieux, à qui je dis que le Sieur de la Salle vouloit me surprendre, en m'obligeant d'invectiver contre des gens qu'il vouloit faire passer pour des negotians : après quoi baissant mon ton de voix, je finis le discours en disant, que les faux rapports qu'on lui avoit faits, ne m'empécheroient pas d'avoir bonne opinion des gens, avec qui je voiois qu'il avoit dessein de me brouiller, & que j'abandonnerois plutôt notre entreprise, que de souffrir qu'on

qu'on m'en imposât davantage.

Cette réponse obligea le Sieur de la Salle de me dire, qu'il étoit persuadé, que ceux qui lui avoient fait ces rapports étoient de mal-honêtes gens, & qu'il auroit soin de moi dans notre voiage; qu'il prendroit même mes interests par tout. A dire le vrai il craignoit que je ne le quittasse. Il avoit même attiré le Pere Gabriel avec nous sans congé du Superieur. Ce bon vieillard s'étoit fié à une lettre de pur compliment, que le Commissaire Provincial du Canada, nommé le Peré Valentin le Roux, avoit écrite au dit Sieur de la Salle, & par laquelle il lui disoit qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Cependant ce Commissaire Provincial crut que ce Religieux ne partiroit point sans congé par écrit. Pour cet effet il vint en Canot au Fort de Frontenac: mais il n'y trouva plus le Pere Gabriel, qui étoit deja parti pour Niagara sur la parole du Sieur de la Salle.

Depuis cela le Pere Commissaire envoya une obedience à ce bon Religieux, laquelle le Sieur de la Salle avoit extorquée de lui. Cependant il

craignoit avec raiſon, qu'on ne lui reprochât d'avoir expoſé un homme de cet age à une entrepriſe auſſi pénible & auſſi dangereuſe, comme l'évenement auſſi l'a fait voir, ſelon que nous le dirons ci-apres.

Le Sieur de la Salle ayant appris, que j'etois allé avec ledit Pere Gabriel pour viſiter le grand Saut de Niagara, il nous y vint trouver avec quelques rafraichiſſemens afin de m'apaiſer, & d'empêcher mon retour en Canada, parce qu'il avoit deſſein de m'engager à faire le voiage avec lui. Il n'eut pas beaucoup de peine à m'adoucir, parce que j'avois autant d'envie que lui de faire cette découverte. Ainſi nous nous rendîmes enſemble au commencement du mois d'Aouſt 1679. au lieu où nôtre Vaiſſeau étoit prêſt à faire voile.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Description du troisiéme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.

NOus avons remarqué ci devant, que lés Espagnols ont été les premiers qui ont découvert le Canada, & que nos Religieux ont été les premiers, qui s'y sont rendus avec les Colonies Françoises. Ces bons Peres étoient grands amis des Sauvages Hurons, qui leur avoient apris que les Iroquois alloient souvent en guerre au delà de la Virginie, ou Nouvelle Suede près d'un Lac, qu'ils appelloient Erigé, ou Erié, qui signifie le Chat, ou Nation du Chât. Et parce que ces Barbares ramenoient des Esclaves de cette Nation du Chat en revenant a leurs Cantons tout du long de ce Lac, les Hurons l'avoient nommé en leur langue Erigé, ou Eriké, le Lac du Chat ce que les Canadiens en adoucissant ce mot ont appellé

le Lac Erié, comme nous l'avons remarqué ci-devant.

Nous avions tâché plusieurs fois de remonter les courans du Détroit pour entrer dans le Lac Erié: mais le vent n'avoit pas encore été asse fort pour cela. Il fallut donc attendre, qu'il nous fût favorable. Cependant le Sieur de la Salle fit travailler par nos gens à défricher quelques terres à l'Ouest du Détroit de Niagara, & nous y semâmes plusieurs herbes potageres pour ceux, qui pourroient venir s'habituer en cet endroit, afin d'entretenir la communication des Barques pour la correspondance de la navigation de Lac en Lac. Nous trouvâmes en ce lieu là du cerfeuil sauvage, & une quantité prodigieuse de roquembolles, qui y viennent naturellement.

Nous laissames le Pere Melithon à l'habitation que nous avions faite au dessus du Saut de Niagara avec des Commis & des gens pour travailler. Nôtre monde se cabanna sur le bord de la Riviere, afin que le Vaisseau pût monter plus aisément sur le Lac: cependant nous faisions tous les jours le service divin sur le Vaisseau, &

nos

nos gens demeuroient à terre, d'où ils pouvoient même entendre le Sermon aux jours de Feſtes, & le Dimanche.

Le Vent de Nord-Eſt s'étant fortifié, nous nous embarquames au nombre de trente-deux perſonnes avec deux de nos Religieux, qui nous étoient venus joindre. Le Vaiſſeau étoit bien pourveu d'armes, de vivres & de marchandiſes. Il y avoit ſept petites pieces de Canon.

Les eaux ſont extrémement rapides dans ce Détroit à l'entrée du Lac Erié. Il n'y a ni homme, ni bête, ni barque ordinaire, qui ſoit capable de leur reſiſter. Il n'eſt donc preſque pas poſſible de remonter ce courant; cependant nous en vinmes à bout, & nous ſurmontâmes ces violens rapides de la Riviere de Niagara par une eſpece de merveille & contre l'opinion de notre Pilote même. Nous faiſions haler le Vaiſſeau à la voile, quand le vent étoit aſſez fort, & dans les endroits les plus difficiles nos Matelots faiſoient des touées, pendant que dix ou douze hommes tiroient à force par terre. Nous entrâmes ainſi heureuſement à l'entrée du Lac Erié.

Nous fimes voile le 7 du mois d'Aouſt de la même année 1679. faiſant notre route à l'Eſt quart Sud-Oueſt. Après avoir chanté le *Te Deum* nous fimes une décharge de tout le Canon, & des Arquebuſes à croc en preſence de pluſieurs guerriers Iroquois, qui ramenoient des Eſclaves de Tintonha, c'eſt à dire de la nation des prairies. Ce peuple eſt éloigné de plus de quatre cens lieues de leurs Cantons. On entendoit ces Barbares crier, *Gannoron* pour marquer leur admiration.

Ceux qui nous avoient rendu viſite ci-devant ne manquerent pas de porter la nouvelle de la grandeur de notre Vaiſſeau, dont ils avoient pris la meſure, aux Hollandois (a) qui demeurent à la Nouvelle Jorck. Les Iroquois ont un fort grand commerce avec eux de pelleteries, & d'autres peaux, qu'ils leur portent pour en avoir des armes à feu, & des capots, dont ils ſe couvrent pendant le froid.

Au reſte quoi que les Ennemis de nôtre grande découverte eûſſent fait courir

(a) Ce païs apartient aujourd'hui aux Anglois.

courir le bruit, à dessein de traverser nôtre entreprise, que le Lac Erié étoit rempli de battures & de bancs de sable, qui en rendoient la navigation impossible, nous ne laissâmes pourtant pas en sondant de temps en temps, de faire plus de vingt lieues pendant l'obscurité de la nuit. Le 8. le vent favorable nous fit faire environ quarante cinq lieues de chemin, & nous vîmes presque toujours les deux terres distantes entre l'Est & l'Ouest d'environ 15. ou 16. lieues de largeur. La plus belle navigation du monde est à l'Ouest de ce Lac Erié. Il y a trois caps, ou grandes pointes de terre, qui avancent dans le Lac. Nous parâmes le premier, qui est le plus grand, & nous le nommames du nom de Saint François.

Le 9. nous parames les deux autres caps, ou pointes de terre, qui portent au large: mais nous ne vîmes aucune Isle, ni batture à l'Ouest de ce Lac. Seulement nous apperçûmes une grande Isle au Sud-Ouest, distante d'environ 7. ou 8. lieues des terres du Nord, & cette Isle fait face au Détroit, qui décend du Lac Huron.

Le 10. de grand matin nous passames

mes entre la grande Ile, qui eſt au Sud-Oueſt, & ſept ou huit petites Iles, & une Islette de ſable ſituée à l'Oueſt. Nous abordames à l'entrée du Détroit, qui ſe décharge du Lac Huron dans le Lac Erié.

Le 11. nous entrames plus avant dans l'embouchure du Détroit, & nous paſſâmes entre deux Ilettes qui font une perſpective fort charmante. Ce Détroit eſt plus beau que celui de Niagara. Il a trente lieues de longueur, comme nous l'avons dit, & eſt large d'une lieue preſque par tout, excepté dans ſon milieu, où il s'élargit, & forme ce petit Lac, que nous avons nommé de Sainte Claire. La navigation eſt bonne des deux côtez des terres, qui ſont baſſes, & unies par tout.

L'endroit de ce Détroit eſt un pais très bien ſitué, & d'un Sol fort temperé. Il eſt Nord & Sud. On le voit bordé de vaſtes prairies, qui ſont terminées par des côteaux pleins de vignes, d'arbres fruitiers, de bocages & de bois de haute fûtaye. Tout cela eſt diſtribué d'eſpace en eſpace, & l'on diroit que ce ſont autant de lieux de plaiſance, placez dans de belles

cam-

campagnes. On y trouve quantité de cerfs, de biches, de chevreuils, & d'ours peu farouches, & tres-bons à manger, plus delicieux que le porc frais de l'Europe. On y trouve aussi des poules d'Inde, & des cignes en quantité. Les hautbans de nôtre Vaisseau étoient garnis de plusieurs bêtes fauves, que nos gens avoient tuées à la Chasse.

Le reste de ce Détroit est couvert de Forests de noyers, chataigniers, pruniers, poiriers, & vignes sauvages, dont nous fimes un peu de vin. Il y a aussi toutes sortes de bois propres à bâtir. Ceux qui auront le bonheur de posseder un jour les terres de cet agreable & fertile Détroit, auront de l'obligation à ceux qui leur en ont frayé le chemin, & qui ont traversé le Lac Erié pendant cent lieues d'une navigation inconnue.



CHAPITRE XX.

Description de ce qui se passa pendant la traverse que nous fîmes du Détroit qui est entre le Lac Erié, & le Lac Huron.

J'Avois souvent proposé au Sieur de la Salle, qu'il seroit à propos de faire un établissement au Détroit qui est entre le Lac Erié, & le Lac Ontario, dans l'endroit ou la pêche est abondante en poissons de differentes especes. Cela auroit servi à entretenir la communication des barques, qui seroient venues du Fort de Frontenac: & d'ailleurs on y auroit mis les forgerons, dont on avoit parlé aux Iroquois pour le service de leurs principaux Cantons. J'ajoutois à cela, que l'on auroit attiré par ce moien la plus grande partie du commerce, en donnant les marchandises à prix raisonnable à ces Barbares: qu'il trouveroit en cela un moien facile de s'enrichir, & que la Religion s'y établiroit par des

des Colonies, qui ne manqueroient pas de l'y faire connoitre.

Mais ni le Sieur de la Salle, ni les Canadiens, qui étoient avec lui n'étoient d'humeur de ſe borner à un établiſſement de cent lieues en cent lieues. Ils me firent connoître qu'ils apréhendoient d'être dévancez dans leur découverte par leurs envieux : mais dans le fond leur but étoit d'enlever toutes les pelleteries, & les peaux d'élans, & de bêtes fauves, qui ſe trouvoient chez les Sauvages les plus éloignez; & comme cela ils prétendoient ſe faire riches en peu de temps. Tant il eſt vray que l'eſprit humain eſt d'une avidité extreme, & qu'il ne ſçait jamais ſe borner.

Voyant que je ne pouvois leur perſuader ce premier établiſſement, je leur fis connoitre, que ce ſecond détroit devoit les tenter pour nous y établir la ſeconde année de nôtre découverte. Nous y trouvions en effet tous les avantages poſſibles, parce qu'étant au milieu d'un grand nombre de Sauvages, ils viendroient tous à nous pour le commerce. D'ailleurs je leur faiſois connoitre, que c'étoit là auſſi

le moien d'avancer le Regne de Dieu, qui ne manqueroit pas de benir leur entreprise.

Mais tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit du Sieur de la Salle. Et à dire le vrai de mon côté j'eusse eu de la peine à prendre ce parti, parce qu'il eut fallu renoncer au grand dessein de notre Découverte. Par dessus tout cela j'esperois fortement, que nous trouverions encore de plus grands avantages dans des Pays plus éloignez, que dans le lieu où nous nous trouvions alors.

L'entrée de ce Détroit a un courant d'une grande rapidité : cependant il s'en falloit de la moitié qu'il ne fût aussi violent que celui de Niagara. Nous le surmontâmes en faisant nôtre route au Nord, & au Nord-Est jusques au Lac Huron. Il y avoit peu de profondeur sur tout à l'entrée & à la sortie du Lac de Sainte Claire.

La décharge du Lac Huron se divise en cet endroit en plusieurs canaux presque tous barrez par des battures de sable. On fut obligé de les sonder tous, & enfin on en decouvrit un fort beau & profond du moins de deux ou

trois

trois brasses d'eau, & un autre canal au milieu qui en avoit jusques à huit, large de près d'une lieue par tout. Notre Vaisseau y fût arrété quelques jours par le vent contraire: mais cette difficulté étant surmontée il s'en trouva une plus grande à l'entrée du Lac Huron. Le vent de Nord avoit soufflé quelque temps avec assez de violence. La grande abondance d'eaux, qui vient du Lac Superieur, du Lac des Illinois, & de celui des Hurons avoit tellement augmenté le courant ordinaire, qu'il étoit presque aussi rapide que celui du Détroit de Niagara. Il fût donc impossible de le remonter à la voile, quoy qu'on fût aidé d'un bon vent de Sud: ainsi on fut obligé de mettre douze de nos hommes à terre, qui tirerent le Vaisseau pendant un demi-quart d'heure, au bout duquel nous entrâmes avec nôtre Vaisseau dans le Lac Huron. Ce fût le 23. du mois d'Aoust.

Nous chantâmes le *Te Deum* pour la seconde fois pour rendre graces du bon succés de nôtre navigation jusques là. Nous trouvâmes dans ce Lac une grande Baye, où les anciens Hurons habitoient. Il avoient été convertis

vertis à la Religion Chrêtienne par les premiers de nos Recollects qui vinrent en Canada: mais dans la ſuite ils ont été preſque tous détruits par les Iroquois.

CHAPITRE XXI.

Relation de nôtre Navigation ſur le Lac Huron juſques à Miſſilimakinak.

AYant ainſi heureuſement ſurmonté pluſieurs rapides affreux pendant près de trois cens lieues de chemin depuis Quebec juſques au Lac Huron; le même jour que nous y arrivâmes, notre Vaiſſeau fit voile tout du long de la côte Orientale avec un bon vent frais ayant le cap au Nord Eſt. Il dura juſqu'au ſoir, que le vent s'étant tourné au Sud-Oueſt avec beaucoup de violence on mit le cap au Nord-Oueſt, & le lendemain nous nous trouvâmes à la veue de terre par une eſpece de miracle. Pendant la nuit nous avions traverſé une grande Baye, qu'on appelle Sakinam, & qui a plus

a plus de trente lieues de profondeur.

Le 24. on continua de faire porter au Nord-Oueſt juſqu'au ſoir, que le calme nous prit entre les Iles, où il n'y avoit que deux braſſes d'eau tout au plus. Nous allâmes avec les baſſes voiles pendant une partie de la nuit chercher un mouillage: mais nous n'en trouvàmes point dont le fond fût bon, & le vent commençant à ſouffler de l'Ouſt nous fimes mettre le cap au Nord pour gagner le large en attendant le jour. On paſſa la nuit en ſondant devant le Vaiſſeau, parce que nous avions remarqué, que nôtre Pilote, qui étoit fort habile, mais qui n'avoit jamais fait de pareilles navigations, étoit aſſez negligent à cet égard. On continua de cette maniere à ſonder pendant le reſte du voiage.

Le 25. le calme continua juſques à midi, & nous pourſuivîmes nôtre route au Nord Oueſt à la faveur d'un bon vent de Sud, qui ſe changea bientôt en Sud-Oueſt. A minuit on fut obligé de porter au Nord à cauſe d'une grande pointe, qui s'avançoit dans le Lac. Mais on l'eut à peine doublée,

que

que nous fûmes surpris d'un furieux coup de vent, qui nous contraignit de louvoier avec deux pacfis, & de mettre ensuite à la cape jusqu'au jour.

Le 26. la violence du vent nous obligea de faire amener le mat de hune, de faire amarer les vergues sur le pont & de demeurer côte à travers. A midi les vagues demeurant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes obligez de relâcher le soir parceque nous ne trouvions point de mouillage ni d'abri. A ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre tout pouvanté, disant qu'il recommandoit son entreprise à Dieu. Nous avions accoutumé pendant tout le voiage de nous mettre tous à genoux pour faire les prieres du soir & du matin, & pour chanter des Hymnes. Mais la tempête étoit si violente, que nous ne pouvions nous tenir sur le pont du Vaisseau. Ainsi dans cette extremité chacun faisoit ses devotions en particulier, comme il pouvoit. Il n'y eut que nôtre Pilote, qui ne put jamais y être porté. Il se plaignoit, que le Sieur de la Salle l'avoit amené là pour
lui

lui faire perdre la gloire, qu'il avoit acquise en tant de navigations, dont il étoit sorti à son honneur.

Dans ce facheux contretemps nous priames le Sieur de la Salle, qui étoit nôtre Chef de faire un voeu particulier; ce qu'il fit. Cependant le vent s'étant un peu diminué l'on fit mettre à la cape toute la nuit, & nous ne derivâmes qu'une lieue ou deux au plus.

Le 27 au matin on fit voile au Nord-Ouest, qui se changea le soir en un petit vent alizé du Sud-Est, à la faveur duquel nous arrivâmes le même jour à Missilimakinak. On y mouilla à six brasses d'eau dans une anse, où il y avoit un bon fond de terre glaise. Cette anse est abriée du Sud-Ouest jusques au Nord avec une batture de sable, qui la couvre un peu du Nord-Ouest: mais elle est exposée au Sud, qui y est très-violent.

Missilimakinak est une pointe de terre à l'entrée, & au Nord du 3. Détroit, par ou le Lac des Illinois se décharge dans celui des Hurons. Ce Détroit a nue lieue de large, & trois de long. Il court à l'Ouest. A quin-

ze lieues à l'Est de Missilimakinak on voit une autre pointe, qui est à l'entrée du Canal, par lequel le Lac Superieur se décharge dans celui des Hurons. Ce Canal a cinq lieues d'ouverture, & environ quinze de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Iles, & se rétrécit peu à peu jusques au Saut de Sainte Marie, qui est un rapide plein de Rochers, par lequel le Lac Superieur jette ses eaux, en les précipitant d'une maniere violente, dans ce Lac des Hurons. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en perchant en Canot: mais pour plus grande sureté il faut porter le Canot, & les marchandises, que l'on y méne pour traiter avec les nations, qui sont au Nord du Lac Superieur.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits. Ceux qui sont établis à la pointe de terre de Missilimakinak, sont Hurons, & les autres, qui sont à cinq ou six arpens au delà, sont nommez les Outaouatz. Le jour de nôtre arrivée avec le Vaisseau fût le 28. d'Aoust. 1679. Ces Barbares fûrent tout interdits de voir un Vaisseau dans leur Pays, & le bruit du Canon les

épou-

épouvanta extraordinairement.

Nous allames dire la Messe chez ces Outaouatz, & pendant le service le Sieur de la Salle, qui étoit bien couvert & qui avoit un manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poser les armes le long de la Chapelle, que l'on avoit couverte d'écorce d'arbres. Le Sergent y laissa un factionnaire pour les garder. Les Chefs des Outaouatz nous firent leurs civilitez à leur mode en sortant du service divin. Cependant notre Vaisseau le Griffon étoit à l'ancre dans cette anse, & nous regardions avec plaisir ce grand bâtiment, qui étoit tres-bien équipé. Il étoit entouré de cent ou six vingt Canots d'écorce, qui alloient, & qui revenoient de la pêche des poissons blancs, & des truites de 50. ou 60. livres. Ces Sauvages les prennent avec des rets qu'ils tendent parfois à quinze ou vingt brasses d'eau. C'est par le moien de cette pêche qu'ils subsistent.

Les Hurons ont leurs Villages entourez de pallissades de vingt cinq pieds de haut. Ils sont situez fort avantageusement sur une hauteur, qui est vers cette grande pointe de terre vis à

[redacted]

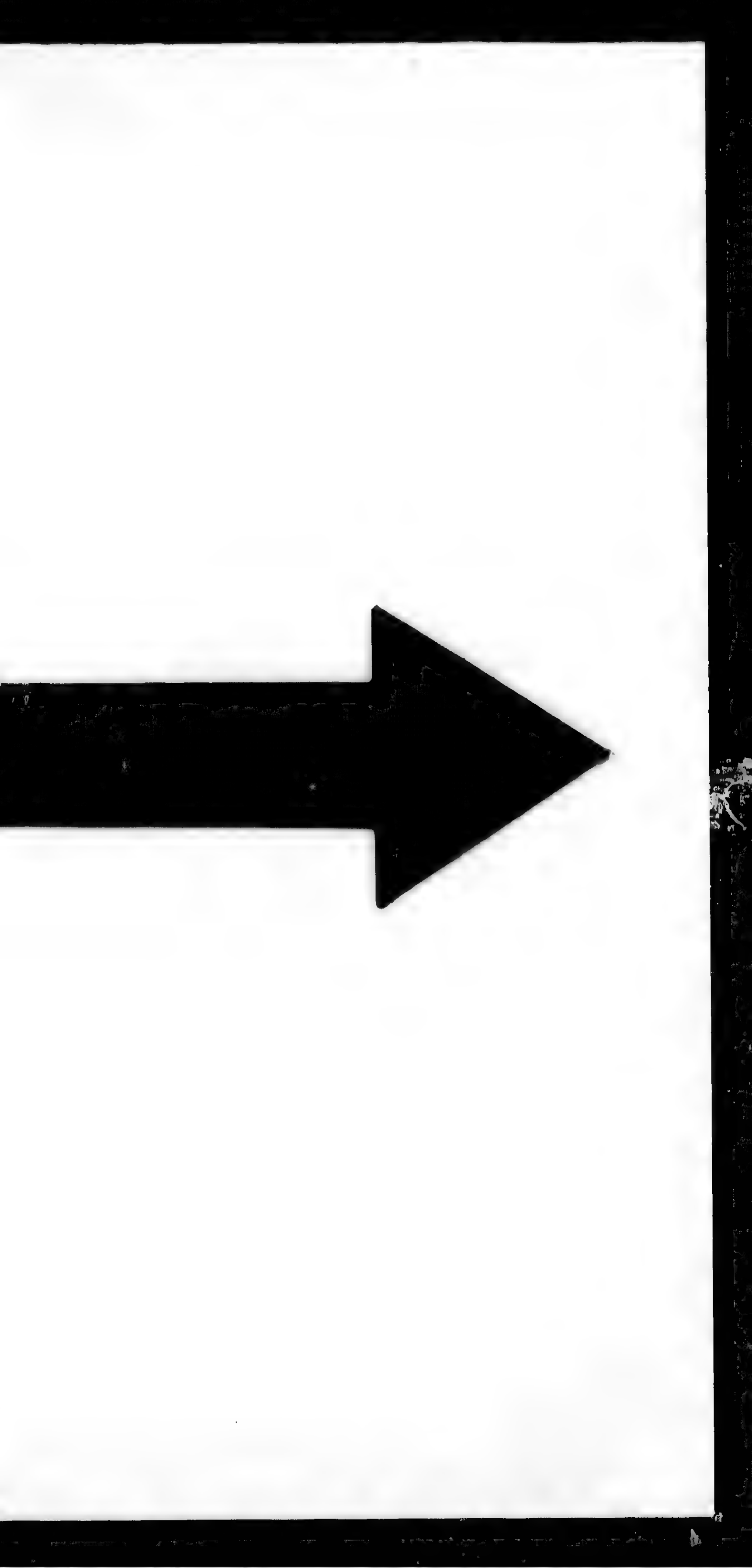
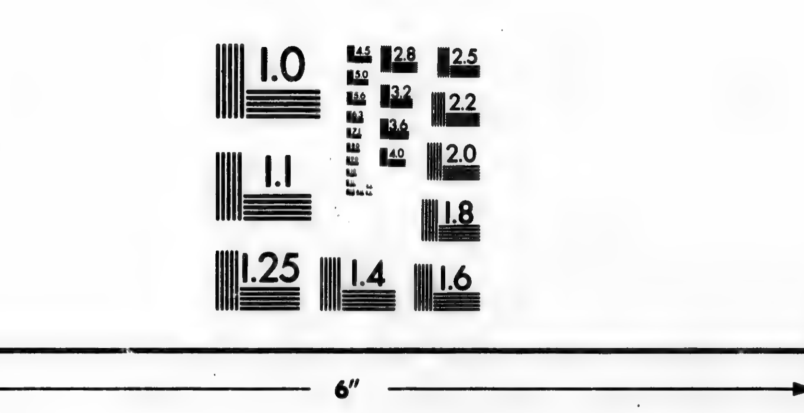


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





vis de Missilimakinak. Ces Sauvages nous firent paroître le lendemain, qu'ils faisoient plus d'estime de notre venue que les Outaouatz, & ce n'étoit pourtant qu'un faux-semblant. Ils firent une salve de tous les fusils qu'ils avoient, & la recommencerent trois fois pour faire honneur à notre Vaisseau & à nous.

La pensée leur en avoit été suggerée par quelques Européens, qui viennent en ces lieux là, & qui y font un commerce considerable avec ces Barbares. Le but de ces gens-là étoit de gagner le Sieur de la Salle par ces dehors, parce qu'il leur pôrtoit ombrage. Leur dessein étoit en cela de mieux jouer leur personnage dans la suite en faisant connoitre que ce Vaisseau alloit être la cause de la ruine des particuliers, puis qu'il étoit aisé de voir, que celui qui l'avoit fait construire vouloit se rendre maître du commerce, & l'attirer tout à lui; ce qui ne pouvoit servir qu'à le rendre odieux.

Les Hurons & les Outaouatz font des alliances ensemble pour s'opposer en commun à la fureur de l'Iroquois, qui est leur ennemi juré. Ils cultivent

vent du blé d'Inde, dont ils vivent toute l'année, aussi bien que du poisson qu'ils prennent. Ils en assaisonnent leur sagamité, qui est une espece de bouillie qu'ils font avec de l'eau & de la farine de ce blé d'Inde, qu'ils pilent ordinairement dans une espece de mortier, qu'ils font du tronc d'un arbre, qu'ils creusent par le moyen du feu.

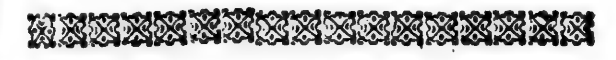
Les Sauvages de Sainte Marie du grand Saut sont appellez par nous les Sauteurs, parce qu'ils ont leur demeure près de ce grand Saut. Ils subsistent par le moien de la Chasse des Cerfs, des Orignaux, ou Elans, & de quelques Castors, & par la pêche qu'ils font de ces poissons blancs, dont nous avons parlé. Il s'en trouve en grande abondance dans leurs Cantons: mais la pêche en est fort difficile à tout autre qu'à ces Sauvages, qui y sont élevez dés leur enfance. Ces Sauteurs ne sement point de blé d'Inde, parce que le terroir où ils habitent, n'y est pas propre. Les brouillards qui sont fort fréquens sur le Lac Superieur, étouffent, & font ordinairement mourir tout le blé qu'ils peuvent semer.

Missilimakinak & le Saut de St. Marie sont les deux passages les plus considerables de tous les Sauvages de l'Ouest & du Nord. C'est par là qu'ils portent leurs pelleteries aux Canadiens, & qu'ils vont en commerce tous les ans à Mont-réal, avec plus de deux cent Canots, afin d'abréger leur chemin de plus de cinquante lieues jusques à Quebec.

Pendant que nous demeurâmes à Missilimakinak, les Sauvages surpris de nôtre arrivée venoient voir nôtre Vaisseau comme une chose qui n'avoit jamais été veue sur ces Lacs. Cette entreprise poussée jusques là devoit être soûtenue par toutes les personnes bien intentionées pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Etat. Cependant nous trouvâmes des dispositions & des effets bien contraires. On avoit déja donné de mauvaises impressions aux Hurons, aux Outaouatz de l'Ile, & aux Nations voisines, afin qu'ils en prissent ombrage. Les quinze hommes que le Sieur de la Salle avoit envoiez devant dés le printemps passé, étoient prévenus à son desavantage, & débauchez de son service.

service. Une partie des marchandises qu'on leur avoit mises en main étoit dissipées. Bien loin d'avoir poussé jusques aux Illinois pour y faire la traite suivant l'ordre qu'ils en avoient, le Sieur de Tonti, qui étoit à leur tête, nous dit, qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour les retenir dans la fidelité, mais inutilement.

Les grands vents, qui sont ordinaires en cette saison, ou plutôt l'interest du commerce, retardérent longtemps plusieurs de nos hommes, qui ne revinrent qu'au mois de Novembre à Missilimakinak. Cela nous obligea voiant l'aproche de l'hyver, de partir sans attendre que notre nombre fût complet.



CHAPITRE XXII.

Quatriéme embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.

LE deuxieme de Septembre nous levames l'ancre, & nous entrames

 dans

dans le Lac des Illinois. Nous arrivames à une Ile ſituée à l'entrée de la Baye des Puans, à quarante lieues de Miſſilimakinak. Elle eſt habitée par des Sauvages de la Nation nommée Poutouatamis, où nous trouvames quelques Canadiens, que le Sieur de la Salle avoit envoiez en traite les années precedentes. Ils lui avoient amaſſé une aſſez bonne quantité de Pelleteries.

Le Chef de cette nation, qui avoit été autrefois en Canada, avoit une extreme conſideration pour Monſieur le Comte de Frontenac, qui en étoit Gouverneur. Ce Sauvage qui avoit de l'eſprit, fit danſer le Calumet par ſes Soldats. C'eſt une Cérémonie que nous décrirons ci-après. Mais il ſurvint une tempeſte, qui dura quatre jours: cependant notre Vaiſſeau étoit mouillé à trente pas du bout de l'Anſe. Ce Capitaine, qui croioit, que notre bâtiment alloit échouer, vint nous joindre en Canot avec un danger extréme. Mais malgre la force des vagues, qui étoient extraordinairement élevées par cette tempête, nous le tirâmes avec ſon Canot dans le Vaiſſeau. Il nous dit d'un

ton

ton resolu qu'il risquoit tout, parce qu'il vouloit perir avec les Enfans d'Onnontio Gouverneur du Canada, qui étoit son ami particulier. Cependant la tempête s'appaisa, & nous fûmes delivrez du danger qui nous menaçoit.

Là le Sieur de la Salle, qui ne prit jamais les avis de personne, resolut de renvoyer nôtre Vaisseau à Niagara chargé de toutes les pelleteries qu'il avoit traitées afin de payer ses Créanciers. On y laissa plusieurs marchandises, & des outils, qui étoient trop difficiles à transporter; mais nôtre Pilote avec cinq Matelots habiles avoit ordre de revenir ensuite avec le même bâtiment pour rejoindre nos gens aux Illinois. Ils mirent à la voile le 18. de Septembre avec un petit vent d'Oüest fort favorable faisant leur adieu d'un seul coup de Canon. On n'a jamais pu savoir, quelle route ils avoient tenue, & quoi qu'on ne doute pas que le Vaisseau n'ait peri, on n'a pourtant jamais pu aprendre de circonstances de leur naufrage, que les suivantes.

Le Vaisseau ayant mouillé au Nord du Lac des Illinois, le Pilote Luc, qui étoit mécontent, comme nous l'avons

remarqué, voulut ſuivre une certaine route à ſa tête contre le ſentiment de quelques Sauvages, qui ne manquent pas de bon ſens. Ils 'aſſuroient, qu'il faiſoit fort dangereux au milieu du Lac à cauſe des violentes tempêtes qui s'y élevent ordinairement. Il mépriſa ces avis, & contina ſa navigation. Il ne conſideroit pas que l'abri où il étoit, l'empêchoit de connoître la force du vent. A peine fût il à un quart de lieuë de la côte, que ces Sauvages virent le Vaiſſeau agité d'une maniere extraordinaire ſans pouvoir reſiſter à la violence de la tempête. Ils le perdirent donc de veue en fort peu de temps, & ils crurent qu'il fût pouſſé contre quelque banc de ſable, où il demeura enſeveli. Nous aprîmes toutes ces choſes l'année ſuivante. Il eſt certain que la perte de ce Vaiſſeau couta plus de cinquante ou ſoixante mille francs, tant en marchandiſes, outils, & pelleteries, qu'en hommes, agrets, & voitures du Canada juſques au Fort de Frontenac en Canots d'écorce. Cela paroitra incroiable à ceux qui connoiſſent la foibleſſe de ces ſortes de bâtimens, & la peſanteur des Ancres & des Cables,

bles, dont on devoit donner onze frans de voiture pour chaque cent pesant. Cependant la chose est telle que je la dis, & j'ai été temoin de tout.

CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer notre découverte depuis les Poutouatamis jusques aux Miamis, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.

NOus partîmes le 19. Septembre avec quatorze hommes en quatre Canots, dont je conduisois le plus petit chargé de cinq cens livres avec un Charpentier nouvellement venu d'Europe, qui ne savoit point parer les vagues : enfin j'avois toute la peine de gouverner ce petit bâtiment pendant le gros temps. Les quatre Canots d'écorce étoient chargez d'une forge avec toutes ses fournitures, de Charpentiers, de Menusiers, & de Scieurs de long, avec des armes & des marchandises.

Nous prîmes nôtre route au Sud vers la terre ferme, éloignée de quatre lieuës de l'Isle des Poutoüatamis. Au milieu

de la traverſe, & dans le plus beau calme du monde il s'éleva tout d'un coup un orage, qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour nôtre navire, & beaucoup plus pour nous mêmes, qui achevions cette grande traverſe pendant la nuit qui étoit obſcure. Nous criions ſans ceſſe les uns aux autres afin de ne nous point écarter. L'eau entroit ſouvent dans nos Canots. Ce vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille à celle des plus grandes tempêtes de Mer. Cependant nous gagnâmes enfin la terre dans une petite Anſe de ſable, & nous nous arretâmes là cinq jours pour attendre, que le Lac fût appaiſé. Pendant ce ſejour notre Chaſſeur Sauvage, qui nous accompagnoit, ne tua qu'un porc-epic, qui ſervit d'aſſaiſonnement à nos citrouïlles, & au blé d'Inde que nous avions.

Le 25. nous continuâmes nôtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la côte occidentale du Lac des Illinois. Mais le vent s'étant levé un peu trop fort, nous fûmes obligez de mettre pied à terre ſur un Rocher pelé, ſur lequel nous eſſuiâmes la pluie & la neige pendant

dant deux jours à l'abri de nos couvertures. Nous avions un petit feu, que nous entretenions avec le bois que les vagues nous amenoient.

Le 28. Après la célebration de la Messe nous entrâmes assez avant pendant la nuit, jusques à ce qu'un tourbillon de vent nous força de débarquer sur la pointe d'un Rocher couverte de brossailles, où nous demeurâmes trois jours; & nous y consumâmes le reste de nos vivres. Il consistoit en blé d'Inde, & en citrouïlles, qu'on avoit acheté des Poutoüatamis; & nous n'avions pu en faire une plus grande provision, parce que nos Canots étoient trop chargez, & que nous esperions d'en trouver sur nôtre route.

Nous partîmes de là le premier d'Octobre, & nous arrivâmes, après avoir fait douze lieuës à jûn, près d'un autre Village des Poutoüatamis. Ces Sauvages accoururent tous sur le bord du Lac pour nous recevoir, & pour nous aider à sortir de ces vagues, dont la fureur s'augmentoit extraordinairement. Le Sieur de la Salle craignant que ses gens ne desertassent, & que quelqu'un d'entr'eux ne dissipât une partie des

marchandises mal à propos, trouva bon de passer outre; & nous fûmes obligez de le suivre à trois lieuës au de là du Village de ces Barbares nonobstant le danger où nous étions de perir. En effet il ne trouva point de meilleur moyen de se sauver que de se jetter à l'eau avec ses trois Canoteurs. Ils enleverent tous ensemble son Canot avec sa charge, & le trainerent à terre malgré les vagues, qui les couvroient par fois jusques par dessus la tête.

Il vint ensuite recevoir le Canot que je gouvernois avec un homme, qui n'avoit point d'experience dans ce mêtier. Je me jettai dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous enlevâmes ainsi nôtre petit bâtiment, & nous fûmes recevoir de la même maniere les deux autres Canots: & parceque les vagues forment en se brisant à terre un certain crochet, qui tire au large; ceux qui croient être en assurance, sont encore en quelque danger, à cause que la vague donnant à terre impêtueusement se retire en même temps au large avec la même violence. Je fis donc un effort, & je mis sur mes épaules nôtre bon Vieillard Recollet, qui nous accompagnoit.

Ce

Ce bon Religieux se voiant hors de danger, ne laissa point, tout moüillé qu'il étoit, de faire paroître une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucune habitude avec les habitans de ce Village, nôtre Commandant fit mettre d'abord toutes les armes en état. Ensuite il se posta sur une éminence, où il étoit difficile de nous surprendre, & on pouvoit s'y defendre avec peu de gens contre un plus grand nombre. Il envoia trois de ses hommes au Village pour y acheter des vivres à la faveur du Calumet de paix que les Poutouatamis de l'Ile nous avoient donné, & qu'ils avoient accompagné de leurs danses, & de toutes les autres Ceremonies, dont ils se servent dans leurs Festins, & dans leurs solemnitez publiques.

CHA-



CHAPITRE XXIV.

Description du Calumet.

IL faut avouer que le Calumet est quelque chose de fort mysterieux parmi les Sauvages du grand Continent de l'Amerique Septentrionale. Ces Barbares s'en servent dans toutes leurs affaires les plus importantes. Cependant ce n'est dans le fond & à proprement parler qu'une grande Pipe à fûmer, dont nos Européens font tres peu d'état. Quand ils veulent parler d'un homme lache, & efféminé, ils disent ordinairement, qu'il ne vaut pas une pipe de tabac.

Il n'en est pas de même parmi les nations Sauvages de l'Amerique. Ce Calumet est une espece de grande pipe à fumer, qui est faite de marbre rouge, noir, ou blanc, & ressemble assez à un marteau d'armes. La teste en est bien polie, & le tuyau long de deux pieds & demi, est une canne assez forte, ornée de plûmes de toutes

sortes

ſortes de couleurs, avec pluſieurs nattes de cheveux de femmes entre-laſſées de diverſes manieres. On y attache deux ailes, & cela eſt aſſez ſemblable au caducée de Mercure, ou à la baguette que les Ambaſſadeurs de paix portoient autrefois à la main.

Cette canne eſt fourée dans des cols de Huars, qui ſont des oiſeaux tachetez de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des cols de canars branchus, qui font leurs nids dans des creux d'arbres, quoique l'eau ſoit leur élement ordinaire. Ces canars ſont bigarrez de trois ou quatre couleurs differentes. Au reſte chaque nation embellit le calumet ſelon ſon uſage & ſelon ſon inclination particuliere.

Un calumet, tel que je viens de le repreſenter, ſert d'aſſurance à tous ceux qui vont chez les Alliez de ceux qui l'ont donné. Jamais on ne fait d'Ambaſſade parmi les Sauvages qu'on ne porte cette marque exterieure, & c'eſt le Symbole de la paix. Tous ces Barbares ſont generalement perſuadez, qu'il leur arriveroit de grands malheurs, s'ils avoient violé la foi du calumet.

lumet.

lumet. Toutes leurs entreprises de paix & de guerre, & leurs ceremonies les plus considerables sont séellées, & comme cachetées du calumet. Ils y font ordinairemement fumer du tabac exquis à ceux avec qui ils ont conclu quelque affaire de consequence. J'aurois peri plusieurs fois dans ce voiage, si je ne me fusse servi du calumet, & c'est ce qu'on pourra voir dans la suite de cette Histoire, où j'auray à parler des monstres que j'ai-eu à vaincre, & des précipices, par où j'ay été obligé de passer dans cette découverte.

Nos trois hommes ayant ce calumet pour passeport, & leur armes avec eux arrivérent au petit Village des Barbares, qui étoit à trois lieues du débarquement. Ils n'y trouverent personne, parce que les Sauvages ayant remarqué au passage de nos Canots, que nous ne les avions point abordez en passant près d'eux, avoient pris l'épouvante, & s'en étoient fuïs de leur Village. Ainsi nos hommes ayant tenté en vain de parler à quelqu'un de ces Barbares se chargerent du blé d'Inde qu'ils trouverent dans leurs Caba-

Cabanes, & ils laisserent à la place des marchandises pour payer ce qu'ils avoient pris, après quoi ils revinrent nous trouver.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de haches, de fusils, d'arcs, de fleches, & de ces massues, qu'on appelle des casse-têtes, vinrent près du lieu où nous étions. Le Sieur de la Salle s'avanca pour leur parler avec quatre de nos gens armez de fusils, de pistolets, & de sabres. Il leur demanda ce qu'ils vouloient, & voiant qu'ils paroissoient interdits, il leur dit, qu'ils s'aprochassent, de peur que quelques uns de nos gens, qu'il feignit avoir envoyez à la Chasse, ne les tuassent, s'ils les trouvoient à l'écart. Il les fit asseoir au bas de l'eminence où nous étions postez, & d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens. On les entretint de diverses choses pour les amuser, jusques à ce que nos trois hommes fussent revenus du Village. Nos gens paroissant peu de temps après, les Sauvages se leverent, & firent un grand cri de joye, dés qu'ils virent le calumet de paix, qu'un de nos hommes portoit. Ils se mirent à danser à leur

leur maniere, & bien loin de se fâcher de ce qu'on leur avoit pris du blé d'Inde, au contraire ils envoierent au Village pour en aporter d'autre, & ils nous en donnerent encore le lendemain autant que nous en pûmes mettre commodement dans nos Canots.

Cependant on jugea qu'il étoit à propos de faire abattre quelques arbres des environs, & on obligea nos gens de passer la nuit sous les armes afin d'éviter la surprise. Le jour suivant sur les dix heures du matin les Anciens du Village arriverent avec leur calumet de paix, & nous firent un très bon regal de quelque chevreuils qu'ils avoient tuez. Nous les remerciames par quelques presens de haches, de couteaux, & de quelques masses de rassades pour l'ornement de leurs femmes, dont ils demeurerent très-satisfaits.

CHAPITRE XXV.

Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Ilinois.

NOus partîmes le deuxiéme d'Octobre, & nous navigeâmes là pendant quatre jours le long du rivage du Lac. Il étoit bordé de grands côteaux escarpez jusques dans ledit Lac, & on y trouvoit à peine uné place propre à debarquer. On étoit même obligé tous les soirs de grimper sur le sommet, & d'y porter nos canots, & leurs charges, parce que nous ne voulions pas les laisser pendant la nuit exposez aux vagues qui battoient au pied. Nous fûmes aussi obligez par les vents contraires, qui furent fort violens pendant ces quatre jours, & plusieurs autres fois depuis, de prendre terre avec de grandes incommoditez. Il falloit pour s'embarquer, que deux hommes se missent dans l'eau jusqu'à la ceinture, & qu'ils tinssent le canot debout

debout à la vague, ſelon qu'elle s'approchoit, ou qu'elle s'éloignoit de terre, juſques à ce qu'il fût chargé. On attendoit enſuite, que les autres fuſſent chargez de la même maniere, & on avoit preſque toujours la même peine aux autres débarquemens.

Le blé d'Inde, que nous mangions aſſez modiquement, & les autres vivres nous manquant, nôtre bon Vieillard Recollet tomba pluſieurs fois en défaillance. Je l'en fis revenir par deux fois avec un peu de confection d'hiacinte, que je conſervois pretieuſement Nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'uue poignée de blé d'Inde cuit ſous la cendre, ou bouilli avec un peu d'eau. Pendant tout ce temps nous étions obligez de gagner le bon Pays, & de nager à force de bras des journées entieres. Nos gens ramaſſoient ſouvent de petites ſenelles, & des fruits ſauvages, qu'ils mangoient avec une extréme avidité. Pluſieurs en tomberent malades, & crûrent que ces fruits les avoient empoiſonnez. Plus nous ſouffrions, plus il ſembloit que Dieu me donnoit de forces. Je devançois ſouvent à la nage nos autres canots.

Pen-

Pendant cette disette, celui qui a soin des moindres oiseaux, nous fit appercevoir des corbeaux, & des aigles, qui étoient sur le bord de ce Lac. Alors nous redoublâmes nos efforts pour approcher de ces Oiseaux carnaciers, & nous y trouvâmes la moitié d'un chevreuil fort gras, que les Loups avoient étranglé, & à demi mangé. Nous nous repûmes tous de cette viande, louant Dieu, qui nous avoit envoié ce secours si à propos.

Nôtre petite Flotte avançoit toujours de cette maniere vers le Sud, où nous trouvions le pays plus beau & plus temperé.

Le seiziéme d'Octobre nous commençames à trouver une grande abondance de chasse, & nôtre chasseur Sauvage, qui étoit fort habile tua des cerfs, & des chevreuils, & nos gens tuoient de leur côté des poules d'Inde fort grasses. Enfin le dixhuitiéme du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac des Illinois, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre. On alla à la découverte, selon la coûtume, dans les bois, & dans les prairies. On y trouva des raisins meurs, qui étoient

toient fort bons, dont les grains étoient de la grosseur d'une prune de Damas. Pour avoir ce fruit il falloit abatre les arbres sur lesquels les Vignes rampent. Nous en fimes du vin, qui nous dura trois ou quatre mois, & nous le conservions dans des gourdes, que nous mettions tous les jours dans le sable, afin d'empêcher ce vin de s'aigrir. Afin de le faire durer davantage, nous ne celebrions la Messe que les Festes & les Dimanches, l'un après l'autre. Tous ces bois sont remplis de Vignes, qui y viennent d'elles mêmes. Nous mangions de ce fruit pour nous ôter le dégoust des viandes, que nous étions obligez de manger sans pain.

L'on remarqua dans cet endroit des pistes d'hommes toutes fraiches; ce qui nous obligea de nous tenir sur nos gardes sans faire aucun bruit. Nos gens obéirent pour un temps; mais l'un d'entr'eux ayant aperçu un Ours, ne put s'empecher de lui tirer un coup de fusil, dont il tua cet animal. Il le fit tomber du haut d'un chesne, sur lequel il étoit grimpé, & le fit rouler ensuite de dessus la montagne jusqu'au pied de nos cabannes.

Ce

Ce bruit nous fit découvrir à six vingt Sauvages de la nation des Outtouagamis, qui demeurent vers l'extremité de la Baye des Puans. Ils étoient cabannez dans nôtre voisinage. Le Sieur de la Salle étoit fort inquiet de ces pistes qu'il avoit veues, & blâma rudement nos gens de leur peu de prudence. Ensuite pour empêcher les surprises il mit une sentinelle auprès de nos Canots, sous lesquels on mettoit les marchandises pour les garantir de la pluie.

Cela n'empêcha pas, que la nuit quelques Sauvages favorisez de la pluye, qui tomboit en abondance, ne se glissassent avec leur adresse ordinaire le long du côteau, où étoient nos Canots, sans que la Sentinelle y prit garde. En se couchant sur le ventre l'un après l'autre ils deroberent le justau-corps du laquais du Sieur de la Salle, & une partie de ce qui étoit dessous, qu'ils se donnerent de main en main : mais nôtre sentinelle ayant oui le bruit, nous eveilla, & chacun courut à ses armes. Les Sauvages étant découverts leur Capitaine cria qu'ils étoient amis. On lui ré-

 pondit

pondit que l'heure étoit indue, & qu'on ne venoit ainsi pendant la nuit, que pour voler, ou pour tuer ceux qui seroient endormis. Il repliqua que le coup de fusil qu'on avoit tiré, avoit fait croire à ceux de sa nation, que c'étoit un parti d'Iroquois, qui sont leurs Ennemis, parce que leurs voisins ne se servent point de pareilles armes à feu; qu'ainsi ils s'étoient avancez à dessein de les tuer: mais qu'ayant reconnu, que c'étoient des Européens du Canada, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience qu'ils avoient de les voir, les avoit empêchez d'attendre le jour pour nous visiter, & pour fumer avec nous dans nôtre calumet. C'est le compliment ordinaire des Sauvages, & la plus grande marque qu'ils puissent donner de leur affection.

Nous fimes semblant de nous payer de ces raisons, & on leur dit de s'aprocher au nombre de quatre ou cinq seulement, parce que leur jeunesse étoit accoutumée à voler, & que les Européens n'étoient pas d'humeur de le souffrir. Quatre ou cinq Vieillards s'étant aprochez, nous les entretinmes

mes jusqu'au jour, après quoi nous leur laissames la liberté de se retirer.

Après leur départ nos charpentiers de navire s'aperçurent qu'ils avoient été volez : Et parce que nous savions, que c'étoit là le genie des Sauvages, & que nous serions exposez toutes les nuits à de pareilles insultes, si nous usions de dissimulation en cette rencontre, on resolut d'en avoir raison. Le Sieur de la Salle à la tête de nos gens monta sur une petite eminence en forme de près-qu'Ile, & essaia lui-même de trouver quelque Sauvage à l'écart. A peine eut il fait trois cens pas, qu'il trouva la route fraiche d'un Chasseur. Il le suivit le pistolet à la main, & l'ayant joint bien-tôt après vis à vis d'un côteau, où j'amassois du raisin avec le Pere Gabriel, il m'apella, & me pria de le suivre. Il se saisit de ce Sauvage, & le donna en garde à ses gens. Apres avoir seu de lui toutes les circonstances du vol, il se mit encore en campagne avec deux de de ses gens, & ayant pris un autre Sauvage des plus considerables, il lui montra de loin celui qu'il tenoit déja prisonnier, & ensuite le renvoia à ses

 gens

gens pour leur dire, qu'il féroit tuer leur camarade, s'ils ne raportoient tout ce qui avoit été volé pendant la nuit.



CHAPITRE XXVI.

Accommodement fait entre les Sauvages Outtouagamis & nous.

LA propoſition du Sieur de la Salle embaraſſa ces Barbares, parce qu'ils avoient découpé le juſtaucorps du laquais, & quelques autres hardes avec les bou ons, qu'ils avoient partagé entr'eux. Ainſi ne pouvant pas les rendre entieres, & ne ſachant par quel moien ils pourroient delivrer leur camarade, ils reſolurent de nous l'arracher par force.

Le lendemain donc, qui étoit le 30. d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main pour commençer l'attaque. La preſqu'Iſle où nous étions logez, étoit ſeparée du bois ou les Sauvages paroiſſoient, par une plaine de sable d'environ deux portées de fuſil.

fusil. Ou remarqua, qu'au bout de cette plaine du côté du bois il y avoit plusieurs petits tertres, dont le plus prés de nous commandoit aux autres. Le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes avec leurs couvertures à demi roulées autour du bras gauche pour se couvrir contre les fleches des Sauvages. Il se mit en même tems à leur suite pour les soutenir.

Les Barbares voiant que nos hommes s'aprochoient pour les charger, les plus jeunes d'entr'eux s'écarterent, & se mirent à couvert d'un grand arbre, qui étoit sur le côteau: mais cela n'empêcha pas, que leurs capitaines ne demeurassent près de nous. Il n'y en avoit que sept ou huit qui eussent des fusils; les autres étoient seulement armez d'arcs & de fleches.

Nous étions trois Religieux occupez alors à dire notre office: & comme j'en avois plus veu que les autres en matiere de guerre, ayant servi de Missionaire dans les Armées, aux sieges de Villes, & aux Batailles, ainsi que je l'ay remarqué ci-devant, je sortis de nôtre cabanne pour voir quelle figure nos gens faisoient sous les ar-

mes. J'en remarquay deux, qui étoient blémes, & qui sembloient être effrayez. Je les encourageay du mieux que je pus & je remarquay que leur pâleur ne les empéchoit pas de temoigner de la fierté & de la bravoure, aussi bien que leur chef. Je m'aprochay ensuite des plus anciens des Sauvages. Ces gens me voiant sans armes crurent bien que je les abordois de mettre le hola, & pour être médiateur de leurs differens. L'un de nos hommes ayant remarqué une grande bande d'étoffe, qui servoit de frontal à l'un des Sauvages, s'en alla droit à lui, & la lui arrâcha de la tête, lui faisant connoitre par là, que c'étoit lui qui avoit fait le vol.

Cette action hardie d'un de nos hommes qui n'étoit soutenu que par dix autres contre six vingt Sauvages, intimida tellement ces Barbares, que deux de leurs Anciens, auprès desquels j'étois, me présenterent le Calumet de paix. Ensuite s'étant approchez sur l'assurance, qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire sans rien craindre, ils representerént, qu'ils ne s'étoient portés à cette extremité, qu'à cause
de

de l'impoſſibilité ou ils étoient de nous rendre ce qui nous avoit été derobé, dans l'état où ils l'avoient pris: qu'ils étoient preſts de reſtituer ce qui étoit en ſon entier, & de payer le reſte. En même temps ils preſenterent quelques robes de caſtor au Sieur de la Salle pour diſpoſer ſon eſprit à la paix. Ils s'excuſerent du peu de valeur de leur preſent ſur la ſaiſon trop avancée. On ſe contenta de leurs excuſes, & ils executerent ce qu'ils avoient promis: ainſi la paix fût faite entr'eux & nous.

Le jour ſuivant ſe paſſa en danſes, en feſtins, & en harangues. Le premier Capitaine de ces Sauvages ſe retournant du côté des Recollets, voilà dit il des robes griſes, dont nous faiſons beaucoup d'état. Ils vont pieds nuds comme nous. Ils mépriſent les robes de Caſtor, dont nous voulons leur faire preſent. Ils n'ont point d'Armes pour tuer. D'ailleurs ils flattent & careſſent nos enfans. Ils leur donnent de la raſſade, & de petits couteaux ſans en tirer aucune recompenſe. Ceux de nôtre Nation, qui ont porté des pelleteries aux Villages des Cana-

 diens,

diens, nous ont dit, qu'Onontio, c'est ainsi, qu'ils appellent le Gouverneur general, les aime parce qu'ils ont quitté tout ce que les Européens de Canada ont de plus pretieux pour nous venir. visiter, & pour demeurer avec nous. Toy qui es Capitaine de ces gens, fais en sorte qu'une de ces robes grises demeure avec nous, & nous lui donnerons à manger de tout ce que nous aurons ; & nous le menerons à notre Village, après que nous aurons tué des taureaux sauvages. Tu es maître de ces guerriers, demeure aussi avec nous, ne vas point aux Illinois, car nous savons qu'ils veulent massacrer tous les hommes de ta suite. Tu ne pouras pas resister à cette grande nation.

Ce chef des Sauvages âjouta, qu'un Iroquois, que les Illinois avoient brulé, les avoit assurez, que la guerre que les Iroquois leur faisoient, leur avoit été conseillée par les Canadiens, qui haïssoient les Illinois Il dit encore plusieurs choses semblables, qui allarmerent nos gens, & qui donnerent de l'inquietude au Sieur de la Salle, parce que tous les Sauvages

que nous avions trouvé ſur la route nous avoient dit à peu près les mêmes choſes : mais cependant parce que nous ſavions, que toutes ces raiſons pouvoient leur avoir été ſuggerées par ceux qui s'oppoſoient ſecretement à notre entrepriſe, & par la jalouſie même des Sauvages à qui la valeur des Illinois étoit redoutable , & qui apréhendoient qu'ils ne devinſſent encore plus fiers lors qu'ils auroient l'uſage des armes à feu par nôtre moien, nous reſolûmes de continuer nôtre voiage en prenant toutes les précautions neceſſaires pour nôtre ſeureté.

Nous dîmes donc aux Outtouagamis, que nous les remercions des bons avis qu'ils nous donnoient ; que nous autres, qui étions des Eſprits, (car c'eſt ainſi qu'ils nous appellent, en diſant, qu'ils ne ſont que des hommes, & que nous ſommes des Eſprits) ne craignions point les Illinois, & que nous ſaurions les ranger à la raiſon par amitié, ou par force , & que nous ne manquions pas de moiens pour cela.

Le lendemain, qui étoit le 1. de Novembre, nous nous embarquâmes ſur le Lac des Illinois, & nous arrivâ-

mes au rendez vous, que nous avions donné à vingt de nos hommes, qui devoient nous rejoindre par l'autre bord du même Lac. C'étoit à l'embouchure de la Riviere des Miamis, qui venant du Sud se jette dans ce Lac des Illinois.

Nous fûmes fort surpris de n'y trouver personne, parce que nos gens que nous y attendions avoient beaucoup moins de chemin à faire que nous & que leurs canots étoient beaucoup moins chargez. Nous avions resolu de representer au Sieur de la Salle, qu'il ne falloit point nous exposer mal à propos & qu'ainsi il ne falloit pas attendre l'hyver pour nous rendre chez les Illinois. La raison en étoit, que dans cette saison ces peuples, pour chasser plus commodément, se separent par familles, ou par Tribus de deux ou trois cens personnes; que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de peine à nous y rendre; que la Chasse venant à manquer où nous étions, tout son monde courroit risque de mourir de faim; que chez les Illinois nous trouverions du blé d'Inde pour nôtre nourriture, & que nous subsisterions

mieux

mieux n'étant que quatorze hommes, que si nous étions trente deux; que si les Rivieres venoient à se glacer, nous ne pourrions point transporter nos équipages pendant l'espace de cent lieues.

Le Sieur de la Salle nous repondit, qu'étant joint aux vingt hommes qu'il attendoit, il pourroit se faire connoître sans risque à la premiere bande des Illinois qu'il trouveroit à la chasse; qu'il les gagneroit par des caresses & par des presens; qu'on prendroit par ce moien quelque teinture de la langue des Illinois, & qu'ainsi on seroit en état de faire alliance avec tout le reste de la Nation. Nous reconnûmes par ce discours, qu'il n'avoit que sa volonté pour raison. Il ajouta même à tout cela, que si tous ses gens desertoient, il demeureroit avec nôtre Chasseur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moien de faire vivre de chasse trois Missionnaires Recollets.

Dans cette pensée il se servit de l'occasion de nos hommes, qu'il attendoit. Il dit donc à ceux qui étoient presens, qu'il étoit resolu d'attendre les autres, & afin de les amuser par quel-

que occupation utile, il leur proposa de faire un Fort & une maison pour la seureté de nôtre Vaisseau, car nous ne savions pas encore, qu'il eût fait naufrage; que même on y mettroit les marchandises qui dévoient nous venir, & qu'en tout cas il nous serviroit de retraite au besoin.

CHAPITRE XXI.

Construction d'un Fort & d'une Maison près de la Riviere des Miamis.

IL y avoit à l'embouchure de cette Riviere dés Miamis une éminence avec une espece de platte forme au dessus, le tout naturellement fortifié. Cette eminence étoit haute, & escarpée, de figure triangulaire, fermée des deux côtez par la Riviere, & de l'autre par une profonde ravine. L'on fit abbatre les arbres, dont elle étoit couverte. On nettoia toutes les brossailles à deux portées de fusil du côté du bois, & l'on commença ensuite une redoute de quarante pieds de long

sur

ſur quatre vingt de large. On la fortifia de poutres & de ſolives équarrées à l'épreuve du mouſquet poſées l'une ſur l'autre en travers. Nôtre deſſein étoit de faire fraiſer les deux fâces qui regardoient la Riviere. Nous fimes abbatre des pieux, que l'on vouloit planter en tenailles de vingt cinq pieds de haut du côté de la terre.

Le mois de Novembre fut emploié à ces travaux, & pendant ce temps-là nous ne mangions que de la chair d'ours, que nôtre Sauvage Chaſſeur tuoit. Il y avoit dans cet endroit pluſieurs de ces animaux, qui y étoient attirez par la grande quantité de raiſins, qui s'y trouvent de tous côtez. Mais nos gens voiant le Sieur de la Salle embaraſſé de la crainte qu'il avoit, que ſon Vaiſſeau ne fût perdu, & tout chagrin d'ailleurs du retardement de nos hommes, que le Sieur de Tonti devoit nous amener; de plus la rigueur de l'hyver, qui commençoit à ſe faire ſentir nous faiſant de la peine, ils ne travailloient qu'à regret, & ſe plaignoient de la chair graſſe des Ours dont nous vivions. Ils ne pouvoient non plus digerer qu'on

les empêchât d'aller à la Chasse du chevreuil pour en manger avec cette viande grasse : mais leur but en tout cela n'étoit pourtant que de deserter.

Nous fimes là une Cabanne d'écorce, pendant que nous y étions, afin d'y faire le service Divin plus commodément. Le Pere Gabriel & moy prêchions alternativement les jours de festes & le Dimanche, & nous choisissions toujours les sujets les plus propres à porter nos gens à la patience, & à la perseverance.

Dés le commencement du mois nous avions examiné l'entrée de la Riviere. Nous y avions marqué une batture de sable, & pour donner le moyen à nôtre Vaisseau d'y entrer plus aisément, au cas qu'il vint, on fit marquer le Canal par deux grands masts plantez des deux côtez de l'entrée avec des pavillons de peaux d'ours, & des balises tout du long. De plus on envoia deux de nos hommes à Missilimakinak bien instruits de tout pour servir de guide au Vaisseau.

Le vingtiéme de Novembre le Sieur de Tonti arriva avec deux Canots chargez de plusieurs cerfs, & cela remit un

un peu l'esprit démonté de nos Ouvriers. Mais parce qu'il ne nous amenoit que la moitié de nos hommes, & qu'il avoit laissé les autres en liberté de l'autre côte du Lac des Illinois à trois journées de notre chantier, cela donna de l'inquiétude au Sieur de la Salle.

Nos nouveaux venus nous dirent, que le Vaisseau n'avoit pas mouillé à Missilimakinak; qu'ils n'en avoient appris aucune nouvelle des Sauvages, qu'ils avoient rencontrez sur les côtes du Lac. Ils ajouterent, qu'ils n'avoient point veu non plus les deux hommes, qu'on avoit envoiez à Missilimakinak. Le sieur de la Salle craignit donc avec raison que son Vaisseau n'eut fait naufrage: cependant il fit continuer le travail commencé au Fort qu'on nommoit des Miamis, & ne voiant paroitré personne après une si longue attente, il resolut de partir de peur d'être arrêté par les glaces. Elles commençoient déja de fermer la Riviere: mais elles se fondirent à la premiere petite pluye qui tomba.

Il nous fallut pourtant atrendre le reste de notre monde que le Sieur de

Tonty

Tonty avoit laiſſé derriere. Afin méme de reparer la faute qu'il avoit faite, il retourna ſur ſes pas pour les chercher, & les obliger de nous rejoindre inceſſamment. En chemin il vouloit tenir ferme, & reſiſter au gros vent contre l'opinion du Sieur D'Autrai, & de ſon autre Canoteur: mais parce qu'il n'avoit qu'une main, ayant perdu l'autre par accident, il ne pouvoit ſoulager ces deux hommes. De ſorte que les vagues les firent embarder, & les jetterent côte à travers ſur le bord du Lac, où ils perdirent leurs fuſils & leur petit équipage. Cela les obligea donc de venir nous rejoindre, & par bonheur le reſte de nos hommes arriva peu de temps aprés eux, à la réſerve de deux, dont on ſe défioit le plus, & qu'on croioit avoir deſerté.

CHA-

CHAPITRE XX.

Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.

NOus nous embarquâmes le troiſiéme de Decembre dans huit Canots au nombre de trente hommes & de trois Miſſionnaires Récollets. Nous quittâmes le Lac des Illinois, & nous remontâmes la Riviere des Miamis, que nous avions des-ja viſitée Nous fimes notre route au Sud Eſt pendant prés de vingt cinq lieues, & nous ne pûmes reconnoitre le portage que nous devions faire de nos Canots, & de tout l'équipage pour aller nous embarquer à la ſource de la Riviére des Illinois. Cette Riviere ſe jette & perd ſon nom dans le Fleuve Meſchaſipi, qui dans le langage des Illinois ſignifie la grande Riviére.

Nous étions donc montés trop haut avec nos Canots dans cette Riviere des Miamis, ſans reconnoître le lieu où

nous

nous devions aller par terre pour prendre la ſource de cette Riviere qui ſe rend aux Illinois. Cela nous obligea de nous arrêter afin de prendre avec nous le Sieur de la Salle, qui étoit allé à la découverte par terre: & parce qu'il ne revenoit point, nous ne ſavions quelle reſolution prendre, à cauſe dequoi je pris deux de nos hommes les plus gaillards, qui entrerent avant dans le bois, & déchargerent leurs fuſils pour l'avertir du lieu où nous l'attendions. Deux autres monterent au haut de la Riviere pour tacher de le trouver; mais pourtant inutilement, & la nuit les obligea de revenir ſur leurs pas.

Le lendemain je me mis avec deux de nos hommes en Canot allegé pour faire plus de diligence à le chercher, en remontant la Riviere: mais nous ne le trouvâmes point. Enfin ſur les quatre heures après midi nous l'apperçûmes de loin aiant les mains & le viſage tout noirs du charbon, & du bois qu'il avoit attiſé pendant la nuit, qui avoit été fort froide. Il avoit à ſa ceinture deux animaux de la groſſeur de rats muſquez, dont la peau étoit parfaitement belle, & qui ſembloient être une eſpece

eſpece d'hermines. Il les avoit tuez à coups de bâton, ſans que ces petites bêtes priſſent la fuite. Elles ſe pendent ordinaîrement par la queuë à des branches d'Arbre. Nos Canoteurs en firent bonne chere, parce qu'elles étoient fort graſſes.

Il nous dit que les marais qu'il avoit trouvez dans ſon chemin l'avoient obligé de prendre un grand détour, de ſorte qu'étant d'ailleurs fort incommodé de la neige qui tomboit en abondance, il n'avoit pu arriver au bord de la Riviere qu'à deux heures de nuit. Il avoit tiré deux coups de fuſil pour nous avertir : mais perſonne n'ayant répondu, il avoit creu que les Canots l'avoient devancé. Il continua donc ſon chemin en remontant le long de la Riviere.

Ayant marché de cette ſorte plus de trois heures, il vit du feu ſur un tertre, ſur lequel il monta bruſquement, & après avoir apellé deux ou trois fois : mais au lieu de nous trouver endormis, comme il ſe l'étoit imaginé, il ne vit qu'un petit feu entre des brouſſailles, & ſous un Chêne il remarqua la place d'un homme, qui s'y étoit couché ſur des her-

herbes séches, & qui en étoit sorti apparemment au bruit qu'il avoit ouï. C'étoit sans doute quelque Sauvage, qui s'étoit mis là en embuscade pour surprendre & pour tuer quelqu'un de ses ennemis le long de la Riviere. Il l'appella en deux ou trois langues differentes, & enfin pour faire connoitre qu'il ne le craignoit point, il cria, qu'il alloit se coucher en sa place. Il renouvella le feu, & après s'être bien chauffé il creut, que pour s'empêcher d'être surpris il devoit abattre autour de lui quantité de brossailles qui venant à tomber parmi celles qui restoient debout, embarrasseroient le chemin de telle maniere, qu'on ne pourroit s'aprocher de lui sans faire beaucoup de bruit, & que cela l'éveilleroit. Il éteignit ensuite le feu, & s'endormit quoi qu'il neigeât abondamment toute la nuit.

Le Pere Gabriel & moi priâmes le Sieur de la Salle de ne plus quitter son monde, comme il avoit fait, & nous lui representâmes le plus fortement que nous pûmes que tout le bonheur de nôtre entreprise dépendoit uniquement de sa présence.

Nôtre Sauvage étoit resté derriere pour

pour chaſſer. Ne nous trouvant point au portage que nous avions paſſé, il monta plus haut, & nous vint dire, qu'il falloit décendre la Riviere. On l'envoia avec tous nos Canoteurs, & je reſtai avec le Sieur de la Salle, qui étoit fort fatigué. Le feu ſe prit pendant la nuit dans nôtre cabanne, qui n'étoit composée que de nattes de joncs, & nous y euſſions tous été brûlés, ſi je n'avois renverſé fort promptement la natte qui ſervoit de porte à nôtre petit logis, lequel étoit tout en feu.

Le lendemain nous joignîmes nos gens au portage, où le Pere Gabriel avoit fait pluſieurs Croix ſur les Arbres pour nous le faire connoître plus aiſément. Nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs ou taureaux ſauvages, pluſieurs careaſſes de ces animaux monſtrueux & quelques canots, que les Sauvages avoient faits avec des peaux de bœufs pour paſſer la Riviere avec leurs charges de viande.

Cet endroit eſt ſitué au bord d'une grande campagne, à l'extremité de laquelle du côte du Couchant il y a un Village de Miamis, Maſcouteins, & Oïatinons ramaſſez enſemble. La Riviere

re des Illinois a ſa ſource dans cet endroit dans une campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, ſur leſquelles on peut à peine marcher. La ſource de cette Riviere n'eſt éloignée que d'une lieuë & demie de celle des Miamis: ainſi nous tranſportâmes tout nôtre équipage avec nos Canots par un chemin que l'on balliſſa pour la facilité de ceux qui viendroient après nous. Nous laiſſames au portage de la Riviere des Miamis, de même qu'au Fort, que l'on avoit conſtruit à ſon embouchure, des lettres qui étoient attachées au paſſage ſur des Arbres pour ſervir d'inſtruction à ceux qui devoient nous venir joindre avec le Vaiſſeau au nombre de vingt cinq perſonnes.



CHAPITRE XXIX.

Deſcription de notre embarquement à la ſource de la Riviere des Illinois.

LA ſource de cette Riviere, comme nous venons de le dire, eſt au milieu de pluſieurs terres tremblantes, ſur leſ-

lesquelles à peine peut on marcher. Cette Riviere est navigable à cent pas de sa source pour des Canots d'écorce,& s'augmente de telle sorte en très peu de temps, qu'elle est presque aussi large & aussi profonde que la Sambre & la Meuse. Elle a son cours au travers de plusieurs vastes marais, & elle y fait tant de détours, quoi qu'elle coule assez rapidement, qu'après avoir vogué une journée entiere, on remarquoit par fois, que nous n'avions pas avancé plus de deux lieuës en droite ligne. On ne voioit de toutes parts, tant que la veuë pouvoit s'éteindre, que des marais pleins de joncs & d'aunes; & nous n'eussions pu trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieuës de chemin sans quelques mottes de terres glacées, sur lesquelles nous faisions du feu.

Les vivres nous manquoient, & nous ne trouvions point de chasse après avoir traversé tous ces marais, comme nous l'avions esperé. Ce ne sont que de grandes Campagnes découvertes, dans lesquelles il ne croit que de grandes herbes qui sont séches ordinairement dans la saison, que nous y arrivâmes. Les Miamis les avoient brûlées en chassant aux

aux bœufs ou taureaux ſauvages : ainſi quelque diligence, que nos gens apportaſſent pour tuer des bêtes fauves, nos Chaſſeurs n'atraperent rien pendant plus de ſoixante lieuës. On ne tua qu'un cerf maigre, un petit chevreuïl, quelques cignes, & deux outardes pour la ſubſiſtance de trente ou trente-deux perſonnes. Si nos Canoteurs l'euſſent pû, ils auroient infailliblement deſerté en abandonnant tout pour entrer dans les terres, afin de ſe joindre aux Sauvages que nous voyions dans les Campagnes. Ils avoient mis le feu dans les herbes fanées pour tuer plus facilement les taureaux & les vâches ſauvages.

Ces animaux y ſont ordinairement en grand nombre, & c'eſt ce qu'il eſt aiſé de reconnoitre par la quantité de cornes & de carcaſſes de ces bêtes que nous voïions de tous côtez. Les Miamis les chaſſent ordinairement à la fin de l'Automne.

Nous continuâmes nôtre route ſur cette Riviere des Illinois pendant tout le reſte du mois de Decembre. Enfin après avoir navigé en canot d'écorce depuis la ſourcé de cette Riviere pendant
dant

dant six vingt ou cent trente lieuës a compter depuis le Lac qu'on appelle aussi des Illinois, nous arrivâmes sur la fin du mois de Decembre 1679. au Village des Illinois.

Pendant le temps de nôtre dernier débarquement sur le bord de cette Riviere, lequel fût assez long, nous ne tuâmes qu'un bœuf ou taureau sauvage, & quelques poules d'Inde. Les Sauvages ayant mis le feu dans les herbes séches de toutes les prairies de nôtre route, les bêtes fauves avoient pris l'épouvante, & s'étoient retirées: ainsi quelque soin que l'on prît de la chasse, nous ne subsistâmes que par une pure Providence Divine, qui donne des forces en un temps, qu'il ne donne pas dans un autre. Enfin n'ayant plus rien à manger, nous trouvâmes un bœuf ou taureau sauvage monstrueux embourbé sur le bord de la Riviere. Douze de nos hommes eurent bien de la peine à le tirer de là avec un cable.

CHAPITRE XXX.

Description de la Chasse que les peuples de ces Pays-là font des Taureaux, & des Vâches sauvages; de la grosseur de ces animaux, & des avantages que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paissent avec d'autres bêtes fauves.

LOrs que les Sauvages voient un troupeau de ces bœufs ou taureaux, ils s'assemblent en grand nombre, & mettent le feu de toutes parts aux herbes seiches à l'entour de ces bêtes, à la reserve de quelques passages, qu'ils laissent exprès; & c'est dans ces lieux qu'ils se postent avec leur Arc, & leurs Flêches. Ces animaux qui veulent eviter le feu sont forcez de passer près des Sauvages. Alors ils les tuent, & en abattent par fois jusques à cent ou six vingt en un jour. Ils en font la distribution selon le nombre & le besoin des familles, & ces Sauvages tout triomphans du massacre de tant d'animaux vont avertir leurs femmes d'aller quérir

quérir ces viandes. Elles se rendent sur les lieux, chargent sur leurs dos jusques à deux ou trois cens livres pesant, & jettent encore leurs enfans par dessus tout le fardeau, qui ne paroit pas plus les charger que les armes de nos Soldats.

Ces bœufs ou taureaux sauvages ont de la laine fort fine au lieu de poil. Les femelles l'ont plus longue que les mâles. Leurs cornes sont presque toutes noires, beaucoup plus grosses, mais un peu moins longues que celles des bœufs ou taureaux qu'on voit en Europe. Leur tête est d'une grosseur monstrueuse. Ils ont le cou fort court, mais fort gros, & quelquefois de six pans de largeur. Ils ont une bosse, ou petite élevation entre les deux épaules. Leurs jambes sont grosses & courtes, couvertes d'une laine fort longue. Ils ont sur la tête & entre les cornes des crins noirs, qui leur tombent sur les yeux, & qui les rendent affreux.

La chair de ces animaux est fort succulente. Ils sont fort gras en Automne, parce qu'ils passent pendant tout l'Eté dans des prairies, où l'herbe leur monte jusqu'au cou. Ces vastes pays

ſont ſi pleins de prairies, qu'il ſemble que ce ſoit l'élement des taureaux ſauvages & le pays des bêtes fauves. On trouve d'eſpace en eſpace, & aſſez près les uns des autres des bois, où ces animaux ſe retirent pour ruminer, & pour ſe mettre à couvert de l'ardeur du Soleil.

Ces animaux changent de contrées ſelon la changement des ſaiſons, & ſelon la diverſité des climats. Quand ils ſont dans les pays du Nord, & qu'ils commencent à ſentir les aproches de l'hyver, ils paſſent aux terres du Sud. Ils ſe ſuivent ordinairement l'un l'autre, & on les voit ainſi par fois pendant une lieuë de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, & la place où ils ont couché eſt ſouvent remplie de pourpier ſauvage, dont nous avons mangé bien des fois: ce qui donne lieu de croire, que le fumier des bœufs & des vâches en feroit venir dans ces pays. Les chemins par où ces bêtes ont paſſé ſont frayez comme nos grands chemins d'Europe, & l'on n'y voit point d'herbe. Ils paſſent à la nage les Fleuves & les Rivieres, qu'ils trouvent dans leur chemin, afin d'aller paître d'une

d'une terre à l'autre. Les Vâches ſauvages vont dans les Iſles pour y faire leur veaux, afin que les loups ne les mangent pas: mais quand une fois leurs veaux ſont aſſez grands pour courir après leurs meres, les loups n'oſent s'en aprocher, parce que les vâches les tueroient.

Les Sauvages ont cette prévoiance dans leur chaſſe, c'eſt que pour ne point chaſſer entierement ces animaux de leurs contrées, ils ne pourſuivent ordinairement que ceux qu'ils ont bleſſez à coups de fléches. Pour les autres ils s'échapent par la fuite, & on les laiſſe aller en liberté de peur de les effaroucher. Au reſte quoi que les Sauvages de ces vaſtes continens ſoient naturellement portez à détruire les animaux, cependant ils n'ont jamais pû exterminer ces taureaux ſauvages. Ces bêtes multiplient tellement, que quelque deſtruction qu'on en fit à une fois, il en reviendroit encore davantage l'année ſuivante, & dans la ſaiſon ordinaire.

Les femmes Sauvages filent au fuſeau la laine de ces bœufs, & en font des ſacs pour porter la viande boucannée, ou ſéchée au ſoleil. Elles la con-

servent pendant trois ou quatre mois de l'année, & quoi qu'elles n'ayent point de sel, elles la préparent pourtant si bien, qu'elle ne contracte aucune corruption. Quatre mois après qu'elles ont ainsi accommodé cette viande, on diroit en la mangeant qu'elle vient d'être tuée tout fraichement. Nous buvions le bouillon où cette viande avoit cuit, & nous nous en servions comme les Sauvages au lieu d'eau. C'est la boisson ordinaire de tout le peuple de l'Amerique, qui n'a point de commerce avec les Européens.

Les peaux de ces bœufs sauvages pesent ordinairement cent ou six vingt livres. Les Barbares coupent le dos à l'endroit du cou, qui est l'endroit le plus gros & le plus épais, & ne prennent que la partie du ventre la plus mince. Ils la rendent souple comme nos peaux de chamois passées en huile. Ils la peignent de diverses couleurs & la garnissent de porc-épic blanc & rouge. Ils en font des robes pour s'en servir de parade dans les Festins. En hyver ils s'en couvrent contre le froid, particulierement pendant la nuit. Leurs robes, qui sont couvertes de laine frisée,

frisée, paroissent tout à fait agreables.

Quand les Sauvages ont tué quelques vâches, les petits veaux suivent le chasseur, & leur vont lêcher la main ou le doigt. Ces Barbares en amenent par fois à leurs Enfans: mais après qu'ils s'en sont divertis, ils leur cassent la tête pour les manger. Ils conservent les ongles de tous ces petits animaux, & les font sécher, après quoi ils les attâchent à des vergettes, & les sécouent selon la diversité des postures & des mouvemens de ceux qui chantent & qui dansent. Cette machine a quelque chose d'aprochant des Tambours de Basque.

On pourroit facilement aprivoiser ces petits animaux, & s'en servir pour labourer la terre. Ces bœufs ou taureaux sauvages subsistent dans toutes les saisons de l'année. Quand ils sont surpris de l'hyver, & qu'ils ne peuvent gagner à temps les terres du Sud, qui sont dans un Climat plus chaud, & que la terre est toute couverte de neige, ils ont l'adresse de renverser la neige, & de brouter l'herbe qui est dessous. On les entend meugler, mais non pas si communément qu'en Europe.

Ces bœufs ou taureaux ſauvages ont le corps, ſur tout par devant, beaucoup plus grand que nos bœufs d'Europe, & cette grande maſſe de chair ne les empéche pourtant pas d'aller fort vîte. Il y a peu de Sauvages, quoy qu'ils ſoient fort legers, & fort vîtes, qui les puiſſent atteindre à la courſe. Souvent ces animaux tuent ceux qui les ont bleſſez, & ſur tout lors qu'ils ſont en chaleur, & qu'un homme ſeul les pourſuit. On en voit ſouvent des bandes de deux, trois, ou quatre cent.

On trouve beaucoup d'autres ſortes d'animaux dans ces vaſtes plaines, comme je l'ay remarqué dans la Deſcription de la Louiſiane. On y voit des cerfs des chreveuils, des caſtors, & des loutres qui y ſont communs. On y trouve auſſi des outardes, qui ont le gout de toutes ſortes de viandes, des cignes, des tortues, des poules d'Inde, des perroquets, & des perdrix. Il y a une quantité prodigieuſe de pelicans, qui ont des becs monſtrueux, & beaucoup d'autres Oiſeaux de differentes eſpeces, qui y ſont en três-grand nombre.

La pêche y eſt très-abondante dans les Rivieres, & la terre y eſt extraordinairement fertile. Ce ſont des prairies ſans bornes, meſlées de Forêts de haute futaie, où il y a de toutes ſortes de bois propre à bâtir. On y trouve entr'autres d'excellens Chênes pleins comme ceux de l'Europe, & beaucoup plus ſolides & plus condenſez que ceux de Canada. Les arbres y ſont d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſe. On y trouveroit les plus belles pieces du monde pour y conſtruire des Vaiſſeaux qu'on pourroit faire ſur les lieux, pour amener enſuite du bois, qui ſerviroit de leſt aux navires, pour la conſtruction des Vaiſeaux de l'Europe. Cela ſeroit d'une tres-grande épargne, & donneroit aux Arbres le temps de recroitre dans les Foreſts de l'Enrope, qui ſont fort épuiſées.

On voit dans ces Forêts pluſieurs ſortes d'arbres fruitiers, & des vignes ſauvages, qui produiſent des grappes d'environ un pied & demi de longueur, leſquelles meuriſſent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin. On y trouve auſſi des cam-

pagnes remplies de très-bon chanvre, qui y croit naturellement de six ou sept pieds de hauteur. Enfin par les essais que nous en avons fait chez les Illinois, & chez les Issati, on est persuadé que la terre est capable de produire toutes sortes de fruits, d'herbes, & de grains, en plus grande abondance même que les meilleures terres de l'Europe, puis qu'on y peut faire la récolte deux fois par an.

L'air y est fort temperé & fort sain. Le pays y est arrosé d'une infinité de Lacs, de Rivieres, & de ruisseaux, dont la plus part sont navigables. On n'y est presque point incommodé des maringouins, ou petites mouches, qui regnent fort dans le Canada, ni d'autres animaux nuisibles. En y cultivant la terre on pourra subsister la seconde année indépendamment des vivres de l'Europe. Ce vaste Continent pourroit fournir dans peu pain, vin, & viande à toutes les Isles Meridionales de l'Amerique. Les Boucanniers, Flibustiers, & autres pourroient tuer dans ces pays-là beaucoup plus de taureaux sauvages, que dans tout le reste des Isles qu'ils habitent.
Il

Il y a des mines de charbon, d'ardoise, & de fer. Les morceaux de cuivre rouge fort pur, que l'on trouve en divers endroits, font juger qu'il y en a des mines, & peut être en trouveroit on d'autres metaux & mineraux. On pourra les découvrir quelque jour. On a déja trouvé chez les Iroquois une Fontaine de Sel d'alun.

CHAPITRE XXII.

Description de nôtre arrivée chez les Illinois, peuple fort nombreux par rapport aux autres Sauvages de l'Amerique.

L'Etymologie de ce mot Illinois vient, selon ce que nous avons dit, du terme *Illini*, qui dans la langue de cette Nation signifie un homme fait ou achevé, de même que le mot *Alleman* veut dire tout homme; comme si on vouloit signifier par là, qu'un Alleman tient du cœur & de la bravoure de tous les hommes de quelque Nation, qu'ils soient.

Le plus grand Village des Illinois eſt compoſé de quatre ou cinq de ces Cabannes, chacune de cinq ou ſix feux. Ces Villages ſont ſituez dans une plaine un peu marécageuſe à quarante dégrez de latitude ſur la rive droite d'une Riviere auſſi large que la Meuſe l'eſt devant Namur. Leurs cabannes ſont faites comme de longs berceaux. Elles ſont convertes de nattes de jonc plat, ſi bien couſues, qu'elles ſont impénetrables au vent, à la neige, & à la pluye. Chaque cabanne a cinq ou ſix feux, comme je viens de le dire, & chaque feu eſt pour une ou deux familles. Tous ceux qui y habitent vivent enſemble en bonne intelligence.

C'eſt la coûtume de ce peuple, dés qu'on a fait la recolte du blé d'Inde, de l'enfermer dans des creux ſous terre, afin de le conſerver pour l'été, que la viande ſe corrompt aiſément. Après cela ils s'en vont au loin paſſer l'hyver à la Chaſſe des bœufs ou taureaux ſauvages, & des caſtors, où ils ne portent que très-peu de grain. Cette proviſion de blé d'Inde leur eſt extremement prétieuſe. On ne ſauroit leur faire un plus grand déplaiſir que d'y tou-

toucher pendant leur abſence.

Nous trouvâmes le Village vuide, comme nous l'avions préveu, parce que les Sauvages étoient allez à la chaſſe en divers endroits ſelon leur coûtume. Leur abſence nous mit dans un grand embarras. Les vivres nous manquoient, & cependant nous n'oſions prendre de leur blé d'Inde dans ces foſſes, où ils l'enferment pour le conſervér, afin de s'en ſervir à leur retour de la Chaſſe pour ſemer leurs terres, & pour ſubſiſter juſques à une autre recolte. Enfin ne pouvant pourtant pas penſer à décendre plus bas ſans vivres, parce que le feu, qu'on avoit mis dans les campagnes, avoit fait fuir toutes les bêtes fauves, le Sieur de la Salle reſolut de prendre vingt minots du blé de ces Barbares dans l'eſperance de les apaiſer par quelque preſent.

Nous nous embarquâmes avec cette nouvelle proviſion le même jour, & nous décendîmes durant quatre jours ſur la même Riviere, qui coule au Sud quart Sud-Oweſt.

Le premier jour de Janvier 1680. immédiatement après la Meſſe, ſouhaitant une heureuſe année au Sieur de la

Salle, & à tout notre monde avec les paroles les plus touchantes, que je pus, je priay tous nos mécontens de s'armer de patience, leur representant, que Dieu pourvoiroit à tous nos besoins, & que vivans en bonne union, il nous susciteroit des moiens propres à nous faire subsister. Nous embrassâmes tous nos Hommes l'un après l'autre, le Pere Gabriel, le Pete Zenobe & moy de la maniere la plus tendre, & la plus cordiale. Nous les encourageâmes à poursuivre avec ardeur cette importante découverte, que nous avions si bien commencée.

Sur la fin du quatriéme jour de l'an nous traversâmes un petit Lac long d'environ sept lieues, & large d'une, nommé *Pimiteoui*, ce qui signifie en leur langue, qu'il y a en cet endroit beaucoup de bêtes grasses. Le Sieur de la Salle jugea par l'Astrolabe, qu'il étoit à trente trois degrez quarante cinq minutes. Ce Lac est fort remarquable en ce que la Riviere des Illinois étant glacée jusques là, ce qui ne dure que quatre ou cinq semaines, & n'arrive que rarement, elle ne l'est jamais depuis cet endroit jusqu'à son embouchu-

re

re dans le Meſchaſipi. La Navigation y eſt interrompue en certains endroits à cauſe de l'amas des glaces, qui y dérivent d'enhaut.

L'on avoit aſſuré nos gens que les Illinois avoient été prévenus contre nous. Nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu de leur camp, qui bordoit deux cotez de la Riviere en un endroit où le courant portoit nos Canots plus vite qu'on ne vouloit. Le Sieur de la Salle fit promptement prendre les armes, & ranger ſes Canots de front, de ſorte qu'ils occupoient toute la largeur de la Riviere. Dans les deux Canots les plus proches des deux bords ſe trouvoient le Sieur de la Salle, & le Sieur de Tonty, qui n'étoient éloignez du bord que d'une demi portée de piſtolet.

Les Illinois, qui n'avoient pas encore découvert la petite Flotte, furent ſurpris de la voir. Les uns coururent aux armes & les autres prirent la fuite avec un extréme deſordre. Le Sieur de la Salle avoit un calumet de paix: mais il ne voulut pas le montrer à ces Barbares, de peur qu'ils ne l'interprétaſſent à foibleſſe. Comme on fut bientôt

tôt si près d'eux, qu'on pouvoit s'entendre, nous leur criâmes que nous étions Canadiens. Nos hommes avoient leurs armes à la main. Nous nous laissames emporter par le courant tous de front parce qu'il n'y avoit point de débarquement qu'au pied de leur camp.

Les Guerriers des Illinois étant dispersez coururent aux armes, mais avec tant de confusion, qu'avant qu'ils se fussent reconnus, nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y sauta le premier. L'on pouvoit defaire les Sauvages dans le desordre où ils étoient : mais comme ce n'étoit pas notre dessein, nous fimes halte, afin de donner aux Sauvages le temps de se r'assurer.

Ces Barbares intimidez de cette action si hardie presenterent aussi-tôt le Calumet de paix, quoy qu'ils fussent plusieurs milliers d'hommes. Nos gens leur presenterent le leur en même temps & leur terreur se changeant en joye nous leur fimes connoitre que nous acceptions la paix. Alors ils renvoierent querir ceux qui avoient pris la fuite. Je me rendis en diligence du côté des Sauvages avec le Pere Zenobe,

be, & prenant leurs Enfans par la main pour les r'assurer de leur frayeur nous leur témoignâmes toute la tendresse possible, & nous entrâmes avec les Vieillards & les Maîtres dans leurs Cabanes. Nous avions compassion de ces pauvres Ames, qui ne se perdent que parce qu'ils ne connoissent point Dieu, faute de Missionnaires, qui les instruisent.

La joye des uns & des autres fut aussi grande, que leur apprehension avoit été forte. Celle de quelques uns des Sauvages avoit été telle, qu'ils furent deux jours à revenir des lieux où ils s'étoient sauvez. Nous leur dîmes, que nous n'étions venus chez eux que pour leur faire connoitre le vrai Dieu, pour les proteger contre leurs ennemis, & pour leur apporter des armes à feu, dont ils n'avoient point de connoissance, & les autres commoditez de la vie. Nous entendîmes une grande suite de voix, qui nous paroissoient sortir du fond du cœur de ces Sauvages, qui sont les plus humains de toute l'Amerique Septentrionale, & qui crioient en repetant ces mots, *Tepatoui-Nika* c'est à dire en leur

leur langue; voilà qui est bien mon Frere, mon Ami. Tu as l'esprit bien fait d'avoir eu cette pensée. En même temps ils nous frotterent les jambes jusques à la plante des pieds auprès du feu avec de l'huile d'Ours, & de la graisse de Taureaux Sauvages pour nous délasser. Ils nous mirent les trois premiers morceaux de la chair de ces animaux à la bouche, nous caressant ainsi avec une amitié tout à fait extraordinaire.

Aussi-tôt après le Sieur de la Salle leur fit un present de tabac de la Martinique, & de quelques haches. Il leur dit, qu'il les avoit fait prier de s'assembler pour traiter d'une affaire qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre. Il ajouta qu'il savoit combien le blé d'Inde leur étoit necessaire; que cependant la necessité des vivres, où ses gens & lui s'étoient trouvez en arrivant à leur Village, & l'impossibilité de trouver des bêtes à la campagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de blé d'Inde, qu'il avoit dans ses Canots; qu'on n'y avoit point encore touché; que s'ils vouloient le lui laisser, il leur don-

donneroit en échange des haches, & d'autres choses, dont ils auroient besoin ; que s'ils ne pouvoient s'en passer, il leur étoit libre de le reprendre ; mais que s'ils ne pouvoient lui fournir les vivres necessaires pour sa subsistance & pour celle de ses gens, il s'en iroit chez leurs voisins, qui lui en fourniroient en payant, & qu'en échange il leur laisseroit le forgeron, qu'il avoit amené pour raccommoder leurs haches, & tous les autres instrumens, que nous autres Européens leur donnerions à l'avenir. Les Sauvages accorderent au Sieur de la Salle ce qu'il leur demandoit, & nous fimes alliance avec eux.

Pour rendre ferme & inviolable cette Alliance que nous contractions avec les Illinois, il nous fallut prendre plusieurs précautions necessaires. Un des Chefs des Sauvages Maskoutens nommé Monso, nous vint traverser le soir même de nous arrivée. Nous apprîmes, qu'il étoit envoié par d'autres que par ceux de sa Nation, & qu'il avoit avec lui quelques Miamis & de jeunes gens, qui avoient apporté des chaudieres, des haches, de couteaux,

&

& d'autres denrées. On l'avoit choisi pour cette Ambassade plutôt qu'un autre, parce que les Illinois avoient plus de créance en lui qu'aux autres Miamis. Et en effet les Illinois n'avoient point été en guerre avec les Maskoutens. Il cabala donc toute la nuit, disant que le Sieur de la Salle n'étoit qu'un brouillon, qu'il étoit ami des Iroquois, & qu'il ne venoit chez eux, que pour dévancer leur Ennemis; qu'ils alloient venir de tous côtez avec les Européens qui étoient en Canada pour détruire leur Nation Il leur fit des presens de tout ce qu'il avoit aporté, & leur dit même, qu'il venoit de la part de quelques Canadiens, qu'il leur designa.

Ce Conseil se tint la nuit, que les Sauvages choisissent ordinairement pour traiter de leurs affaires secretes, & l'Ambassadeur se retira la même nuit. On trouva le lendemain les Chefs des Illinois tout changez. Ils étoient pleins de froideur & de défiance, & paroissoient même machiner quelque chose contre nous. Cela nous fit beaucoup de peine: mais le Sieur de la Salle, qui avoit gagné l'un des Chefs de ce peuple

par

par des presens, aprit de lui le sujet de ce changement. Cela lui donna le moyen de dissiper adroitement leurs soupçons.

Non seulement donc nous trouvâmes les moiens de r'assurer cette Nation; mais dans la suite nous des-abusâmes encore les Maskoutens, & les Miamis. Nous fîmes même une Alliance entre ces derniers & les Illinois, qui subsista pendant tout le temps que nous fûmes sur le lieu.

CHAPITRE XXXII.

Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort.

PEndant que nous demeurions parmi cette Nation, le nommé Nikanape frere de Chassagoüasse, le plus considerable des Capitaines Illinois, lequel étoit absent, nous invita tous à un Festin. Lors que tout le monde fût assis dans la Cabanne, Nikanapé prit la parole, & nous fit un discours bien différent de celui de leurs Anciens à nôtre

nôtre arrivée. Il dit donc, qu'il ne nous avoit pas tant conviez pour nous faire bonne chere, que pour nous guérir l'esprit de la fantaisie que nous avions de décendre le Meschasipi, c'est à dire la grande Riviere, jusqu'à la Mer. Il assuroit que personne ne l'avoit entrepris sans y perir; que ses bords étoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui nous accableroient sans doute par leur nombre, quelque valeur & quelques armes que nous pussions avoir; que ce Fleuve étoit plein de Monstres, de Tritons, de Crocodiles & de Serpens; que suposé que la grandeur de la Barque, que nous allions faire pour cela, nous garentit de tous ces dangers, il y en avoit un autre absolument inévitable. C'étoit, que le bas du Meschasipi étoit plein de Sauts & de précipices, qui étant joints à la rapidité du courant nous feroient perir sans ressource; que tous ces rapides & ces précipices aboutissoient à un gouffre, où cette Riviere se perdoit sous terre, sans qu'on seût ce qu'elle devenoit.

Il joignit à tout cela tant de circonstances, & prononça son discours si sérieu-

rieusement, & avec tant de marques d'affection, que nos gens, qui n'étoient pas accoutumez aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue des Illinois, en furent ébranlez. Nous remarquâmes leur apprehension sur leurs visages, qui paroissoient tout effrayez: mais comme ce n'est pas la coûtume d'interrompre les Sauvages, quand ils parlent, & que même en le faisant nous eussions augmenté l'inquiétude de nos gens, nous lui laissâmes paisiblement achever son discours, apres quoi nous lui répondimes sans faire paroitre aucune émotion.

Nous lui dîmes, que nous lui étions bien obligez des avis qu'il nous donnoit, & que nous acquerrions d'autant plus de gloire, que nous aurions trouvé de grandes difficultez à surmonter; que nous servions tous le grand Maître de la vie des hommes & de nos Chefs; qu'il commandoit à la mer, & à tout le monde; que nous nous estimerions heureux de mourir en portant le nom du grand Capitaine du Ciel, & de celui qui nous avoit envoiez jusques au bout de la terre; que nous croyions que tout ce qu'il nous avoit dit,

dit, étoit une invention de ſon amitié pour nous empêcher de quitter ſa Nation; qu'il ſe pouvoit faire que tout cela ne fut que l'artifice de quelque méchant eſprit, qui leur avoit donné de la défiance de nos deſſeins; que nos deſſeins étoient pleins de ſincerité, & que ſi les Illinois avoient une véritable amitié pour nous, ils ne devoient pas nous diſſimuler les ſujets de leur inquiétude, afin que nous puſſions les ſatisfaire; qu'autrement nous aurions lieu de croire que l'amitié qu'ils nous témoignoient à nôtre arrivée n'étoit qu'une amitié feinte & pleine de diſſimulation. Nikanapé demeura ſans repartie, & nous preſentant à manger il changea de diſcours.

Après le repas nôtre Truchement ayant été bien inſtruit reprit la parole, & dit à ceux qui étoient preſens, que nous n'étions pas ſurpris, que leurs voiſins devinſſent jaloux des commoditez qu'ils recevoient du commerce qu'ils alloient avoir avec nous, ni qu'ils leur fiſſent des raports à nôtre desavantage: mais qu'il s'étonnoit de ce qu'ils y donnoient créance ſi facilement, & de ce qu'ils nous cachoient la verité,

puis

puis que nous leur avions communiqué franchement & ſincerement tous nos deſſeins.

Nous ne dormions pas, mon Frere, ajouta t'il en s'adreſſant à Nikanapé, lors que Monſo vous a parlé la nuit en cachette à nôtre desavantage, & quand il vous a dit, que nous étions les Eſpions des Iroquois. Les preſens, qu'il vous a faits pour vous perſuader ſes menſonges ſont encore cachez dans cette cabanne. Pourquoi a-t'il pris la fuite auſſitôt après qu'il vous a eu parlé? Pourquoi ne ſe montroit il pas de jour s'il n'avoit que des veritez à dire? N'as-tu pas veu, qu'à nôtre arrivée nous avons pu tuer tes neveux, & que dans la confuſion, où ils étoient, nous euſſions pu faire ſeuls ce qu'on te veut perſuader, que nous executerions avec l'aſſiſtance des Iroquois après que nous nous ſerons établis chez toi, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation? A l'heure que je parle, ces guerriers qui ſont ici avec moi, ne pourroient ils pas vous égorger tous tant que vous êtes d'Anciens, pendant que vos jeunes gens ſont à la chaſſe? Ne ſais-tu pas que les Iroquois que tu crains, ont ſou-

vent éprouvé nôtre valeur ? qu'ainsi nous n'aurions pas besoin de leur secours, si nous avions dessein de te faire la guerre.

Mais pour te guerir entierement l'esprit, cours après cet imposteur. Nous l'attendrons ici pour le convaincre, & pour le confondre. Comment nous connoit il lui, qui ne nous a jamais veu? Comment peut il savoir les complots, que nous avions faits avec les Iroquois, qu'il connoit aussi peu que nous? Regarde nôtre équipage. Ce ne sont que des outils & des marchandises, qui ne nous peuvent servir qu'à faire du bien, & qui ne sont propres ni pour les attaques, ni pour les retraites.

Ce discours les émut, & les obligea de faire courir après Monso pour le ramener. Mais la neige qui tomba la nuit en abondance, & qui couvrit les pistes, empêcha qu'on ne le put joindre. Cependant nos gens qui avoient été épouvantez, ne furent pas tout à fait guéris de leurs craintes mal-fondées. Six d'entr'eux, qui étoient de garde, & entr'autres deux Scieurs de long, sans lesquels nous ne pouvions faire de Barque pour aller à la Mer, & qui

qui avoient été corrompus d'ailleurs à Missilimakinak, s'enfuirent la nuit suivante, & enlevérent ce qu'ils crurent leur devoir être necessaire : en quoi il est vrai de dire, qu'ils s'exposerent à un danger de perir, beaucoup plus certain que celui qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle voiant que ces six Deserteurs n'avoient laissé dans leur Cabanne qu'un seul homme, qui leur étoit suspect, commanda au reste de nos gens, afin d'empêcher le mauvais effet que cette desertion pourroit produire dans l'esprit des Illinois, de dire que leurs Camarades étoient partis sans son ordre, & qu'il auroit bien pu les faire poursuivre, & les punir pour en faire un exemple ; mais qu'il ne vouloit pas faire connoitre aux Sauvages le peu de fidelité de nos hommes. Nous exhortâmes les autres à être plus fideles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extremitez par la crainte des dangers que Nikanapé leur avoit faussement exaggerez : nous leur dîmes que le Sieur de la Salle ne prétendoit mener avec lui que ceux qui l'accompagneroient volontairement ; qu'il leur don-

noit parole de laiſſer aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada, où ils pourroient aller en Canot ſans courir aucun riſque; qu'ils ne pouvoient l'entreprendre alors qu'avec un peril manifeſte de la vie, & qu'une retraite ſemblable les couvriroit d'une éternelle confuſion de l'avoir lachement abandonné par une conſpiration, qui ne pourroit pas demeurer impunie, lors qu'ils ſeroient en Canada.

Le Sieur de la Salle tacha ainſi de r'aſſurer ſes gens: cependant il connoiſſoit leur inconſtance. Diſſimulant donc le chagrin qu'il avoit de leur peu de courage, il reſolut de les éloigner des Sauvages afin de couper le chemin à de nouvelles ſubornations. Mais afin de les y faire conſentir ſans murmure, il leur dit, qu'ils n'étoient pas tout à fait en ſeureté parmi les Illinois; que d'ailleurs un pareil ſéjour les expoſoit aux attaques des Iroquois; que peut être ces Barbares viendroient attaquer les Illinois avant l'hyver, & que ces derniers n'étoient pas capables de leur reſiſter; que ſelon toutes les apparences ils s'enfuiroient au premier choc; que les Iroquois ne pouvant les attraper, parce

que

que les Illinois courent beaucoup plus vite qu'eux, ils déchargeroient leur furie ſur nous ; que nôtre petit nombre ſeroit incapable de faire tête à ces Barbares ; qu'il n'y avoit qu'un ſeul remede, qui étoit de ſe fortifier dans quelque poſte facile à defendre ; qu'il y en avoit un de cette ſorte près du Village ; où ils ſeroient à couvert des inſultes des Illinois, & de l'attaque de ces autres Barbares ; que nous ne pourrions pas y être forcez, & que eela même les empêcheroit de nous attaquer.

Ces raiſons, & pluſieurs autres ſemblables que je leur déduiſis les perſuaderent, & les engagérent à entreprendre de bonne grace la conſtruction d'un Fort. On choiſit une place propre à cela diſtante de quatre journées du grand Village des Illinois en décendant vers le Fleuve Meſchaſipi.



CHAPITRE XXXIII.

Réflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit qu'on pouvoit esperer de leur conversion.

IL est bon d'observer ici, qu'il y a des Miamis situez au Sud-Oüest du fond du Lac des Illinois. Ils habitent sur le bord d'une Riviere assez belle, qui est environ à quinze lieuës dans les terres, à quarante & un dégré de latitude Septentrionale. La Nation des Maskoutens & celle des Outoüagamis demeurent environ à quarante trois degrez de latitude sur le bord de la Riviere appellée Melleoki, qui se décharge assez près de leur Village dans le Lac des Illinois. Du côté de l'Oüest on trouve les Kikapous & les Ainoves qui ont deux Villages. A l'Oüest de ces derniers au haut de la Riviere de Chécagoumenant il y a un autre Village d'Illinois Cascaschia situé à l'Oüest du fond du même Lac, tirant un peu à Sud-Oüest environ les 41. degrez de latitu-

latitude. Les Authoutantas & Maſ-koutens Nadoüeſſiouz demeurent à cent trente lieuës des Illinois dans trois grands Villages bâtis proche d'une Riviere, qui ſe dêcharge dans le Fleuve Meſchaſipi. Du côté de l'Oüeſt au deſſus de la Riviere des Illinois & vis à vis de l'embouchure de Ouïſconſin, il y a une autre Riviere, qui ſe décharge dans le même Fleuve. Nous parlerons encore dans la ſuite de pluſieurs autres Nations.

La plûpart de tous ces Sauvages, & ſur tout les Illinois, font leurs cabannes de nattes de jonc plat, doublées & qui ſont couſues enſemble. Ils ſont de grande ſtature, forts & robuſtes, adroits à l'Arc & à la Fleche. Ces derniers n'avoient point encore d'armes à feu. Nous en avons donné à quelques-uns. Ils ſont errans, pareſſeux, craintifs, libertins, & preſque ſans reſpect pour leurs Chefs. Ils ſont avec cela coleres, & grands larrons.

Leurs Villages ne ſont fermez d'aucunes paliſſades, parce qu'ils n'ont pas aſſez de cœur pour les defendre. Ils fuient à la premiere nouvelle qu'ils aprennent de l'armée ennemie. La bonté & la fertilité de leurs Campagnes

leur fourniſſent tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Ils n'ont l'uſage des inſtrumens & des armes de fer que depuis que nous y avons été. Outre l'Arc & la Fleche ils ſe ſervent encore en guerre d'une eſpece de demi-pique, & d'une Maſſuë de bois.

Les Hermaphrodites ſont en grand nombre parmi eux. Ils ont ordinairement pluſieurs femmes, & prennent ſouvent toutes les Sœurs, diſant qu'elles s'accordent mieux que des étrangeres. Cependant ils en ſont ſi jaloux, qu'ils leur coupent le nez ſur le moindre ſoupçon, & ils ſont impudiques juſqu'à tomber dans le peché qui eſt contre nature. Ils ont des garçons, à qui ils donnent l'équipage de filles, parce qu'ils les emploient à cet abominable uſage. Ce garçons ne s'occupent qu'à des ouvrages de femmes, & ne ſe mêlent ni de la chaſſe ni de la guerre. Ils ſont fort ſuperſtitieux, quoi que ſans aucun culte de Religion. Au reſte ils ſont grands joueurs, comme ſont tous les Sauvages que j'ai pu connoitre dans l'Amerique.

Comme il y a dans certains endroits pierreux de leur pays quantité

de

de ſerpens, qui les incommodent beaucoup, ces Barbares connoiſſent auſſi pluſieurs herbes propres à guerir des morſures de ces reptiles, & l'uſage ne eſt beaucoup plus aſſuré que celui de la Theriaque & de l'Orvietan. Quand ils ſe ſont frottez de ces herbes ils jouent impunément avec ces inſectes, quelques venimeux qu'ils ſoient. Ils les font même entrer fort ſouvent bien avant dans leur gorge.

Ils vont tous nuds en été, excepté qu'ils ſe couvrent les pieds d'une eſpece de ſouliers qu'ils font avec des peaux de bœufs. En hyver le froid eſt aſſez picquant dans leurs campagnes, quoi qu'il ne dure pas long-temps: mais ils s'en garentiſſent par le moien des peaux de bêtes ſauvages, qu'ils paſſent, & peignent fort proprement, dont ils ſe font des couvertures & une eſpece de robbe.

Pour ce qui eſt des converſions qu'on peut faire de ces peuples à l'Evangile, on ne ſauroit faire aucun fond ſur eux. Ces Sauvages, de même que tous ceux de l'Amerique ſont fort peu diſpoſez aux lumieres de la foi, parce qu'ils ſont brutaux & ſtupides, & que leurs

mœurs sont extrémement corrompues, & opposées au Christianisme. Il faudra donc bien du temps pour les rendre capables de recevoir nos veritez. J'en ai trouvé quelques uns, qui étoient d'une humeur assez docile. Le Pere Zenobe a batizé quelques enfans moribons parmi ces Barbares, & deux ou trois personnes adultes mourantes, qui lui témoignerent quelque disposition pour cela. Ces peuples se seroient laissés batiser autant comme on l'auroit voulu, mais sans aucune instruction préalable, & sans aucune connoissance de la nature & de l'efficace du Sacrement, parce qu'ils sont fort grossiers, & qu'ils n'ont point d'attention aux véritez qu'on leur préche.

Le Pere Zenobe avoit trouvé deux Sauvages, qui s'étoient attachez à lui, & qui lui avoient promis de le suivre par tout. Il crut qu'ils lui tiendroient parole, & que par ce moien il s'assureroit de la validité de leur baptême: mais cela n'a servi dans la suite, qu'à lui faire naître des scrupules sur ce sujet, parce qu'il aprit qu'un Sauvage nommé Chassagoüache qui avoit été baptizé, étoit mort entre les mains des

des Jongleurs, abandonné aux superstitions de son pays, & que par consequent il étoit *duplo filius gehennæ*; car ce malheureux ayant profané son baptême par les crimes infâmes, auxquels il s'abandonna dans la suite, méritoit sans doute d'être chatié doublement dans l'autre vie.

CHAPITRE XXXIV.

Construction d'un Fort, que nous fîmes bâtir sur la Riviere des Illinois nommé Chécagou par ces Barbares, & par nous le Fort de Crevecœur, ensemble la fabrique d'une nouvelle Barque pour décendre à la Mer.

IL faut remarquer ici que quelque hyver qu'il fasse dans les Contrées de ce charmaut Pays des Illinois, il ne dure que deux mois tout au plus. Et en effet le 15. de Janvier il survint un grand degel qui rendit la Riviere libre au dessous du Village où nous étions. Nous nous trouvâmes donc tout d'un coup comme dans une espece de prin-

 temps.

temps. Le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner, & nous nous rendîmes en Canot au lieu que nous allions choisir pour travailler à ce Fort.

C'étoit un petit tertre éloigné d'environ deux cens pas du bord de la Riviere, laquelle s'étendoit jusqu'au pied du tertre dans le temps des pluyes. Deux ravînes larges & profondes fortifioient les deux autres côtez de cette petite éminence. On acheva de retrancher une partie du quatriéme côté par un fossé, qui joignoit ensemble les deux ravines. On fit border leur talus exterieur, qui lui servoit de contrescarpe par des chevaux de frize, & ensuite on escarpa cette eminence de tous côtez. On en fit soutenir la terre, autant qu'il étoit necessaire, par de fortes pieces de bois & par des madriers.

On fit faire le logement à deux des Angles de ce Fort, afin que nous gens fussent toujours prests en cas d'attaque. Les Peres Gabriel, Zenobe & moy nous logeâmes dans une cabane couverte de planches, que nous ajustâmes avec nos Ouvriers. Nous nous y retirions aprés le travail avec tout nôtre monde pour la priere du soir, de mê-

me que nous nous y trouvions le matin pour le même ſujet : mais nous ne pouvions plus dire la meſſe, parce que le vin que nous avions fait des gros raiſins du pays avoit manqué. Nous nous contentions de chanter les Veſpres les jours de feſtes, & les dimanches, & nous faiſions la prédication aprés les prieres du matin. On mit la forge le long de la courtine, qui regardoit le bois. Le Sieur de la Salle ſe poſta au milieu du Fort avec le Sieur de Tonty, & on fit abattre du bois pour en faire du charbon pour la forge.

Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, nous penſions ſans ceſſe à nôtre grande découverte. Nous voyions, que la conſtruction de la Barque étoit fort difficile, parce que nos cieurs de long avoient deſerté. On s'aviſa donc de dire à nos gens, que s'il y avoit parmi eux quelqu'un qui fut de bonne volonté, & qui voulût eſſayer de faire des planches de bordage, on eſperoit d'en venir à bout; qu'il faudroit un peu plus de peine & de temps; mais qu'au pis aller, on en ſeroit quitte pour en gâter quelques unes.

Deux de nos hommes s'offrirent de s'y employer. On en fit l'essay. Ils reussirent assez bien, quoi qu'ils n'eussent jamais travaillé à de pareils ouvrages. On fit donc commencer une Barque de quarante deux pieds de quille, & de douze de large. On s'occupa à cela avec tant d'empressement, que nonobstant les travaux du Fort, qu'on nomma de Crevecœur à cause du chagrin, que nos deserteurs nous avoient donné, le bordage fût scié, tout le bois de la Barque prest, & la Barque dressée jusqu'au cordon le premier du Mois de Mars.

J'ai deja remarqué, que l'hyver qui n'est pas grand dans le païs des Illinois, n'y est pas plus froid qu'en Provence: cependant en l'année 1680. la neige dura plus de vingt jours. Cela surprit les Sauvages, qui n'avoient jamais experimenté un hyver si rude: ainsi le Sieur de la Salle & moy nous nous vimes exposez à de nouvelles fatigues, qui peut être sembleront incroiables à ceux, qui n'ont point d'experience des grands Voiages, & des nouvelles Découvertes.

Cependant le Fort de Crevecœur étoit

étoit presque achevé. On avoit preparé tout le bois necessaire pour nôtre Barque: mais nous n'avions ni cordages ni voiles, & nous n'avions pas même assez de fer. Nous n'aprenions aucune nouvelle de nôtre Vaisseau le Griffon, ni de ceux qu'on avoit envoiez pour s'informer de ce qu'il étoit devenu. L'Eté s'aprochoit, & si nous attendions encore quelques mois inutilement, nôtre entreprise étoit retardée d'une année, & peut-être de deux ou trois, parce que nous étions loin du Canada; qu'ainsi il nous étoit impossible de donner les ordres aux affaires, ni d'amasser les choses dont nous avions besoin. Pour ce qui estoit de retourner au Fort de Frontenac, nous en étions à quatre ou cinq cens lieues, qu'il falloit traverser par terre, & même dans les neiges, à quoi il n'y avoit point d'aparence.

Le Sieur de la Salle ne voiant point revenir le Gryphon, & n'aprenant aucunes nouvelles de ceux qu'il avoit envoyez au devant de ce vaisseau, ne se rebuta point cependant de toutes ces difficultez. Son courage passa par dessus, & sans s'embarasser d'un si long & si pé-

nible

nible voiage, il l'entreprit & en fit une partie avec deux grandes Raquettes aux pieds de peur d'enfoncer dans les neiges.

Dans cette extremité d'affaires nous prîmes tous deux une resolution aussi extraordinaire qu'elle étoit difficile à executer: moi d'aller en Canot avec deux hommes dans des pays inconnus, où on étoit à tout moment dans un tres grand danger de la vie: lui d'aller à pied jusqu'au Fort de Frontenac avec trois hommes, qui l'accompagnoient, sans avoir d'autre moien de subsister non plus que moi, que de ce que nous pourions tuer de bêtes fauves avec le fusil, & sans avoir d'autre boisson que l'eau, que nous trouverions sur nôtre route. Mais il y avoit cette difference entre le Sieur de la Salle & moi, que les quatre où cinq nations, par lesquelles il devoit passer connoissoient les Européens qui sont en Canada, parce qu'elles avoient commerce avec eux, & qu'au contraire ceux où j'allois à plus de six ou sept cens lieues des Illinois, n'avoient jamais veu d'Européens. Cependant toutes ces difficultez ne nous étonnerent ni l'un ni l'autre. Toute

nôtre

nôtre peine étoit ſeulement de trouver parmi nos gens des hommes aſſez hardis pour nous accompagner, & d'empécher, que les autres, qui étoient déja fort ébranlez, ne deſertaſſent après notre départ.

CHAPITRE XXXV.

Recit de ce qui ſe paſſa avant le départ de l'Auteur pour ſa nouvelle Découverte, avec le retour du Sieur de la Salle au Fort de Frontenac, & les inſtructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meſchaſipi.

AVant nôtre départ nous trouvâmes heureuſement le moien de deſabuſer nos gens des fauſſes impreſſions que les Illinois leur avoient données à la ſollicitation de Monſo Capitaine des Maskoutens. Quelques Sauvages des pays éloignez arrivérent au Village des Illinois, & l'un d'eux nous aſſura de la beanté du Fleuve Meſchaſipi. Nous en fûmes encore inſtruits par pluſieurs autres Sauvages: mais un Illinois nous ajouta

ajouta en particulier & fort en ſecret, que ce Fleuve étoit navigable. Cependant ce récit ne ſuffiſoit pas pour deſabuſer nos gens. Afin donc de les r'aſſurer entierement, nous entreprimes de le faire avouer aux Illinois, quoi que nous euſſions apris qu'ils avoient reſolu dans un Conſeil qu'ils avoient tenu ſecretement, de nous dire toujours la même choſe. Il s'en preſenta peu de temps après une occaſion tout à fait favorable.

Un jeune guerrier Illinois, qui avoit fait des priſonniers du côte du Sud, avoit devancé ſes camarades. Il paſſa à nôtre chantier, & on lui donna du blé d'Inde à manger. Comme il revenoit du bas de ce Fleuve, dont nous fimes ſemblant d'avoir quelque connoiſſance, ce jeune homme nous en fit une Carte aſſez exacte avec du charbon. Il nous aſſura, qu'il avoit été par tout avec ſa Pirogue, qui eſt un Canot de bois creuſé avec du feu, qu'il n'y avoit juſques à la Mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ni Saut ni rapide: mais que parce que ce Fleuve devient fort large en aprochant de ſon embouchure, il y avoit

en

en quelques endroits des battures de sable, & au milieu des canaux fort profonds, & de la vase, qui en barroit une partie. Il nous dit aussi le nom de plusieurs Nations, qui habitent sur son rivage, & de diverses Rivieres qu'il reçoit.

J'écrivis toutes ces choses, & je pourray bien en faire le recit plus au long dans cet Ouvrage. Nous le remerciâmes par un petit present que nous lui fimes, de ce qu'il nous avoit découvert la verité, que les principaux de sa Nation nous avoient déguisée. Il nous pria de ne leur rien temoigner de ce qu'il avoit dit, & on lui donna une hache pour lui fermer la bouche à la maniere des Sauvages, quand ils veulent recommander le secret.

Le lendemain au matin après les prieres publiques nous allâmes au Village, où nous trouvâmes les Illinois assemblez dans la Cabane d'un des plus considerables de la Nation, qui leur faisoit festin d'un Ours. C'est un mets dont ils font beaucoup de cas. Ils nous firent placer au milieu d'eux sur une belle natte de jonc, qu'ils nous presentérent. Nous leur fimes dire par un

de nos hommes, qui ſavoit la langue, que nous voulions leur aprendre, que celui qui a tout fait, que nous appellions le grand Maître de la vie, prenoit un ſoin particulier de nous inſtruire de l'état du Meſchaſipi, que nous étions en peine d'en connoitre la verite, depuis qu'ils avoient voulu nous perſuader, que la navigation en étoit impoſſible. Après cela nous ajoutâmes tout ce que nous avions apris le jour precedent ſans faire connoitre en aucune maniere le moien par lequel nous en avions été inſtruits.

Ces Barbares crurent que nous avions apris toutes ces choſes par quelques voies extraordinaires. Après s'être fermé la bouche avec la main, ſelon leur maniere de témoigner leur admiration, ils nous dirent, que la ſeule envie qu'ils avoient d'arrêter nôtre Capitaine avec les robbes griſes, ou les pieds nuds, comme les Sauvages ont accoutumé d'appeller nos Religieux de S. François, pour reſter avec eux, les avoit obligez de nous cacher la verité. Ils nous avouérent donc tout ce que nous avions apris du jeune Guerrier, & depuis cela ils ont perſiſté

ſiſté dans les mêmes ſentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos gens, & ils en furent entierement delivrez par l'arrivée de pluſieurs Oſages, Cikaga, & Akanſa, qui étoient venus du Sud pour nous voir, & pour troquer avec nous des haches contre des Pelleteries qu'ils avoient aportées. Ils nous dirent tous, que le Fleuve Meſchaſipi étoit navigable par tout juſques à la Mer, & que nôtre arrivée étant publiée toutes les Nations du bas Fleuve viendroient nous danſer le Calumet de paix pour entretenir une bonne correſpondance avec nous, & pour faire commerce avec nôtre monde.

Les Miamis arrivérent en même temps ; & danſerent le Calumet de paix aux Illinois. Ils firent donc alliance avec eux contre les Iroquois leurs plus implacables ennemis. Le Sieur de la Salle leur fit quelques preſens afin de les unir plus fortement enſemble.

Nous nous trouvions alors trois Miſſionnaires Recollets avec le petit nombre d'Européens, qui étoient au Fort de Crevecœur, & nous n'avions plus

plus de vin pour celebrer la Messe. Le Pere Gabriel, qui avoit besoin de soulagement à cause de son grand âge, témoigna qu'il resteroit seul tres volontiers avec ceux de nos gens qui demeureroient dans le Fort. Le pere Zenobe, qui avoit souhaité la grande mission des Illinois, lesquels étoient au nombre de sept à huit mille ames, s'ennuyoit parmi ce peuple. Il ne pouvoit se façonner aux manieres importunes des Sauvages avec lesquels il demeuroit.

Nous en parlâmes au Sieur de la Salle, qui fit présent de trois haches à l'hôte de ce Religieux nommé Omahouha, c'est à dire Loup. Cet homme étoit le Chef d'une famille ou Tribu. Il le fit afin qu'il eut soin de ce bon Pere, qui logeoit chez lui, & qu'Omahouha paroissoit l'aimer comme l'un de ses enfans. Ce Religieux, qui n'étoit qu'à une demi-lieue du Fort, vint nous temoigner son chagrin, & nous representa, qu'il ne pouvoit se façonner aux manieres de ces Barbares, quoi qu'il eût déja apris leur langue en partie.

J'offris de prendre sa place de Mission, pourvu qu'il voulût prendre la

mien-

mienne, qui étoit d'aller vers ces Nations avancées, que nous ne connoissions, que par ce que les Sauvages nous en avoient dit, ce qui étoit fort superficiel. Cela donna à penser au Pere Zenobe, lequel enfin aima mieux rester avec les Illinois, dont il avoit quelque connoissance, que de s'exposer à des dangers presque assurez parmi des peuples inconnus.

Le Sieur de la Salle laissa le Sieur de Tonty pour Commandant au Fort de Crevecœur avec le reste de nos Soldats, & les Charpentiers, qui travailloient à la construction de cette Barque, que nous destinions à décendre jusques à la Mer. Nous prétendions commencer ce Voiage par la Riviere des Illinois, qui perd son nom dans le Fleuve Meschâsipi. Au reste nous esperions de nous garantir des Fleches des Sauvages, qui pourroient nous attaquer, parce que nous avions dessein de revétir cette Barque d'une espece de parapet. Le Sieur de la Salle laissa audit Sieur de Tonsy de la poudre, du plomb, un Forgeron, des fusils, & d'autres Armes pour se defendre, au cas que les Iroquois le vinssent attaquer

taquer : & avant que de retourner au Fort de Frontenac, où il vouloit aller quérir du renfort, des cables, & des agrets pour cette barque, il la vit élever jusques an cordon.

Il ne savoit comment me disposer à aller decouvrir par avance la route qu'il seroit obligé de suivre pour se rendre à ce Fleuve Meschasipi à sonr retour de Canada. J'avois un abcés à la bouche, qui supuroit tous les jours depuis un an & demi, quoi que sans puanteur : ce qui fit que je lui temoignay la repugnance que j'avois à faire le voiage dont il s'agissoit, & je lui dis, que j'avois besoin d'aller en Canada pour me faire traiter. Il me repondit, que si je refusois d'aller, il ne manqueroit pas d'écrire à mes Superieurs, que j'avois empeché le bon succés de nos Missions nouvelles.

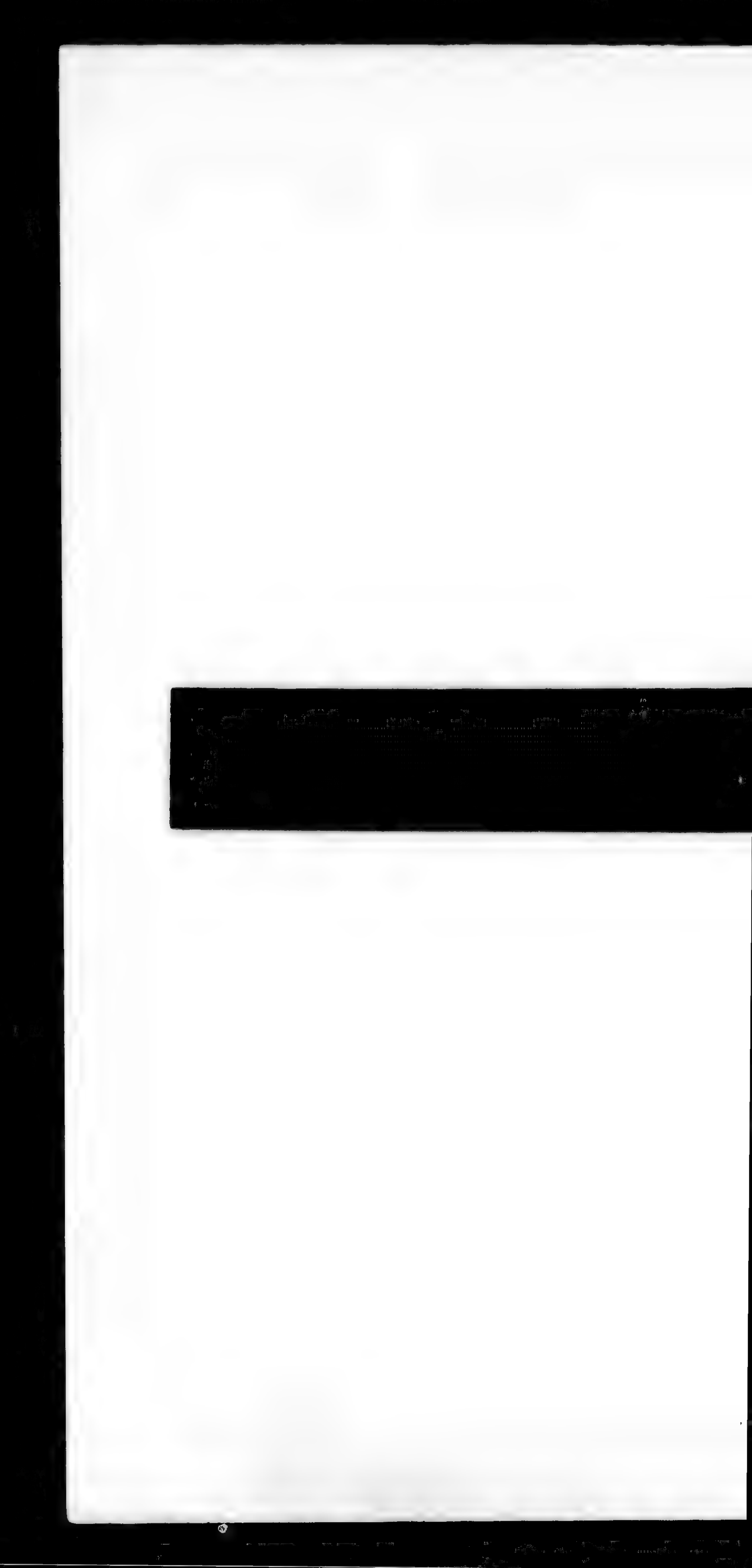
Le bon Pere Gabriel de la Ribourde, qui avoit été mon Pere Maitre de noviciat dans nôtre Convent de Bethune au pays d'Artois, me pria de passer outre nonobstant mon incomodité, disant, qde si je mourois dans cette entreprise; Dieu seroit un jour glorifié de nos Travaux Apostoliques.

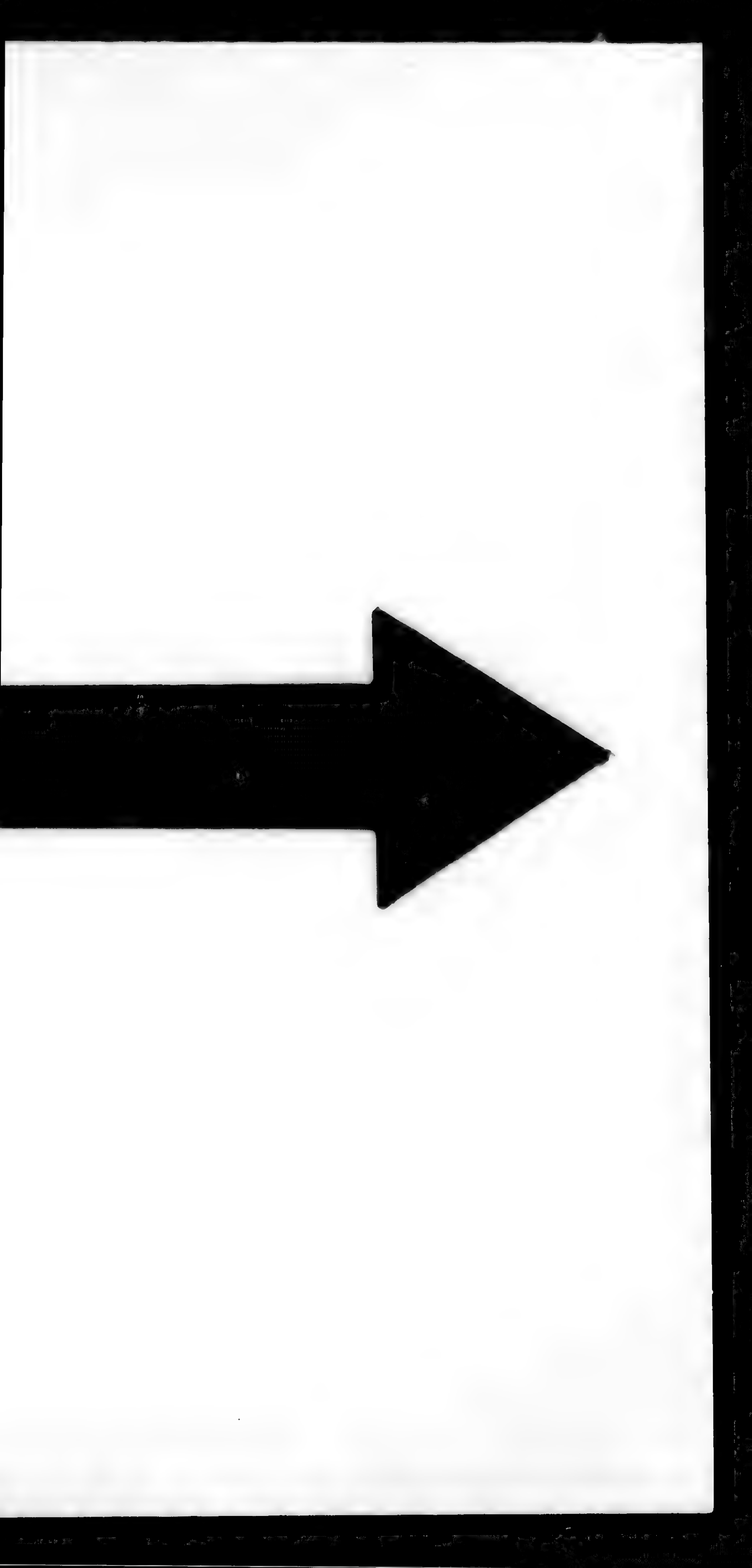
Il

Il eſt vrai, mon Fils, ajoutoit ce vénérable Vieillard, qui avoit blanchi en vivant pendant quarante ans dans l'auſterité de la pénitence, que vous aurez des monſtres à vaincre, & des précipices affreux à paſſer dans cette entrepriſe, qui demande la force & le courage des plus robuſtes. Vous ne ſavez pas un mot de la langue de ces peuples, que vous allés tacher de gagner à Dieu: mais prenés courage, vous remporterez autant de victoires, que vous recevrez de combats.

Conſiderant donc que ce bon Vieillard avoit bien voulu me venir ſeconder à ſon âge dans la ſeconde année de notre découverte, eſperant auſſi d'établir le Regne de Jeſus-Chriſt crucifié parmi des peuples barbares & inconnus, & voiant d'ailleurs, qu'étant l'unique héritier d'une Maiſon noble de Bourgogne il avoit bien voulu ſacrifier tout cela à l'honneur de la Miſſion; j'entrepris ce dangereux voiage avec une entiere aſſurance, eſperant, que je pourrois m'établir parmi ces Barbares pour y annoncer l'Evangile.

Le Sieur de la Salle me voiant reſo-





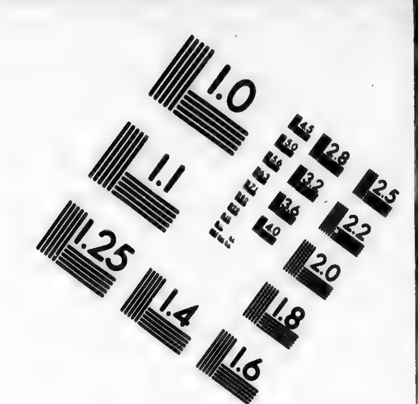
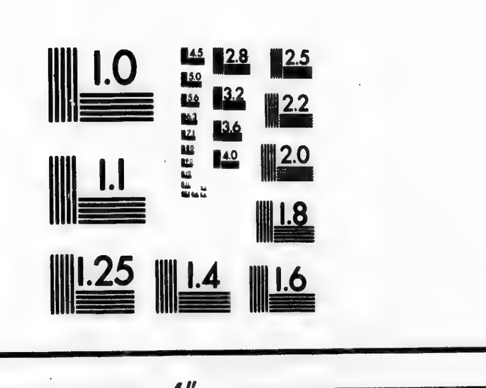


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

lu à cette entreprise, me dit, que je lui faisois un extréme plaisir. Dieu sait, s'il parloit alors selon son cœur. Quoi qu'il en soit, il me donna un Calumet de paix, & un Canot d'écorce avec deux hommes, dont l'un s'appelloit Antoine Auguel, surnommé le picard du Gay, & l'autre s'appelloit Michel Ako, natif du Poitou. Il chargea ce dernier de quelques marchandises destinées à faire des presens qui pouvoient valoir environ mille francs en ce pays là. Pour moi il me donna dix couteaux, douze aleines, un perit rouleau de tabac de Martinique, environ deux livres de rassade noire & blanche, & un petit pacquet d'aiguilles pour faire des presens aux Sauvages, ajoutant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pu.

On peut juger à ce détail de la force de mon équipage pour une entreprise comme la mienne. Je reçus la benediction du Pere Gabriel, & pris congé du Sieur de la Salle, après avoir embrassé tous nos gens, qui me vinrent conduire jusques au Canot. Le Pere Zenobe resta parmi les Illinois, & le bon Pere Gabriel finit ses adieux par ces paroles de

de l'Ecriture, *Viriliter age, & confortetur cor tuum*, portez vous courageusement, & que vôtre cœur ſoit fortifié.

CHAPITRE XXXVI.

Depart de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux Hommes, dont il a été parlé, pour ſe rendre aux Nations éloignées.

IL faut avouer qu'en conſiderant meurement les grands dangers auſquels j'allois m'expoſer parmi tant de Nations Barbares avec deux hommes ſeulement, tout autre que moi en auroit été fort ébranlé. Et en effet je n'euſſe pas été la dupe du Sieur de la Salle, qui m'expoſoit temerairement, ſi je n'euſſe mis toute ma confiance en Dieu, qui pouvoit donner un heureux ſuccez à nôtre découverte.

Nous partimes du Fort de Crevecœur le 29. de Fevrier de l'an 1680. & ſur le ſoir en deſcendant la Riviere des Illinois, nous rencontrames ſur nôtre

route plusieurs bandes de ces Sauvages, qui revenoient dans leurs Villages dans leurs pyrogues ou gondoles chargées de Taureaux sauvages, qu'ils avoient tuez à la chasse. Ils voulurent nous obliger de retourner avec eux, & nos deux Canoteurs furent fort ébranlez. Ils me disoient, que le Sieur de la Salle les exposoit à la boucherie.

Cependant ils n'oserent me quitter, parce qu'en s'en retournant, ils auroient été obligez de repasser par nôtre Fort, où on n'auroit pas manqué de les arrêter. Nous poursuivîmes donc nôtre Navigation le lendemain, & mes deux hommes m'avouerent le dessein qu'ils avoient eu de me laisser avec les Sauvages, disant que pour eux ils se seroient sauvez avec les marchandises; ajoutant aussi que le Sieur de la Salle leur devoit beaucoup plus que ces marchandises ne valoient. On peut juger quel beau presage je pouvois tirer de ce dessein.

La Riviere des Illinois, sur laquelle nous navigions est aussi profonde, & aussi large, comme je l'ay déja dit, que la Meuse à Namur. En deux autres endroits elle s'élargit jusques à un

quart de lieue. Elle eſt bordée de coteaux dont la pante eſt couverte de bois & de grands Arbres. Ces coteaux ſont éloignez d'une demi-lieue les uns des autres. Ils laiſſent entr'eux un terrain marécageux, & ſouvent inondé, ſurtout en automne, & au printemps. Cependant il ne laiſſe pas d'y croître de fort grands Arbres. Quand on eſt ſur ces côteaux, on découvre de belles prairies à perte de veue, garnies d'eſpace en eſpace de petits bois de haute futaye, qui ſemblent avoir été plantez exprès. Le courant de la Riviere n'eſt ſenſible que dans le temps des grandes pluïes, & elle eſt capable de porter en tout temps, pendant environ cent lieues de chemin, de grandes Barques depuis ſon embouchure juſqu'au Village des Illinois. Son cours va preſque toujours au Sud quart Sud-Oueſt.

Le 7. de Mars nous trouvâmes environ à deux lieuës de ſon embouchure une Nation appellée Tamaroa, ou Maroa, compoſée de deux cens familles. Ils voulurent nous mener à leur Village, ſitué à l'Oüeſt du Fleuve Miſchaſipi, à ſix ou ſept lieuës de l'embouchure de

cette Riviere des Illinois: mais mes deux Canoteurs esperant de faire un plus grand gain, aimerent mieux passer outre, suivant le conseil que je leur donnois: & en effet ils auroient été indubitablement volez par ces Sauvages. Ils voioient que nous portions du fer, & des Armes à leurs Ennemis, ce qu'ils ne vouloient pas souffrir: mais ils ne purent nous attraper dans leur pyrogues, ou Canots de bois creusé avec le feu, parce que ces Vaisseaux sont beaucoup plus lourds que ceux d'écorce, qui vont bien plus vîte que les leurs.

Ils depécherent quelques jeunes gens de leur troupe pour nous percer à coups de fleches dans quelque détroit de la Riviere: mais tout cela fut inutile. Nous reconnûmes quelque temps après le lieu de leur embuscade par le feu qu'ils y avoient allumé, & cela nous obligea de traverser promptement la Riviere. Nous gagnâmes l'autre bord, & nous nous campâmes dans une petite Ile, laissant nôtre Canot chargé sur le bord pendant la nuit, sous la garde d'un petit chien, afin qu'il nous eveillât, & que nous pussions nous embarquer plus promp-

promptement au cas que ces Barbares voulussent nous surprendre en passant la Riviere à nâge.

Après avoir evité ces Sauvages, nous arrivâmes bientôt à l'embouchure de la Riviere des Illinois, éloignée de cinquante lieuës du Fort de Crevecœur, & d'environ cent lieuës du grand Village de ces Barbares. Cette embouchure est située entre le 35. & le 36. degré de latitude, & par consequent à six vingt ou cent trente lieuës du Golfe de Mexique, selon nôtre conjecture; en quoi je ne comprens pas les détours, que le grand Fleuve Meschasipi peut faire jusqu'à la Mer.

A l'angle que cette Riviere des Illinois forme à son embouchure du côté du Sud, on voit un Rocher plat, escarpé d'environ quarante pieds de hauteur, propre à y bâtir un Fort. Du côté du Nord, vis à vis du Rocher tirant vers l'Oüest au delà du Fleuve, il y a des campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout. Elles paroissent toutes prêtes à être cultivées, & seroient sans doute très-avantageuses par les deux recoltes de grains qu'on y pourroit faire tous les ans. Elles tour-

niroient aiſément la ſubſiſtance à une Colonie.

Les glaces qui dérivoient du côté du Nord, nous retardérent juſques au 12. du mois de Mars dans le lieu où nous nous étions arrêtez. Mais cela ne dura pas longtemps, & nous continuames nôtre route en traverſant & en ſondant de tous côtez le Fleuve Meſchapi, pour voir s'il étoit navigable. On trouve trois petites Iles au milieu près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & ces Ilettes arrêtent les bois & les arbres, qui dérivent du Nord. Cela eſt auſſi cauſe qu'on trouve pluſieurs battures de ſable fort larges. Cependant les canaux y ſont aſſez profonds, & on y trouve aſſez d'eau pour porter de grandes Barques. Les grands batteaux plats y peuvent paſſer en tout temps.

Ce grand Fleuve Meſchaſipi va au Sud Sud-Oüeſt, & vient du Nord, & du Nord-Oüeſt. Il coule entre deux chaines de montagnes aſſez petites en cet endroit, qui ſerpentent comme ce Fleuve. En quelques lieux elles ſont aſſez éloignées des bords, de ſorte qu'entre les montagnes & le Fleuve il y a de gran-

grandes prairies, où l'on voit souvent paître des troupes de bœufs ou taureaux sauvages. En d'autres endroits des éminences laissent des espaces en demi-cercles, qui sont couverts d'herbes ou de bois.

Au delà de cette montagne, on decouvre à perte de veuë de grandes campagnes, que nous pouvons veritablement appeller les delices de l'Amerique. Ce grand Fleuve a presque par tout une demi-lieuë, & en quelques endroits une lieuë de large. Il est divisé par quantité d'Iles couvertes d'arbres, entrelassez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Dans cet endroit du côté de l'Ouest, il ne reçoit aucune Riviere considerable, que celle d'Otontenta, & une autre, qui vient de l'Ouëst Nord-Ouëst à sept ou huit lieuës du Saut de S. Antoine de Padoue, comme nous le verrons dans la suite.

C'est ici que je veux bien que toute la terre sache le mystere de cette découverte, que j'ai caché jusques à present pour ne point donner de chagrin au Sieur de la Salle, qui vouloit avoir seul toute la gloire & toute la connoissance la plus secrette de cette dé-

couverte. C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs personnes, lesquelles il a exposées pour empêcher qu'elles ne publiassent ce qu'elles avoient veu, & que cela ne nuisît à ses desseins secrets.

CHAPITRE XXXVII.

Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eu ci-devant de cacher les memoires qu'il avoit de cette découverte, & de ne les pas inserer dans sa Description de la Louisiane, touchant le bas du grand Fleuve Meschasipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait.

IL faut avouër qu'il est bien doux & bien agreable de repasser dans son esprit les fatigues & les travaux que l'on a essuïez. Je ne pense jamais qu'avec admiration, à l'extréme embarras où je me trouvai à l'embouchure de la Riviere des Illinois dans le Fleuve Meschasipi, n'ayant que deux hommes avec moi sans provision, hors d'état de nous defendre contre les insultes,

aux-

auxquelles nous étions ſans ceſſe expoſez, & cela dans le deſſein d'aller dans un pays inconnu, & parmi des Nations Barbares; Je n'y penſe dis-je jamais que je ne ſente une joie ſecrete en mon cœur de me voir échapé de tant de dangers, & heureuſement revenu d'un Voiage ſi dlfficile, & ſi perilleux.

Cette Riviere des Illinois ſe jette dans le Meſchaſipi entre le 36. & le 37. degré de latitude. Au moins cela me parut ainſi par mon obſervation dans le temps que j'y paſſai, quoi qu'on la mette ordinairement au 38. Ceux qui feront ce voiage ci-après auront plus de temps que je n'en eus pour en bien prendre les meſures, parce que je me trouvai envelopé par la conjoncture du temps dans de grandes & facheuſes affaires tant du côté du Sieur de la Salle, que de celui de ces deux hommes que j'avois avec moi, & qui devoient m'accompagner dans mon voiage.

J'étois aſſuré d'une maniere à n'en pouvoir douter, que ſi je deſcendois au bas du Fleuve Meſchaſipi, le Sieur de la Salle ne manqueroit pas de me décrier dans l'eſprit de mes Superieurs,

parce que je quittois la route du Nord, que je devois ſuivre ſelon ſa priere, & ſelon le projet que nous en avions fait enſemble. Mais d'ailleurs je me voiois à la veille de mourir de faim, & de ne ſavoir que devenir, parce que ces deux hommes qui m'accompagnoient, me menaçoient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, & d'emmener le Canot avec tout ce qui étoit dedans, ſi je les empêchois de deſcendre vers les Nations qui habitent au bas de ce Fleuve.

Me voiant donc dans cet embaras, je crus, que je ne devois point héſiter ſur le parti que j'avois à prendre, & que je devois préferer ma propre conſervation à la paſſion violente qu'avoit le Sieur de la Salle de jouir ſeul de la gloire de cette découverte. Nos deux hommes me voiant donc reſolu de les ſuivre par tout, me promirent une entiere fidelité : ainſi après nous être donné la main pour nôtre aſſurance mutuelle, nous nous mimes en chemin pour commencer nôtre voiage.

Ce fut le 8. de Mars de l'an 1680. que nous nous embarquâmes dans nôtre Canot, après avoir fait nos prieres ordinaires;

naires ; & nous continuames ainsi nos devotions accoûtumées du soir & du matin selon l'usage pratiqué parmi nous. Les glaces qui descendoient sur le Fleuve en cet endroit nous incommoderent beaucoup, parce que nôtre Canot d'écorce n'y pouvoit resister. Cependant nous gagnions toûjours quelque distance commode pour nous échaper entre les glaçons, & nous arrivâmes après environ six lieuës de chemin à la Riviere d'une nation, que l'on appelle les Osages, & qui demeurent vers les Missorites. Cette Riviere qui vient de l'Occident, nous paroissoit presque aussi forte que le Fleuve Meschasipi où nous étions alors, & dans lequel elle se décharge. L'eau en est extrémement trouble par les terres bourbéuses qu'elle entraine avec elle, de sorte qu'à peine on peut en boire.

Les Issati, qui habitent au haut de ce Fleuve Meschasipi, vont souvent en guerre au delà même du lieu où je me trouvois alors. Ces peuples, dont je savois la langue, parce que j'eus occasion de l'aprendre pendant le sejour que je fis ensuite parmi eux, m'ont appris, que cette Riviere des Osages, &



de Missorites étoit formée de quantité d'autres, & qu'on en trouve la source en remontant à dix ou douze journées de chemin à une montagne, d'où on voit sortir tous ces ruisseaux qui composent ensuite cette Riviere. Ils ajoutoient, qu'au delà de cette montagne on voit la Mer, & de grands Vaisseaux; que ces Rivieres sont peuplées d'une grande quantité de Villages, où l'on trouve plusieurs Nations differentes: qu'il y a des terres & des prairies, & une grande chasse de taureaux sauvages & de castors.

Quoique cette Riviere soit fort grosse, le Fleuve où nous étions alors, n'en paroissoit pas augmenté. Elle y entraine tant de vase que depuis son embouchure l'eau du grand Fleuve dont le lit est aussi fort plein de limon ressemble plutôt à de la bouë pure qu'à de l'eau de Riviere. Cela dure ainsi jusques à la Mer pendant plus de deux cent lieües, parce que le Meschasipi serpente en plusieurs endroits, & qu'il reçoit sept grandes Rivieres, dont l'eau est assez belle, & qui sont presque aussi grandes que le Meschasipi.

Nous cabanions tous les jours dans des

des Iles, au moins quand nous le pouvions, & pendant la nuit nous éteignions le feu que nous avions fait pour cuire nôtre blé d'Inde. On ſent dans ces contrées le feu que l'on y fait ſelon le changement des vents juſques à deux ou trois lieües; & c'eſt par là que les guerriers Sauvages reconnoiſſent les lieux où ſont leur Ennemis pour s'aprocher d'eux.

Le 9. les glaces qui décendoient du Nord, commencerent un peu à s'éclaircir. Après environ ſix lieües de chemin nous trouvâmes ſur le bord Meridional du Fleuve un Village que nous crûmes habité par les Tamaroa, qui nous avoient pourſuivi auparavant. Nous n'y trouvâmes perſonne, & étant entrez dans leurs cabannes nous y prîmes quelques minots de blé d'Inde, qui nous fit grand bien ſur nôtre route: mais nous n'oſions nous écarter du Fleuve pour la chaſſe de peur de tomber dans l'embuſcade de quelques Barbares. Nous laiſſâmes ſix couteaux à manche, & quelques braſſes de raſſade noire à la place du blé d'Inde, que nous emportions comme pour en faire le payement aux Sauvages.

Le 10. nous décendîmes environ à trente huit ou quarante lieües des Tamaroa. Nous y trouvâmes une Riviere que les guerriers des Illinois nous avoient dit auparavant être située près d'une Nation qu'ils appellerent Ouadebache. Nous n'y vîmes que de la vase & des joncs, & nous trouvâmes les rivages du Fleuve fort marécageux, de sorte qu'il falloit décendre à perte de veüe sans trouver de lieu propre à cabaner.

Nous demeuràmes donc tout le jour en cet endroit pour y boucanner une vâche sauvage que nous avions tuée pendant que cette bête monstrueuse passoit à la nage d'une terre à l'autre. Nous y laissâmes les morceaux de cette vâche, que nous ne pûmes emporter, parce que nôtre Canot étoit trop petit, & nous nous contentâmes de quelques uns de ces morceaux, que nous avions enfumez en maniere de bandes de lard, parce que nous ne pouvions conserver cette viande autrement, faute de sel.

Nous nous embarquâmes le 14. chargez de blé d'Inde, & de bonne viande, qui nous servoit de lest, & dont nous vécûmes pendant près de quarante lieües. A peine pûmes nous debarquer

quer à cauſe de la grande quantité de joncs, & de boüe, que nous trouvâmes aux deux bords du Fleuve. Si nous euſſions été en Chaloupe, nous y euſſions couché, parce qu'il étoit fort difficile de débarquer à cauſe de la vaſe, de l'écume & des terres tremblantes.

Le 15. nous trouvâmes trois Sauvages ſur nôtre route. Ils revenoient de la guerre, ou de la chaſſe. Comme nous étions en état de leur tenir teſte, nous les abordâmes, & cela les fît fuir. L'un d'eux pourtant après avoir fait quelques pas revint à nous, & nous preſenta le Calumet de paix, que nous reçûmes avec joye. Cela obligea les autres de revenir à nous : mais nous n'entendions point leur langue. Nous leur nommâmes deux ou trois Nations differentes. L'un d'entr'eux nous repondit par trois fois *Chikacha*, ou *Sikacha*, qui étoit apparemment le nom de ſa Nation. Ils nous preſenterent des pelicans qu'ils avoient tuez avec leurs fleches, & nous leur donnâmes de nôtre viande boucannée. Ces gens ne pouvant entrer dans nôtre Canot, parce qu'il étoit trop petit & embarraſſé, ils continue-

nuerent leur chemin par terre, nous faisant signe de les suivre à leur Village: mais enfin nous les perdîmes de vuë.

Après deux journées de navigation nous trouvâmes beaucoup de Sauvages sur la côte Occidentale du fleuve. Nous avions entendu auparavant un bruit sourd comme d'un tambour, & plusieurs voix d'hommes, qui crioient *sasacouëst*, qui signifie alerte, ou qui vive. Comme nous n'osions nous approcher, ces Sauvages nous envoïerent une Pyrogue, ou Canot de bois, qu'ils font d'un tronc d'arbre creusé avec le feu à la maniere des petits bâteaux ou Gondoles de Venise.

Nous leur presentâmes le Calumet de paix, & les trois Sauvages dont nous avons parlé ci-dessus, nous firent connoître par leurs gestes & par leurs paroles, qu'il nous falloit mettre pied à terre, & aller avec eux chez leurs amis les *Akansa*. Ils porterent donc nôtre Canot, & les marchandises de nos hommes fort fidelement. Ces gens nous regalerent à leur mode avec beaucoup de marques d'amitié. Ils nous donnerent une cabanne particuliere, des féves, de la farine de blé d'Inde, & des

viandes

viandes boucannées. Nous leur fîmes de nôtre part des presens de nos marchandises d'Europe, dont ils faisoient grand cas. Ils mettoient les doits sur la bouche pour marquer qu'ils les admiroient, & sur tout nos Armes à feu.

Ces Sauvages sont fort differens de ceux du Nord, qui ont ordinairement l'humeur triste, morne, & severe. Ceux-ci sont beaucoup mieux faits, honêtes, liberaux & fort gais. Leurs jeunes gens sont si modestes, qu'ils n'oseroient parler devant les Vieillards, à moins qu'on ne les interroge. Nous aperçumes parmi ces peuples des poules domestiques, des poules d'Inde en grand nombre, & des outardes aprivoisées, comme les oyes en Europe. Leurs arbres commençoient déja à montrer leurs fruits, comme des péches & autres fruits de cette nature.

Nos deux hommes commençoient à goûter la maniere d'agir de ces peuples, & s'ils avoient pu retirer des castors, & des Pelleteries en échange de leurs marchandises, ils les auroient toutes troquées, & m'auroient laissé parmi ces Barbares. Mais je leur fis connoître,

noître, que cette découverte leur étoit de plus grande importance que le retour de leurs marchandises; qu'ainsi il n'étoit pas encore temps de penser au négoce. Je leur conseillai donc de chercher un lieu propre à y cacher tous les effets qu'ils avoient amenez avec nous dans le Canot, jusques à leur retour. Ils entrerent dans mon sentiment, & nous ne pensâmes plus qu'aux moiens d'executer ce dessein.

Le 18. après plusieurs danses & festins de nos hostes, nous nous embarquâmes avec tout nôtre équipage un peu après midi. Ces Sauvages ne nous voioient emporter nos marchandises qu'à regret. Cependant parce qu'ils avoient reçû nôtre Calumet de paix, & qu'ils nous en avoient donné un autre, ils nous laisserent aller en toute liberté.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

Continuation du Voiage de l'Auteur sur le Fleuve Meschasipi.

NOus trouvâmes en décendant le Fleuve un endroit entre deux élevations de terre, qui avoit à l'Est un petit bois. Comme nous avions une besche & une pioche, nous nous en servîmes à faire une cave, & nous y serrâmes toutes les marchandises de nos hommes, nous reservant seulement les plus necessaires, & ce qui étoit propre à faire des presens : après quoi nous mîmes des pieces de bois sur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle maniere, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous ramassâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la Riviere.

Ensuite nous nous rembarquâmes fort promptement après avoir achevé cet ouvrage ; nous enlevâmes l'écorce de trois chénes, & sur un gros cottonier on fit une figure de quatre croix, afin de reconnoitre l'endroit de nôtre cache.

Nous

Nous arrivâmes ensuite à six lieuës des *Akansa* que nous avions quittez, & nous y trouvâmes un autre Village de la même nation, & puis un autre de même encore environ deux ou trois lieuës plus bas.

Il sembloit que ces Barbares avoient envoié des messagers à toutes ces nations pour les avertir de nôtre arrivée. Ces peuples nous firent le meilleur accueil du monde. Leurs femmes, leurs enfans, & le Village tout entier nous faisoient de grandes acclamations, & nous donnoient tous les temoignages possibles de joye. Nous leur donnâmes de nôtre part des marques de nôtre reconnoissance en leur faisant des presens qui montroient que nous étions venus en paix & en amitié.

Le 21. cette nation nous mena en pyrogue chez un peuple plus avancé, dont ils nous firent connoitre le nom à force de nous le repeter. C'étoient les *Taensa*. Ils nous conduisirent donc en ce lieu-là. Ces Sauvages demeurent près d'un petit Lac, que le Fleuve Meschasipi forme dans les terres. Le temps ne nous permit pas de considerer plusieurs de leurs Villages par où nous passâmes.

Ces gens nous reçurent avec beaucoup plus de ceremonie, que les *Akansa*. L'un de leurs Chefs nous vint joindre sur le bord du Fleuve en cérémonie. Il étoit couvert d'une robe ou couverture blanche faite d'une écorce d'arbre, qu'ils filent en ce Pays-là. Deux de ses hommes le devançoient avec une espece de lame ou plaque de cuivre, qui brilloit au Soleil comme de l'or. Ils reçurent nôtre Calumet de paix avec de grandes marques de joye. Leur Chef se tenoit gravement dans sa posture, & tout ce qu'il y avoit là d'hommes, de femmes & d'enfans lui rendoient de fort grands respects aussi bien qu'à moy. Ils baisoient les manches de mon habit de St. François, que j'ay toujours porté parmi toutes les nations de l'Amerique: & cela me faisoit connoitre, que ces peuples avoient veu sans doute de nos Religieux parmi les Espagnols, qui habitent dans le nouveau Mexique, parce qu'ils ont accoutumé de baiser l'habit de nôtre Ordre: mais je dis tout cela par conjecture.

Ces *Taensa* nous conduisirent avec tout nôtre équipage, pendant que deux de

de leurs hommes portoient nôtre Canot d'écorce ſur leur dos. Ils nous mirent dans une belle Cabanne couverte de nattes de joncs plats, ou de Cannes polies. Le chef nous régala de tout ce que cette nation pouvoit nous donner à manger, après quoi ils firent une eſpéce de danſe, les hommes & les femmes tenant leurs bras entrelaſſez. Dés que les hommes avoient achevé la derniere ſyllabe de leurs chanſons, les femmes, qui ſont à demi couvertes en ce pays-là, chantoient alternativement d'une voix aigre & deſagreable qui nous perçoit les oreilles.

Ce pays-là eſt rempli de palmiers, de lauriers ſauvages, & de pluſieurs autres arbres qui ſont ſemblables aux nôtres de l'Europe, comme de pruniers, de meuriers, de pêchers, de poiriers, de pommiers de toutes eſpeces Il y a de cinq ou ſix ſortes de noiers, dont les noix ſont d'une groſſeur extraordinaire. Ils ont auſſi outre cela pluſieurs fruits ſecs, qui ſont fort gros, & que nous trouvâmes fort bons; & il y a encore pluſieurs Arbres fruitiers, que nous n'avons point

en

en Europe: mais la saison étoit alors trop peu avancée pour en reconnoître le fruit. Nous y vîmes aussi des vignes, qui étoient prestes à fleurir. En un mot l'esprit & l'humeur de ce peuple nous parurent fort agreables. Ils sont dociles, traitables, & capables de raison.

Nous couchâmes parmi cette Nation, & nous y reçûmes tout le bon traitement que l'on peut souhaiter. Je fis mettre à nos hommes leurs plus belles hardes, & ils s'armerent depuis la tête jusqu'aux pieds. Je leur fis voir un pistolet qui tiroit quatre coups consecutifs. L'habit de St. François, que j'avois alors sur le corps avec la ceinture blanche par dessus, étoit encore presque tout neuf, lors que je partis du Fort de Crevecœur. Ces Sauvages l'admiroient, de même que nos sandales, & la nudité de nos pieds. Tout cela aussi bien que notre maniere d'agir attira également l'amour & le respect de ces gens là, & imprima de si favorables sentimens pour nous dans leur esprit, qu'ils ne savoient quelle caresse nous faire.

Ils auroient bien voulu nous retenir

avec eux, & même afin de nous donner de plus fortes marques de leur éstime, ils envoierent pendant la nuit avertir les *Koroa* leurs Alliez de notre arrivée parmi eux, & cela fut cause que les Chefs & les principaux d'entr'eux vinrent nous voir le lendemain pour nous temoigner la joye qu'ils avoient de notre venue chez leurs amis. Je fis écarrer un Arbre de bois blanc par nos deux hommes, & ensuite nous en fimes une Croix, que nous plantâmes à douze pieds de la maison, ou grande Cabanne, où nous étions logez.

Le 22. nous quittâmes cette nation & le Chef de *Koroa* nous accompagna jusques dans son Village. Il est situé à dix lieuës plus bas dans un païs fort agreable. On y voit du blé d'Inde d'un côté, & de belles prairies de l'autre. Nous leur presentâmes trois haches, six couteaux, quatre brasses de tabac de Martinique, quelques alesnes & de petits pacquets d'aiguilles Ils les reçurent avec de grandes acclamations de joye. Ce Chef nous presenta un Calumet de paix de marbre rouge, dont le tuiau étoit orné de plûmes de

quatre

quatre ou cinq sortes d'oiseaux differens.

Pendant le regal que ce Chef nous fit, il nous aprit avec un baston, dont il fit diverses marques sur le sable, qu'il y avoit encore six ou sept jours de navigation jusques à la Mer, qu'il nous representa comme un grand Lac, où l'on voioit de grands Canots de bois. Le 23. ce Chef des *Koroa* nous voiant disposez à partir pour aller vers la Mer, fit entrer plusieurs de ses hommes dans deux pyrogues pour décendre le Fleuve avec nous. Il leur avoit fait prendre des vivres avec eux, & cela nous empéchoit d'avoir aucune défiance.

Mais quand j'aperçus les trois *Chikacha*, dont j'ay parlé, qui nous suivoient chez toutes les nations où nous allions, j'avertis nos deux hommes de prendre garde à eux, & de voir dans nos débarquemens, s'ils ne se mettroient point en embuscade pour nous surprendre. Nous étions alors au jour de Pasques, mais nous ne ne pouvions point dire la Messe, faute de vin, qui nous avoit manqué dés le Fort de Crevecour. Nous nous reti-

rames donc à l'écart de ces peuples, qui avoient toujours les yeux ſur nous, afin de reciter nos prieres, & de faire les fonctions de vrais Chrétiens dans ce jour ſi ſolemnel. J'exhortay nos hommes à la confiance en Dieu, aprés quoy nous nous embarquames à la veue de tout le Village.

Les trois *Chikacha* entrerent dans les Pyrogues des *Koroa*, qui nous accompagnerent juſques à ſix lieues au deſſous de leur Vilage. Là le Fleuve Meſchaſipi ſe diviſe en deux Canaux, qui forment une grande Iſle, laquelle nous parut extrémement longue. Elle peut être d'environ ſoixante lieues d'étendue ſelon les obſervations que nous en fimes en ſuivant le Canal, qui eſt du coté de l'Oueſt. Les *Koroa* nous obligerent de le prendre par le ſignal qu'ils nous firent; mais les *Chikacha* vouloient nous faire aller par l'autre Canal, qui eſt à l'Eſt. C'étoit peut être pour avoir l'honneur de nous conduire vers neuf ou dix Nations différentes, qui ſont de ce côté-là, & qui paroiſſoient de fort bonnes gens, comme nous le remarqâmes à nôtre retour.

Nous perdîmes là les Sauvages, qui nous

nous accòmpagnoient, par ce que leurs Pyrogues ne pouvoient pas aller aussi vîte que notre Canot d'écorce, qui étoit plus leger que ces Pyrogues. Le courant de ce Canal etant fort rapide, nous fimes ce jour là selon nôtre jugement trente-cinq ou quarante lieues & nous n'étions pas encore au bout de cette Isle, dont nous venons de parler. Nous traversâmes le Canal, & nous cabanâmes dans cette Isle, mais nous en partîmes le lendemain.

Le 14. après avoir encore navigé pendant près de trente cinq ou quarante lieues, nous aperçumes sur la rive du Fleuve deux pêcheurs qui prirent la fuite. Quelque temps après nous entendîmes quelques cris de guerre, & selon toutes les aparences le bourdonnement de quelque tambour : mais nous aprimes depuis, que c'étoit la Nation de Quinipassa, & comme nous étions dans l'apprehension des *Chikucha* nous tenions toujours le milieu du Canal, & nous poursuivions ainsi notre route avec toute la diligence possible.

Nous débarquames fort tard dans un Village sur le bord du Fleuve. On nous a dit depuis, que c'étoit la Nation des

des *Tangibao*. Il y a tous les sujets du monde de croire que ces derniers avoient été saccagez par leurs Ennemis, car nous trouvâmes dans leurs Cabannes dix hommes tuez à coups de fléches. Cela nous obligea de sortir promptement de leurs Village, & de traverser le Fleuve en avançant toujours nôtre chemin vers le grand Canal. Nous cabanâmes le plus tard que nous pûmes sur le bord du Fleuve, où nous fimes promptement du feu avec le bois flotté, que nous trouvâmes sur le Rivage: ensuite nous fimes cuire nôtre blé d'Inde en farine, & nous l'assaisonnames de viande boucannée apres l'avoir pilée.

Le 25. Les dix Sauvages tuez à de flêches nous ajant donné de l'inquietude pendant toute la nuit, nous nous embarquâmes à la petite pointe du jour & après une navigation qui fut encore plus longue que celle du jour précedent, nous arrivâmes à une pointe où le Fleuve se divise en trois Canaux. Nous passames en diligence par celui du milieu, qui étoit tres-beau, & fort profond; l'eau y étoit *Somache*, où demi salée & trois ou quatre

quatre lieues plus bas nous la trouvames entierement ſalée. Pouſſant encore un peu plus avant nous découvrîmes la Mer, ce qui nous obligea d'abord de nous mettre à terre à l'Eſt du Fleuve Meſchaſipi.

CHAPITRE XXXIX.

Raiſons qui nous obligerent de remonter le Fleuve Meſchaſipi ſans aller plus loin vers la Mer.

NOs deux hommes craignoient extrémement d'être pris par les Eſpagnols du nouveau Mexique, leſquels ſont à l'Oueſt de ce Fleuve. Ils étoient dans une peine étrange, & ils me diſoient à tous momens, que ſi malheureuſement ils venoient à tomber entre les mains des Eſpagnols de ce Continent, ils ne reverroient jamais l'Europe. Je ne leur diſois pas tout ce que je penſois. Nos Religieux ont vingt-cinq ou trente Provinces dans l'ancien & dans le nôuveau Mexique: ainſi quand j'euſſe été pris

je ne pouvois en avoir que de la consolation, & la joye de finir mes jours parmi mes confreres dans un pais aussi charmant qne celui là ensuite d'une infinité de hazards, & de tous les dangers, que j'ay eu à essuier depuis. J'aurois même insensiblement passé mes jours en travaillant à mon salut dans un pays que l'on peut appeller avec raison les delices de l'Amerique: mais l'embarras extraordinaire de nos hommes me fit prendre une autre resolution.

Je ne fais pas profession d'être Mathematicien. Cependant j'avois apris à prendre les hauteurs par le moien de l'Astrolabe. Monsieur de la Salle n'avoit eu garde de me confier cet instrument pendant que nous étions ensemble, parce qu'il vouloit se reserver l'honneur de toutes choses. Nous avons pourtant connu depuis, que ce Fleuve Meschasipi tombe dans le Golfe de Mexique entre le 27. & le 28. degré de latitude, & comme on le croit, dans l'endroit où toutes les Cartes marquent la Rio Escondido, qui veut dire Riviere cachée. La Riviere de la Magdeleine est entre cette Riviere, & les mines de Sainte Barbe du nouveau Mexique.

Cette

Cette embouchure du Meſchaſipi eſt éloignée d'environ trente lieuës de *Rio bravo*, de ſoixante lieuës de Palmas, de 80. ou 100. lieuës de *Rio de Panuco* ſur la côte la plus prochaine des habitations des Eſpagnols. Suivant cela nous avons jugé par le moien de la bouſſole, qui nous a toujours été fort neceſſaire pendant toute nôtre découverte, que la Baye du St. Eſprit eſt au Nord-Eſt de cette embouchure.

Pendant toute nôtre route depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois qui entre dans le Meſchaſipi, nous avons preſque toujours navigé au Sud, & au Sud Oueſt juſques à la Mer. Ce Fleuve ſerpente en pluſieurs endroits, & il eſt preſque partout d'une lieue de largeur. Il eſt fort profond, & n'a point de bancs de ſable. Rien n'en empéche la navigation & même les navires les plus conſiderables peuvent y entrer ſans peine. On eſtime que ce Fleuve a plus de huit cent lieues d'étendue dans les terres depuis ſa ſource juſques à la Mer, en y comprenant les détours qu'il fait en ſerpentant. Son embouchure eſt à plus de trois cent quarante lieues de celle de la Riviere

 des

des Illinois. Au reste parce que nous avons navigé d'un bout à l'autre de ce Fleuve en le remontant, nous en décrirons la source dans la suite.

Les deux hommes qui m'accompagnoient avoient bien de la joye, de même que moi, d'avoir essuié les fatigues de nôtre voiage. Cependant ils avoient d'ailleurs du chagrin de n'avoir pas amassé des Pelleteries pour les marchandises que nous avions cachées. & ils étoient sans cesse dans la crainte d'être pris par les Espagnols. Ils ne me donnerent donc pas le temps que j'aurois bien souhaité pour observer exactement l'endroit où nous étions alors. & ils ne voulurent jamais travailler avec moy à la construction d'une petite Cabanne, que nous eussions couverte avec des herbes séches des prairies. Mon dessein étoit d'y laisser une lettre écrite de ma main & cachetée, pour la faire tomber entre les mains des gens du pays. Cela m'obligea, de peur de les irriter, de leur dire que nous férions toute la diligence possible pour remonter le Fleuve vers le Nord, où ils pourroient facilement troquer leurs marchandises.

Je leur faiſois toujours eſperer auſſi, que je contribuerois en toutes choſes à leur bonheur.

Tout ce que je pus obtenir d'eux avant que de remonter le Meſchaſipi, fut qu'ils écarrérent un arbre de bois dur, dont nous fimes une Croix d'environ dix ou douze pieds de haut, que nous enfonçâmes enſuite dans la terre, laquelle par bonheur étoit d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom, & celui des deux hommes qui étoient avec moy, avec un recit ſuccint de nos qualitez, & du ſujet de nôtre voiage; apres quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques Hymnes propres à notre deſſein, comme le *Vexilla Regis* & autres, & enſuite nous partîmes.

Pendant le ſéjour que nous fimes à l'embouchure du Meſchaſipi, nous n'apperçûmes ame vivante. Ainſi nous n'avons pu ſavoir, s'il y a des peuples, qui habitent ſur le bord de la Mer. Nous ne couchions pendant ce temps là qu'à la belle étoile, comme pendant tout le reſte du voiage, lors qu'il ne pleuvoit point. Mais pendant la pluie

nous nous couvrions de nôtre Canot, que nous posions renversé sur quatre fourches. Ensuite nous y attachions des écorces de bouleau, que nous déroulions, les pendant plus bas que nôtre Canot, pour nous mettre à l'abri de la pluje.

Nous partîmes enfin le 1. d'Avril, parce que nos vivres commençoient à diminuer. Il est fort remarquable, que pendant toute cette navigation Dieu nous preserva heureusement pour nous des crocodiles, que l'on trouve en abondance dans ce Fleuve Meschasipi, sur tout en approchant de la Mer. Ils sont fort à craindre, quand on n'est pas soigneusement sur ses gardes. Nous ménagions nôtre blé d'Inde le plus qu'il nous étoit possible, parce que le bas Fleuve est extrememement bordé de cannes, & que les débarquemens y sont fort incommodes. Outre cela nous n'osions chasser, parce que la chasse nous auroit trop fait perdre de temps..

Au reste nôtre Canot n'étant chargé que de peu de vivres, & de quelques petits presens, il ne prenoit ordinairement que deux, ou trois pouces

d'eau.

d'eau. Par ce moien en approchant de la terre le plus qu'il nous étoit possible, nous évitions les courans, & la rapidité du Fleuve. Nous fimes tant de diligence pour eviter les surprises, que nous nous rendimes au Village des *Tangibao* : mais parce que nous avions toujours dans l'esprit ces hommes tuez à coups de fleches, que nous avions veu dans leurs Cabanes en y passant la premiere fois, nous nous contentâmes de manger de nôtre farine de blé d'Inde détrempée dans de l'eau, & nous avions par dessus cela de la viande de taureau sauvage boucannée, que nous trempions dans de l'huile d'ours, que nous conservions pour cela dans des vessies, afin d'avaler plus aisément cette chair desséchée. Aprés avoir fait les prieres du soir, nous navigeâmes toute la nuit avec un gros morceau de Tondre, ou de méche allumée pour faire fuir les crocodiles, qui pouvoient se rencontrer sur nôtre route, parce qu'ils craignent extrémement le feu.

Le lendemain 2. *Michel Ako* nous fit remarquer dès la pointe du jour en avançant sur notre route qu'il y avoit

une fort grande fumée, qui n'étoit pas fort loin de nous. Nous crûmes, que c'étoient les Quinipiſſa, & nous apperçumes quelque temps après quatre femmes chargées de bois, qui doubloient le pas pour arriver avant nous à leur Village: mais nous les paſſames à force de ramer. Je tenois à la main le Calumet de paix, que les Sauvages nous avoient donné. Notre Picard du Guay ne put s'empécher de tirer un coup de fuſil ſur une bande d'outardes, qui paroiſſoient dans les roſeaux. Ces quatre femmes Sauvages ayant ouî le coup jetterent leur bois à terre, & s'étant miſes à courir de toute leur force, elles furent plutôt que nous au Village, où elles mirent tout en allarme.

Les Sauvages éfrayez de tout cela, parce qu'ils n'avoient jamais veu d'armes à feu, ſe mirent à fuir. Ils croioient, que c'étoit le tonnerre, ne comprenant pas, comment il ſe peut faire, qu un morceau de bois avec du fer, qu'ils voient entre les mains des Européens, jette du feu, & aille tuer du monde bien loin. Ces Barbares donc, tout armez qu'ils étoient à leur maniere

niere ne laiſſérent pas de ſe ſauver en grande confuſion. Cela m'obligea de mettre pied à terre, & de montrer le Calumet de paix, qui étoit le Symbole de nôtre alliance avec eux, & ils nous firent apprêter un repas à leur mode.

Dans le même temps ils firent avertir leurs voiſins de nôtre arrivée. Comme nous étions occupez à prendre nôtre refection dans le plus grand de leurs apartemens, nous vîmes entrer à la file pluſieurs Sauvages, qui nous faiſoient tout le bon accueil, dont ils pouvoient s'aviſer. Peu s'en fallut, que nos deux hommes ne demeuraſſent avec cette nation. Il n'y eut que les marchandiſes, que nous avions cachées, qui les obligérent de quitter ces peuples: & c'etoit auſſi le motif ſecret, que j'avois eu de les faire cacher, afin que nos hommes ne penſaſſent qu'à faire notre route. Ces derniers Sauvages nous ayant donné autant de vivres, que nous voulûmes, nous les quittames après leur avoir fait quelques preſens.

Nous partîmes le 4. d'Avril, & nous faiſions beaucoup de diligence dans nôtre Voiage, parce que nous avions

pris

pris des forces. Nous arrivâmes aux *Koroa*. Ces peuples ne furent pas surpris de nôtre arrivée comme la premiere fois, & ils nous reçurent d'une maniere toute extraordinaire. Ils portérent nôtre Canot en triomphe sur leurs épaules. Il y avoit douze ou quinze hommes, qui marchoient devant nous en dansant avec des bouquets de plûmes à la main. Toutes les femmes du Village suivoient avec les enfans, dont les uns me tenoient par ma ceinture de laine blanche, que je portois en cordon de St. François ; les autres me prenoient par le manteau ou par l'habit. Ils en faisoient de même à nos deux hommes, & ils nous conduisirent ainsi à l'appartement qui nous étoit destiné.

Ils ornérent ce lieu de nattes de joncs peints de deux couleurs, & de couvertures blanches filées fort proprement avec de l'écorce d'arbre, comme nous l'avons déja remarqué. Après que nous nous fûmes rassasiez de tout ce que ces peuples nous avoient presenté pour nous regaler, ils nous laissérent en liberté de nous reposer tranquillement pour nous délasser. Nous fûmes surpris de voir

en

en ce lieu, que le blé d'Inde, qui n'étoit qu'à deux pieds de terre, lors que nous passâmes la premiere fois parmi ce peuple, étoit déja en lait, & bon à manger. Nous apprîmes par les nations voisines de leur Climat, que ce blé meurit en 60. jours. Nous y remarquames aussi d'autre blé qui étoit déja hors de terre à la hauteur de trois ou quatre pouces.

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa sur le Fleuve Meschasipi.

NOus partîmes de *Koroa* le lendemain 5. Avril, & si j'eusse peu faire entendre raison à nos deux hommes, je n'eusse pas manqué de prendre connoissance de plusieurs nations differentes, qui habitent sur la côte Meridionale de ce Fleuve. Mais ils ne pensoient qu'à se rendre vers les nations du Nord pour ramasser toutes les pelleteries qu'ils pourroient trouver, en échange des marchandises, qu'ils avoient laissées

au

au dessous des Akansa. L'avidité du gain les emporta, & je fus contraint de les suivre, parce qu'il n'y avoit pas lieu de rester seul parmi tant de nations éloignées de l'Europe. Il me fallut donc prendre patience, & faire bonne mine à mauvais jeu. Quelques efforts que je fisse pour leur persuader qu'il falloit préferer le bien public aux avantages des particuliers, ils l'emportérent sur moi, & je fus obligé de me rendre, ne pouvant pas faire autrement. Nous ne pûmes arriver aux *Taensa* que le 7. Avril.

Ces Sauvages avoient déja reçu des Couriers, qui les avoient avertis de nôtre rétour. Cela fut cause qu'ils firent venir plusieurs de leurs voisins, qui habitoient dans la profondeur des terres de l'Est & de l'Oüest, afin d'avoir quelques unes de nos marchandises, s'il étoit possible, parce que ces Barbares ne se peuvent lasser de les admirer. Ils en ont envoié à plusieurs autres nations plus avancées, avec lesquelles ils ont alliance.

Ils firent tous leurs efforts pour nous retenir chez eux. Ils nous offrirent un de leurs meilleurs logemens pour nôtre usage,

usage, & des Calumets de marbre noir, rouge, & jaspé. Mais nos hommes avoient le cœur tourné vers le lieu, où ils avoient caché leurs marchandises ; de sorte qu'ils n'eurent aucun égard à toutes leurs offres. Ils me dirent donc qu'il falloit absolument partir. Si j'avois eu avec moi tout ce qui m'étoit necessaire, comme j'avois ma Chapelle portative, je serois resté parmi ces bons peuples, qui me temoignoient une amitié si cordiale : mais on a dit il y a long temps, que nos compagnons sont souvent nos maîtres. Je fus donc obligé de suivre le sentiment de nos hommes.

Nous nous embarquâmes le 8. d'Avril, & quelques *Taensa* vinrent nous conduire dans leurs Pyrogues les plus legeres, parce qu'ils ne pouvoient pas ramer assez fort pour suivre nôtre Canot d'écorce avec les autres. Quelques efforts même qu'ils fissent avec leurs perches, ils ne purent aller assez vîte. Ainsi ils furent obligez de nous quitter, & de nous laisser prendre le devant. Nous leur jettâmes deux brasses de Tabac de Martinique pour les obliger de se souvenir de nous, & ces Sauvages

vages en nous quittant admiroient, comment nous pouvions tirer trois ou quatre canars d'un ſeul coup de fuſil, ce qui leur faiſoit faire des huees, & des cris d'étonnement. Après que nos deux hommes les eurent ſaluëz à grands coups de chapeau, ils redoublerent leurs efforts à ramer pour faire connoitre à ces Barbares, qu'ils étoient capables de quelque choſe de plus que ce qu'ils leur avoient veu faire.

Le 9. nous arrivâmes aux *Akanſa* environ à deux heures de Soleil. Il nous ſembloit, qu'après avoir été reçus avec tant d'humanité de toutes ces nations, qui méritent mieux le nom de peuples humains que de Barbares par leur douceur admirable, nous n'avions aucun ſujet de crainte ni de défiance, & que nous étions en auſſi grande ſureté parmi eux, que ſi nous euſſions voiagé dans les Villes de Hollande, dans leſquelles on n'a rien à craindre. Nous ne fûmes pourtant pas ſans inquietude, quand nous fûmes à l'endroit, où nous avions caché les marchandiſes de nos hommes. Les Sauvages avoient brulé les arbres, ſur leſquels nous avions fait des Croix pour reconnoitre l'endroit de

nôtre

nôtre cache. D'abord nos deux hommes pâlirent dans la crainte, qu'on ne leur eût enlevé leur thresor. Ils ne perdirent point de temps, & coururent en diligence vers le lieu en question.

Pour moi je restai sur le bord du Fleuve pour regommer nôtre Canot, qui prenoit eau par plusieurs endroits. Le Picard du Guay me vint retrouver en diligence pour se rejouïr avec moi, de ce qu'ils avoient retrouvé la cache en bon état. Il me dit avec de grands transports de joye, que tout y étoit de même que nous l'avions laissé. Cependant afin que les *Akansa*, qui venoient à nous à la file, ne vissent point nos hommes occupez à découvrir leurs marchandises, je pris le Calumet de paix, & je les arrestai à fumer. C'est une loi inviolable parmi eux de fumer dans une conjoncture pareille, parce que si on le refusoit, on courroit risque d'être massacré par les Sauvages, qui ont une extréme veneration pour le Calumet.

Pendant que j'amusois les Sauvages, nos deux hommes vinrent prendre le Canot, que j'avois regommé, & ils y remirent adroitement les marchandises, qu'ils

qu'ils avoient tirées de leur cache, & ensuite ils vinrent me prendre au lieu où j'etois avec les Sauvages. Je les entretenois par signes, en marquant mes pensées sur le sable, que je tachois de leur faire comprendre par là : car je ne savois pas un mot de leur langue, qui est toute differente de celle des peuples avec qui nous avions conversé avant & depuis ce Voiage.

Nous remontâmes le Fleuve fort gayement. Nous navigions à force de rames avec tant de vîtesse, que les *Akansa*, qui marchoient par terre, étoient obligez de doubler le pas pour nous suivre. L'un d'entr'eux plus alerte que les autres courut au Village, où nous fûmes reçus avec plus de marques de joye encore, qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Tout cela se faisoit de leur part dans la veuë de profiter de nos marchandises qui passent pour de grandes richesses parmi ces peuples.

Il seroit inutile de décrire toutes les circonstances de ce qui se passa dans les danses & dans les festins que nous firent ces Sauvages. Nos deux hommes voiant qu'ils ne pouvoient point s'enrichir avec ces peuples par le commerce

merce de pelleteries, parce qu'ils n'ont jamais trafiqué avec les Européens, & qu'ils ne se soucient ni de castor, ni de peaux de bêtes fauves, dont ils ne connoissent point l'usage, me presserent de me rendre en diligence vers les nations du Nord, où ils esperoient de trouver de ces marchandises en abondance. Et en effet les Sauvages, qui habitent vers la source du Fleuve Meschasipi, commençoient d'aller en traite du côté du Lac superieur chez les peuples qui ont commerce avec les Européens. Nous laissâmes des marques de nôtre amitié aux *Akansa* par quelques presens que nous leur fîmes.

Nous partîmes le 1. Avril, & dans l'espace d'environ soixante lieuës de navigation nous ne trouvâmes aucun Sauvage *Chikacha*, ni *Missorite*. Apparemment ils étoient tous à la chasse avec leurs familles, ou peut être étoient ils en fuite par la crainte qu'ils avoient de ceux de la nation des prairies, qui sont appellez *Tintonha* par les habitans de ces Contrées. Ces *Tintonha* sont leurs ennemis jurez.

Nous n'en fûmes que plus heureux pendant nôtre route, parce que nous trou-

trouvions par tout du gibier en abondance. Cependant avant que d'arriver à l'endroit où la Riviere des Illinois se jette dans le dit Fleuve, nous trouvâmes une bande de Sauvages Missorites, qui venoient du haut du Fleuve: mais comme ils n'avoient point de pyrogues pour venir à nous, nous traversâmes à l'autre bord du côté de l'Est, & de peur d'être surpris pendant la nuit, nous ne nous arrêtâmes en aucun lieu. Nous nous contentâmes donc de manger de la farine de blé d'Inde rôti, & de la viande boucannée, parce que nous n'osions faire du feu de peur d'être découverts par quelque embuscade de Sauvages, qui nous auroient sans doute massacrez, nous prenant pour ennemis, avant que de nous reconnoitre. Cette précaution nous fit heureusement eviter le danger, que nous aurions couru sans cela.

J'avois oublié, pendant que je voiageois sur le Fleuve Meschasipi, de rapporter ce que les Illinois nous avoient souvent dit, & que nous prenions pour des contes faits à plaisir. C'est qu'à peu près vers l'endroit, appellé dans la Carte le Cap de St. Antoine, assez près de la nation des

des Miſſorites, on y voioit des Tritons & des Monſtres marins dépeints, que les hommes les plus hardis n'oſoient regarder, parce qu'il y avoit de l'enchantement & quelque choſe de ſurnaturel. Ces pretendus monſtres affreux n'étoient dans le fond qu'un cheval aſſez mal-peint avec du Marachia de couleur rouge, & quelques bêtes fauves griſonnées par les Sauvages, qui ajoutoient qu'on ne ſauroit y atteindre. Mais ſi nous n'avions point été preſſez pour éviter quelque ſurpriſe des Barbares, il nous auroit été facile de les toucher, car le Cap de St. Antoine, n'eſt point ſi eſcarpé, ni ſi élevé que la chaîne des Montaignes qui ſont du côté du Saut de Saint Antoine de Padoue qui eſt vers la ſource du Meſchaſipi. Ces Barbares ajoutoient de plus, que le Rocher où ces prétendus monſtres étoient peints, étoit tellement eſcarpé, que les paſſans n'y pouvoient aller. Et en effet la tradition commune parmi ces peuples eſt, qu'il y eut autrefois pluſieurs Miamis noiés dans cet endroit du Fleuve Meſchaſipi, parce qu'ils étoient vigoureuſement pourſuivis par les Matſigamea. Depuis ce temps là les Sauvages, qui paſſent par cet en-

droit, ont accoutumé de fumer & de presenter du tabac à ces marmousets, qui sont peints fort grossierement: & cela, disent ils, pour appaiser le *Manitou*, qui selon le langage des Algonquins, & de l'Acadie, signifie un esprit malin, que les Iroquois appellent *Otkon*, qui est une espece de génie, & d'esprit méchant, dont ils ignorent la malignité.

Pendant que j'étois à Quebec, on me dit que le Sieur Jolliet avoit autrefois été sur ce Fleuve Meschasipi, & qu'il avoit éte obligé de retourner en Canada, parce qu'il n'avoit pu passer au delà de ces monstres, en partie à cause qu'il en avoit été effraié, & en partie aussi parce qu'il craignoit d'être pris par les Espagnols: mais je dois dire ici, que j'ay voiagé fort souvent en Canot avec ledit Sieur Jolliet sur le Fleuve S. Laurent, & même dans des temps fort dangereux par les grands vents, dont pourtant nous étions heureusement échapez au grand étonnement de tout le monde, parce qu'il étoit tres-bon Canoteur. J'ay donc eu occasion de lui demander bien des fois, si en effet il avoit été jusqu'aux *Akansa*. Cet

Cet homme, qui avoit beaucoup de consideration pour les Jesuites, qui étoient Normands de Nation (parce que son Pere étoit Normand,) m'a avoué qu'il avoit souvent oui parler de ces Monstres aux Outaouats, mais qu'il n'avoit jamais été jusques là, & qu'il étoit resté parmi les Hurons & les Outaouats pour la traite des Castors & des autres Pelleteries. Il ajoutoit que ces peuples lui avoient souvent dit qu'on ne pouvoit descendre ce Fleuve à cause des Espagnols, qu'on lui avoit extremement fait apréhender. J'ay peu de foi à ce discours du Sieur Jolliet, parce qu'en effet dans toute nôtre route sur le Fleuve Meschasipi, nous n'avons trouvé aucune marque, qui nous pût faire connoitre, que les Espagnols ayent accoutumé d'y voiager, comme nous le faisons voir dans une autre Relation.

CHAPITRE XLI.

Description de la beauté du Fleuve Meschasipi, des terres, qui le bordent de pnrt & d'autre, & qui sont d'une beauté ravissante, & des mines de cuivre, de plomb, & de charbon de terre qu'on y trouve.

QUand on est arrivé à 20. ou 30 lieues au dessous des *Maroa*, les bords de ce Fleuve Meschasipi sont pleins de cannes jusqu'à la Mer On trouve cependant environ trente ou quarante endroits, où il y a de tres beaux côteaux avec des debarquements commodes & spatieux. L'inondation du Fleuve ne s'étend pas bien loin, & derriere ces bords noïez on découvre les plus beaux pays du monde pendant la longueur de deux cens lieues. Nous ne pouvions nous lasser de les admirer. On nous a assuré, qu'en largeur ce sont de vastes Campagnes où l'on trouve des terres admirables bordées de fois à autre par des côteaux extré-

extrémement agreables, par des bois de haute fûtaie, & par plusieurs bocages, où l'on peut aller commodément à cheval, parce que les chemins sont fort nets, & qu'on n'y trouve aucun embaras.

Ces petites forêts bordent tout de même les Rivieres, qui coupent ces Campagnes en divers lieux, & qui sont fort abondantes en poisson, de même que le Fleuve Meschasipi. Au reste les crocodiles y sont fort à craindre, quand on se neglige. Les Sauvages disent, qu'ils entrainent par fois ceux de leurs gens, qu'ils peuvent surprendre: cependant cela arrive assez rarement, car après tout il n'y a point d'animal, quelque feroce qu'il soit, qui ne craigne l'homme.

Les campagnes de ces vastes pays sont pleines de toute sorte de gibier & de venaison. On y trouve des taureaux sauvages, des cerfs, des chevreuils, des ours, des poules d'Inde, des perdrix, des cailles, des perroquets, des bécasses, des tourterelles, des pigeons ramiers, des castors, des loutres, des martres, & des chats sauvages, pendant plus de cent cinquan-

te lieues : mais nous n'avons pourtant point remarqué, qu'on voie des Castors en approchant de la mer. Nous pourrons parler de tous les animaux que nous avons trouvez dans nôtre route, & en faire un plus grand détail. Cependant nous avons cru, que pour faire plaisir au Lecteur, il en falloit décrire ici quelques uns des moins connus.

Il y a un petit animal, dont j'ay déja fait mention en passant, qui est assez semblable à un Rat pour la figure. Il est aussi gros qu'un chat, & a le poil argenté, meslé de noir. Sa queue est sans poil & grosse comme un bon doit, d'environ un pied de longueur, de laquelle il se sert pour se pendre aux branches des Arbres. Il a sous le ventre une espece de sac, où il porte ses petits, quand on le poursuit.

Il n'y a point de beste farouche dans tout ce pays-là, qui soit dangereuse, pour les hommes. Celles qu'on appelle *Miebibichi*, n'attaquent jamais l'homme, quoi qu'elles devorent toutes les bêtes, quelques fortes qu'elles puissent être. La tête en est assez sem-
blable

blable à celle d'un Loup cervier, mais elle eſt beaucoup plus groſſe. Elles ont le corps long, & auſſi grand que celui d'un chreveuil, mais beaucoup plus menu. Leurs jambes ſont auſſi plus courtes, & elles ont les pates comme celles d'un chat, mais beaucoup plus groſſes. Leurs griffes ſont fortes & longues, & elles s'en ſervent pour tuer les bêtes, qu'elles veulent devorer. Elles en mangent quelque peu après les avoir attrapées, enſuite elles les emportent ſur leur dos, & les cachent ſous des fueilles, ſans que les autres bêtes carnaſſieres y touchent ordinairement Leur peau, & leur queue reſſemblent aſſez à celles du Lion, dont elles ne différent qu'en groſſeur à la reſerve de la tête, qui eſt comme celle d'un Loup cervier.

Dans les terres, qui ſont à l'Oueſt de ce Fleuve Meſchaſipi il y a des animaux qui portent les hommes. Les Sauvages nous en ont montrê des pieds decharnez. Ce ſont aſſurément des pieds de cheval.

On trouve dans tous ces pays-là des Arbres de toutes eſpeces, que nous connoiſſons, & qui ſont propres à

tous les uſages auſquels on les veut faire ſervir. On y voit les plus beaux cedres du monde, & une autre eſpece d'Arbre, qui jette une gomme ſi agreable, qu'elle ſurpaſſe les meilleures paſtilles de l'Europe, pour l'odeur. Les cotonniers y ſont fort grands, & les Sauvages en font des Canots ou Pyrogues de quarante oü cinquante pieds de long, leſquels ils creuſent avec le feu. Nous en avons veu pluſieurs dans leurs Villages, qui avoient plus de cent pieds de long, & quelque fois même davantage. Il y a auſſi des Arbres propres à conſtruire de grands Vaiſſeaux. Nous avons déja dit, qu'on trouve dans les campagnes, du chanvre qui y vient ſans ſemer. On y peut faire auſſi du Goudron, particulierement vers la Mer.

J'ay fait connoitre dans ma Deſcription de la *Louiſiane*, que l'on trouve par tout des prairies, qui ſont par fois & d'eſpace en eſpace de quinze ou vint lieuës de front, & de cinq ou ſix de profondeur, & toutes diſpoſées à y mettre la charue. La terre y eſt noire & très-bonne, capable de fournir la ſubſiſtance à de grandes Colonies, qui

s'y

s'y établiroient. Les fêves y croissent naturellement sans les semer, & la tige subsiste plusieurs années portant du fruit. Elle devient grosse comme le bras, & monte comme le lierre jusques au sommet des plus hauts arbres. Les peschers y sont semblables à ceux de l'Europe, & y portent de très-bons fruits en si grande abondance, que les Sauvages sont souvent obligez de les soutenir avec des fourches.

Pour ce qui est des arbres qu'ils cultivent dans leurs deserts, on y voit des Forests entieres de Meuriers, dont on cueille des fruits dés le mois de May. Il y a aussi beaucoup de pruniers, dont les fruits sont musquez. On y trouve communement des vignes, des grenadiers, & des maronniers. La recolte du blé d'Inde se fait trois ou quatre fois l'année. J'ay déja dit, que nous y en trouvâmes, qui étoit meur, & que l'autre étoit déja levé. On y reconnoit peu d'hyver, si ce n'est par les pluîes.

Nous n'avons pas eu le temps de chercher des mines, & nous avons seulement trouvé du charbon de terre en plusieurs endroits. Les Sauvages, qui

ont du cuivre & du plomb, nous ont conduits dans des lieux, où l'on en peut trouver en aſſez grande abondance & pour en foutnir tout un Roiaume. Il y a des carriéres de fort belles pierres, comme du marbre blanc, noir, & jaſpé. Les Sauvages ne s'en ſervent ordinairement, que pour faire les Calumets, dont nous avons fait mention.

Ces peuples quoi que Barbares paroiſſent commnnément d'un bon naturel. Ils ſont affables, obligeans, & dociles. Dans la ſeconde Relation * de cette Découverte nous férons connoitre, Dieu aidant, les moeurs de tant de Nations differentes que nous avons vûes. Il ſemble, que celles avec qui nous étions dans le temps que j'ay marqué au Chapitre precedent, n'ont aucun veritable ſentiment de Religion, non plus que les autres. On ne voit aucun culte reglé établi parmi eux. L'on y remarque ſeulement quelques idées fort confuſes, & quelque eſpece de veneration pour le Soleil, lequel

* C'eſt celle qui eſt inſerée dans le tome V. du *Recueil* de *Voiages au Nord*.

quel ils reconnoissent, mais seulement en aparence, pour celui qui à tout fait, & qui conserve tout.

C'est pour cela que quand les Nadouessans, & les Issati prennent du tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil, qu'ils appellent *Louis* en leur langage. Afin même de marquer le respect qu'ils lui portent, & de lui rendre une espece d'adoration, dés qu'ils ont allumé leur Pipe ou Calumet, ils le presentent à ce grand Astre avec ces paroles, *Tohendiouha Louis*, c'est à dire, fume Soleil.

Au reste cette rencontre du mot de *Louis*, qui est souvent dans la bouche de ces Barbares, me donna quelque esperance de succès dans mon entreprise, parce que c'est mon nom de Religion, & que je voiois qu'ils le prononçoient continuellement. Ils ne continuent en effet de fumer, qu'après avoir rendu hommage au Soleil sous ce nom de *Louis*. Lors qu'ils veulent exprimer le nom de la Lune, ils l'appellent *Louis Basatsche*, comme qui diroit, le Soleil qui paroit pendant la nuit. Ainsi parmi ces Barbares le nom du Soleil & de la Lune

s'exprime par le même mot de *Louis*. Mais pour mettre de la différence de l'un à l'autre, ils ajoutent le mot de *Basatjche*, pour signifier la Lune. De tout cela on ne peut pourtant pas conclure, qu'ils reconnoissent véritablement le Soleil pour celui qui a tout fait, & qui conserve tout.

Le Soleil est l'Astre prédominant parmi toutes ces Nations, qui habitent le long de ce Fleuve. Ils lui presentent souvent le meilleur & le plus delicat de leur Chasse dans la Cabane de leur Chef, qui en profite plus que le Soleil. Ils marmottent ordinairement quelques paroles au lever de cet Astre, & lui envoient la premiere fumée de leurs Calumets, après quoi quand ils fument, ils poussent la fumée qui sort de leur bouche vers les quatre parties du monde.

CHA-

CHAPITRE XLII.

Description des divers langages de ces peuples, de leur soumission à leurs Chefs : des manieres differentes de ces peuples du Meschasipi d'avec les Sauvages du Canada : & du peu de frait qu'ou peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux.

IL est surprenant, que parmi tant de nations que l'on trouve dans l'Amerique, il n'y en ait pas une, qui n'ait son langage particulier tout different des autres. Quand même elles ne seroient qu'à dix lieues les unes des autres, il faut un truchement pour se parler, parce qu'il n'y a point de langue que l'on puisse appeller universelle, comme nous voions par exemple, que la langue Franque est generale par tout le Levant, & que le Latin est la langue commune des savans. Cependant ceux qui sont les plus voisins de quelque Nation particuliere, ne laissent pas de s'entr'entendre, lorsqu'ils

qu'ils se trouvent ensemble. D'ailleurs chaque peuple a son Interprete, qui demeure chez ceux de ses voisins, qui lui sont alliez, & qui y fait la fonction de Resident.

Ces Sauvages sont tous differens des peuples du Canada, soit dans leur maisons & cabannes, ou dans leurs moeurs, dans leur incliuations, dans leurs coûtumes & même dans la forme de la tête. Les peuples qui habitent le long du Fleuve Meschasipi l'ônt fort plate. Ils nous ont dit souvent, qu'il y a des hommes au delà de leur pays, qui ont la tête de deux ou trois doits plus haute & plus pointue que la leur.

Les Nations de ce Fleuve ont des places publiques fort grandes, des jeux, & des assemblées. Ils sont vifs, & fort agissans. Leurs Chefs ont une autorité plus despotique que les autres Sauvages, dont les Chefs ne peuvent rien obtenir qu'à force de prieres, & de persuasions, L'on n'oseroit passer entre le Chef de ces Nations qui habitent au bas du Fleuve, & le flambeau qu'on allume en sa presence, & qu'il fait porter devant lui, lorsqu'il marche. On est obligé de

faire le tour avec des démarches particulieres accompagnées de cérémonies. Ils ont des Sauvages, qui leur servent de valets, & d'autres Officiers, qui les servent, & qui les suivent par tout. Ils distribuent leurs presens & leurs gratifications à leur gré. En un mot on y trouve des hommes fort raisonnables & qui savent se servir fort bien de leurs lumieres naturelles.

Nous n'avons veu aucun de ces Sauvages du Fleuve, qui eût aucune connoissance des Armes à feu, non plus que des des outils de fer, ou d'acier. Ils se servent de méchans couteaux, ou de haches de pierre. En cela l'experience nous à fait voir tout le contraire de ce qu'on nous avoit dit touchant ces peuples. On nous disoit, qu'ils n'étoient éloignés que de 30. ou 40 lieues des Espagnols du nouveau Mexique, & de ceux qui sont vers le Cap Floride, & qu'ainsi ils avoient des haches, des fusils, & tous les autres instrumens, que l'on voit dans nôtre Europe: mais nous n'avons rien trouvé de tout cela excepté quelque maniere de porcelaines faites en forme de tuyaux enfilez les uns aux autres pour

l'or-

l'ornement de la teste des femmes, & de quelques bracelets de bonnes perles, qui sont gastées par le feu dont ils se servent pour les percer, afin de les attacher aux oreilles des filles & des jeunes garçons. Les guerriers sauvages nous ont fait connoitre, qu'ils les apportent de fort loin devers la Mer du Sud, & qu'ils les reçoivent en échange de leurs Calumets de jaspe de la part de certaines Nations, qui selon toutes les aparences habitent du côté de la Floride.

Je ne diray rien ici de la conversion des Sauvages de l'Amerique, parce que j'en féray un plus ample recit dans un autre Ouvrage, qui desabusera bien des gens de plusieurs opinions fausses, dont ils sont prévenus. Autrefois les Apôtres n'avoient qu'à ouvrir la bouche dans les pays, où la Providence conduîsoit leurs pas. D'abord ils y faisoient des conquêtes & des conversions prodigieuses: pour moi je ne me considere que comme un instrument extrémement foible pour la propagation des Misteres de l'Evangile, sur tout en comparaison de ces grands serviteurs que Dieu a emploiez à établir

blir le Christianisme dans le Monde, & à y fonder son Eglise. Mais il faut avouër, que Dieu n'attache plus la grace ni l'onction de son Esprit à nos Ministéres modernes, pour esperer ces conversions miraculeuses, comme dans les premiers Siecles. Il ne se sert que de la voye commune & ordinaire, pour convertir les hommes quand & comment il lui plaist.

Je me suis donc contenté d'annoncer de mon mieux selon mes forces & mes lumieres, les principales veritez du Christianisme aux peuples avec qui j'ay eu habitude. J'ay dit que toutes ces Nations ont des langages différens. J'avois des principes de la Langue Iroquoise, & j'apris depuis celle des Issati, ou Nadouessans. Cependant tout cela m'a tres-peu servi parmi les auttes Sauvages; & ie ne pouvois me faire entendre que par des gestes, & par quelques termes de leurs langues, que j'aprenois insensiblement, & avec beaucoup de peine & de temps.

Je n'oserois assurer, qué mes petits efforts pour la propagation de l'Evangile ayent produit des fruits considerables parmi ces peuples. Il n'y a que

que Dieu, qui connoiſſe les effets ſecrets de ſa grace & de ſa parole, ni qui ſache juſqu'où ces Barbares en auront profité. Tout ce que je puis dire à cet égard c'eſt, que le gain le plus ſur, que j'aye pu faire, conſiſte uniquement dans le baptéme que j'ay fait de quelques Enfans, dont j'étois moralement aſſuré de la mort. Au reſte je n'ay pu travailler qu'à reconnoître l'état de la Nation, & qu'à ouvrir le chemin aux Miſſionaires, qui pourront ſe rendre dans ces vaſtes pays. Comme j'ay eu l'honneur de leur ſervir de précurſeur, je m'ofre d'y retourner, quand on voudra. J'y finiray mes jours de bon cœur en travaillant à mon ſalut & à celui de ces pauvres peuples, qui ont été privez juſques à preſent des lumieres de la foi Chretienne. Mais afin de ne point ennuier le lecteur, il eſt temps de pourſuivre notre voiage juſques à la ſource du Fleuve Meſchaſipi.

CHA-

CHAPITRE XLIII.

Description de la pêche, que nous faisions des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant prés de l'embouchure de la Riviere des Ilinois. & du changement des terres & de Climat en allant vers le Nord.

NOus nous embarquâmes le 24. d'Avril, & le blé d'Inde ou gros millet venant à nous manquer, de même que la viande boucannée, nous n'avions plus d'autre moien de subsister que par la Chasse ou la pêche. Les bêtes fauves étoient asses rares au lieu où nous étions alors, parce que les Illinois y viennent souvent, & qu'ils y ruinent la Chasse. Par bonheur nous trouvâmes quantité d'Eturgeons à longs becs, dont nous parlerons ci-aprés. Nous les tuions à coups de haches, ou d'épées emmanchées, dont nous nous servions en cette rencontre, afin d'épargner nôtre poudre & nôtre plomb.
C'é-

C'étoit alors le temps, que ces poissons fraioient, & on les voit ordinairement venir pres des bords du Fleuve pour frayer. Nous les tuions donc aisément à coups de hache ou avec des épées sans nous mettre à l'eau : & parce que nous en tuïons tant que nous voulions, nous n'en prenions que le ventre & les morceaux les plus delicats, & nous abandonnions le reste.

Si nos hommes avoient quelque satisfaction de cette abondante péche, ils étoient d'ailleurs dans une grande apréhension des gens, que nous avions laissez au Fort des Illinois, ou de Crevecœur. Ils craignoient, qu'encore que nous en fussions éloignez de plus de cent lieuës, qui sont peu considerables, à cause de la grande diligence, que l'on fait avec les Canots d'écorce, il ne vînt des gens de ce Fort, & que voiant qu'ils n'avoient point troqué leurs marchandises avec les nations du Nord, on ne se saisit de leurs effets. Je leur proposai de naviger pendant la nuit, & de cabanner de jour dans les Isles dont le Fleuve est rempli, & que nous trouverions dans nôtre route.

Ce Fleuve est tout plein de ces Iles, su

ſur tout depuis l'embouchure de là Riviere des Illinois juſqu'au Saut de St. Antoine de Padouë, dont je parlerai ci-aprés. Cet expedient reüſſit, & en effet aprèsavoir navigé toute la nuit, nous nous trouvâmes aſſez éloignez de cette embouchure aprochant du Nord. Au reſte les terres ne nous paroiſſoient plus ſi fertiles, ni les bois ſi beaux, que ceux que nous avions veu dans les pays, qui ſont au bas du Fleuve Meſchaſipi.

CHAPITRE XLIV.

Deſcription ſuccinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le Fleuve Meſchaſipi : du Lac des pleurs : du Saut de St. Antoine de Padouë : de la folle avoine, & de pluſieurs circonſtances de la contination de notre Voiage.

CE Fleuve, comme je l'ai déja dit, a une lieuë de large preſque par tout, & en quelques endroits il en a juſques à deux. Il eſt partagé par quantité d'Iles remplies d'arbres entrelaſ-

ſez de tant de Vignes, qu'on a de la peine à y paſſer. Il ne reçoit aucune Riviere conſiderable du côté de l'Oüeſt depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois juſques au Saut de St. Antoine de Padoüe, excepté celle des *Otenta*, & une autre qui vient de l'Oueſt Nord-Oüeſt à ſept ou huit lieuës de ce Saut.

Du côté de Levant on trouve d'abord une Riviere peu conſiderable: mais un peu plus loin on en trouve une autre appellée par les Sauvages *Ouïſconſin*, ou *Miſconſin*, qui vient de l'Eſt, & de l'Eſt Nord-Eſt. Après avoir fait ſoixante lieuës en remontant, on la quitte pour faire un portage de demi-lieuë, afin d'aller gagner une Riviere, qui ſerpente extraordinairement à ſa ſource, & par le moien de laquelle on pouvoit ſe rendre à la Baye des Puans. Elle eſt preſque auſſi grande que celle des Illinois, & ſe jette dans le Fleuve Meſchaſipi, où elle perd ſon nom. Elle eſt ſituée à cent lieuës on environ au deſſus de celle des Ilinois.

A vingt cinq lieuës plus haut remontant ce Fleuve du même côté de l'Eſt, on trouve la Riviere nommée par les Nadouïſſans ou Iſſati. *Chebadeba*, ou

Cha-

Chabaoüadeba, c'eſt à dire Riviere noire. Nous ne l'avons conſiderée qu'à ſon embouchure, où elle nous parut aſſez peu conſiderable.

Trente lieuës plus haut on trouve le Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainſi, parce que parmi les Sauvages qui nous prirent, comme nous le verrons dans la ſuite, quelques uns vouloient qu'on nous caſſât la tête. Ces gens venoient donc pleurer ſur nous pendant toute la nuit pour obliger les autres de conſentir à nôtre mort. Ce Lac, qui eſt formé par le Fleuve Meſchaſipi, à ſept lieuës de longueur, & environ trois de largeur par le milieu. Il n'a point de courant qui nous ait paru conſiderable. On en trouve ſeulement à ſon entrée & à ſon iſſue.

A une grande lieuë du Lac des pleurs du côté de l'Eſt il y a la Riviere des Taureaux ſauvages, dans laquelle on voit une quantité prodigieuſe de Tortues. On l'appelle ainſi à cauſe du grand nombre de ces Taureaux, qu'on y trouve ordinairement. Nous la ſuivîmes pendant dix ou douze lieuës. Elle ſe décharge avec rapidité dans le Fleuve: mais en la remontant on la trouve

égale

égale & ſans rapides. Elle eſt bordée de hautes montagnes aſſez éloignées en certains endroits pour former des prairies : à ſon embouchure il y a des bois des deux côtez, & elle eſt auſſi profonde & auſſi large que la Riviere des Illinois.

A quarante lieuës au deſſus on trouve une autre Riviere pleine de rapides, par laquelle en tirant vers le Nord on peut ſe rendre au Lac Superieur, qui, comme nous l'avons dit, eſt plus grand que le Roiaume de France, juſques à la Riviere Niſſipikoüet, qui tombe dans ce Lac. Nous avons donné à cette Riviere le nom de Riviere du tombeau, parce que les Iſſati y ayant laiſſé le cadavre d'un de leurs guerriers, qui avoit été mordu d'un ſerpent-ſonette, je mis ſur lui ſelon la coutume une couverture blanche. Cette action d'humanité m'attira la reconnoiſſance de ceux de ſa nation, comme ils me le firent paroitre dans leur pays par un grand feſtin qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En remontant ce Fleuve dix ou douze lieuës, la navigation y eſt interrompue par un Saut, que nous avons appellé de St. Antoine de Padoüe, parceque nous

nous l'avions pris pour Patron de nos entrepriſes. Ce Saut a 50. ou 60. pieds de hauteur, & une Iſlette de roche en forme de pyramide au milieu de ſa chute.

Les grandes montagnes qui bordent ce Fleuve ne durent que juſques à la Riviere de Ouiſconſin environ ſix vingt lieuës. Il commence en cet endroit à couler à l'Oüeſt, & au Nord-Oüeſt, ſans que nous ayons pu aprendre des Sauvages, qui ont remonté cette Riviere fort loin, quel eſt le lieu, ou elle prend ſa ſource. Ils nous ont ſeulement fait connoitre, qu'à vingt ou trente lieuës au deſſus, il y a un ſecond Saut, au pied duquel il y a quelques Villages de Sauvages, qui y demeurent pendant un certain temps de l'année. On les appelle *Tintonha*, c'eſt à dire la Nation des prairies.

A huit lieuës au deſſus du Saut de St. Antoine en tirant vers la droite, on trouve la Riviere des Iſſati ou Nadoueſſans. Elle eſt étroite à ſon entrée: mais on la remonte en allant vers le Nord environ ſoixante & dix lieuës juſques au Lac des Iſſati, où j'ai été fait Eſclave par ces Barbares. C'eſt de

là que cette Riviere, que nous avons appellée de St. François, prend sa source. Ce dernier Lac se repand dans de grands marais, où il croit de la folle avoine, de même qu'en plusieurs autres lieux jusques au bout de la Baye des Puans.

Cette folle avoine est une graine qui croit dans les terres marécageuses, même dans des Lacs qui n'ont que deux ou trois pieds d'eau; & cela sans qu'on l'y seme. Elle ressemble à l'avoine: mais elle est de meilleur goût, & a les tuyaux & la tige beaucoup plus longs.

Les Sauvages la recueillent quand elle est meure. Les femmes en lient plusieurs tiges ensemble avec des écorces de bois blanc, pour empécher que la multitude des canars, des cignes, & des sarcelles, qui s'y trouvent ordinairement, ne la mangent toute. Les Sauvages en font leur provision pour subsister une partie de l'année en la faisant cuire en maniere de bouillie hors du temps de leur Chasse.

Le Lac des Issati est situé environ à soixante & dix lieuës à l'Oüest du Lac Superieur. Il est impossible d'aller par terre de l'un à l'autre à cause des terres

maré

marécageuses & tremblantes, qui sont entre-deux : mais on y peut aller en raquettes, quand il y a de la neige. Cependant on n'en fait le voiage qu'avec peine par eau, parce qu'il y a plusieurs portages, & que d'ailleurs on est obligé de faire plus de cent cinquante lieuës de chemin à cause des détours qu'il faut prendre.

Pour y naviger plus commodément du Lac Superieur en Canot, il faut passer par la Riviére du tombeau. Nous prîmes ce chemin & nous n'y trouvâmes plus que les os du cadavre de ce Sauvage, dont j'ai fait mention cî-devant. Les Ours en avoient mangé toute la chair aprés qu'ils eurent arraché avec leurs pattes, dans lesquelles consiste leur plus grande force, les perches que les Parens du mort avoient fichées en terre en forme de Mausolée. L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre qui étoit à côté du sepulcre, & un pot de terre renversé, dans lequel les Sauvages avoient laissé de la viande grasse de vâches ou taureaux sauvages, pour faciliter, comme ils disent, à la personne morte le voiage

qu'elle doit faire pour ſe rendre au païs des Ames.

Aux environs du Lac des Iſſati il y a quantité d'autres Lacs voiſins, d'où ſortent pluſieurs Rivieres, ſur les bords deſquelles habitent les Iſſati, les Nadoüeſſans, les *Tintonha*, qui veut dire gens des prairies, les *Oüadebathon*, ou gens de Riviere, les *Chongasketon* ou la nation du Chien ou du Loup, car le mot de *Chonga* chez ces peuples ſignifie un Loup ou un Chien, & pluſieurs autres peuples, que nous comprenons tous ſous le nom de Nadoüeſſans, ou Nadoüeſſious. Ces Barbares peuvent faire huit ou neuf mille Guerriers, vaillants, grands coureurs & trés-bons archers. Ce fût une partie de ces Nations qui m'arrêta priſonnier, & qui me mena au haut du Fleuve Meſchaſipi avec nos deux Canoteurs, de la maniere que je vais le raconter dans le Chapitre ſuivant.

CHA-

CHAPITRE XLV.

L'Auteur eſt arrêté avec les deux Canoteurs par ſix vingt Sauvages, qui, aprés pluſieurs attentats ſur leur vie, les menerent enfin au haut du Fleuve Meſchaſipi.

NOus avions accoutumé de faire nos prieres trois fois le jour, comme je l'ai marqué ci-devant, & je demandois toûjours à Dieu de pouvoir rencontrer de jour les Sauvages. Leur coutume eſt de tuer comme ennemis tous ceux qu'ils trouvent de nuit, & cela dans le deſſein de profiter de leurs dépouïlles, cômme de haches, de couteaux & choſes ſemblables, qu'ils eſtiment plus que nous ne faiſons l'or & l'argent. Ils ne font pas même difficulté de tuer leurs Alliez quand ils peuvent cacher leur mort, pour pouvoir ſe vanter un jour d'avoir tué des hommes, & de paſſer ainſi pour ſoldats & pour gens de cœur.

Nous avions conſideré avec beau-

coup de plaisir le Fleuve Meschasipi en le remontant vers le Nord, & cela depuis le premier d'Avril. Rien ne nous avoit empêchez de reconnoître s'il étoit navigable haut & bas. Nous avions tué dans nôtre chemin sept ou huit gros coqs d'Inde, qui multiplient d'eux mêmes en ces contrées là comme tous les autres animaux sauvages. Nous ne manquions ni de taureaux sauvages, ni de chevreuils, ni de castors, ni de poissons, ni de chair d'ours, que nous tuïons, quand ces animaux passoient le Fleuve à la nage.

Je faisois de profondes reflexions sur les douceurs, que l'on goûte dans l'exercice de la priere, & sur les avantages que l'on en tire, dans le même tems que les miennes furent exaucées. Le 12. d'Avril, pendant que nos deux hommes faisoient cuire un coq d'Inde, & que je regommois nôtre Canot sur le bord du Fleuve, j'aperçus tout d'un coup environ à deux heures aprés midy cinquante Canots d'écorce conduits par six vingt Sauvages tout nuds, qui décendoient d'une fort grande vitesse sur ce Fleuve pour aller faire la guerre aux Miamis, aux Illinois & aux Maroha.

Nous

Nous jettâmes le bouïllon du coq d'Inde que nous faiſions cuire, & nous étant promptement embarqués, nous allâmes au devant d'eux criant, par trois fois *Miſtigouche* & *Diatchez*, ce qui veut dire dans la langue des Iroquois, & des Algonquins, Camarades, nous ſommes des hommes de Canots de bois. C'eſt ainſi, qu'ils nous appellent, quand nous ſommes dans de grands vaiſſeaux. Ces cris nous furent inutiles, parceque ces Barbares ne nous entendoient pas. Ils nous inveſtirent donc, & nous tirérent quelques fleches de loin: & parce que les Vieillards me virent le Calumet de paix à la main en s'approchant de nous, ils empechérent leur jeuneſſe de nous tuer.

Ces hommes plus brutaux que ceux du bas Fleuve ſautérent les uns à terre, les autres dans l'eau, & nous abordérent ainſi avec des cris, & des huées épouvantables. Nous ne faiſions aucune reſiſtance, parce que nous n'étions que trois contre un ſi grand nombre. L'un d'entr'eux m'arracha le Calumet de paix, que j'avois à la main, pendant que notre Canot & les leurs étoient

amarrez au bord du Fleuve. Nous leur presentâmes d'abord quelques morceaux de tabac de la Martinique, parce qu'il étoit meilleur que le leur. Les plus vieux d'entr'eux proferérent ces mots Miamiha, Miamiha : mais nous n'entendions point ce qu'ils disoient. Nous marquâmes donc sur le sable avec nôtre aviron, que les Miamis leurs ennemis, qu'ils cherchoient, avoient passé le Fleuve Meschasipi, & qu'ils avoient pris la fuite pour se joindre aux Illinois.

Quand ils se virent découverts, hors d'état par consequent de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre Vieillards ayant mis la main sur ma tête, se prirent à pleurer d'un ton extrémement lugubre, & avec un méchant mouchoir de toile d'Armenie, qui me restoit, j'essuiois leurs larmes. Tout cela pourtant fut inutile. Ils nous firent connoitre qu'ils avoient dessein de nous massacrer, parce qu'ils ne voulurent jamais fumer dans nôtre Calumet de paîx. Ils nous firent donc traverser le fleuve avec de grands cris qu'ils faisoient retentir tous ensemble, & ils nous faisoient redoubler les coups d'aviron devant

devant eux, afin d'aller plus vîte, pendant que nous entendions des hurlemens horribles, capables de donner de la terreur aux hommes les plus intrepides. Ayant mis pied à terre à l'autre bord du Fleuve nous dechargeâmes nôtre Canot, & nôtre équipage, dont on nous avoit deja dérobé une partie.

Nous ne laissâmes pas d'allumer du feu pour achever de faire cuire nôtre coq d'Inde. Nous en donnâmes deux, que nous avions tuez, à ces Sauvages. Ces Barbares ayant fait leur assemblée pour deliberer sur ce qu'ils feroient de nous, let deux premier Chefs s'approchérent & nous firent entendre par signes, que leurs guerriers vouloient nous casser la tête. Cela m'obligea, pendant qu'un de nos Canoteurs gardoit nôtre équipage, de m'en aller avec l'autre trouver leurs Chefs. Je jettay au milieu d'eux six haches, quinze couteaux, & six brasses de Tabac noir, aprês quoi baissant la tête, je leur fis connoitre avec une hache emmanchée, qu'ils pouvoient nous tuer, s'ils vouloient.

Ce present en adoucit plusieurs d'entr'eux, Ils nous presentérent donc du

castor à manger, en nous mettant selon leur coutume, les trois premiers morceaux à la bouche aprés avoir souflé dessus, parce que la viande étoit chaude. Ensuite ils posérent leur plat d'écorce devant nous pour nous laisser manger à nôtre fantaisie. Tout cela ne nous empécha pas de passer la nuit avec beaucoup d'inquietude, parce qu'ils nous avoient rendu nôtre Calumet de paix, le soir avant que de se coucher. Nos deux Canoteurs étoient neanmoins dans la resolution de vendre bien cher leur vie, & de se defendre courageusement au cas, qu'on nous vint attaquer. Pour moi je leur dis, que j'avois resolu de me laisser tuer sans resistance afin d'imiter le Sauveur, qui s'étoit remis volontairement entre les mains de ses bourreaux : cependant nous veillâmes l'un après l'autre, afin de n'être pas surpris en dormant.

CHAPITRE XLVI.

Résolution que les barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur pays au haut du Fleuve Meschasipi.

LE 13. Avril de grand matin un Capitaine nommé *Naarhetoba*, du nombre de ceux qui vouloient nous massacrer, & qui avoit le corps peint me demanda mon Calumet de Paix. Il le remplit de Tabac de leur pays, après quoi il y fit fumer premierement tous ceux de sa bande, & ensuite tous les autres, qui avoient resolu de nous tuer. Il nous fit signe d'aller avec eux dans leur pays, & ils s'en retournérent avec nous. Ainsi leur ayant fait rompre leur entreprise contre leurs ennemis, je ne fus pas faché dans cette occasion de pouvoir continuer nos découvertes avec ces peuples.

La plus grande de mes inquietudes étoit, que j'avois de la peine à dire

mon Office, & à faire mes prieres devant ces Barbares. Plusieurs d'entr'eux me voyant remuer les lévres me disoient d'un ton fier, *Ouackanché*, mais comme je ne sâvois pas un mot de leur langue, nous croyions, qu'ils se mettoient en colere. Michel Ako Canoteur me dit tout effrayé, que si je continuois à dire mon Breviaire, ces gens nous tueroient sans misericorde. Le Picard du Gay me pria au moins de faire mes prieres en cachette & pour ne plus irriter ces Barbares, je suivis l'avis du dernier: mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma suite. Lors que j'entrois dans les bois, ils croioient que j'y allois cacher quelques marchandises sous terre. Ainsi je ne savois de quel côté me tourner pour faire mes devotions, car ils ne me quittoient point de veuë.

Cela m'obligea de dire enfin à nos deux hommes que je ne pouvois me dispenser de dire mon Office; que s'ils nous massacroient pour ce sujet, je serois la cause innocente de leur mort aussi bien que de la mienne; qu'ainsi je courois le même danger qu'eux, mais qu'enfin ce peril ne devoit pas me

me dispenser de mon devoir. Au reste ces Barbares vouloient me dire par ce mot de *Ouakonche* que le livre que je lisois étoit un méchant esprit, comme je j'ay apris depuis étant parmi eux. Je connus donc à leurs gestes, qu'ils en avoient quelque aversion. ainsi afin de les accoutumer je chantois pendant le chemin les Littanies à livre ouvert. Ils crurent que mon Breviaire étoit un esprit, qui m'aprenoit à chanter pour les divertir. Tous ces peuples aiment naturellement à chanter.

CHAPITRE XL.

Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chez eux. Ils attentent souvent à notre vie.

LEs insultes que ces Barbares nous firent pendant nôtre route sont au dessus de toute imagination. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs. Pour eux ils n'ont ordinai-

dinairement qu'un carquois rempli de flêches, un arc, & une méchante peau paſſée, qui leur ſert ordinairement de couverture à deux perſonnes. Les nuits ſont encore aſſez froides en cette ſaiſon, parceque nous aprochions toûjours du Nord: ainſi on avoit beſoin de ſe bien couvrir la nuit.

Ces gens voyant que nous ne pouvions aller auſſi vite qu'eux, firent entrer trois guerriers dans nôtre Canot. L'un ſe mit à ma gauche, & les deux autres ſe rangerent auprès de nos hommes pour les aider à ramer, afin que nous les puſſions ſuivre. Ces Barbares font quelquefois trente lieues par jour, lors qu'ils ſont preſſez d'aller à la guerre, ou qu'ils ont deſſein de ſurprendre leurs ennemis. Ceux qui nous avoient pris étoient de divers villages, & fort partagez dans leurs ſentimens à nôtre égard. Nous nous cabannions tous les ſoirs auprès de ce jeune Chef, qui avoit demandé nôtre Calumet de paix; & nous lui faiſions connoître par là, que nous nous mettions ſous ſa protection.

Mais l'envie ſe mit parmi les Sauvages. Le Chef nommé *Aquipaguetin*, dont

dont un des fils avoit été tué par les Miamis, voyant, qu'il ne pouvoit ſe vanger ſur cette Nation, tourna toute ſa vangeance contre nous. Il pleuroit pendant toutes les nuits ce fils qu'il avoir perdu à la guerre; & il prétendoit par là porter ceux qui étoient de ſa-bande à le vanger, à nous tuer, & à ſe ſaiſir de tout nôtre équipage afin de pouvoir pourſuivre enſuite ſes ennemis. Mais les autres Sauvages, qui eſtoient charmez de nos marchandiſes d'Europe, étoient bien aiſes de nous conſerver, afin d'attirer d'autres Européens chez eux. Ils ſouhaitoient ſurtout d'avoir du fer, qui leur étoit fort pretieux, & dont ils avoient reconnu l'uſage, lors qu'un de nos Canoteurs avoit tué trois ou quatre outardes & coqs d'Inde d'un coup de fuſil. Pour eux ils ne pouvoient tuer qu'un de ces oiſeaux à la fois avec leurs fleches.

Nous avons reconnu depuis, que les mots *Manza Ouäkanché* ſignifient du fer qui a un méchant eſprit. C'eſt ainſi qu'ils nommoient un fuſil qui briſe les os d'un homme, au lieu que leurs fleches ne font que gliſſer au travers

vers

vers des chairs & des muſcles, qu'elles percent ſans briſer les os que fort rarement. C'eſt pour cela auſſi que ces peuples gueriſſent plus facilement les bleſſures qui ſe font à coups de fleches, qu'on ne fait celles de nos fuſils.

Lors que nous fûmes pris par ces Barbares nous n'avions navigé qu'environ cent cinquante lieues en remontant le Fleuve depuis la riviére des Illinois. Nous navigeames avec eux pendant dix-neuf jours, tantôt au Nord & tantôt au Nord Oueſt ſelon les rhombs de vent qu'il faiſoit, & ſelon le jugement que nous en avons fait par la Bouſſole. Ainſi depuis que ces Barbares nous eurent forcez de les ſuivre, nous fimes plus de deux cens cinquante lieues ſur le même Fleuve. Ces Sauvages vont d'une grande force en Canot, & ils rament depuis le matin juſqu'au ſoir ſans diſcontinuer. A peine s'arrêtent ils pendant le jour pour prendre leur réfection.

Pour nous obliger à les ſuivre, ils nous donnoient ordinairement quatre ou cinq hommes afin de nous faire aller plus vîte. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs; de

de ſorte que nous avions beſoin d'eux pour aller auſſi vîte qu'eux. Nous cabannions ordinairement quand il pleuvoit; mais quand il faiſoit beau, nous couchions à terre ſans abri. Nous avions par là le moien de contempler les Aſtres & la Lune, quand elle éclairoit. Malgré les fatigues du jour les plus jeunes guerriers de ces Sauvages alloient danſer le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs juſques à minuit; & le Capitaine chez lequel ils alloient envoioit en ceremonie à ceux qui chantoient, un guerrier de ſa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans ſon Calumet de guerre, qui ſe diſtingue de celui de paix par la diverſité des plumes.

La fin de cette eſpece de Sabbat ſe faiſoit tous les jours par les deux plus jeunes de ceux qui avoient eu des parens tuez à la guerre. Ils prenoient pluſieurs fleches, & les preſentoient croiſées par la pointe à leurs Chefs en pleurant amérement, & ils les leur donnoient à baiſer nonobſtant la force de leurs cris. Au reſte les fatigues du jour, & les veilles de la nuit n'empêchoient pas que les Vieillards ne s'é-

s'eveillassent presque tous à la pointe du jour, de peur d'être surpris par leurs ennemis. Dés que l'Aurore paroissoit, l'un d'entr'eux faisoit le cri ordinaire, & en un moment les guerriers entroient dans leurs Canots. Quelques uns passoient autour des Iles pour tuer quelques bêtes fauves, & les plus alertes alloient par terre pour découvrir par le moien de la fumée le lieu où étoient leurs ennemis.

CHAPITRE XLVIII.

Les avantages, que les Sauvages du Nord ont sur ceux du sud à la guerre, & la Cérémonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midy.

Pendant que les Sauvages du Nord sont en guerre, ils ont accoutumé de se poster toûjours sur la pointe de quelques unes de ces Iles dont le Fleuve est plein, afin d'y etre en seureté. Ceux du Sud, qui sont leurs ennemis, n'ont que des Pyrogues, avec lesquelles ils ne peuvent pas voguer fort vîte, parce

parce que ces Pyrogues ſont fort peſantes; & il n'y a que les Nations du Nord, qui ayent du boulleau pour faire des Canots d'écorce. Les peuples du Sud ſont privez de cet avantage. Ainſi ceux du Nord ont une facilité admirable d'aller de Lac en Lac & de Riviere en Riviére pour attaquer leurs ennemis. Lors qu'ils ſe voyent découverts, ils ſont en aſſurance, pourvû qu'ils aient le temps de rentrer dans leurs Canots. Pour ceux, qui les pourſuivent par terre, ou dans des Pyrogues, ils ne les ſauroient atteindre, ni les pourſuivre avec aſſez de diligence.

Pour ce qui eſt de faire la guerre par embuſcade, les Sauvages du Nord y ſurpaſſent toutes les Nations du monde, à cauſe qu'ils ſont fort patiens à ſouffrir la faim, & les plus grandes injures du temps. Ils ne vont qu'à coup ſeur dans les embuſcades, parce qu'ils ſont toûjours aſſurez du ſecours de trois ou quatre de leurs camarades, au cas que leurs ennemis les attaquent. Ils en viennent donc toujours à bout à moins qu'ils ne ſoyent accablez par une trop grande multitude, qui les empêche d'entrer dans leurs Canots, ou

de

de ſe ſauver par la fuite.

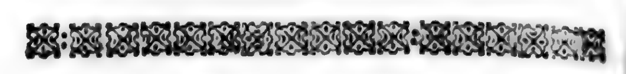
Pendant les dix neuf jours de nôtre navigation qui fut fort pénible, le Chef nommé *Aquipaguetin*, qui m'adopta depuis pour ſon fils, comme nous le verrons dans la ſuite, s'aviſa de faire halte ſur le midi dans une grande prairie, ſituée à l'Oüeſt du Meſchaſipi. Ce Chef avoit tué un gros Ours fort gras. Il en fit un feſtin aux principaux Chefs de guerriers. Après le repas ces Sauvages marquez tous au viſage, ayant le corps peint, chacun étant diſtingué par la figure de quelque animal ſelon ſon genie, & ſelon ſon inclination, ayant même leurs cheveux frottez d'huile d'Ours, & parſemez de plumes rouges & blanches, & la tête chargée de duvet d'oiſeaux, danſoient tous en tenant les poins ſur les côtez, & frapoient de la plante du pied contre la terre d'une ſi grande force, que les marques y paroiſſoient. Pendant cela l'un des fils du Maître de la ceremonie donnoit à fumer à tous ces gens dans le Calumet de guerre, & continuoit de pleurer fort amérement. Le Pere qui gouvernoit toute la ceremonie lugubre, en l'accompagnant d'une voix lamentable &

en-

entrecoupée de ſoupirs & de ſanglots capables d'attendrir le cœur le plus dur, baignoit tout ſon corps de ſes larmes: après quoi il s'adreſſoit tantôt aux guerriers & tantôt à moi, me mettant les mains ſur la tête, & faiſant la même choſe à nos deux Canoteurs. Par fois il levoit les yeux au ciel, & proferoit le mot de *Louis* qui dans ſa langue ſignifie le Soleil. Il ſe plaignoit à cet Aſtre de la mort de ſon Fils, & par là tâchoit d'obliger tout ſon monde à le vanger de ſes ennemis.

Pour nous autant que nous pouvions juger de cette cérémonie, nous croions que tout cela tendoit à nous faire perir. En effet nous avons reconnu dans la ſuite, que ce Barbare en avoit voulu fort ſouvent à nôtre vie: mais voyant la contradiction qu'il y avoit du côté des autres Chefs, qui s'y oppoſoient, il nous fit rembarquer, & ſe ſervit d'autres ruſes pour avoir peu à peu les Marchandiſes de nos gens. Il n'oſoit les prendre hautement comme il le pouvoit, parce qu'il craignoit que cuxe de ſa nation ne le blamaſſent de lacheté, vice que les plus Barbares ont en horreur.

CHA-



CHAPITRE XLIX.

Ruses & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres évenemens de nôtre voyage.

IL eſt aiſé de remarquer par tout ce que nous avons dit, qu'*Aquipaguetin* étoit fort ruſé. Il avoit avec lui les os de quelqu'un de ſes parens défunts, leſquels il conſervoit avec beaucoup de ſoin dans des peaux paſſées & ornées de pluſieurs bandes rouges & noires de porc-épic. Il aſſembloit donc de temps en temps ſon monde pour leur donner à fumer, & enſuite il nous faiſoit venir l'un aprés l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandiſes d'Europe les os du defunt, & d'eſſuier les larmes qu'il avoit repandues pour lui & pour ſon fils, qui avoit été tué par les Miamis.

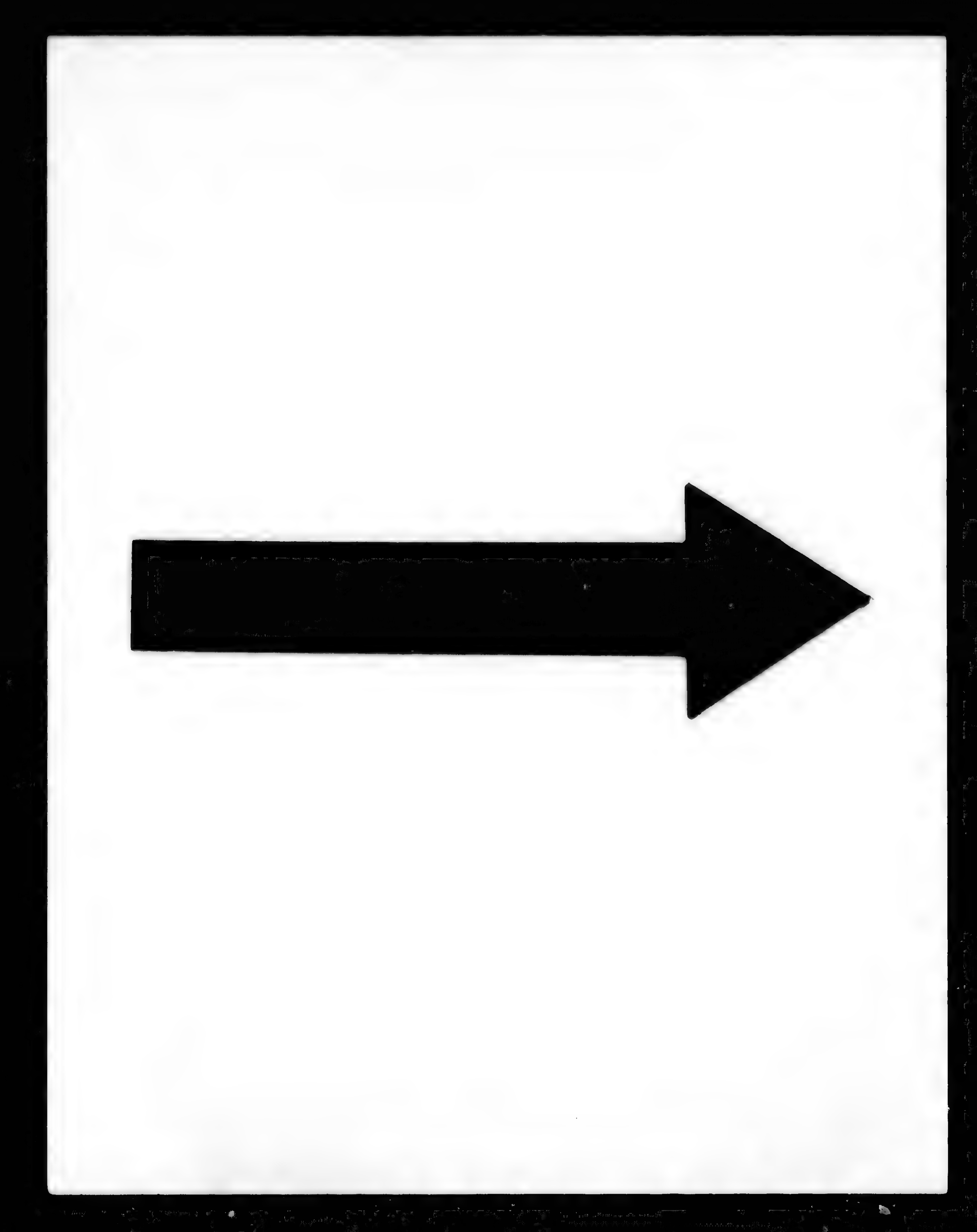
Pour apaiſer ce vieillard ruſé, nous jettâmes ſur les os du mort pluſieurs braſſes de Tabac de la Martinique, des ha-

haches, des couteaux, de la rassade, & quelques bracelets de porcelaine noire & blanche : & voilà comment ce Barbare nous épuisoit par des motifs, sur lesquels on n'avoit rien à dire. Il nous faisoit connoitre que ce qu'il nous demandoit ainsi n'étoit que pour le mort, & pour donner aux guerriers qu'il avoit amenez avec lui : & en effet il leur distribuoit tout ce que nous lui donnions. Il nous faisoit concevoir par là, que comme Capitaîne il ne prenoit pour lui que ce que nous lui donnions de bon bon gré.

Pendant les jours sus-dits de nôtre navigation nous couchâmes à la pointe du Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainsi à cause des larmes que ce Chef y répandit toute la nuit. Lors qu'il étoit las de pleurer, il faisoit venir un de ses fils, qui pleuroit à sa place. Son dessein en cela étoit d'exciter la compassion des guerriers, & de les obliger à nous tuer, afin de poursuivre ensuite leurs ennemis, & de vanger ainsi la mort du fils, qu'il avoit perdu.

Ces Sauvages envoyoient par fois leurs meilleurs coureurs par terre, &

ces



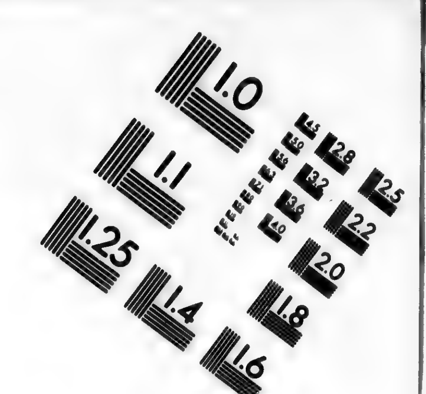
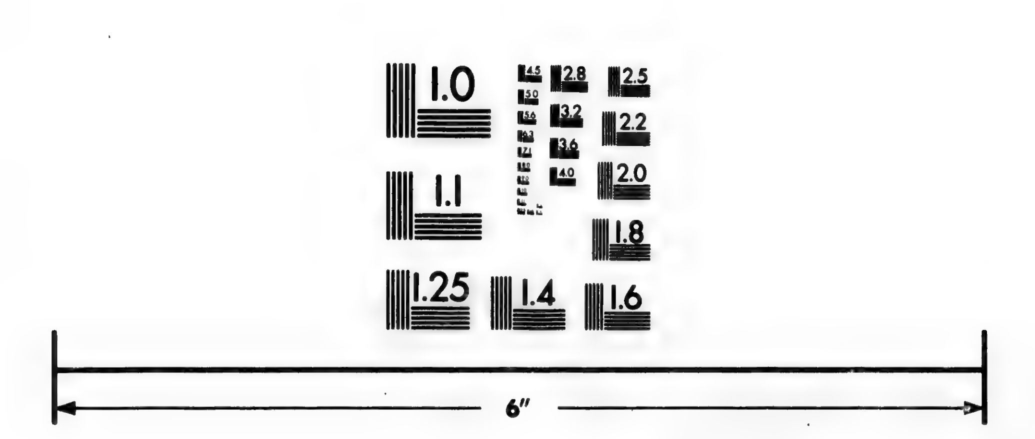


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





ces gens chassoient des troupes de taureaux sauvages, & les forcoient de passer le fleuve à la nage. Ils en tuoient par fois quarante ou cinquante, dont ils ne prenoient que la langue, & les endroits les plus délicats. Ils laissoient le reste, dont ils ne vouloient pas se charger, afin de faire une plus grande diligence, & de nous rendre plus promptement à leurs villages.

Il faut avoüer que nous mangions de bons morceaux : mais nous n'avions ni pain, ni vin, ni sel, ni épices, ni aucun autre assaisonnement, & cela a duré pendant les quatre dernieres années de près de douze, que j'ai demeuré dans l'Amerique. Dans nôtre dernier voyage nous avons subsisté de même, ayant de l'abondance en de certains temps, & étant reduits dans d'autres à manquer de tout, si bien que souvent nous ne mangions point pendant vingt & quatre heures, & quelquefois même davantage. La raison en est, que dans ces petits Canots d'écorce, on ne sauroit se charger de beaucoup de choses : ainsi quelque précaution que l'on ait, on se voit souvent denué de toutes les choses necessai-

res à la vie. Si nos Religieux de l'Europe éssuioient autant de fatigues & de travaux, & s'ils faisoient des abstinences pareilles à celles que nous avons faites si long temps dant l'Amerique, on ne leur demanderoit point d'autres preuves de Canonisation: mais il faut dire aussi, que ce qui ôtoit le prix à nos jeûnes c'est, que si nous souffrions dans de semblables conjonctures, nos souffrances n'étoient pas tout à fait volontaires. Nous faisions, comme on dit ordinairement, de necessité vertu.

CHAPITRE L.

Des Vieillards pleurent pour nous pendant la nuit. Nouvelles insultes d'Aquipaguetin. Maniere dont les Sauvages allument du feu par frixion.

PEndant plusieurs nuits il y avoit des Vieillards qui venoient pleurer fort amérement sur nous. Ils nous frottoient souvent les bras & tout le corps de leurs mains, & nous les

mettoient enſuite ſur la tête. Ces pleurs me faiſoient beaucoup de peine. Ils m'empêchoient de dormir ; & nous avions pourtant beſoin de repos après la grande fatigue du jour. Par deſſus tout cela ils me donnoient de l'inquiétude, & je ne ſavois qu'en penſer. Il me ſembloit que ces Barbares pleuroient, parce que quelques uns de leurs guerriers avoient reſolu de nous tuer: & je m'imaginois auſſi par fois, qu'ils pleuroient par un effet de la compaſſion qu'ils avoient du mauvais traitement qu'on nous faiſoit : ainſi ces larmes me faiſoient bien de la peine.

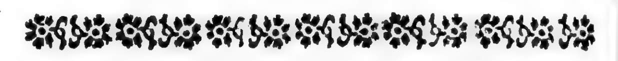
Dans une autre occaſion Aquipaguetin rentra dans ſes facheuſes humeurs. Il avoit ſi bien ménagé la plus grande partie des guerriers, qu'un jour ne pouvant camper auprès du Chef *Naarhetoba* qui nous protegoit, nous fumes obligez de nous aller placer avec nôtre Canot & nôtre equipage au bout du campement. Alors ces Barbares nous firent connoître, que ce Chef avoit abſolument reſolu de nous caſſer la tête; & cela nous obligea de tirer encore d'une caiſſe vingt couteaux & du tabac, que nous jettâmes tout en colere au milieu des mécontens.

Ce

Ce malheureux regardant ſes gens les uns après les autres ſembloit héſiter, leur demandant leur avis pour ſavoir s'il refuſeroit ou s'il accepteroit nôtre preſent. Comme nous baiſſions la tête en lui mettant une hache à la main pour nous tuer, le jeune Chef, qui faiſoit ſemblant d'être nôtre protecteur, & qui l'étoit peutêtre en effet, nous prit par le bras, & tout en furie nous enmena dans ſa Cabanne. Un de ſes freres prenant des flêches les caſſa toutes en nôtre preſence, pour nous aſſurer par là, qu'il empêcheroit qu'on ne nous tuât.

Le lendemain ils nous laiſſérent ſeuls dans nôtre Canot ſans nous donner des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient fait juſques-là, & ils demeurérent tous derriere nous. Après quatre ou cinq lieuës de navigation un autre Chef vint à nous & nous fit débarquer. Enſuite il arracha de l'herbe, & en fit trois petits monceaux, ſur leſquels il nous fit aſſeoir. Enfin il prit un bout de bois de cedre tout plein de petits creux ronds, dans l'un deſquels il mit une baguette plus dure que le cedre. Il frotta rudement cette ba-

guette entre les paumes de ſes mains, & alluma du feu de cette maniere. Il ſe ſervit de ce feu pour allumer le tabac de ſon grand Calumet, & après qu'il eût pleuré quelque temps, & qu'il nous eût mis les mains ſur la tête, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & nous fit connoître, que dans ſix jours nous ſerions dans ſon païs.



CHAPTRE LI.

Ceremonie des Barbares, lors qu'ils partagérent les priſonniers, & continnation du voyage par terre.

APrès donc que nous eûmes ainſi voyagé dix neuf jours en Canot, nous arrivâmes enfin à cinq ou ſix lieuës du Saut, que nous avons nommé de St. Antoine, comme nous avons eu lieu de le reconnoître depuis. Ces Barbares nous firent mettre pied à terre dans une Anſe du Fleuve Meſchaſipi, après quoi ils s'aſſemblérent pour aviſer à ce qu'ils féroient de nous. Enfin

fin ils nous ſeparérent, & nous donnerent à trois Chefs de Famille à la place de trois de leurs enfans, qui avoient été tuez à la guerre. Après cela ils ſe ſaiſirent de nôtre Canot, prîrent tout nôtre équipage, & mîrent le Canot en pieces, de peur que nous ne nous en ſerviſſions pour retourner chez leurs ennemis. Ils cachérent les leurs dans des aunayes pour s'en ſervir lors qu'ils voudroient aller à la chaſſe, & quoi que nous puſſions nous rendre commodément par eau dans leur pays, ils nous obligérent pourtant de faire ſoixante lieuës par terre.

Ils nous faiſoient marcher ordinairement depuis la pointe du jour juſques à deux heures de nuit, & nous paſſions les Rivieres à la nage. Ces Barbares, qui ſont pour la pluſpart d'une taille extraordinaire, portoient nos habits & nôtre équipage ſur la teſte, & nos deux Canoteurs, plus petits que moi, ſur leurs épaules, parce qu'ils ne ſavoient pas nager. En ſortant de l'eau, qui étoit ſouvent toute pleine de glaces, parce que nous tirions toûjours vers le Nord, à peine pouvois-je me ſoutenir. La gelée même continuoit encore toutes

les nuits dans cette ſaiſon là. Nous avions donc les jambes toutes enſanglantées des glaces que nous rompions à meſure que nous paſſions des Lacs ou des Riviéres à gay. Nous ne mangions qu'une fois en quatre vingt heures: encore n'étoit ce que quelques morceaux de viande boucannée, que ces Sauvages ne nous donnoient qu'à regret.

J'étoit ſi foible, que je me ſuis ſouvent couché par terre, reſolu de mourir plûtôt que de ſuivre ces Sauvages, qui marchoient d'une viteſſe extraordinaire, laquelle ſurpaſſe toutes les forces des Europeéns. Afin de nous faire hâter, ces Barbares mettoient ſouvent le feu dans les herbes ſéches des prairies par leſquelles nons paſſions: ainſi nous etions obligez par force de marcher, ou de nous laiſſer brûler. J'avois un chapeau, ſur la tête pour me garentir de l'ardeur du Soleil pendant l'été: mais je le laiſſai tomber bien de fois dans le feu, parce qu'il n'étoit pas ferme ſur ma teſte. Ces Barbares l'en retiroient, & me donnoient la main pour me ſauver du feu, qu'ils avoient allumé, tant pour haſter nôtre marche qu'afin d'avertir leurs gens

gens

gens de leur retour. Je dois dire ici, que si le Picard du Gay ne m'eut souvent fortifié dans ce pénible & facheux voyage, j'aurois indubitablement succombé à la fatigue, parceque les vivres & les forces me manquoient si continuellement.

CHAPITRE LII.

Contestation des Sauvages sur le partage de nos marchandises, & de notre équipage avec mes Ornemens sacerdoteaux, & ma Cassette.

APrès avoir fait environ soixante lieues de portage, & après avoir souffert la faim, la soif, & mille outrages de la part des Barbares, marché jour & nuit sans delai, passé des Lacs & des Riviéres à gay, & souvent méme à la nage, comme nous aprochions du village de ces peuples, qui sont situez dans des lieux marécageux, & inaccessibles à leurs ennemis, ils partagérent entr'eux toutes les marchandises de nos deux Canoteurs. Peu s'en fallut qu'ils ne s'entretuassent

 pour

pour le rouleau de tabac de la Martinique, qui étoit encore d'environ cinquante livres. Ces peuples font plus de cas du tabac que les Européens ne font de l'or. Ils en ont de tres bon parmi eux : mais celui que nous avions étoit si bien filé, & si bien tourné en andouilletes, qu'ils en étoient charmez. Les plus raisonnables d'entr'eux nous firent connoître par signes, qu'ils donneroient plusieurs peaux de Castor à nos deux Canoteurs, pour ce qu'ils nous prenoient : mais les autres prétendant nous avoir pris comme Esclaves, parce qu'ils disoient que nous portions des armes à leurs ennemis, soutenoient qu'ils n'étoient pas obligez de donner aucun retour pour les choses qu'ils nous prenoient.

Tout cela se passoit ainsi, parce que cette bande étoit composée de deux ou trois peuples différens. Les plus éloignez craignant que les autres ne retinssent toutes les marchandises dans les premiers villages où ils devoient passer, voulurent par avance en prendre leur part.

Ces Barbares n'eurent pas plus d'egard pour ce qui me regardoit, que pour

pour les marchandiſes de nos deux Cannoteurs. Ils prirent donc auſſi ma Chaſuble de brocard, & tous les ornemens de ma Chapelle portative, excepté le Calice, qu'ils n'oſérent toucher. Voiant que ce vaſe d'argent doré reluiſoit ils fermoient les yeux, & ils nous firent connoître depuis, que c'étoit un eſprit qui les féroit mourir. Ils voulurent briſer une caſſette que j'avois, & qui fermoit à clef, & ils me firent connoître, que ſi je ne l'ouvrois, ou ſi je n'en rompois la ſerrure, ils le féroient eux mémes avec des roches pointues qu'ils me montrérent. Le ſujet de cette violence venoit, de ce qu'ils n'avoient pû ouvrir cette caſſette pendant la route, ce qu'ils avoient tenté pluſieurs fois pour viſiter ce qui y étoit enfermé; parce qu'ils n'avoient aucune connoiſſance des clefs, ni des ſerrures. D'ailleurs ils ne prétendoient pas ſe charger de la caſſette, mais ſeulement des hardes qui y étoient. Je l'ouvris donc, & quand ils virent qu'il y avoit ſi peu de choſes, & qu'il ne s'y trouvoit que des livres & des papiers, ils la laiſſérent là.

CHAPITRE LIII.

La troupe aproche du village. Conseil des sauvages pour savoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous sauveroient en nous adoptant pour leurs enfans. Reception que nous firent ces peuples, & de l'usage, qu'ils firent de ma Chasuble.

APrès cinq fort grandes journées de marche par terre sans nous reposer que tres peu pendant la nuit à la belle étoile, nous aperçumes enfin quantité de femmes & d'enfans, qui venoient au devant de notre petite Armée. Tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nôtre sujet. Nous vimes des Cabannes aux piliers desquelles il y avoit des torches de paille, & de grandes herbes seches, où ces Barbares ont accoutumé d'attacher & de brusler les Esclaves, qu'ils ont conduits chez eux. Ils firent chanter le Picard du Gay qui tenoit entre ses mains & sécouoit une calebasse remplie de

de cailloux ronds. Je voiois de plus, que ses cheveux & son visage étoient peints de couleurs differentes, & qu'on avoit attaché une touffe de plumes blanches à sa tête. Nous crûmes alors avec beaucoup de raison, qu'ils avoient dessein de nous faire mourir, & nous en avions des conjectures assez fortes & assez plausibles. Ils pratiquérent en effet plusieurs cérémonies, qui leur sont ordinaires, quand ils veulent brûler leurs ennemis.

Le mal étoit en tout cela, qu'aucun de nous ne pouvoit se faire entendre à ces Sauvages. Cependant après plusieurs voeux & plusieurs prieres que les Chrêtiens doivent faire à Dieu en de semblables occasions, ces Barbares nous donnérent à manger de la folle avoine, dont j'ai fait mention. Il nous la presenterent dans de grands plats d'écorce de bouleau. Les femmes sauvages l'avoient assaisonnée avec des bluez, qui sont des graines noires, qu'elles font secher au Soleil pendant l'été, & qui sont aussi bonnes que des raisins de Corinthe. Nos Flamans les appellent en leur langue *Clakcbesien*.

Pendant ce Festin, qui étoit le meil-

leur repas que nous euſſions fait, depuis que ces Barbares nous avoient pris, il y eut de fort grandes conteſtations entre Aquipaguetin & les autres ſur la diſtribution, qu'ils vouloient faire de nos deux Canoteurs & de moy. Enfin Aquipaguetin comme Chef du parti l'emporta, & ſe tournant du côté de l'un des principaux Chefs, il me preſénta à fûmer dans ſon Calumet de paix, & reçut en même temps celui que nous avions apporté, comme le Symbole de l'union qui devoit être deſormais entre ces Barbares & nous. Il m'adopta donc pour ſon fils à la place de celui qu'il avoit perdu à la guerre

Le Capitaine Naarhetoba & un autre en firent de même avec nos deux Canoteurs. Cette ſéparation nous fut fort ſenſible, quoy qu'elle fût meſlée de quelque plaiſir de voir qu'on nous laiſſoit la vie. Le Picard du Gay me tira à quartier pour ſe confeſſer, parce qu'il ne pouvoit encore ſe raſſurer. Il craignoit donc de mourir de la main de ces Barbares; & cela l'obligea de m'embraſſer cordialement, & de me demander pardon du paſſé après l'avoir demandé à Dieu. J'euſſe été

ravi

ravi de voir Michiel Ako dans de ſemblables diſpoſitions. Je ne laiſſai pourtant pas de leur donner à l'un & à l'autre des marques d'une extréme tendreſſe.

Enfin les Sauvages nous conduiſirent chacun à leurs villages & nous ſeparerent ainſi. Nous marchâmes au travers des marais dans l'eau juſqu'à mi-jambe pendant une lieue de chemin, au bout duquel cinq des femmes d'Aquipaguetin, lequel m'avoit adopté, me reçurent dans l'un des trois Canots d'écorce qu'elles avoient amenez, & me menérent à une petite lieue de là dans une petite Iſle où étoient leurs Cabanes.



CHAPITRE LIV.

Reception faite à l'Auteur par les Parens d'Aquipaguetin. Ils le font suer pour le guerir de ses fatigues. Usage qu'ils font de sa Chapelle, & de ses Ornemens.

J'Arrivai dans ce lieu au commencement du mois de Mai. 1680 Je n'en puis marquer le jour précisément, parceque les Sauvages, qui m'avoient fort harcelé pendant le chemin, m'empêchérent de faire toutes les petites observations, que j'eusse bien voulu faire. D'ailleurs il y a environ sept ou huit heures de diférence entre les jours & les nuits de l'Europe, & de l'Amerique septentrionale, à cause de la retrogradation du Soleil. Nous avions toûjours eu le Cap à l'Oueſt depuis la Rochelle jusques à Quebec, & depuis Quebec au Sud-Oueſt jusques à ce que nous fûmes arrivez à Meschasipi, ce qui faisoit une notable variation de l'Eguille aimantée.

Cette

Cette variation consistoit en un mouvement inconstant de l'Eguille, qui dans de certains parages déclinoit du Nord au Nord-Ouest. Jamais nous ne pouvons être assurez de nos estimes dans les voyages de long cours, à moins que d'être assurez du chemin que nos vaisseaux ou nos Canots peuvent faire par jour, & quelle est la variation de l'Eguille en chaque parage. Nous trouvâmes plusieurs minutes de variation selon le rhomb de vent que nous prenions.

A dire le vrai de plus habiles gens que moi auroient perdu la mémoire de bien des choses dans le tracas d'afaires pareilles à celles que j'ay eues.

A l'entrée de la Cabane du Càpitaine Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, un de ces Barbares, qui me paroissoit d'un âge décrepit, nous presenta à fûmer dans un grand Calumet, & me frotta la tête & les bras en pleurant fort amérément. En cela il me temoignoit la compassion, qu'il avoit de me voir si fatigué. & en effet il me falloit souvent deux hommes pour me soûtenir, & pour m'aider à me lever. Il y avoit une peau d'Ours auprès

près du feu, sur laquelle le plus jeune garçon de la Cabane me fit coucher & m'oignit ensuite les cuisses, les jambes, & la plante des pieds avec de la graisse de Chat Sauvage.

Le Fils d'Aquipaguetin, qui m'appelloit son frere, portoit en parade ma Chasuble de brocard sur son dos tout nud. Il y avoit envelopé les os d'un homme considerable d'entr'eux, pour la memoire duquel ces Barbares avoient de la veneration. La ceinture de prêtre, faite de laine rouge & blanche avec deux houpes au bout, lui servoit de bretelles, & il portoit en triomphe ce qu'il appelloit *Louis Chinnen*, qui signifie, comme je l'apris depuis, la Robe de celui qui se nommoit le Soleil. Apres que ces Sauvages eurent fait servir cette Chasuble d'ornement a couvrir les os de leurs morts dans leurs plus grandes cérémonies, ils en firent present à des peuples qui leur sont Alliez, & qui demeurent à l'Ouest à quatre ou cinq cens lieues de leur pays. Ils étoient venus chez eux en Ambassade, & y avoient dansé le Calumet.

Le lendemain de nôtre arrivée Aquipague-

paguetin, qui étoit Chef d'une grande famille, me couvrit d'une robe de peaux passées du ventre de Taureaux Sauvages. Il m'en donna une seconde, qui étoit composée de dix grandes peaux de Castor. En même tems il me montra six ou sept de ses femmes; car la Polygamie regne parmi ces peuples. Il leur dit, à ce que j'apris ensuite, qu'elles devoient me regarder comme un de leurs fils. Ensuite il posa devant moy un plat d'écorce, dans lequel il y avoit des brêmes, & d'autres poissons blancs pour me regaler. Il donna ordre à tous ceux qui étoient là, de m'apeller du nom que je devois avoir selon le rang que je tenois dans cette nouvelle Parenté.

Ce nouveau Pere voïant que je ne pouvois me lever de terre, que par le moien de deüx personnes, fit faire une étuve, dans laquelle il me fit entrer tout nud avec quatre Sauvages, qui avant que de commencer à suer, se lierent le prêpuce avec des liens faits d'écorce de bois blanc. Il fit couvrir cette étuve avec des peaux de Taureaux Sauvages, &-y-fit poser des cailloux, & des morceaux de rochers tout rouges, après

après quoy il me fit signe de retenir mon haleine de fois à autre, ce que je fis comme les Sauvages qui étoient avec moy. Du reste je me contentai de me couvrir d'un mouchoir.

D'abord que ces Barbares eurent poussé leur haleine avec assez de force, Aquipaguetin commença à chanter d'une voix forte & tonnante. Les autres le secondérent, & me mettant tous la main sur le corps, ils me frotterent en pleürant amérement. Cependant je commençois à tomber en défaillance, & cela m'obligea de sortir de l'étuve. A peine pû je prendre mon habit de St. François pour me couvrir, tant j'étois foible. Ils continuérent de me faire suer de la même maniere trois fois la semaine, ce qui me rendit la vigueur, & je me sentis aussi sain & aussi fort qu'auparavant.

CHAPITRE LV.

Faim que l'Auteur souffre parmi les Barbares. Ils admiroient sa boussole, & une marmite de fer qu'il avoit. Il compose un petit Dictionaire, & les instruit sur la Religion, sur la Polygamie, & le Celibat.

JE passois souvent de méchantes heures parmi ces Sauvages. Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, ne me donnoit qu'un peu de folle avoine cinq ou six fois la semaine avec des œufs de poissons boucannez pour me nourir, & les femmes faisoient cuire tout cela dans des pots de terre. De plus il me menoit dans une Ile voisine avec ses enfans, des hommes & des femmes pour y labourer la terre avec une pioche, & une petite bêche, que j'avois portées, & dont Aquipaguetin faisoit fort grand cas.

Cet homme, pour se rendre plus considerable parmi sa Nation, assembloit souvent les Anciens de son village, & en

en leur preſence il me demandoit ma bouſſole, que j'avois gardée avec moy. Lors que je faiſois tourner l'êguille aimantée avec une clef, il diſoit avec raiſon, que nous autres Européens allions par tout le monde guidez par cette machine. Ce Chef, qui étoit aſſés habile Orateur, perſuadoit auſſi à tout ſon monde, que nous étions des eſprits, & capables de faire des choſes qui ſurpaſſoient leurs forces. A la fin de ſon diſcours qui étoit fort pathetique, tous les Vieillards pleuroient ſur ma tête, admirant en moy ce qu'ils ne pouvoient comprendre.

J'avois une marmite à trois pieds de la figure d'un Lion, dont nous nous ſervions dans le voyage pour cuire nôtre viande. Ce vaiſſeau n'étoit pas ſi ſujet à ſe caſſer, que les chaudieres ordinaires, lesquelles ſont plus fragiles, de ſorte que nous voiant ſans Chaudronnier pour les raccommoder au beſoin, nous avions pris cette marmite. Les Barbares ne l'oſérent jamais toucher de la main ſans l'avoir auparavant envelopée de quelque Robe de Caſtor, & ils en donné-

rent

rent une ſi grande terreur à leurs femmes, qu'elles la faiſoient attacher à quelques branches d'arbre. Autrement elles n'auroient oſé ſe rendre ni dormir même dans la Cabane, ſi elle y eut été.

Nous voulûmes en faire preſent à quelques Chefs : mais ils ne voulurent ni l'accepter ni s'en ſervir, parce qu'ils croioient qu'il y avoit quelque malin Eſprit caché, qui les auroit fait mourir. Tous ces peuples ſont ſujets à de pareilles ſuperſtitions. Les Jongleurs leur font croire tout ce qu'ils veulent. Je fus quelque temps parmi eux ſans pouvoir me faire entendre: mais la faim commençant à me preſſer je me mis à faire un Dictionaire de leur langue par le moien de leurs enfans. Je me familiariſois avec eux autant qu'il m'étoit poſſible, afin de m'inſtruire.

D'abord que j'eus apris le mot de *Taketchiabien*, qui ſignifie en leur langue, comment appelles tu cela? Je fus bientôt en état de raiſonner des choſes les plus familiéres avec eux. Cela m'étoit aſſez difficile au commencement, parce qu'il n'y avoit point d'Interprête, qui entendît les deux

deux langues. Ainſi par exemple, pour demander le mot de courir je doublois mes pas, & je courois effectivement d'un bout à l'autre de la Cabane, afin qu'enſuite je puſſe mettre dans mon Dictionaire le mot de leur langue, qui ſignifie courir. Les Chefs de ces Barbares voiant mon inclination à apprendre leur langue me diſoient ſouvent, *Vatchiſon égagoché*, c'eſt à dire, Eſprit, tu prens bien de la peine: mets du noir ſur le blanc. Par ce moien ils me faiſoient ſouvent écrire, ils me nommoient un jour toutes les parties du corps humain: mais je ne voulus point coucher ſur le papier certains termes honteux, dont ces peuples ne font point de ſcrupule de ſe ſervir à toute heure. Ils me reitéroient ſouvent le mot *d'égagoché* pour me dire, Eſprit, mets donc auſſi ce mot comme les autres.

Ils ſe divertiſſoient ainſi avec moy, & ſe diſoient ſouvent l'un à l'autre, quand nous interrogeons le Pere Louis, car ils m'avoient ainſi entendu nommer par nos Canoteurs, il ne nous répond pas: mais dés qu'il a regardé ce qui eſt blanc, parce qu'ils n'ont point de

terme

terme pour designer le papier, il nous répond, & nous fait entendre ses pensées. Il faut, ajoutoient ils, que cette chose blanche soit un Esprit, qui lui fait connoître tout ce que nous lui disons. Ils tiroient une consequence de là; c'est, que nos deux Canoteurs n'avoient pas tant d'esprit que moy, puis qu'ils ne pouvoient travailler comme moy sur ce qui est blanc. Ainsi cette écriture leur faisoit croire que je pouvois tout.

Lors que ces Sauvages voioient qu'il tomboit de la pluie en si grande abondance, que cela les empêchoit d'aller à la chasse, ils me disoient de la faire cesser. Je savois deja assez de leur langue pour leur repondre. Je leur disois donc en leur montrant du doigt les nuées, que celui qui étoit le grand Capitaine du Ciel étoit le Maître de la pluie & du beau temps, & qu'il disposoit en general de tous les evenemens des hommes, & de tout l'univers: que ce qu'ils me disoient de faire dependoit du premier Moteur, & non pas de moy; qu'il m'avoit envoyé chez eux pour se faire connoître comme leur Createur & leur Redempteur.

Ces Sauvages me voiant diſtingué par mes habits de nos deux Canoteurs, & n'aiant point de connoiſſance du Célibat, me demandoient ſouvent, quel âge je pouvois avoir, & combien j'avois de femmes & d'enfans. Ils ont accoutumé de conter les années par les hyvers. Ces hommes, qui ſont ſans lumieres & ſans inſtruction, étoient ſurpris de la réponſe que je leur faiſois. Je leur diſois donc, en leur montrant nos deux Canoteurs, que j'étois allé viſiter à trois lieues de notre village, qu'un homme ne pouvoit épouſer qu'une femme parmi nous, laquelle même il ne pouvoit quitter que par la que pour moi j'avois promis au grand Maître de la vie de vivre ſans femme, & de venir demeurer avec eux pour leur faire connoître les volontez du grand Maître du Ciel & de la Terre, & pour vivre pauvrement avec eux, eloigné de mon pays, où toutes ſortes de biens abondent.

Il eſt vrai, me dit un de ces Barbares, que nous n'avons point de chaſſe en ces lieux, & que tu ſouffres. Mais attens l'été, nous irons tuer des Taureaux Sauvages dans les pays chauds

chauds, & alors tu pourras te recompenser du mauvais temps, que tu passes. J'aurois été fort content, s'ils m'eussent donné à manger, comme à leurs enfans: mais ils se cachoient de moy, & se relevoient de nuit pour manger à mon insçu: & quoy que les femmes aient par tout plus de tendresse que les hommes, cependant elles conservoient le peu de poisson qu'elles avoient, pour en nourrir leurs enfans. Elles me consideroient comme un Esclave, que leurs Guerriers avoient fait dans le pays de leurs ennemis. Elles préféroient donc la vie de leurs enfans à la mienne; en quoi il est bien certain qu'elles avoient raison.

Il y avoit pourtant des Vieillards, qui venoient souvent pleurer sur ma tête d'une maniere fort triste. L'un m'appelloit son petit Fils, l'autre son Neveu, & tous ensemble me disoient, j'ai compassion de te voir si longtemps sans manger, & d'apprendre, que tu as été si mal-traité dans ton voyage: Ce sont de jeunes Guerriers sans esprit, qui t'ont voulu tuer & qui t'ont derobé tout ce que tu avois. Si tu voulois des Robes de Castors, ou de Taureaux

Sauvages pour essuier tes larmes, nous t'en donnerions: mais tu n'as rien voulu de tout ce que nous t'avons presenté.

CHAPITRE XLI.

Le plus considerable Chef des Issati & Nadoueſſans fait de grands reproches à ceux qui nous avoient pris. L'Auteur baptise la fille de Mamenisi.

LE nommé Ouasicoudé, c'est à dire le Pin percé, le plus sage & le plus considerable de tous les Chefs des Issati & des Nadoueſſans, fit paroitre de l'indignation contre les Guerriers qui nous avoient si maltraitez. Il dit en plein conseil, que ceux, qui nous avoient volé ce que nous avions, étoient semblables à des Chiens affamez, qui derobent un morceau de viande dans un plat, & puis s'enfuient; que ceux, qui en avoient usé de la sorte à nôtre égard, méritoient qu'on les regardât comme des Chiens, puis qu'ils avoient fait un affront sanglant à des hommes qui leur aportoient du

du fer & des marchandiſes, dont ils n'avoient point eu de connoiſſance juſques là, & qui leur étoient pourtant ſi utiles; qu'il trouveroit un jour le moien de ſe vanger de celui qui nous avoit cauſé cet outrage. Cette reprimande étoit digne d'un Chef de l'importance de Ouaſicoudé, & même cette action genereuſe fut fort utile à toute la Nation, comme nous le verrons dans la ſuite.

Comme j'allois viſiter ſouvent les Cabanes, je trouvay un jour l'enfant d'un nommé Mameniſi fort malade. L'aiant un peu examiné, je vis, que cet enfant n'échaperoit pas de ſa maladie. Je priay nos deux Canoteurs de m'en dire leur ſentiment, & je leur fis connoître, que je croiois être obligé en conſcience de le baptiſer. Michel Ako ne voulut pas venir avec nous dans la Cabane où cet enfant étoit malade, & me dit pour s'excuſer, que je ſavois que pour n'avoir pas voulu diſcontinuer de dire mon Breviaire, nous avions couru riſque d'être maſſacrez par les Sauvages; qu'ainſi il étoit à craindre que le Baptéme que nous

allions faire ne nous exposât au même danger.

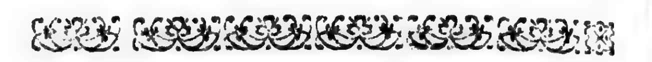
Ce malheureux aimoit mieux consentir à quelques superstitions des Barbares, que de m'aider dans un si loüable dessein. Il n'y eut que le Picard du Gay, qui me suivit pour servir de Parrain, ou plutôt de témoin à ce Baptéme. Je nommai cet enfant Antoinette, à cause de St. Antoine de Padouë, d'autant plus que ledit Picard du Gay s'appelloit Antoine Augue. Il éoit natif d'Amlens, & neveu de Monsieur du Cauroi Procureur Géneral des Prémontrez, depuis Abbé de Beaulieu, à qui je le rendis à nôtre retour du Canada. Je pris donc un petit plat d'écorce faute d'autres ustensiles, & j'y mis de l'eau commune & ordinaire. J'en versai sur la tête de cette fille Sauvage, & je proferai ces paroles, *Creature de Dieu, je te baptise au nom du Pere, du Fils, & du St. Esprit.* Je pris la moitié d'une nappe d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage, lequel me l'avoit volée, & je la mis sur le corps de cet enfant.

Au reste je n'accompagnai ce Baptême

tême d'aucune autre Ceremonie, parce que je n'étois plus en état de dire la Messe, & que je n'avois plus d'ornemens Sacerdotaux. Je crus que ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage, qu'à celui d'ensevelir le premier Enfant de ces pays là, qui eût été honoré du St. Baptéme. Je ne saï si la douceur de ce linge avoit causé quelque espéce de soulagement à cette nouvelle baptisée; mais enfin elle rioit le lendemain entre les bras de sa mere, qui croioit que j'avois gueri son enfant. Cependant elle mourut quelque temps après, ce qui me donna beaucoup de satisfaction & de joye.

Si cet enfant fût revenue en santé, il eut été fort à craindre, qu'elle n'eut suivi les traces de ses Parens, & qu'elle ne fut demeurée dans leurs infames superstitions faute de Prédicateur pour l'instruire & la sauver; car si ceux de sa nation demeurent dans les tenebres de l'ignorance, & continuent à pécher sans la Loi, ils periront, comme dit l'Apôtre, sans la Loi. J'étois donc fort aise que Dieu eut retiré cette nouvelle baptisée de ce monde, de peur qu'elle ne tombât dans les ten-

tations, si elle venoit à guerir, & que cela ne servît à l'engager dans l'erreur & dans le vice. J'ai souvent attribué ma conservation au milieu des grands dangers que j'ai couru, au soin que j'avois pris de baptiser cette enfant.



CHAPITRE LVII.

Ambassade envoyée aux Issati par des Sauvages, qui habitent à l'Oüest de ces Peuples. Ce qui fait voir qu'il n'y a point de Détroit d'Anian, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane.

SOus l'Empereur Charles Quint nos Peres Récollects furent les premiers envoyez par son ordre dans le Nouveau Mexique en qualité de Missionaires, & depuis ce temps là ils furent au delà de la Mer vermeille. La plus remarquable des Epoques du Détroit d'Anian est au temps de nôtre excellent Religieux Martin de Valence, qui fut le premier Evêque de la grande ville de Mexi-

Mexique. Nous avons déja fait mention de lui.

Dans la ſuite du temps on a reconnu que ce Détroit d'Anian étoit imaginaire. Pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur grand ſavoir ſont de ce ſentiment, & je puis joindre ici une preuve de cette verité à toutes les leurs. C'eſt que pendant que j'étois parmi les Iſſati & les Nadouëſſans, il y vint quatre Sauvages en Ambaſſade chez ces Peuples. Ils venoient de plus de 500 lieuës du côté de l'Oüeſt. Ils nous firent entendre par les Interpretes des Iſſati, qu'ils avoient marché quatre Lunes: c'eſt ainſi qu'ils appellent les mois. Ils ajoûtoient que nous étions au Levant à l'égard de leurs Contrées; qu'ils avoient toûjours marché pendant ce temps là ſans s'arrêter que pour dormir, & pour tuer à la chaſſe dequoi ſubſiſter. Ils nous aſſuroient, qu'il n'y avoit point de Détroit d'Anian, & qu'aſſurément ils n'avoient ni rencontré ni paſſé dans leur route aucun grand Lac, c'eſt le terme dont les Sauvages ſe ſervent pour repreſenter la Mer, ni aucun bras de Mer.

Ils nous certifiérent de plus, que la nation des Aſſenipoüalacs, dont le Lac eſt marqué ſur la Carte, & qui ſont au Nord-Eſt des Iſſati, n'étoit qu'à ſix ou ſept journées de nous; que toutes les nations de leur connoiſſance qui ſont à l'Oüeſt, & au Nord-Oüeſt, n'ont aucun grand Lac aux environs de leurs vaſtes Pays, mais ſeulement des Rivieres, qui décendent du Nord au travers des nations voiſines de leurs Confins du côté du grand Lac, c'eſt à dire de la Mer; que là il y a des Eſprits, & des Pygmées ou petits hommes, parce qu'en effet ils ſont d'une très-petite ſtature, comme les peuples plus avancez les en avoient aſſurez, & que toutes les nations qui ſont ſituées au delà de leurs pays, & qui ſont les plus proches d'eux, habitent dans des prairies, & dans des campagnes immenſes, ou l'on trouve quantité de taureaux ſauvages & de caſtors, qui ſont plus gros que ceux du Nord, dont le poil tire plus ſur le noir, & qu'on y voit auſſi pluſieurs autres bêtes fauves, qui fourniſſent de très-belles pelleteries.

Les quatre Sauvages ſuſdits, qui

étoient

étoient venus en Ambaſſade, nous ont encore aſſuré, qu'il y a fort peu de forêts dans les pays par leſquels ils avoient paſſé pour ſe rendre au lieu où nous étions, & qu'ils étoient par fois obligez de faire du feu avec de la fiente de taureaux ſauvages pour cuire de la viande dans les pots de terre dont ils ſe ſervent, u'en aiant & n'en connoiſſant point d'autres.

Toutes les circonſtances que nous venons de raporter font connoître, qu'il n'y a point de Détroit d'Anian, comme on le repreſente ordinairement dans les Cartes: & pour preuve de la croiance que j'en ai, j'offre ici de tout mon cœur de retourner avec tels vaiſſeaux, que Sa Majeſté Britannique, ou les Hauts & Puiſſans Seigneurs des Etats Generaux des Provinces Unies trouveront à propos d'y envoier pour en faire l'entiere découverte. Je n'ai point d'autre but devant les yeux, que la gloire de Dieu, la propagation de l'Euangile, l'inſtruction de tant de peuples aveugles & ignorans, qu'on neglige depuis tant de Siécles, & l'utilité du Commerce, qui étant bien entendu, augmentera de plus en plus entre les

sujets du Roi d'Espagne mon Souverain, ceux de Sa Majesté Britannique & ceux des dits Hauts & Puissans Seigneurs la correspondance, & l'union propre à les faire vivre, & à les faire travailler en commun au bien public. Je declare, que je n'ai point d'autre vue, & que d'ailleurs mes intentions sont pures & droites, & que je souhaite de rendre service à toute la terre, sauf le respect & l'obéissance que je dois premiérement à mon Prince naturel, au Roy d'Angleterre, & à leurs Hautes Puissances, ausquels je dois beaucoup pour le bon accueil, qu'ils m'ont fait. Peut-être que d'autres m'auroient tres mal recompensé de mes pénibles voyages, dans lesquels je m'étois proposé de contribuer à la gloire de Dieu, au salut des Ames, & au bien de l'Europe. Je sai qu'en penser. Depuis plusieurs années quelques efforts que les Anglois & les Hollandois, les peuples du monde, qui voyagent le plus sur l'Ocean, aient pu faire pour aller à la Chine & au Japon par la Mer glaciale, ils n'ont pu y reussir jusques à present: mais par le moien de ma découverte j'espere,

pere, Dieu aidant, que toute l'Europe verra qu'on pourra trouver un passage commode pour s'y rendre. On pourra en effet se transporter par des Rivieres capables de porter de gros Vaisseaux dans la Mer pacifique, & de là il sera aisé d'aller à la Chine & au Japon sans passer sous la ligne Equinoctiale. Ceux qui auront leu ma Relation, & qui examineront un peu la Carte qu'on y a jointe, reconnoîtront aisément la verité de ce que je dis.

CHAPITRE LVIII.

Les Issati s'assemblent pour la Chasse des Taureaux Sauvages. Refus que les deux canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour descendre la Riviere de St. Francois.

APrès deux mois ou environ de mauvais jours passez chez les Issati & les Nadouessans, ces Nations s'assemblérent pour la chasse des Taureaux Sauvages, & les Chefs en aiant reglé les lieux, afin de ne se point embarasser

rasser les uns les autres, on se dispersa en plnsieurs bandes.

Aquipaguetin, ce Chef qui m'avoit adopté pour son fils, voulut] me mener à l'Ouest avec environ deux cens familles. Mais me souvenant de la réprimande que le grand Chef Ouasicoudé lui avoit faite, pour le mauvais traitement que j'avois receu de lui, je craignis, qu'il ne s'en vangeât sur moi, quand nous serions loin. Je lui repondis donc, que j'attendois des Esprits, c'est à dire dans leur langue, des Européens à la Riviere de Ouïsconsin, qui se décharge dans le Fleuve Meschasipi, & que selon la promesse qui m'en avoit été faite par le Sieur de la Salle, ils devoient s'y rendre avec du fer, & d'autres marchandises, qui ieur étoient inconnues; que s'il [vouloit tourner de ce côté là, j'en aurois bien de la joye. Il y seroit venu volontiers; mais ceux de sa bande l'en empêchérent.

Nous déscendîmes donc vers le commencement du mois de Juillet 1680 vers le Sud avec le grand Chef Ouasicoudé, & environ 80 Cabanes de 130 familles, & 250 Guerriers. Les Sau-

Sauvages, qui n'avoient que de vieux Canots, ne purent me donner de place, de peur de m'incommoder. Ils allérent à quatre journées plus bas pour y prendre du Bouleau afin de faire un plus grand nombre de Canots. Je fis un trou en terre pour y mettre mon Calice de vermeil avec mes petits livres & papiers jusqu'à nôtre retour de la Chasse, & je ne garday que mon Breviaire avec moy, afin de n'etre point chargé

Je me mis sur le bord d'un Lac, que forme la Riviére de St. François, où je tendois les bras aux Canoteurs, qui passoient fort vîte les uns aprés les autres, pour les prier de me prendre avec eux. Nos deux Européens avoient un Canot, que les Sauvages leur avoient donné. Ils ne voulurent pourtant jamais m'y recevoir, & Michel Ako me répondit brutalement, qu'il m'avoit mené assez long temps. Cette réponse brusque & mal-honête me causa beaucoup de chagrin, voiant que j'étois abandonné par des gens de ma Nation & de ma Religion, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme eux mêmes l'avoient souvent reconnu

chez des perſonnes de la premiere qualité, où j'étois receu avec toutes ſortes de marques de diſtinction, pendant qu'on les laiſſoit à la porte.

Dieu qui par ſa grace ne m'a jamais abandonné dans mon voyage, inſpira à deux Sauvages de me prendre avec eux dans leur Canot, quoi qu'il fuſt plus petit que celui de nos Européens. J'y fus continuellement occupé à en vuidér l'eau avec un plat d'écorce, parce qu'elle y entroit par pluſieurs petits trous, en quoy j'eus aſſez de peine, parce que je ne pouvois m'empêcher d'être mouillé: cependant il fallut prendre patience. On pouvoit bien dire de ce petit bâtiment, que c'étoit un Coffre à mort, à cauſe de ſa fragilité & de ſon peu de valeur. Ces ſortes de Canots ne peſent ordinairement qu'environ cinquante livres, & on les fait tourner à l'envers par le moindre mouvement du corps, à moins que d'être habitué de longue main à cette ſorte de navigation.

A nôtre debarquement du ſoir, le Picard me fit excuſe, pour leur Canot qui étoit à demi pourri, & qui ſe fuſt indubitablement briſé, ſi nous y euſſions

eussions été trois, en sorte qu'il nous eut fallu rester en chemin. Nonobstant cette excuse je leur dis, qu'étant Chrétiens ils n'en devoient pas user de cette maniere, sur tout nous trouvant parmi des peuples Barbares; qu'ils m'avoient abandonné mal à propos, me laissant seul à plus de 800 lieues des habitations du Canada par les circuits qu'il falloit faire pour y retourner; que s'ils avoient receu quelque bon traitement des Sauvages, ce n'étoit qu'à cause des saignées que je faisois à quelques asthmatiques, de l'Orviétan, & de quelques autres remedes, que je conservois soigneusement.

J'ajoutay à tout cela, que j'avois eu le moien par là de sauver la vie à quelques uns de ces Barbares, qui avoient été mordus par des Serpens-sonnettes, dont je parle dans mon autre Relation; que d'ailleurs je rasois proprement la couronne que les enfans des Sauvages portent jusqu'à l'âge de 18 ou 20 ans, que ces Barbares ne le pouvant faire qu'avec beaucoup de peine en brûlant les cheveux avec des cailloux plats, qu'ils ont fait rougir dans le feu: que je n'avois pu rien gagner

gagner sur eux pour leur salut à cause de leur stupidité naturelle; qu'il m'avoit fallu les prendre d'abord par la partie animale: mais qu'au reste j'avois gagné leur amitié par les services que je leur avois rendu: qu'ils nous auroient sans doute tuez après nous avoir fait souffrir beaucoup, s'ils n'eussent reconnu que j'avois des remedes propres à rendre la santé aux malades, chose dont ils font grand cas.

Il n'y eut que le Picard du Gay, qui en se retirant chez son hoste me pria de l'excuser: mais le grand Chef Ouasicoudé aiant apris l'action inhumaine de nos deux canoteurs, les fit venir au conseil, & leur dit, qu'il me retireroit desormais, non pas des mains d'Aquipaguetin, qui m'avoit adopté après avoir attenté plusieurs fois sur ma vie, mais de la compagnie de ces deux malheureux, qui m'avoient lâchement abandonné. Si je ne me fusse avisé de rompre trois fléches en presence de ce brave Chef, nos deux canoteurs presens, il les auroit indubitablement fait tuer à l'instant: ainsi Je n'oublierai jamais l'humanité de ce grand Capitaine, qui me traita toûjours si favorablement

en

en toutes choſes. Nos deux hommes en étant ſurpris, me promirent enſuite une entiere fidelité.

CHAPITRE LIX.

Les Sauvages font halte au deſſus du Saut de St. Antoine de Padoue. Ils ſe trouvent en neceſſité de vivres. l'Auteur va avec le Picard à la Riviere d'Ouisconſin. Avantures de leur voyage.

QUatre jours après nôtre départ pour la Chaſſe des Taurreaux Sauvages, les Barbares firent halte à huit lieues au au deſſus du Saut de Saint Antoine de Padoue ſur une eminence, qui étoit vis a vis de la Riviére de St. François. Les femmes Sauvages firent leurs Chantiers en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour en faire des Canots. Cependant la jeuneſſe alloit à la chaſſe des Cerfs, des Chevreuils & de Caſtors: mais ils tuoient ſi peu de bêtes fauves pour autant de gens, qu'à peine chacun

cun pouvoit il avoir un morçeau de viande. Il falloit se contenter d'avaller du bouillon une fois en vingt & quatre heures.

Cela nous obligea le Picard du Gay & moy de chercher des senelles, des groseilles, & de petits fruits sauvages, qui nous faisoient souvent plus de mal que de bien. Je suis persuadé que sans l'Orvietan en poudre, dont nous nous servions pour corriger la mauvaise nourriture, nous eussions couru grand danger de la vie. Cette extréme necessité nous fit donc prendre la resolution au refus que Michel Aco fit de venir avec nous, de nous en aller dans un méchant Canot à la Riviére de Ouisconsin, de laquelle nous étions éloignez d'environ cent trente lieues, pour voir si le Sieur de la Salle nous auroit tenu parole. Il nous avoit promis fort positivement de nous envoyer des hommes & des marchandises avec de la poudre & du plomb dans le lieu que je viens de marquer, & c'est de quoy il nous avoit assurez avant son départ des Illinois.

Les Sauvges ne nous auroient pas permis de faire ce voyage, si l'un des trois

trois ne fust resté avec eux ; car ces Barbares, selon le sentiment du grand chef Ouasicondé vouloient me retenir & donner la liberté à nos deux canoteurs Mais Michel Ako, qui apréhendoit de souffrir dans ce voyage, n'y voulut jamais consentir. Voiant donc qu'il avoit pris gout à la vie de ces Sauvages je priay leur Chef de me laisser aller avec le dit Picard, & c'est ce qu'il m'accorda.

Nous n'avions pour tout équipage que quinze ou vingt coups de poudre, un fusil, un méchant petit pot de terre, que les Sauvages nous avoient donné, un couteau pour nous deux, & une robe de castor : tout cela pour faire environ deux cent cinquante lieuës de chemin. Nous nous abandonnâmes ainsi à la Providence. Comme nous faisions le portage de nôtre petit Canot au Saut de St. Antoine de Padoue nous aperçûmes cinq ou six de nos Sauvages, qui avoient pris le devant. L'un d'entr'eux étoit monté sur un chéne vis à vis de la grande chûte d'eau. Ce pauvre aveugle spirituel y pleuroit amérement, & avoit attaché aux branches de cet arbre une Robe de Castor passée.

ſée. Elle étoit blanche par dedans & garnie de porc-épic.

Ce Barbare s'offroit apparemment en Sacrifice à ce Saut, qui de ſoi-même eſt affreux, & a quelque choſe de fort admirable. Cependant il n'approche pas de celui de Niagara. J'ouïs qu'il diſoit en pleurant à chaudes larmes, & en s'adreſſant à cette Caſcade, Toi, qui es un Eſprit, fais en ſorte, que ceux de ma nation paſſent ici tranquillement ſans malheur; que nous puiſſions trouver un grand nombre de taureaux ſauvages, & que nous ſoions aſſez heureux pour vaincre nos ennemis, & pour faire un bon nombre d'eſclaves, que nous amenerons ici pour les tuer devant toi, après les avoir beaucoup fait ſouffrir. Les Meſſeneks, c'eſt ainſi qu'ils appellent la Nation des Outoüagamis, ont tué de nos Parens. Fais en ſorte que nous puiſſions nous vanger ſur eux de cet affront.

C'eſt ce qui leur arriva inopinément: car en revenant de la chaſſe des taureaux, ils allerent attaquer leurs ennemis. Ils en tuérent en bon nombre,

& ramenérent des Esclaves, qu'ils firent mourir devant ce Saut de la maniere du monde la plus inhumaine, comme je l'ai dit ailleurs. Au reste quand ils manqueroient cent fois leur coup après une cérémonie telle, que nous venons de la décrire; si le hazard les y fait réussir une seule fois cela sufit pour les rendre obstinez dans leurs coutumes superstitieuses. Cette Robe de Castor offerte ainsi par cette espece de Sacrifice servit à l'un de nos Européens, qui s'en accommoda à son retour, & qui auroit été ravi de faire souvent pareilles rencontres.

A une lieuë au dessous du Saut de Saint Antoine, le Picard du Gay fut obligé de s'en retourner sur ses pas par terre pour reprendre sa boite à poudre qu'il avoit oubliée à ce Saut. A son retour je lui fis voir un Serpent gros comme la jambe d'un homme, qui étoit long de sept ou huit pieds. Il s'attachoit à une montagne droite & escarpée, & montant de cetre maniere, il s'aprocha insensiblement de plusieurs nids d'hirondeles pour en manger les petits. Nous voyions en effet au pied de cette montagne les plumes

de

de celles qu'il avoit apparemment dévorées ; mais nous fîmes tomber ce monstrueux reptile à coups de pierres dans la Riviére. Il avoit une langue en forme de lance, & d'une longueur extraordinaire. Son sifflement s'entendoit de fort loin, & nous faisoit horreur. Le pauvre Picard en fremît en songe pendant la nuit, & il me dit que je lui avois fait plaisir de l'éveiller. En effet cet homme d'ailleurs assez intrepide avoit le corps tout en eau de la fraïeur de son songe. Le souvenir de ce Serpent m'a aussi souvent fait de la peine en dormant, tant cette rencontre avoit fait impression sur mon esprit.

Comme nous décendions le Fleuve Meschasipi avec une assez grande vitesse, parce que le courant est fort rapide en cet endroit à cause de la proximité du Saut, nous trouvâmes dans des Isles quelques uns de nos Sauvages cabanez, & chargez de viande de Taureaux Sauvages. Ils nous en offrirent fort liberalement : mais environ deux heures après nôtre débarquement nous crûmes que nous serions tous écrasez. Quinze ou seize Sauvages entrerent au milieu de la troupe, aiant leurs Casse-

têtes

têtes à la main, ils renversérent la cabane de ceux qui nous avoient conviez, & prirent toute leur viande, & l'huile d'Ours qu'ils trouverent dans des vessies, ou dans des boïaux, dont ils se frotterent depuis la tête jusqu'aux pieds.

Nous crûmes d'abord que c'étoient des ennemis, & peu s'en fallut que le Picard du Gay ne perçât le premier de ces Sauvages de son épée. Dans ce premier mouvement je mis la main sur deux pistolets de poche que le Picard m'avoit laissez. Mais par bonheur je me retins, sans quoi sans doute c'étoit fait de nous, parce que les Sauvages n'eussent pas manqué de vanger la mort de ceux que nous eussions tuez,

D'abord nous ne connoissions pas ces Sauvages. Ils étoient de ceux que nous avions laissez au dessus du Saut de St. Antoine. L'un d'entr'eux, qui se disoit mon Oncle, me dit, que ceux qui nous avoient donné de la viande avoient mal fait de devancer ainsi les autres à la Chasse, & que selon les maximes & les coûtumes de leur pays, ils avoient droit de le piller

puis

puis qu'ils étoient causes que les Taureaux Sauvages prenoient la fuite avant que la nation fût assemblée : ce qui causoit un notable préjudice au public. Car quand ils sont assemblez, ils tuent une grande quantité de ces animaux, parce qu'ils les environnent de tous côtez, & qu'ainsi ils ne peuvent leur échaper.

CHAPITRE LX.

Chasse des Tortues. Le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande necessité avec son Compagnon de voyage.

PEndant environ soixante lieuës de navigation nous ne tuâmes qu'un chevreuïl, qui passoit la Riviere à nage. Les chaleurs étoient si grandes alors, que la viande se gâtoit en vingt & quatre heures. Cela nous obligea de chasser aux Tortues, mais nous eûmes beaucoup de peine à en prendre, parce qu'ayant l'ouie fort subtile elles se jettent dans l'eau avec beaucoup de précipi-

cipitation au moindre petit bruit. Nous en prîmes pourtant une, qui étoit beaucoup plus grande que les autres & dont l'écaille étoit mince, & la viande fort grasse. Pendant que je tâchois de lui couper la téte, elle pensa me couper le doit avec ses dents qui sont fort tranchantes.

Pendant ce manége nous avi[illegible] tiré le bout de nôtre Canot à terre : mais un coup de vent fort impétueux le chassa au milieu du grand Fleuve. Le Picard étoit allé dans les prairies avec son fusil pour tacher de tuer un Taureau Sauvage. J'étois donc resté seul auprès du Canot. Cela m'obligea de jetter promptement mon habit sur la Tortue que j'avois renversée sur le dos, afin qu'elle ne put se sauver, & je mis même plusieurs cailloux sur mon habit pour enfermer cet animal; après quoi je me mis à la nage pour ratraper nôtre Canot, qui décendoit fort vîte emporté par le rapide assez grand en cet endroit à cause d'une pointe de terre. Après l'avoir atteint avec assez de peine, je n'osay lui faire faire le plongeon, craignant de mouiller la couverture de laine qui y étoit, &

dont je me ſervois pour me coucher, avec le reſte de nôtre petit équipage. Je le pouſſois donc devant moy, & quelquefois je le retirois. Ainſi je gagnay le bord peu à peu environ à un demi quart de lieue de l'endroit où j'avois laiſſé la Tortue.

Le Picard revenant de la Chaſſe, ou il n'avoit rien tué, & ne trouvant que mon habit ſur la Tortue, & point de Canot, crût avec quelque raiſon, qu'un Sauvage m'ayant trouvé ſeul m'avoit tué. Il retourna donc dans la prairie pour regarder de tous côtez, s'il n'y avoit perſonne. Cependant je remontay diligemment le Fleuve en Canot, & je n'eus pas plutôt repris mon habit, que je vis plus de ſoixante Taureaux, ou Vaches Sauvages avec leurs veaux, qui traverſoient le Fleuve pour gagner les terres du midy. Je les pourſuivis en canot avec une épée emmanchée, & je me mis à crier de toute ma force pour avertir le Picard. Il vint au bruit que je fis, & eut le temps de rentrer dans le canot, pendant que le chien que nous avions avoit pouſſé en jappant une bande de bêtes ſauves dans une des Iſles de ce

Fleuve. Il les en chaſſa enſuite, & comme elles paſſoient devant nous, le Picard en tua une d'un coup de fuſil, qui lui caſſa la tête. Nous l'attirames à bord. C'étoit une Vache Sauvage qui peſoit cinq ou ſix cens livres. Les Taureaux ſont plus charnus, & péſent davantage: mais parce que nous ne pouvions pas la mettre tout à fait à terre, nous nous contentames de couper les meilleurs morceaux que nous pûmes trouver, & laiſſâmes le reſte dans l'eau.

Il y avoit près de deux fois 24 heures que nous n'avions mangé. Nous allumâmes donc du feu avec du bois flotté, que les eaux du Fleuve avoient jetté ſur le ſable, & à meſure que le Picard écorchoit la bête, je faiſois cûire dans notre petit pot de terre quelques morceaux de chair. Nous en mangeâmes avec tant d'avidité, que nous en fumes tous deux malades, & nous nous vîmes obligez de reſter là deux jours, & de nous cacher dans une Iſle pour nous rétablir par le moien de l'Orvietan en poudre, qui nous fut ſouvent d'un grand ſecours dans le voyage. Pendant que je portois les mor-

ceaux de viande, que le Picard me donnoit, je passay souvent sans m'en apercevoir près d'un Serpent Sonnette de sept ou huit pieds de long tout recoquillé, qui dormoit au Soleil. J'en avertis le Picard, qui le tua avec un de nos avirons, & le jetta ensuite dans le Fleuve.

Au reste nous ne pouvions nous charger de beaucoup de viande à cause de la petitesse de notre Canot. D'ailleurs les chaleurs excessives la corrompoient d'abord: ainsi nous nous en vimes bientôt privez, parce qu'elle fourmilloit de vers en moins de rien, & quand nous nous embarquions le matin, nous ne savions ce que nous mangerions pendant la journée. Nous n'avions jamais plus admiré la Providence que dans ce voyage. Nous ne trouvions pas toujours des bêtes fauves & nous n'en pouvions pas tuer quand nous voulions.

Les Aigles, que l'on voit en abondance dans ces vastes pays, laissoient par fois tomber des brémes, ou de grandes carpes, & d'autres poissons, qu'elles emportoient entre leurs griffes dans leurs nids pour la nourriture de leurs

leurs Aiglons. Nous trouvâmes un jour un Loutre, qui mangeoit ſur le bord du Fleuve un grand poiſſon, lequel avoit ſur la tête une maniere d'aviron ou de bec de cinq doigts de large, & d'un pied & demi de long. Lors que le Picard le vit, il s'ecria, qu'il voioit un Diable entre les pattes du Loutre: mais ſa ſurpriſe n'empêcha pas que nous ne fiſſions bonne chére de ce poiſſon. Il étoit fort bon, & nous le nommâmes l'Eturgeon à long bec.

CHAPITRE LXI.

Nous cherchons la Riviere d'Ouisconſin. Aquipaguetin nous trouve, & nous ne ſubſiſtons que par un pur miracle de la Providence.

APrès avoir fait tant de chemin nous ne trouvâmes pourtant point cette Riviére. Cela nous fit croire, qu'elle étoit encore bien éloignée. Aquipaguetin, que nous croyions à plus de deux cent lieues de nous, parut tout d'un coup accompagné de dix Guer-

Guerriers environ la mi-Juillet de 1680. Nous crûmes d'abord qu'il vouloit nous tuer parce que nous l'avions quitté, quoy que ce fust de l'aveu des autres Sauvages. Il nous donna de la folle avoine, avec un bon morceau de Taureau Sauvage, & s'informa de nous, si nous avions trouvé les Européens qui devoient nous aporter des marchandises. Il ne se contenta pas de ce que nous lui dimes. Il s'en alla lui méme à Ouîsconsin : mais il n'y trouva personne. Il ne vint donc à nous qu'au bout de trois jours, comme nous étions en chemin, parce que nous voulions absolument nous acquitter de la promesse que nous avions faite au Sieur de la Salle, de nous y rendre pour recevoir ce qu'il nous envoyeroit.

Lors qu'Aquipaguetin parut à son retour, le Picard étoit allé à la Chasse dans les prairies, & j'étoit resté seul dans une petite cabane, que nous avions dressée pour nous y mettre à l'abri du Soleil, qui est ardent en cette saison, sous nôtre couverture qu'un Sauvage m'avoit rendue. Aquipaguetin me voiant seul s'approcha

avec son Casse-tête à la main. Je me saisis promptement de mes deux pistolets de pôche, & d'un couteau que le Picard avoit retiré des mains des Barbares. Je n'avois pas dessein de tuer cet homme, qui m'avoit adopté; mais je voulois seulement lui faire peur, & l'empêcher de me massacrer, au cas qu'il en eut envie.

Aquipaguetin me tansa rudement de ce que je m'exposois de la sorte aux insultes de leurs Ennemis: ajoutant qu'au moins je devois me mettre de l'autre coté du Fleuve pour ma seureté. Il voulut m'emmener avec lui, me disant, qu'il avoit trois cens Chasseurs avec lui qui tuoient plus de bêtes fauves que ceux avec qui je m'étois engagé. J'aurois peut-être mieux fait de suivre son avis, que de m'engager plus avant dans mon voyage. Je continuay donc ma route vers la Riviere d'Ouisconsin, ou je ne trouvay point les hommes de renfort, que le Sieur de la Salle nous avoit promis. Le Picard & moy pensâmes perir de faim en cent occasions differentes, & nous fûmes obligez de

remonter le Fleuve avec des peines & des difficultez incroyables.



CHAPITRE LXII.

Grande necessité où l'Auteur se trouve avec son compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prieres. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chasse.

LE Picard, qui avoit été fort maltraité par les Sauvages aima mieux hazarder sa vie que de remonter le Fleuve avec Aquipaguetin. Nous n'avions plus que dix coups à tirer, & cela nous obligea à les menager. Ainsi nous les partageâmes en vingt pour ne tirer plus que des Tourterelles, ou des Ramiers. Quand nôtre provision fut consumée à cet égard, nous eumes recours à trois hameçons, que nous amorçames avec de la Barbue puante, qu'une Aigle avoit laissé tomber. Nous ne primes rien pendant deux jours, & nous nous vîmes ainsi dénuez de tout moien de subsister. Nous redoublâmes nos

nos prieres de bon cœur, comme chacun peut penſer: parmi tout nôtre deſaſtre le Picard ne put s'empêcher de dire une fois, qu'il prieroit Dieu de bien meilleur cœur, s'il avoit dequoi ſe bien raſſaſier.

Je le conſolay, & me conſolay moi-méme du mieux que je pus, & je le priai de ramer de toute ſa force pour tacher de trouver quelque Tortue. Le lendemain matin aprés avoir navigé une grande partie de la nuit, nous trouvâmes une Tortue, qui n'étoit pas plus grande qu'une aſſiéte ordinaire. Nous la fîmes cuire à l'inſtant ſur le feu que nous avions allumé. Nous mangions avec tant d'avidité, que je ne pris pas garde que je mangeois le fiel de cet animal ce qui me mit toute la bouche dans une amertume extréme. Je la rinçay promptement avec le même empreſſementque j'avois mangé auparavant.

Nonobſtant cette grande diſette noùs ne laiſſâmes pas d'arriver dans la Riviére des Taureaux Sauvages. Nous jettâmes nos hameçons amorcez d'un poiſſon blanc, qu'un Aigle avoit laiſſé tomber. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ſe confient en lui, nous

ſecourut viſiblement dans cette occaſion. Nous avions redoublé nos prieres avec beaucoup d'ardeur, & à peine les avions nous achevées vers les dix heures du ſoir que le Picard entendit du bruit Il quitta les prieres, & courut à nos hameçons. Il y trouva deux Barbues ſi grandes que je fus obligé d'aller à ſon ſecours pour les tirer de l'eau. Nous ne ſongcâmes point à ôter le limon de ces monſtrueux poiſſons, qui peſoient plus de vingt-cinq livres les deux. Nous le coupâmes par piéces, & nous les fîmes rôtir ſur des charbons, parce que nous ne pouvions les faire bouillir. Par malheur notre pot de terre avoit été càſſé quelque temps auparavant.

Lors que nous eûmes mangé quelques tranches de ces Barbues, & que ſelon nôtre devoir nous eûmes rendu greces à Dieu, dont la Providence admirable nous avoit ſecourus ſi à propos, nous entendîmes du bruit ſur le bord de la Riviere des Taureaux, oü nous étions environ à deux heures aprés minuit. Aprés le *qui vive* nous ouïmes qu'on répondoit, *Tepatoui Nika*, & le mot de Nikanagé, c'eſt à dire mon Ami

Ami voilà qui eſt bien. J'avertis le Picard qu'au langage je croiois, que c'étoient des Illinois, ou des Outoüagamis, qui ſont Ennemis des Iſſati, & des Nadoüeſſans. Mais comme il faiſoit un grand clair de Lune, & que même le jour commençoit à paroître, je reconnus, que c'étoit le Sauvage Mamenisi pere de cette petite fille, que j'avois baptiſée aux Iſſati, à qui le Picard avoit ſervi de parrain ou de témoin. Ce Sauvage nous reconnut, & parcequ'il revenoit de la Chaſſe, qui avoit été bonne, il nous donna de la viande à diſcretion, & nous aſſura que tous les Sauvages de ſa Nation décendoient la Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve, & qu'ils avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans.

Tous les Sauvages donc, avec qui Michel Ako étoit demeuré, décendirent cette Riviére des Taureaux avec leur flotte de Canots chargez de viande. Le Chef Aquipaguetin avoit raconté en paſſant à toute la Nation, comment le Picard & moi nous étions expoſez à faire le voyage d'Ouïsconſin, dans lequel nous avions couru de grands dangers. Les Chefs de ces Sauvages nous

firent connoître qu'ils étoient satisfaits de nous, & blamérent tous la lacheté de Michel Ako, qui n'avoit pas voulu venir avec nous de peur de mourir de faim. Le Picard n'auroit pas manqué de l'insulter en presence de tous les Sauvages, si je ne l'en eusse empêché, tant il étoit irrité contre lui de son peu de courage & d'affection.



CHAPITRE LXIII.

Les femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le Fleuve. Adresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier sauvage.

LEs femmes sauvages cachérent leur provision de viande à l'embouchure de cette Riviere des Taureaux dans des Isles, & dans des creux sous terre. Ces peuples ont l'adresse de conserver ainsi leur viande sans sel, comme nous le verrons ci-aprés. Nous décendîmes encore une fois le Fleuve en chassant avec cette multitude de Canots dont j'ai

j'ai parlé, & nous fimes environ quatre-vingt lieuës de chemin. Les ſauvages cachoient d'eſpace en eſpace leurs Canots ſur le bord du Fleuve dans des roſeaux, ou dans des Iſles, & ils entrerent ſept ou huit lieuës au delà des montagnes dans des praîries, où ils tuerent à diverſes fois juſques à cent ou ſix vingt taureaux & vaches ſauvages. Ils laiſſoient toujours ſur le haut des montagnes quelques uns de leurs vieillards pour tâcher de découvrir leurs ennemis.

Pendant tout ce temps là je panſois un ſauvage, qui m'appelloit ordinairement ſon frere. Il lui étoit entré un chicot bien avant dans le pied, & j'y mettois une emplâtre, lorsque l'alarme ſe mit tout d'un coup dans le Camp. Deux cens Archers accoururent, & ce genereux ſauvage, à qui j'avois ouvert le pied bien avant pour en tirer le bois, qui y étoit entré de force, m'abandonna, & courut plus vite que les autres pour avoir ſa part de la gloire du combat : mais au lieu d'ennemis ils apperçurent environ cent cerfs, qui prirent la fuite. Nôtre bleſſé eut bien de la peine de revenir au Camp. Durant cette alarme les femmes & les filles

ſauvages chantoient d'un ton fort lugubre.

Le Picard me quitta pour ſe joindre à ſon hôte, & je reſtai ſeul avec le nommé *Otchimbi :* mais après la ſeconde Chaſſe je fus reduit à mener en Canot une femme Sauvage âgée de plus de quatre vingt ans. Cette vieille ne laiſſoit pas de pouſſer à la rame, & de frapper ſouvent de ſon aviron trois enfans, qui nous incommodoient dans le milieu de nôtre Canot. Les hommes avoient beaucoup de bonté pour moi, & cependant j'étois obligé de faire ſouvent ma cour aux femmes, parce que les viandes étoient à leur diſpoſition, & c'étoient elles qui diſtribuoient les portions à chacun. Je raſois donc de temps en temps la couronne de leurs enfans, car ils la portent à peu près comme nos Religieux. Au reſte ils la portent juſqu'à l'âge de quinze, ſeize, ou dix-huit ans, & leurs parens la leur font en brûlant le poil avec des pierres plattes rougies dans le feu. Ces femmes me ſavoient beaucoup de gré de ce que je raſois ainſi leurs enfans.

Nous eûmes encore une autre alarme dans nôtre Camp. Les Vieillards qui étoient

étoient en faction au haut des montagnes nous avertirent qu'ils voioient des guerriers de loin. Tous les Archers coururent à l'envi l'un de l'autre vers le lieu où l'on voioit paroitre du monde, & c'étoit à qui dévanceroit son camarade à la course. Mais pour tout exploit ils ne ramenérent que deux femmes de leur Nation, qui venoient avertir, qu'une partie de leurs gens qui étoient allez à la chasse vers le bout du Lac Superieur, avoient trouvé cinq Esprits, c'est ainsi qu'ils nomment les Européens. Elles ajoutoient, que ces Esprits leur avoient fait parler par quelques gens de la Nation, qui nous avoient veus, & qui avoient été esclaves chez les Outoüagamis, & chez les Iroquois, dont ils entendoient la langue; que même ils les avoient fait prier de les conduire au lieu où nous étions, parce qu'ils seroient bien aises de nous venir voir pour reconnoître si nous étions Anglois, Hollandois, Espagnols, ou Canadiens. Ils ne pouvoient pas comprendre, disoient ils à ces femmes, comment nous avions pû nous rendre par un si grand détour parmi ces peuples.

Il faut remarquer là dessus, qu'il y a de

de certaines gens, qui se sont rendus les maitres de toutes les affaires dans le Canada, comme je l'ai dit cidevant. Ces gens fachez de ce que nous les avions prévenus dans nos Découvertes avoient envoié du monde après nous pour participer à la gloire de nôtre voyage. Ils pensérent donc à se procurer la connoissance des Nations que nous avions veües, afin d'y aller en commerce dés qu'ils auroient trouvé le moyen de nous renvoier en Europe.

CHAPITRE LXIV.

Arrivée du Sieur du Luth dans nôtre Camp. Il nous prie de retourner avec ses gens & lui aux Issati & Nadoüessans. Je jette ma couverture sur un mort, ce qui plût aux sauvages.

LE 28. Juillet 1680. nous commençames à remonter le Meschasipi pour la troisiéme fois. Les Sauvages, qui avoient fait une fort grande Chasse, prirent la résolution de retourner à leurs villages, & nous pressérent de nous y en

en aller avec eux, nous promettant de nous conduire jusqu'aux Nations qui habitent au bout du Lac Superieur. Ils disoient qu'ils avoient dessein de faire alliance avec ces peuples par nôtre moien. Là se trouva le Sieur du Luth venant du Canada avec cinq hommes equipez moitié en guerre, & moitié en marchandises.

Ils me joignirent avec les deux femmes Sauvages, à six vingt lieuës ou environ du pays des Barbares qui nous avoient pris. Ils nous priérent, parce que j'avois quelque connoissance de la langue des Issati, de les accompagner, & d'aller avec eux aux villages de ces peuples. Je fis volontiers ce qu'ils souhaitoient, sur tout ayant apris d'eux que depuis deux ans & demi, qu'ils étoient en voyage, ils n'avoient pas frequenté les Sacremens. Le Sieur du Luth, qui passoit pour le Capitaine, fut ravi de me trouver, & il me dit en particulier par maniere de confidence, que ceux qui l'avoient envoyé ne viendroient pas à leur but, comme il me le feroit connoître en s'expliquant plus à loisir. Voiant que je faisois la couronne aux enfans des Sauvages,

vages, il leur fit dire que j'étois son frere aîné.

Tout cela fut cause que les Sauvages me traitérent mieux que jamais, & qu'ils me fournirent ma subsistance assez largement. Ainsi je ne m'appliquai plus qu'à travailler au salut de ces Barbares. Il faut avouër qu'ils m'écoutoient assez: mais il faudroit demeurer parmi eux des années entiéres, pour y faire quelque progrès, tant ils sont grossiers, stupides & ignorans.

Le Sieur du Luth fut charmé de voir le Saut de St. Antoine de Padouë, nom que nous lui avions donné, & qui selon toutes les apparences lui demeurera. Je lui fis voir l'endroit où le Serpent monstrueux dont j'ai fait mention, montoit sur le Roc escarpé pour y devorer les jeunes hirondelles, qui étoient dans leurs nids, je lui racontai la fraieur qu'en avoit eu le Picard en songe.

Il faut remarquer, que me voyant dans une fort grande liberté de dire mon Office depuis l'arrivée du Sr. du Luth, je m'avisai, afin d'y être plus exact, de lui demander quel jour du mois nous avions pour lors. Il me répondit

pondit franchement, qu'il ne pouvoit pas me ſatisfaire en cela, parce qu'il en avoit perdu l'idée. Je lui racontai les mauvais traitemens, que les Sauvages nous avoient faîts, lors qu'ils nous prirent, juſques là même qu'ils avoient voûlu nous tuer pluſieurs fois; qu'ainſi il pouvoit bien s'imaginer que les craintes & les fraieurs m'avoient fait perdre la memoire du jour de la ſemaine.

Nous arrivâmes aux villages des Iſſati le 14 d'Août 1680. où je retrouvai mon Calice de vermeil, quelques livres & mes papiers, que j'avois cachez ſous terre en preſence des Sauvages mêmes. Ces pauvres gens n'avoient eu garde d'y toucher, parce qu'ils ſont fort craintifs, & fort ſuperſtitieux ſur le fait des Eſprits. Ils croient qu'il y a du ſortilege dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le Tabac, que j'avois planté avant nôtre depart étoit à demi étouffé par les herbes. Pour ce qui eſt des choux & des autres legumes que j'avois ſemez, ils étoient d'une groſſeur ſurprenante. Les côtes de pourpier étoient groſſes comme des Can-

Cannes. Les Sauvages n'osoient en manger avec nous.

Peu de temps après que nous fûmes de retour, les Sauvages nous conviérent à un grand festin à leur mode. Il s'y trouva plus de six vingt hommes nuds. Oüisicondé le premier Chef de la Nation parent du mort que j'avois honoré d'ûne couverture, lors qu'on l'avoit ramené au village dans un Canot, m'apporta à manger de la viande boucannée avec de la folle avoine dans un plat d'écorce, lequel il posa sur une peau passée de Taureaux Sauvages, blanchie & garnie de porc-épic d'un côté avec de la laine frisée de l'autre.

Après avoir mangé, ce Chef me mit cette Robe sur la tête, & m'en couvrit le visage en disant à haute voix devant tous ceux qui étoient là, celui dont tu as couvert le corps mort, couvre le tien qui est vivant. Il a porté de tes nouvelles au pays des Ames, car ces peuples croyent la transmigration des ames. Ce que tu as fait à l'égard du defunt est de grand prix. Toute la Nation t'en loue, & t'en remercie.

Il fit quelque reproche au Sieur du Luth, de ce qu'il n'avoit pas couvert le mort comme moi. A quoi ledit Sieur me pria de répondre qu'il ne couvroit que les corps des Capitaines comme lui. A cela ce Sauvage repliqua, le Pere Louïs, c'eſt ainſi qu'il m'avoit oüi appeller par nos Européens, eſt plus grand Capitaine que toi. Sa Robe, parlant de ma Chaſuble de brocard, qu'on m'avoit dérobée, que nous avons envoyée à nos Alliez qui demeurent à trois Lunes de ce pays, étoit plus belle que celle que tu portes.

Quand ces Sauvages parlent de marcher pendant trois Lunes, ils veulent dire pendant trois mois. Les Sauvages marchent bien, & font quinze lieuës par jour : ainſi le Lecteur peut juger par là, quelle peut être l'étenduë du chemin qu'ils font pendant trois mois.

CHAPITRE LXV.

L'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage eſt maſſacré par le Chef, parce qu'il conſeilloit de nous tuer. Conteſtation entre le ſieur du Luth & moi ſur le ſacrifice d'un de ces Barbares.

SUr la fin de Septembre voyant que nous n'avions point d'outils propres à nous bâtir une maiſon commode pour demeurer parmi ces peuples, & que d'ailleurs nous étions dénuez des proviſions neceſſaires pour y ſubſiſter, ſelon que nous en avions fait le deſſein, nous nous reſolûmes de leur faire connoître que pour avoir du fer, & d'autres choſes qui leur ſeroient utiles, il étoit à propos que nous retournaſſions en Canada; qu'ils féroient dans un certain temps que nous leur marquâmes, la moitié du chemin avec des pelleteries, & que nous férions l'autre avec des marchandiſes

dîſes de l'Europe, qu'on leur donneroit à bon prix ; qu'ils pouvoient nous donner deux de leurs Guerriers, que nous emménerions avec nous dans nôtre pays, & que nous les raménerions de même l'année ſuivante pour aller enſuite au devant d'eux les avertir de nôtre retour, afin qu'ils vinſſent nous trouver.

Ces Barbares tinrent un grand Conſeil pour examiner ſi effectivement ils envoyeroient quelqu'un de leur Nation avec nous. Il y en eut deux qui furent d'avis d'y venir, & qui ſe preſentérent pour cela. Mais ils changérent de ſentiment le jour de nôtre départ, & nous dirent pour raiſon, que nous étions obligez de paſſer parmi beaucoup de Nations, qui étoient leur Ennemies jurées, & qui ne manqueroient pas de ſe ſaiſir par force de leurs hommes pour les brûler, & pour les faire mourir dans les tourmens ; qu'au reſte nous ne pourrions pas les en empêcher, étant auſſi peu de gens que nous étions.

Je leur répondis, que tous ces peuples qu'ils craignoient, étoient nos Alliez & nos Amis, & qu'en nôtre conſideration ils ne feroient aucun tort à ceux

ceux d'entr'eux qui ſeroient avec nous. Ces Barbares ne manquent point d'eſprit. Ils ont même le ſens commun admirable. Ils nous dirent donc, que puis que nous paſſions parmi des peuples, qui étoient leurs Ennemis jurez, nous devions les détruire pour les vanger de divers outrages qu'ils en avoient reçu, & qu'alors ils nous donneroient des hommes pour aller & revenir avec nous, afin qu'ils puſſent avoir du fer & d'autres marchandiſes, qui leur étoient neceſſaires, & dont ils traiteroient tres volontiers avec nous : ce qui fait voir, que ces Barbares ſont pleins de vengeance & de reſſentiment contre leurs Ennemis, en quoy on peut remarquer qu'ils n'ont pas le cœur trop bien diſpoſé pour les lumieres de l'Euangile.

Enfin Ouiſicondé leur grand Chef ayant conſenti en plein Conſeil à nôtre retour, aprés nous avoir regalez du mieux qu'il pût à leur mode, nous donna quelques minots de folle avoine pour nous nourrir pendant ce voyage. Nous avons déja dit, que cette avoine eſt meilleure & plus ſaine que le riz. Enſuite il nous marqua, avec un crayon ſur une fueille de papier qui me reſtoit, la

la route que nous devions ſuivre pendant quatre cens lieues de chemin. Au reſte ce Geographe naturel nous dépeignit nôtre chemin ſi exactement, que cette Carte nous ſervit auſſi utilement, que la Bouſſole auroit pu faire. Et en effet en la ſuivant ponctuellement nous arrivames au lieu, ou nous avions deſſein de nous rendre ſans nous égarer de nôtre route en aucune maniére.

Nous nous diſpoſames donc à partir huit Européens, que nous étions alors. Nous nous mimes en deux Canots, & nous quittames ces peuples après la décharge de tous les fuſis de nos hommes, ce qui donnna une terrible fraieur à ces Sauvages. Nous deſcendimes la Riviére de St. François, & enſuite le Fleuve Meſchaſipi. Deux de nos hommes ſans en rien dire prirent les deux Robes de Caſtor, qui étoient au Saut de St. Antoine de Padoue, & que ces Barbares y avoient attachés à un Arbre comme par une eſpece de Sacrifice. Cela cauſa quelque conteſtation entre le Sieur du Luth, & moy. Je louay cette action de nos deux hommes, qui faiſoient voir en cela, qu'ils improvoient la ſuperſtition de

ces peuples. Le Sieur du Luth disoit au contraire, qu'on devoit laisser ces Robbes au lieu, où ces Barbares les avoient mises, parce que les Sauvages ne manqueroient pas de se vanger du mépris que nous faisions d'eux en cette rencontre, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne nous vinssent insulter en chemin.

J'avoue qu'il y avoit quelque fondement a ce qu'il disoit, & qu'en cela il parloit selon les regles de la prudence humaine. Mais nos deux hommes répondirent franchement, que ces deux Robes les accommodoient, & qu'ils ne se soucioient point de ces Barbares, ni de leurs superstitions. Le Sieur du Luth se mit en si grande colére à ces paroles, que peu s'en fallut qu'il ne donnât un coup d'épée à celui qui les avoit dites. Mais je me mis entre deux & j'accommoday ce different. Le Picard & Michel Ako se rangérent du party de ceux qui avoient pris les Robes en question, & cela auroit pu causer quelque malheur: mais je fis connoître au Sieur du Luth, que les Sauvages n'oseroient nous attaquer, parce que j'étois persuadé, que leur

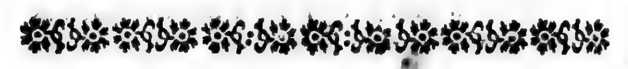
grand

grand Chef Ouiſicondé prendroit toûjours nos interets à cœur, & qu'on pouvoit faire fonds ſur ſa parole, & ſur le grand crédit qu'il avoit parmi ſa Nation. L'affaire ſe termina à l'amiable, & nous décendîmes le Fleuve fort agreablement en chaſſant aux bêtes fauves.

Nous nous arrétâmes près de la Riviére Ouisconſin pour boucanner de la chair de Taureaux ou vâches Sauvages, que nous avions tuez en chemin. Pendant le ſéjour que nous fûmes obligez de faire pour cela, trois Sauvages des Nations que nous avions quittées, nous abordérent en Canot pour nous dire que leur grand Chef Ouiſicondé aiant apris qu'un des Chefs de ces peuples vouloit nous pourſuivre pour nous tuer, il étoit entré dans la Cabane, où il conſultoit de cette affaire avec ſes aſſociez, & qu'il lui avoit caſſé la tête avec tant de furie, qu'il en avoit fait ſauter la cervelle ſur ceux qui étoient preſens à ce Conſeil, afin d'empêcher l'execution de ſon pernicieux deſſein. Nous regalâmes ces trois Sauvages, ayant alors de la viande en grande abondance.

Le Sieur du Luth voyant nos trois

Sauvages partis, rentra dans ses premiers transports, & fit paroitre qu'il craignoit que ces Barbares ne nous vinssent attaquer dans nôtre voyage. Il eut poussé la chose plus loin: mais voyant que nos hommes lui tenoient tete, & qu'ils n'étoient pas d'humeur à souffrir des avanies, il se modera encore pour cette fois, & je les appaisay enfin en les assurant que Dieu ne nous abandonneroit point au besoin, & que pourveu que nous missions toute nôtre confiance en lui, il sauroit nous delivrer de tous nos Ennemis, parce qu'il est le maître des hommes & des Anges.



CHAPITRE LXVI.

Le Sieur du Luth est épouvanté d'une Armée de sauvages, qui nous surprit avant que nous fussions dans la Riviére d'Ouisconsin.

LE Sieur du Luth avoit eu raison de croire, que les trois Sauvages dont nous avons parlé, étoient veritaritables

ritablement des Espions envoyez pour nous reconnoître. Et en effet ils savoient qu'on avoit enlevé les Robes de Castor, dont il a été fait mention ci-devant. Il ne pouvoit point revenir de ses frayeurs, & me disoit, qu'il auroit bien fait d'obliger de grê ou de force celui qui les avoit prises, à les remettre au lieu où elles étoient auparavant. Je prévoyois que la dissension pourroit nous être funeste. Je fus donc encore Mediateur de paix pour cette fois, & j'appaisay tout ce bruit en leur faisant connoître, que Dieu, qui par sa bonté nous avoit conservez dans les plus grands dangers, auroit encore un soin particulier de nous en cette occasion, puis que l'action de cet homme étoit bonne en elle même.

Deux jours après toute la viande boucannée pour nôtre provision étant en état, nous nous preparâmes à partir. Mais le Sieur du Luth fut bien surpris, lors que nous apperçumes une Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cent cinquante Sauvages, qui venoient droit à nous. Nos hommes en furent aussi fort épouvantez : mais lors qu'ils me virent

tirer de nôtre équipage un Calumet de paix, que les Issati m'avoient donné pour assurance de leur parole à mon égard, ils prirent courage, & me dirent qu'ils féroient tout ce que je trouverois à propos.

J'ordonnay que deux hommes s'embarquassent avec moy dans le Canot pour aller au devant de ces Barbares. Le Sieur du Luth me pria de prendre un troisiéme homme pour ramer, afin que demeurant au millieu du Canot, je fusse mieux en état de montrer le Calumet de paix, que j'avois pris afin d'adoucir les Sauvages, dont je savois assez bien la langue. Je laissay donc quatre de nos hommes avec le Sieur du Luth, & je lui dis, qu'il ne falloit point, qu'ils se familiarisassent avec les jeunes Guerriers, au cas qu'ils voulussent mettre pied à terre pour s'aprocher; qu'il falloit que nos gens demeurassent fermes dans leurs postes avec leurs Armes en état. Ensuite je m'en allay droit à ces Barbares en remontant le Fleuve qu'ils décendoient en Canot.

Ne voyant point de Chef je criay après Ouisicondé en repetant son nom plu-

plusieurs fois à haute voix. Je l'aperçus enfin qui venoit à moy à force de rames. Pendant tout cela aucun de ses gens ne me fit insulte, ce qui me fut de bon augure. Je couvris mon Calumet de paix, afin de leur mieux temoigner la confiance que j'avois en leur parole. Nous mimes pied à terre, & nous entrâmes dans la Cabanne où étoit le Sieur du Luth, qui voulut embrasser leur Chef. Il faut remarquer ici, que les Sauvages n'ont pas la coutume de s'embrasser à la maniere des François. Je dis donc au Sieur du Luth, qu'il n'avoit simplement qu'à presenter le meilleur morceau de viande cuite qu'il pouvoit avoir, & que si le Chef en mangeoit, nous pouvions être surs qu'il ne nous seroit fait aucun tort.

Cela reussit, & tous les autres Chefs de cette petite Armée nous rendirent visite. Il n'en couta à nos gens que quelques pipes de Tabac de la Martinique, dont les Sauvages sont passionnez, quoy que le leur soit de beaucoup meilleur goût, plus fort & plus agreable que celui de nos gens. Ainsi ces Sauvages, sans faire aucune mention des

Robes de Castor dont nous avons parlé, nous traiterent fort humainement. Le Chef Ouisicondé me dit d'offrir une brasse de Tabac de la Martinique au Chef Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour son fils; ce qui produisit un effet admirable parmi ces Barbares, qui nous quittant prononcérent par plusieurs fois à haute voix le mot de Louis, qui comme nous l'avons dit, signifie le Soleil. Il me semble, que je puis dire sur ce sujet, que mon nom sera long temps dans la bouche de ces Barbares par la rencontre fortuite des noms.



CHAPITRE LXVII.

Voyage de l'Auteur avec ses Compagnons depuis l'embouchure de la Riviere d'Ouisconsin jusques à la grande Baye des Puans.

LEs Sauvages nous ayant quittez pour aller en guerre contre les Missorites, les Maroha, & les Illinois, & contre d'autres Nations, qui habitent vers le bas du Fleuve Meschasipi, qui sont les irreconciliables ennemis des peu-

peuples du Nord, le Sieur du Luth, qui m'avoit donné des marques de son amitié en plusieurs rencontres, ne put s'empêcher de dire à nos hommes que j'avois tous les sujets du monde de croire, que le Vice-Roi du Canada me féroit un favorable accueil, si nous pouvions nous rendre auprès de lui avant l'hyver, & qu'il souhaitoit de tout son cœur, qu'il pût avoir été chez autant de Nations que moy.

Nous trouvâmes en remontant la Riviere d'Ouisconsin, qu'elle étoit aussi large que celle des Illinois, laquelle peut porter de gros bâteaux dans l'espace de plus de cent lieues. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grandeur de tant de vastes pays, & les terres charmantes par lesquelles nous passions, & qui demeurent incultes. Les guerres éffroiables que ces Nations se font les unes aux autres, sont cause qu'il n'y a pas assez d'habitans pour les cultiver. D'ailleurs les guerres mêmes, qui durent depuis long temps dans toutes les parties du monde, empêchent qu'on n'y aille annoncer l'Euangile, & y établir des Colonies de Chrétiens. Et ici je ne puis m'empêcher de dire, que les

pauvres gens de nôtre Europe devroient aller s'établir dans ces beaux Pays. Pour peu de peine qu'ils priſſent à en defricher les terres, ils y vivroient heureuſement, & y ſubſiſteroient beaucoup mieux qu'ils ne font ici. J'ay veu des terres qui peuvent fournir aiſément trois récoltes par an. L'air eſt incomparablement plus doux, & plus temperé qu'en Hollande, laquelle ne continuera jamais mieux ſes progrès, que par le grand commerce qu'elle peut avoir dans les pays étrangers.

Après environ ſoixante & dix lieues de navigation dans la Riviére d'Ouisconſin, nous trouvâmes un portage d'une demie lieue, qu'Ouiſicondé nous avoit marqué dans ſa Carte. Nous y couchâmes, & nous y laiſſâmes des marques par les Croix que nous fimes ſur des troncs d'arbres. Le lendemain après avoir fait le portage de nos Canots, & du peu d'équipage, que nous avions, nous entrâmes dans une Riviére, qui ſerpentoit preſque autant que celle des Illinois le fait à ſa ſource. Après ſix heures de navigation à force de rames, qui nous faiſoient aller fort vite, nous trouvâmes malgré tous nos ef-

efforts, que nous étions encore vis à vis de l'endroit, où nous nous étions embarquez. L'un de nos hommes voulut tirer un cigne qui voloit & cela fit tourner le Canot; mais par bonheur il trouva fond.

Nous fûmes obligez de rompre plusieurs écluses de Castors pour passer en Canot. Autrement nous n'eussions pu continuer nôtre route, ni faire le portage pour nous embarquer au dessus de ces Ecluses. Ces animaux les font avec une adresse surprenante, que les hommes ne sauroient égaler. Volume. Nous trouvâmes plusieurs de ces Etangs, & des retenues d'eau faites avec des pieces de bois en forme de chaussée, que les Castors y avoient faites.

Nous passames ensuite quatre Lacs, qui sont formez par cette Riviére, & c'est là où habitoient autrefois les Miamis. Nous y trouvâmes les Maskoutens, les Kikapous, & les Outouagamis, qui y sément du blé d'Inde pour leur subsistance. Tout ce pays là est aussi beau, & aussi charmant que celui des Illinois.

Nous fîmes ensuite le portage d'un Saut, que l'on nomme le Ka-

kalin, parce que les Sauvages y vont souvent se décharger le ventre & qu'ils ont accoutumé d'y reposer le visage tourné au Soleil. Ainsi après plus de quatre cens lieues de chemin par eau depuis notre départ du pays des Issati & des Nadouessans, nous arrivames enfin à la grande Baye des Puans laquelle fait une partie du Lac des Illinois.

CHAPTRE LXVIII.

L'Auteur avec ses compagnons séjourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Messe en ce lieu, & on passe l'hyver à Misilimakinak.

NOus trouvâmes plusieurs Canadiens dans cette Baye des Puans. On appelle ainsi la Nation qui y habite, parce qu'elle demeuroit autrefois dans de certains lieux marécageux, & pleins d'eaux puantes, qui sont du côté de la Mer du Sud. Mais elle en à été chassée par ses ennemis, & est

venue demeurer dans cette Baye, laquelle eſt à l'Oueſt des Illinois. Ces Canadiens venoient negotier avec les Sauvages de cette Baye contre les ordres. Ils avoient encore quelque peu de vin, qu'ils avoient aporté avec eux, & qu'ils gardoient dans un flaçon d'étain, dont je me ſervis pour dire la Meſſe. Je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel aſſez leger, fort joliment travaillé: mais je rencontrai par bonheur des ornemens Sacerdotaux. Quelques Illinois qui ſe ſauvoient devant les Iroquois, parce que ces derniers les avoient attaquez, & preſque détruits pendant mon voyage, & dans le temps que j'avois été Eſclave parmi les Barbares, prirent les ornemens de la Chapelle du Pere Zénobe Mambré, que nous avions laiſſez parmi les Illinois.

Quelques uns d'entr'eux ſe rendirent donc au lieu où j'étois, & me remirent tous ces ornemens entre les mains à la reſerve du Calice. Ils promirent même de me le rendre, & en effet ils me l'aportérent quelques jours après, moiennant quelque peu de tabac, que je devois leur faire avoir.

Il y avoit plus de neuf mois, que je n'avois celebré la Messe faute de vin. Nous eussions pu en faire dans notre voyage, si nous eussions eu des vaisseaux propres à le conserver. Mais nous ne pouvions pas nous en charger dans nos Canots, qui n'auroient pû en supporter le poids. Il est vray, que nous avions trouvé beaucoup de raisins dans les endroits, par lesquels nous avions passé. Nous en avions même fait du vin, que nous avions mis dans des gourdes. Mais il nous manqua chez les Illinois, comme nous l'avons observé. Au reste j'avois encore du pain à chanter comme on l'appelle. Il s'étoit parfaitement bien conservé dans une boite de fer blanc, qui fermoit fort juste.

Nous demeurâmes deux jours à la Baye des Puans. Nous y chantâmes le *Te Deum*. J'y dis la Messe, & j'y prêchai. Nos hommes se mirent en état de communier, & communierent en efet pour rendre graces à Dieu de nous avoir conservez parmi tant de détours & de perils que nous avions courus, parmi les monstres que nous avions eûs à vaincre, & parmi tant de précipices, par lesquels nous avions passé.

L'un



L'un de nos Canoteurs troqua un fusil avec un Sauvage contre un Canot plus grand que le nôtre & dans lequel, après cent lieuës de navigation nous nous rendîmes en côtoyant la grande Baye des Puans à Missilimakinak dans le Lac Huron, & nous fûmes obligez d'y hyverner, parce que tirant toûjours dans nôtre chemin vers les terres du Nord, les glaces & les frimats nous auroient indubitablement fait perir.

Par la route que nous étions obligez de faire, nous étions encore à plus de quatre cens lieues du Canada. Je rencontrai parmi ces peuples Hurons avec beaucoup de satisfaction pour moi, le Pere Pierson Jesuite fils du Receveur du Roi de nôtre Ville d'Ath en Hainaut. Il étoit venu là pour y apprendre la langue de ces peuples, & il la parloit pour lors passablement bien. Ce Religieux retenant toûjours de la franchise & de la droiture de nôtre pays, se distinguoit par son humeur bien faisante, & me paroissoit ennemi des intrigues, ayant le genie tout à fait tourné du côté de la candeur & de la sincerité. En un mot il me sembloit être

tel

tel que tout vrai Chretien doit être. Le Lecteur peut donc bien s'imaginer, que je passai mon hyver fort agréablement aprés tant de maux & de fatigues que j'avois souffert dans nôtre découverte.

Pour employer le temps utilement je préchai toutes les Fêtes & les Dimanches de l'Advent, & du Carême afin d'entretenir nos hommes, & plusieurs autres Canadiens qui étoient en traite pour amasser des pelleteries qu'ils cherchoient parmi les Sauvages à quatre ou cinq cens lieuës du Canada. Voilà comment certaines gens sont autant avides des biens de la terre, qu'aucunes personnes du monde. Les Outtaoüacts & les Hurons assistoient souvent à nos Cérémonies dans une Eglise couverte de joncs & de quelques planches, que les Canadiens y avoient bâtie. Mais ces Sauvages venoient plûtôt là par curiosité, que par dessein formé de vivre dans les Regles de la Religion Chrétienne.

Ces derniers Sauvages nous disoient en parlant de nos découvertes, qu'ils n'étoient que des hommes, mais que pour nous autres Européens, il falloit que nous fussions des Esprits; qu'en ef-

fet,

fet, s'ils avoient été auſſi loin que nous, les Nations étrangéres n'auroient pas manqué de les tuer ; que cependant nous paſſions par tout ſans crainte, & que nous ſavions nous attirer l'amitié de tous ceux que nous rencontrions dans nos voyages.

Pendant cet hyver nous faiſions des trous dans les glaces du Lac Huron, & par le moien de pluſieurs groſſes pierres, nous enfonçions des filets à vingt & vingt cinq braſſes d'eau, pour y prendre du poiſſon blanc, comme en effet nous en prenions en abondance. Nous y prîmes auſſi des Truites ſaumonées, qui peſoient ſouvent juſques à quarante ou cinquante livres. Tout cela nous ſervoit à manger plus agreablement nôtre blé d'Inde, qui étoit notre nourriture ordinaire. Nous n'avions pour boiſſon que du bouillon de poiſſon blanc, que nous beuvions tout chaud. J'ay déja dit, que quand ce bouillon eſt froid il ſe fige comme de bonne gelée de veau.

Pendant nôtre ſéjour en ce lieu là le Pere Pierſon ſe divertiſſoit ſouvent ſur la glace avec moy. Nous courrions ſur le Lac avec des patins à la maniere de

de Hollande. J'avois autrefois appris ce petit manége, lors que j'étois à Gand d'où l'on ſe rend à Bruge avec beaucoup de plaiſir en trois heures, lors que le canal eſt gelé. C'eſt le divertiſſement ordinaire de ces deux Villes, & leurs habitans s'entretienent ainſi les uns les autres pendant l'hyver à la faveur des glaces.

Il faut avouer ſans faire tort aux autres Religieux, que ceux de St. François ſont extremement propres à faire les établiſſemens des Colonies. Ils font un voeu fort étroit de pauvreté, & ne poſſedent rien en propre. Ils n'ont que le ſimple uſage des choſes neceſſaires à la vie. Ceux qui nous donnent quelques meubles en ſont toûjours les maitres, & les peuvent retirer quand il leur plaît : c'eſt en effet ce qui nous eſt recommandé par les Ordres de pluſieurs Papes, & ſur tout par nôtre Regle, qui eſt la ſeule que l'on trouve inſerée dans le Droit Canon.

Ce qui ſe paſſa à Miſſilimakinak pendant cet hyver eſt une preuve de la verité que je viens de remarquer. Quarante deux Canadiens, qui étoient venus en ce lieu là pour le commerce qu'on

qu'on y fait ordinairement avec les Sauvages, me priérent de leur donner le Cordon de St. François. Je leur accorday leur demande, & à chaque fois que je diſtribuois un Cordon, je faiſois une petite exhortation à celui qui le recevoit, & je l'aſſociois aux prieres de l'Ordre. Ces gens vouloient me retenir avec eux, & me faire un établiſſement, où ils pouroient ſe retirer de temps en temps auprès de moy. Ils me promettoient de plus, qu'ils obtiendroient des Sauvages, que puis que je ne voulois aucunes pelleteries, ils me fourniroient ma ſubſiſtance, ſelon qu'on la peut avoir dans ces Pays-là. Mais la plus part de ceux qui me faiſoient cette propoſition, negotioient en ce pays là ſans ordre. Je leurs fis donc connoître que le bien commun de nôtre decouverte devoit être preferé à leurs avantages particuliers, & je les priay de me laiſſer retourner en Canada pour un plus grand bien.

CHA-

CHAPITRE LXIX.

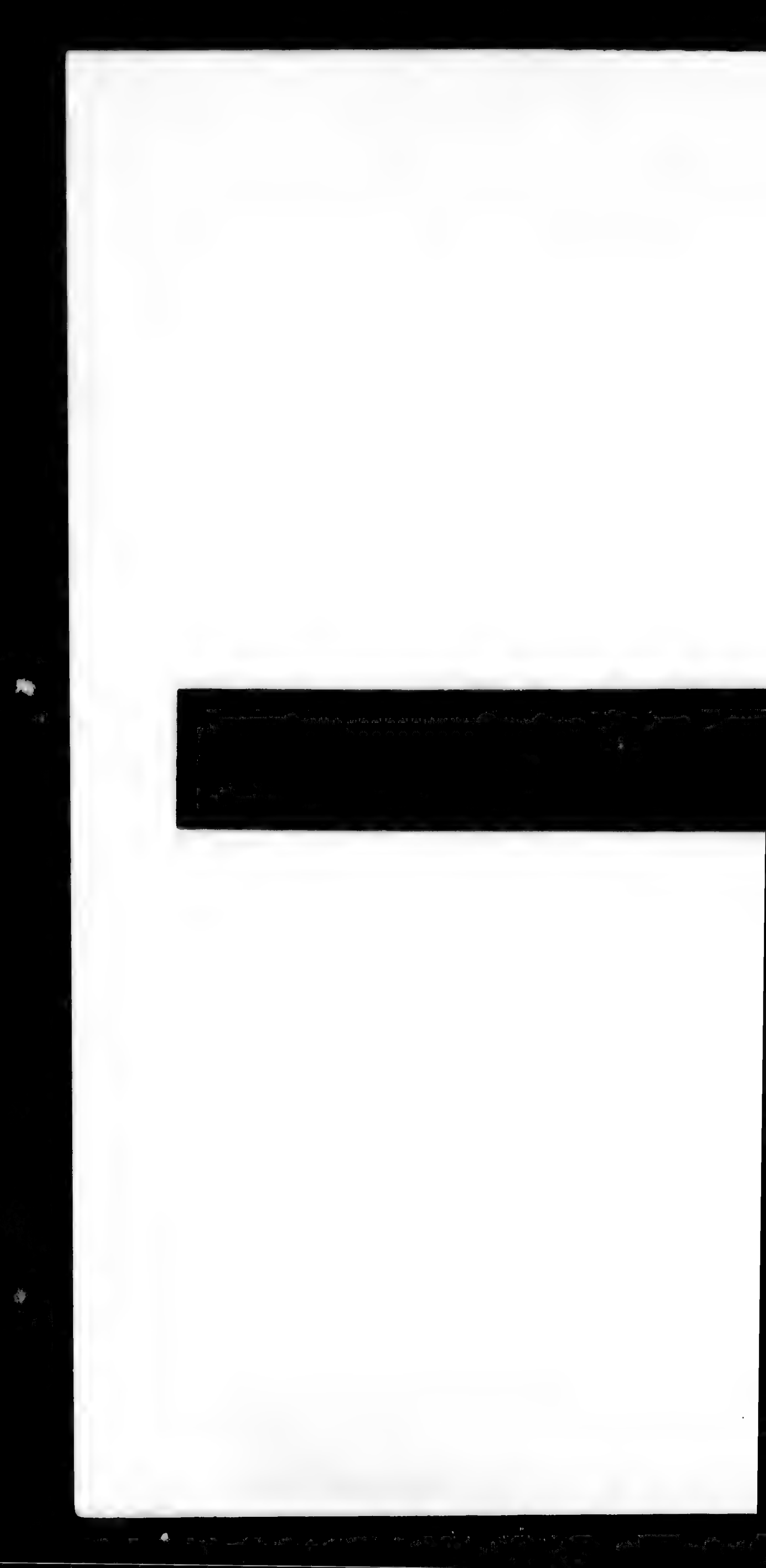
Depart de l'Auteur de Missilimakinak, Il passe deux grands Lacs. Prise d'un grands Ours & particularitez de la chair de cet animal.

NOus partimes de Missilimakinak la semaine de Paques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces pendant quelque temps, & cela dura bien l'espace de douze ou treize lieues sur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gelez à cinq ou six lieues de large. Les glaces s'étant brisées, nous nous embarquâmes aprés la Solemnité de la *Quasimodo*. Nous la célébrâmes, parce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur aporté, & qui nous servit pendant tout le reste du voyage. Aprés cent lieues de navigation sur les bords de ce Lac Huron nous passâmes le Détroit de trente lieues, & le Lac de Sainte Claire qui est au millieu. Nous arrivâmes ainsi au Lac Erié, ou du Chat, où nous nous arrétames quelque

que temps à tuer à coups de haches ou d'épées emmanchées un grand nombre d'éturgeons, qui venoient fraier sur le bord de ce Lac. Nous ne prenions que le ventre de ce poisson, qui est l'endroit le plus delicat, & nous jettions le reste.

Le gibier & la venaison ne nous manquoient pas dans ce lieu. Nous aperçumes un Ours à perte de vue. Nous étions alors dans le Lac sur une grande pointe de terre, qui s'avançoit fort loin dans l'eau. Je ne say comment cet animal s'étoit rendu là; mais il n'y avoit point d'aparence qu'il eut nagé d'un bord à l'autre au lieu où nous étions & il y avoit plus de trente ou quarante lieues de trajet. Il faisoit alors un fort beau calme. Deux de nos Canoteurs m'ayant laissé sur une longue pointe de terre, allérent aborder cet Ours, qui étoit à près d'un grand quart d'heure au large du Lac : & s'ils n'eussent tiré deux coups de fusil l'un après l'autre, cet animal les auroit sans doute fait couler à fond. Ils furent donc obligez de s'écarter de cette bête à force de rames pour charger leurs fusils. Ils retournérent ensuite

à lui,



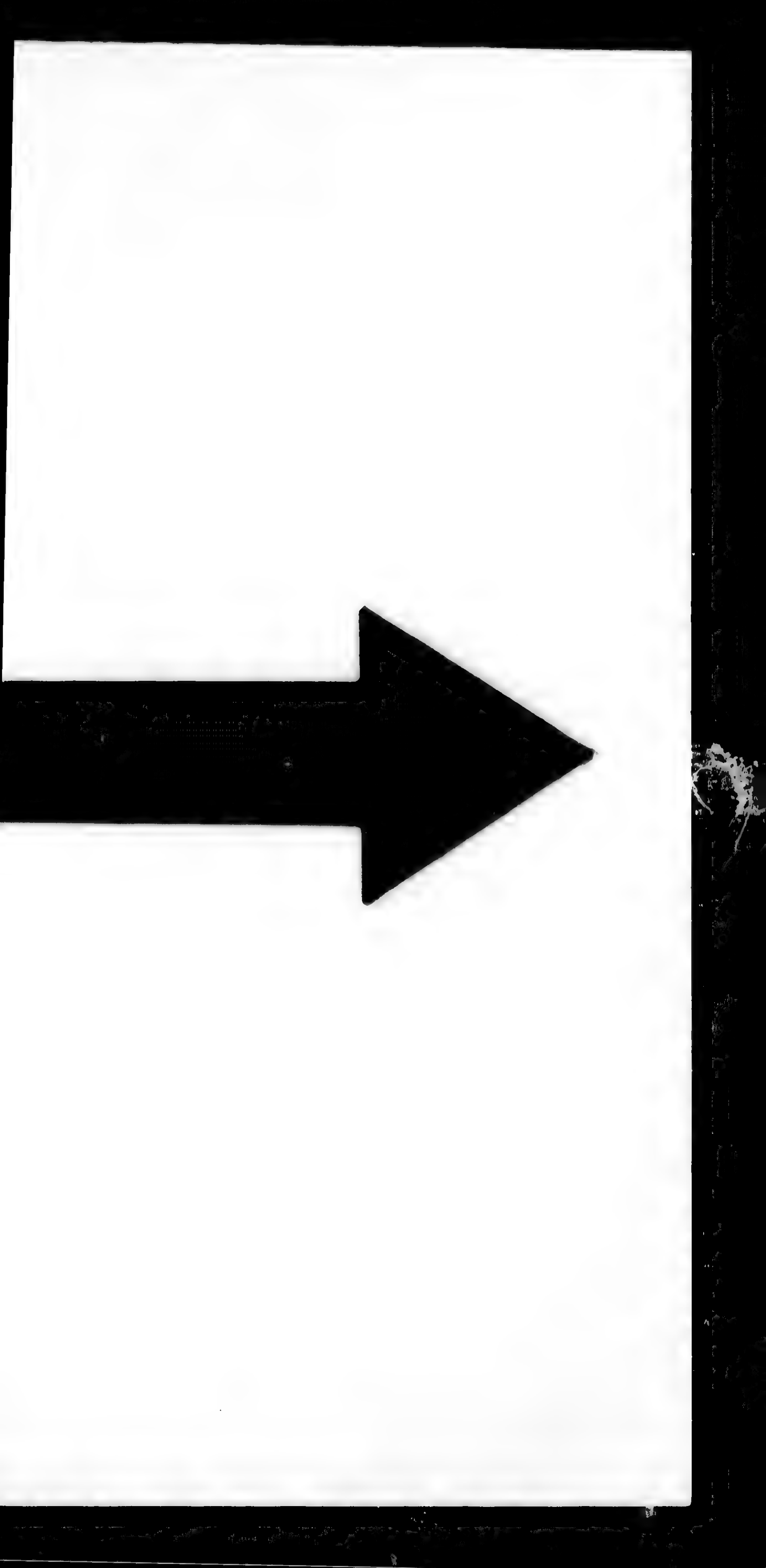
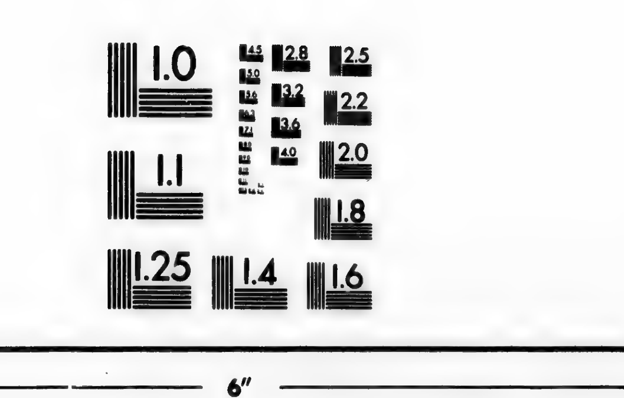


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

à lui, & furent obligez de tirer sept coups pour l'achever.

Comme ils voulurent le charger dans leur Canot, ils manquerent de tourner, ce qui les eust fait indubitablement perir. Tout ce qu'ils purent faire fut de l'attacher à la barre qui est au milieu du Canot, & ils l'amenérent ainsi sur le bord du Lac au grand péril de leur vie. Nous eûmes tout le temps, qu'il nous falloit pour accommoder cette bête, & cependant après en avoir nettoyé les entrailles nous les fimes cuire, & en fimes nôtre repas. Elles sont aussi delicates, que celles des Cochons de l'Europe. Ensuite nous nous servîmes de la chair de cet Ours pendant le reste de notre voyage, & nous la mangions ordinairement avec de la chair maigre de Chevreuil, parce qu'elle est trop grasse. C'est ainsi que nous vecûmes pendant près de cent lieues de chemin de la Chasse que nous fimes alors.

CHA-

CHAPITRE LXX.

Rencontre que l'Auteur fait sur le Lac Erie d'un Capitaine Outaouact nommé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta plusieurs avantures de sa Famille, & de sa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.

IL y avoit un Capitaine des Outtaouacts, qui avoit receu le nom de Talon de l'Intendant de ce nom, qui étoit en ce temps là à Quebec. Ce Chef Sauvage se rendoit souvent avec ceux de sa nation dans cette Ville, où ils aportoient beaucoup de pelleteries. Cet homme nous surprit fort, quand nous le rencontrâmes presque mort de faim, & plus semblable à un squelete qu'à un homme vivant. Il nous dit que le nom de Talon alloit se perdre en ce pays là, puis qu'il ne pouvoit survivre à la perte qu'il avoit faite de six personnes de sa Famille, qui étoient mortes de faim. Il ajouta, que la pêche

& la chaſſe lui avoient manqué cette année, & que cela avoit fait perir ſon monde de miſére.

Il nous dit de plus, que bien que les Iroquois ne fuſſent pas en guerre avec ſa nation, ils avoient neanmoins enlevé une famille entiere de douze perſonnes, qu'ils avoient emmenées priſonnieres. Il me pria donc fort inſtamment de travailler à les retirer d'entre leurs mains, s'ils étoient encore en vie; & pour cet effet il me jetta deux Coliers d'une braſſe de porcelaine noire & blanche, afin que je n'oubliaſſe point cette affaire, qui lui tenoit ſi fort à cœur. J'ay confiance en toy, pieds nuds, me dit il, c'eſt ainſi, qu'ils nous apellent. Les Iroquois, que tu connois particulierement, écouteront tes raiſons preferablement à celles de tous les autres. Tu les as ſouvent entretenus au Conſeil, qui ſe tenoit alors au Fort de Katarockoui, où tu as fait bâtir une grande cabanne. Si j'avois été à mon Village, lors que tu y as paſſé en revenant de viſiter toutes les Nations, que tu as découvertes, j'aurois fait tout mon poſſible pour te retenir au lieu d'une Robbe noire, qui y étoit. C'eſt ainſi, qu'ils

qu'ils appellent les Jesuites. Je promis solemnellement à ce pauvre Capitaine de travailler chez les Iroquois à delivrer ses compagnons.

Nous navigeames le long du Lac Erié, & après plus de cent quarante lieues de chemin, par les détours des baies & des anses, que nous étions obligez de côtoïer, nous repassâmes par le grand Saut de Niagara & nous nous occupames pendant la moitié d'un jour à considerer cette prodigieuse cascade.

Je ne pouvois concevoir, comment il se pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre a quatre cens lieues de circuit, & qui se déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut n'inondassent pas cette grande partie de l'Amerique. Ce qu'il y a de plus surprenant en cela, c'est que depuis l'embouchure du Lac Erié jusqu'à ce grand Saut, les terres paroissent presque toutes plates, & unies. A peine peut on remarquer, qu'elles soient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'espâce de six lieues. Il n'y a que le niveau de l'eau, dont le courant est fort rapide, qui le fasse observer; & ce

qui ſurprend encore davantage, c'eſt que depuis cette grande Cataracte juſqu'à deux lieues plus bas en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroiſſent auſſi unies, que dans les lieux qui ſont au deſſus vers le Lac Erié juſques à ce prodigieux Saut.

Notre admiration redoubloit ſur tout de ce qu'on ne voit aucunes montagnes, qu'à deux grandes lieues au deſſous de cette Caſcade. Et cependant la décharge de tant d'eaux, qui ſortent de ces mers douces, aboutit à cet endroit & ſaute ainſi de plus de ſix cens pieds de haut en tombant comme dans un abyme, que nous n'oſions regarder qu'en frémiſſant. Les deux grandes nappes d'eau, qui ſont aux deux côtez d'une Iſle en talus qui eſt au milieu, tombent en bas ſans bruit, & ſans violence, & gliſſent de cette maniere ſans fracas. Mais quand cette grande abondance d'eau parvient en bas, alors c'eſt un bruit & un tintamarre plus grand que le tonnerre.

Au reſte le réjailliſſement des eaux eſt ſi grand, qu'il forme une eſpece de nuée au deſſus de cet abyme, & on les y voit dans le temps méme de la plus grande

grande clarté du Soleil en plein midi. Quelque chaleur qu'il fasse pendant le fort de l'Eté, on les voit toûjours élevées au dessus des Sapins & des plus grands Arbres, qui soient dans cette Ile en talus, par le moien de laquelle, se forment ces deux grandes napes d'eau dont j'ay parlé.

J'ay souhaité bien des fois en ce temps là d'avoir des gens habiles à décrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juste & bien circonstantiée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mette en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le mérite. Voici pourtant une description de ce prodige de la Nature telle que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir au Lecteur curieux la plus juste idée qu'il me sera possible d'en donner.

Il faut se ressouvenir de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon voyage. Depuis la sortie du Lac Erié jusques au grand Saut, on con te six lieues, comme je l'ay dit, & cela continue le grand Fleuve de St. Laurent, qui sort de tous ces Lacs, dont il à été fait mention. On conçoit bien,

que dans cet eſpace le Fleuve eſt fort rapide, puis que c'eſt la décharge de cette grande quantité d'eau qui ſort de tous ces Lacs. Les terres qui ſont des deux côtez à l'Eſt & à l'Oueſt de ce courant paroiſſent toujours égales depuis le dit Lac Erie juſques au grand Saut. Les bords n'en ſont point eſcarpez, & l'eau y eſt preſque toujours au niveau de la terre. On voit bien que les terres qui ſont au deſſous ſont plus baſſes, puis qu'en effet elle coule avec une fort grande rapidité. Cependant cela eſt preſque imperceptible pendant les ſix lieues dont il a été fait mention.

Après ces ſix lieuës de grand courant les eaux de ce Fleuve trouvent une Iſle en talus d'environ un demi quart d'heure de long, & de trois cent pieds de large à peu près, autant qu'on en peut juger à l'œil, parce qu'il n'eſt pas poſſible d'aller dans cette Iſle avec les Canots d'écorce ſans s'expoſer à une mort aſſurée, à cauſe de la violence des eaux. Cette Iſle eſt pleine de Cedres & de Sapins. Cependant ſes terres ne ſont pas plus élevées que celles qui ſont aux deux bords du Fleuve. Elles

les paroiſſent méme unies juſqu'aux deux grandes caſcades qui compoſent le grand Saut.

Les deux bords des canaux, qui ſe forment à la rencontre de cette Ile, & qui coulent des deux côtés, mouïllent preſque la ſuperficie des terres de cette Iſle, comme celles qui ſont aux deux bords du Fleuve à l'Eſt & à l'Oüeſt en décendant du Sud au Nord : mais il faut remarquer qu'à l'extrémité des Iſle du côté des grandes napes ou chûtes d'eau, il y a un rocher en talus, qui décend juſques au grand gouffre dans lequel ces eaux ſe précipitent. Cependant ce rocher en talus n'eſt nullement arroſé des deux napes d'eau, qui tombent aux deux côtez, parce que les deux Canaux qui ſe ſont formez par la rencontre de l'Iſle, ſe jettent avec une extréme rapidité, l'un à l'Eſt, & l'autre a l'Oüeſt depuis le bout de cette Iſle; & c'eſt là ou ſe forme le grand Saut.

Après donc que ces deux Canaux ont coulé des deux côtez de l'Iſle, ils viennent tout d'un coup à jetter leurs eaux par deux grandes napes, qui tombent avec roideur, & qui ſont ainſi

ſoutenues par la rapidité de leur chûte ſans moüiller ce rocher en talus. Et c'eſt alors qu'elles ſe précipitent dans un abyme, qui eſt au deſſous à plus de ſix cens pieds de profondeur.

Les eaux qui coulent à l'Eſt ne ſe jettent pas avec tant d'impétuoſité, que celles qui tombent à l'Oüeſt. La nape coule plus doucement, parce que le rocher en talus, qui eſt au bout de l'Iſle, eſt plus élevé dans cet endroit qu'à l'Oueſt. Et cela ſoutient plus longtemps les eaux, qui ſont de ce côté-là : mais ce Rocher panchant davantage du côté de l'Oueſt, cela eſt cauſe que les eaux n'étant pas ſoutenues ſi longtemps, elles tombent plûtot, & avec plus de précipitation : ce qui vient auſſi, de ce que les terres qui ſont à l'Oueſt ſont plus baſſes que celles qui ſont à l'Eſt. Auſſi voit on que les eaux de la nape qui eſt à l'Oueſt, tombent en maniere de trait quarré, faiſant une troiſiéme nape moindre que les deux autres, laquelle tombe entre le Sud & le Nord.

Et parce qu'il y a une terre eminente au Nord, qui eſt au devant de ces deux

deux grandes Cascades, c'est là où le gouffre prodigieux est beaucoup plus large qu'à l'Est. Il faut pourtant remarquer, que l'on peut décendre depuis les terres eminentes, qui sont vis à vis des deux dernieres napes l'eau, que l'on trouve à l'Ouest du grand Saut, jusqu'au fond de ce gouffre affreux. L'Auteur de cette découverte y a été, & a veu de près la cheute de ces grandes Cascades. C'est de là qu'on voit une distance considerable au dessous de la nape d'eau qui tombe à l'Est, telle que quatre Carosses y pourroient passer de front sans être mouïllez: mais parce que les terres qui sont à l'Est du rocher en talus, oü la premiére nape d'eau saute dans le gouffre, sont fort escarpées & presque en ligne perpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui se puisse rendre de ce côté là dans le lieu où les quatre carosses peuvent passer sans être mouïllez, ni qui puisse percer cette quantité d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainsi il est fort vrai semblable, que c'est dans cette partie séche, que

ſe retirent les Serpens Sonettes, & qu'ils s'y rendent par des trous ſoûterrains.

C'eſt donc au bout de cette Iſle en talus que ſe forment ces deux grades napes d'eau, avec la troiſiéme dont j'ai fait mention : & c'eſt de là auſſi qu'elles ſe jettent en ſautant d'une maniere effroiable dans ce prodigieux gouffre de plus de ſix cens pieds de profondeur, comme nou l'avons remarqué. J'ai déja dit auſſi, que les eaux qui tombent à l'Eſt ſautent & ſe jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Oüeſt ſe précipitent tout d'un coup, & font deux caſcades, dont l'une eſt médiocre, l'autre fort violente : mais enfin ces deux dernieres caſcades font une eſpece de crochet ou de trait quarré, & ſautent du Sud au Nord, & de l'Oüeſt à l'Eſt : après quoi elles vont rejoindre les eaux de l'autre nape, qui ſe jette à l'Eſt : & c'eſt alors qu'elles tombent toutes deux, quoi qu'inégalement, dans cet effroiable abyme avec toute l'impetuoſité qu'on peut s'imaginer dans une chûte de ſix cens pieds de haut, ce qui

qui fait la plus belle, & tout enſemble la plus affreuſe caſcade qui ſoit au monde.

Après que ces eaux ſe ſont ainſi précipitees dans cet horrible gouffre, elles recommencent leur cours, & continuent le grand Fleuve de St. Laurent pendant deux lieuës juſques aux trois montagnes qui ſont à l'Eſt de ce Fleuve, & juſques au gros Rocher, qui eſt à Oüeſt, & qui paroit fort élevé hors des eaux à trois braſſes de la terre, ou environ. L'abyme dans lequel ſe jettent ces eaux, continue ainſi pendant deux lieuës entre deux chaines de montagnes, qui forment une grande ravine bordée de Rochers, leſquels ſont aux deux côtez du Fleuve.

C'eſt donc dans ce gouffre, que tombent toutes ces eaux avec l'impetuoſité qu'on peut s'imaginer d'une chûte auſſi haute, & auſſi prodigieuſe qu'eſt celle de cette horrible abondance d'eau. C'eſt là que ſe forment ces tonnerres, ces mugiſſement, ces bondiſſemens & ces bouïllons effroiables avec cette nuée perpetuelle qui s'éleve au deſſus des cedres & des ſapins, que l'on voit dans l'Iſle en talus, dont il à été fait mention.

tion. Après que le canal s'eſt formé au bas de cette horrible chûte par les deux rangs de Rochers dont nous avons parlé, & qui eſt rempli par cette prodigieuſe quantité d'eau qui y tombe continuellement, le Fleuve de St. Laurens recommence d'y couler: mais c'eſt avec tant de violence, & ſes eaux heurtent ces rochers de part & d'autre avec une ſi terrible impétuoſité, qu'il eſt impoſſible d'y naviger, non pas même en Canots d'écorce, avec leſquels pourtant, en navigeant terre à terre on peut franchir les rapides les plus violens.

Ces rochers & cette ravine durent pendant deux lieuës depuis le grand Saut juſques aux trois montagnes, & au gros rocher, dont il a été fait mention. Cependant tout cela diminue inſenſiblement à meſure qu'on s'aproche des trois montagnes & du gros rocher; & alors les terres recommencent à étre preſque de niveau avec le fleuve, & cela dure juſques au Lac Ontario, ou de Frontenac.

Quand on eſt auprès du grand Saut, & qu'on jette les yeux ſur cet effroiable gouffre, on en eſt épouvanté, & la

la tête tourne à tous ceux qui s'attachent à regarder fixement cette horrible chûte: mais enfin certe ravine venant à deminuer, & à tomber même à rien aux trois montagnes, les eaux du Fleuve St. Laurent recommencent à couler plus doucement. Ce grand rapide se rallentit & le Fleuve reprenant presque le niveau des terres, il est pour lors navigable jusqu'au Lac de Frontenac au travers duquel on passe pour se rendre dans le nouveau Canal qui se forme de sa décharge. Alors aussi on rentre dans le Fleuve de St. Laurent, qui forme peu apres ce qu'on appelle le long Saut à cent lieuës de Niagara.

J'ai souvent oüi parler des cataractes du Nil, qui rendent sourds ceux qui en sont voisins. Je ne say si les Iroquois qui habitoient autrefois près de ce Saut, & qui vivoient des bêtes fauves que les eaux de ce Saut entrainoient avec elles, & qu'elles faisoient tomber d'une si prodigieuse hauteur, se sont retirez du voisinage de cette grande chûte d'eau, dans la crainte de devenir sourds, ou si cela est arrivé par la fraïeur ou ils étoient

ſans ceſſe des Serpens ſonnétes, qui ſe trouvent en ce lieu là pendant les grandes chaleurs, & qui ſe retirent dans des creux où l'on ne peut les attaquer le long des Rochers juſqu'aux Montagnes qui ſont deux lieuës plus bas.

Quoi qu'il en ſoit on voit de ces dangereux animaux juſqu'auprès du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale. Mais comme ces Serpens ne paroiſſent que pendant les grandes chaleurs, & même lors qu'elles ſont extraordinaires, on ne les craint pas tant qu'ailleurs. Cependant on peut préſumer aſſez raiſonnablement que le bruit horrible de ce grand Saut, & la crainte de ces dangereux Serpens peuvent avoir obligé ces Sauvages de chercher une habitation plus commode.

Nous nous rendîmes au Lac Ontario ou de Frontenac, en faiſant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara juſques au pied de ces trois Montagnes, qui ſont deux lieues plus bas, vis à vis du gros Rocher dont j'ay fait mention. Pendant ces deux lieues de chemin nous n'aperçumes aucun de ces Serpens Sonnétes.

CHA-

CHAPITRE LXXI.

L'Auteur part du Fort qui est à l'Embouchure de la Riviére de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faites sur les Outaouats.

NOus ne trouvâmes point de Sauvages dans le petit Village des Iroquois, qui est près de l'embouchure de la Riviére de Niagara. Ces peuples n'y sément ordinairement que tres peu de blé d'Inde, & ils ne demeurent dans ce Village que pendant le temps de la recolte, qu'ils en font, ou de la pêche des Eturgeons ou des poissons blancs qui y est tres abondante. Nous croions aussi trouver des Canadiens au Fort de la Riviere de Niagara que nous avions ébauché dans le commencement de notre découverte: mais tous ces Forts, qu'on avoit fait semblant de bâtir, ne servoient dans le fond qu'à couvrir le commerce secret qu'on faisoit de pelleteries, & pour soutenir les belles es-

perances que le Sieur de la Salle avoit données à la Cour.

Et ici il eſt vrai de dire, que des particuliers ne peuvent pas entreprendre ces ſortes de découvertes parce qu'elles ſont au deſſus de leurs forces Il eſt donc neceſſaire de les appuyer de l'autorité des Souverains. Et en effet les ſuccés dépendent de leur apuy, & de leur protection. Cela avoit obligé le Sieur de la Salle de ſe faire authoriſer par la Cour de France & cependant il n'avoit dans le fond point d'autre vue que ſon propre avantage: & c'eſt pour cela, auſſi qu'il n'appuyoit pas ſon entrepriſe de tous les établiſſements qui euſſent été propres à la bien ſoutenir, quoiqu'il en fit quelque ſemblant au dehors. Mais dans la verité il ne ſongeoit qu'à faire ſon profit particulier.

Nous ne trouvâmes donc perſonne dans ce Fort de la Riviere de Niagara. Nous ne vîmes même qu'un grand hangar vuide, & couvert de planches au lieu d'un Fort. Nous nous rendîmes le long de la côte Meridionale du Lac Ontario ou Frontenac au grand Village des Iroquois Tſonnontouans après trente lieues de navigation, & nous y arrivâ-

arrivâmes environ les Fêtes de la Pentecôte de l'an 1681.

Ces Barbares nous voyans tout brûlez du Soleil, & moi vêtu d'un habit de St. François rapetacé de morceaux de peaux de Taureaux ſauvages, mais d'ailleurs aſſez gay, & alerte, coururent tous au devant de nous en repetant ſouvent à haute voix le mot *d'Otchitagon*, pour dire le Pieds nuds eſt de retour du grand voyage, qu'il avoit entrepris pour aller viſiter les nations, qui ſont au delà de la Riviére Hohio, & du Fleuve Meſchaſipi. Ils me conduiſirent enſuite avec mes deux hommes dans la Cabane d'un de leurs principaux Chefs.

Ils aſſemblérent le Conſeil des Vieillards, qui s'y rendirent au nombre de trente, portant pompeuſement leurs robes de peaux de toutes ſortes de bêtes fauves, entortillliées autour de leurs bras, ayant le Calumet à la main. Ils donnérent ordre qu'on nous régalât à leur mode, pendant qu'ils fumoient tous ſans manger.

Après le repas je leur fis dire en plein Conſeil par un Canadien, qui parloit leur langue plus facilement que moy, quoy que je l'euſſe aprise quelques an-

nées

nées avant mon départ, que leurs Guerriers avoient amenez chez eux comme Esclaves douze Outouacts, qui étoient leurs Alliez, de même que d'Onontio, c'est ainsi, que ces peuples appellent le Vice-Roy de Canada. Je fis ajouter à cela, qu'Onontio les regardoit comme ses enfans aussi bien que les Iroquois, & que par cette violence ils rompoient la paix, & déclaroient la guerre à tout le Canada. Afin même de les obliger à nous rendre ces Outaouacts, qui par bonheur étoient encore tous vivans, nous jettâmes au milieu de l'assemblée les deux colliers de porcelaine, que le Capitaine Talon nous avoit donnez C'est la coûtume, qui s'observe parmi ces peuples pour entrer en affaire.

Le Conseil étant assemblé le lendemain, les Iroquois me répondirent par d'autres colliers de porcelaine, & me dirent, que ceux qui avoient fait ces Esclaves étoient de jeunes guerriers sans esprit; que nous pouvions assurer Onontio, qui étoit pour lors Monsieur le Comte de Frontenac, que leur Nation le respecteroit en toutes choses; qu'ils vouloient vivre avec lui comme de vrais enfans avec leur Pere, & qu'ils

ren-

rendroient ceux qui avoient été pris mal à propos.

L'un des Chefs nommé Teganeot, qui porta la parole pour toute la Nation dans ce Conſeil, me fit un preſent de Pelleteries, de Loutres, de Martres, & de Caſtors, qui valoit plus de trente écus. Je le pris d'une main, & je le rendis de l'autre à ſon Fils, qu'il aimoit tendrement. Je lui dis, que je lui faiſois ce preſent, afin qu'il le pût troquer contre des marchandiſes de l'Europe, ajoutant à Teganéot, c'eſt ainſi, que nous autres Pieds nuds en uſons (car c'eſt ainſi qu'ils nous appellent) nous ne voulons ni Caſtors, ni Loutres, ni aucun preſent. Ce n'eſt point par mépris, que nous les refuſons: nous n'avons garde. Mais nous ſommes ainſi desintereſſez en toutes choſes. Au reſte je féray connoître votre bonne amitié au Gouverneur.

Ce chef Iroquois fut ſurpris de ce refus, que je fis de ſon preſent, & voyant enſuite, que je donnois encore à ſon Fils un petit miroir, qui me reſtoit, & dont je me ſervois pour me raſer, il diſoit à ceux de ſa nation, que les autres Canadiens n'en uſoient pars de

de même: & c'eſt ce qui obligeoit ces Barbares de nous envoyer de temps en temps des preſens de viandes de leurs chaſſes, diſant, que puis que nous allions pieds nuds comme eux, & que nous aprenions à leurs enfans à reciter des prieres en leur langue, il étoit bien juſte qu'ils en euſſent de la reconnoiſſance, & qu'ils nous la témoignaſſent dans l'occaſion. Après que ces Sauvages nous eurent aſſurez, qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec nous nous mîmes en état de partir pour continuer notre voyage.

CHAPITRE LXXII.

L'Auteur quitte les Iroquois Tſonnontouans, & arrive au Fort de Frontenac.

IL faut avouer qu'il eſt bien doux & bien agreable de ſortir de l'Eſclavage, & de la main des Barbares, & qu'on refléchit avec plaiſir ſur les maux paſſez, dont on ſe voit heureuſement garanti; ſur tout quand on retourne

parmi

parmi ses amis, & qu'on est en état de se refaire de ses fatigues, & de ses travaux. Il est impossible alors, qu'on n'admire les secours surprenans de la providence, & qu'on ne pense avec une satisfaction incroyable aux avantages qu'on en a tirez dans le besoin.

Nous avions encore environ quatre vingt lieues de chemin à faire sur le Lac Ontario pour nous rendre au Fort de Catarockoui ou de Frontenac, & nous fîmes cette navigation fort gayement. J'avois travaillé à faire avoir quelques Pelleteries au Picard du Gay, & à Michel Ako nos deux canoteurs pour adoucir la memoire de toutes les peines & de toutes les fatigues qu'ils avoient essuiées dans le voyage. Ils poussoient avec moy à force d'avirons le canot, qui étoit plus grand que celui dont nous nous servions en quittant les Issati & Nadouessans. Nous nous rendîmes donc au Fort en quatre jours, & nous tuâmes en chemin quelques outardes, & quelques sercelles. Nous ne manquions alors ni de poudre ni de plomb, & nous tirions à tout hazard sur le petit gibier, que nous rencontrions, comme des tourterelles, & des ramiers,

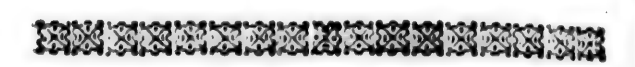
miers, qui revenoient alors des pays étrangers en si grande quantité, que ces oiseaux dont la chair est fort delicate, paroissoient comme des nuées dans cette saison.

Nous remarquâmes une chose digne sans doute d'admiration. C'est que les Oiseaux, qui voloient à la tête des autres, se mettoient souvent derriere pour soulager ceux d'entr'eux, qui étoient fatiguez. C'est ainsi que ces petits animaux s'entr'aident les uns les autres, ce qui fait bien voir aux hommes, qu'ils doivent aussi se secourir mutuellement dans le besoin. Le Pere Luc Buisset, & le Sergent nommé la Fleur, qui commandoit dans le Fort en l'absence du Sieur de la Salle, nous reçeurent dans nôtre Maison de la Mission, que nous avions bâtie ensemble.

Ils furent fort surpris de nous voir. On avoit fait courir le bruit que les Sauvages m'avoient pendu avec le cordon de St. François, il y avoit deux ans. Tous les habitans du Canada, & tous les Sauvages, que nous avions attirez pour demeurer auprès du Fort de Frontenac & pour en cultiver les terres, me firent un accueil extraordinaire,

re, & me temoignérent beaucoup de joie de me revoir. Les Sauvages mettant la main ſur la bouche repetoient ſouvent le mot *d'Otkon* pour dire, le Pieds nuds eſt un Eſprit, puis qu'il a fait tant de chemin, & qu'il eſt échapé de tant de Nations qui les auroient tuez, s'ils y avoient été. C'eſt là ce qu'ils ne ſe pouvoient laſſer de me dire. On nous fit toutes les honétetez imaginables dans ce Fort: mais nos deux canoteurs avoient une extréme démangeaiſon de ſe rendre dans le Canada. Je conſentis à leurs deſirs, d'autant plus qu'apres avoir tant eſſuié de perils enſemble, j'étois bien aiſe d'achever le voyage avec eux. Nous primes donc congé du Pere Luc Buiſſet & de tous nos gens, qui demeuroient dans le Fort.

CHA-



CHAPITRE LXXIII.

L'Auteur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux rapide qu'on appelle le long Saut, il est agreablement receu à Mont-réal par Monsieur le Comte de Frontenac.

NOus nous mîmes en canot plûtôt que je ne l'avois crû, parce que nos deux canoteurs ne me laissoient point de repos. Nous considerâmes l'embouchure du Lac Ontario, ou Frontenac avec plus d'exactitude que nous n'avions fait autrefois. Cet endroit s'appelle mille-Isles, parce qu'il y en a une si grande quantité, qu'on ne les peut compter. Le courant des eaux y est fort rapide, & cette rapidité s'augmente d'une maniere affreuse, lors que cette grande abondance d'eau, qui vient de tous ces Lacs, ou Mers douces, dont j'ay parlé, s'accroit par la grande quantité de Riviéres, qui se jettent dans ce Lac, & seroient seules capa-

capables de former un grand Fleuve. Mais quand elles viennent à se réunir dans l'endroit, qu'on appelle le long Saut, alors elles paroissent aussi affreuses que le grand Saut de Niagara.

Et en effet les rapides y sont prodigieusement violens par l'abondance des eaux & par le grand panchant de leur lit. Par dessus tout cela on voit aux bords & au millieu du Fleuve de St. Laurent environ 8 ou 10 lieues au dessus dudit Lac en décendant vers le Canada des Rochers de tous étages, tellement elevez au dessus du courant de ce déluge d'eaux, que ces eaux rapides étant arrétées par ces Rochers, elles font une grand bruit, & tonnent continuellement d'une maniere aussi violente qu'au grand Saut de Niagara. Ce terrible choq des eaux, qui viennent battre si rudement ces Rochers, dure près dé deux lieues, & ces ondes rejaillissent en l'air à la hauteur de plus de cinq ou six toises, & font paroitre des manieres de gros pelotons de neige, avec de la gréle, de la pluye & des tonnerres épouvantables, qui semblent accompagnez de siflemens & de hurlemens des bêtes les plus furieuses. Cela se

ſe fait uniquement par la violence avec laquelle les eaux viennent frapper ces Rochers, & ie crois fortement, que ſi on demeuroit long temps en cet endroit on deviendroit lourd, ſans eſpoir d'en pouvoir jamais guerir, tant le fracas y eſt horrible, & le mugiſſement prodigieux.

Dans cet endroit nos deux canoteurs ne voulurent pas faire le portage par terre ni du Canot, ni des pelleteries, qu'ils avoient amaſſées. J'avois autrefois décendu ces rapides du long Saut en canot. Je riſquai donc encore gaillardement ce voyage avec nos deux hommes, apres avoir échapé d'un fort grand nombre de dangers par une benediction particuliere de Dieu. J'eſperai donc qu'il me féroit encore la grace de franchir ce mauvais pas. Notre Canot paſſoit ſouvent entre deux Rochers au milieu deſquels il n'y avoit que la largeur du canot pour paſſer, mais d'une viteſſe ſi grande, qu'à peine pouvions nous conter les arbres, qui ſont ſur le bord de Fleuve. Nous fîmes plus de deux grandes lieuës dans ces rapides affreux en ſi peu de temps que cela eſt inconcevable.

Il ne faut donc pas s'étonner, si nous nous rendimes en moins de deux jours de ce Fort de Frontenac au Mont-réal, quoi qu'il y ait plus de soixante lieuës de navigation de l'un à l'autre. Avant que de mettre pied à terre à Mont-réal nos deux Canoteurs me prierent de les laisser dans une Isle voisine avec leurs pelleteries pour éviter de payer certains droits, ou plûtôt pour empêcher, que les Créanciers du Sieur de la Salle ne s'en emparassent. Ces pauvres gens étoient bien aises de se conserver ce petit profit, qui étoit tout ce qu'ils rapportoient du grand voyage qu'ils avoient fait avec moi pour nôtre grande découverte.

Comme j'étois seul en canot, le Comte de Frontenac, Vice-Roi de Canada, qui étoit au Mont-réal à une fenêtre, m'apperçut de loin, & crut que c'étoit un de nos Recollects nommé le Pere Luc Fillâtre, Normand de nation, qui lui servoit de Chapelain dans le temps de la traite que les Sauvages faisoient tous les ans au Mont-real. L'un de ses Gardes m'aiant reconnu il eu avertit ce Seigneur, qui

eut la bonté de me venir recevoir. Il le fit avec toutes les marques de tendresse qu'un Missionaire peut attendre d'une personne de son rang & de sa qualité. Il avoit crû, que j'avois été massacré par les Sauvages, il y avoit plus de deux ans. Il fut interdit pendant quelque temps, croiant toûjours que c'étoit quelque autre Religieux qui venoit peut être de la Virginie où nous avons des Recollects Anglois: mais enfin il me reconnut, & me reçut fort cordialement.

Ce Seigneur fut bien étonné de me voir maigre, have, décharné, tout brulé du Soleil & de la fatigue, n'ayant plus de manteau, parce que les Issati me l'avoient dérobé, & n'étant couvert que d'un mechant habit rapetacé de morceaux de peaux de Taureaux Sauvages. Il me mena avec lui, me retint pendant douze jours dans sa maison pour me retablir, & defendit à tous ses gens de me rien donner à manger sans son ordre exprès. Il me donnoit lui même ce qu'il vouloit que je mangeasse, parce qu'il craignoit que je ne tom-

tombaſſe malade ſi on me laiſſoit manger à diſcretion après de ſi longues diétes.

En vivant ainſi avec moderation à la table délicate de ce Seigneur, il prenoit beaucoup de plaiſir à m'ouïr raconter les divers accidens de mon voyage, & les evenemens qui m'étoient arrivez parmi ce grand nombre de Nations différentes, que j'avois vuës. Je lui fis connoître les grands avantages que l'on pouvoit tirer de nôtre découverte; ſurquoi je remarquai, que quelques jours après mon retour il réiteroit les mêmes demandes qu'il m'avoit faites d'abord. Je lui répondois donc que je lui avois dit dés le premier jour l'eſſentiel de tout ce que je ſavois & que je ne doutois point que le Sieur de la Salle, qui devoit repaſſer en France pour ſe rendre à la Cour pour ſes affaires, ne lui eût dit, ce qu'il avoit reconnu de plus particulier dans le voyage que nous avions fait enſemble juſques à ce qu'il fut obligé de nous quitter pour retourner en Canada.

J'eus raiſon alors de me tenir ainſi reſervé; j'avois quelque ſecret preſſen-

timent de ce qui m'eſt arrivé depuis. Le Sieur de la Salle étoit homme à ne me le pardonner jamais, ſi j'en euſſe trop dit. J'eus donc aſſez de force ſur moi pour garder le ſecret entier de la découverte que nous avions faite du Fleuve Meſchaſipi. Nos deux Canoteurs avoient autant d'interêt que moi à cacher ce voyage, parce qu'on les auroit châtiez ſans doute d'avoir fait cette entrepriſe contre les Ordonnances : & on n'auroit pas manqué de ſe ſaiſir de toutes leurs Pelleteries, qu'ils avoient amaſſées en revenant des Iſſati avec le Sieur du Luth, qui étoit reſté tout exprès chez les Outaoüacts.

Le dit Seigneur Comte me montra un jour à l'écart une lettre que le Sieur du Luth lui avoit envoyée par un Huron voiſin des Outaoüacts. Il lui mandoit entre autres choſes, qu'il n'avoit pu rien aprendre de nôtre voyage ni de moi, ni de nos deux canoteurs. Je ne pus m'empêcher alors de dire à ce Seigneur, qu'il croioit que le dit Sieur du Luth lui étoit abſolument dévoüé, mais que je pouvois pourtant l'aſſurer, que l'interêt

rêt

rêt de certaines gens, qui lui étoient oppolez , avoit fermé la bouche au Sieur du Luth ; que j'étois perſuadé que ces gens l'avoient envoyé avec un ordre ſecret pour aprendre de mes nouvelles; que tout cela ſe faiſoit par l'intrigue de certaines gens que mon caractere & la charité m'obligeoient d'épargner; que cependant pluſieurs de ces gens là n'en avoient pas uſé de même à mon égard dans quelques occaſions particulieres: mais que je remettois tout à Dieu, qui ne manqueroit pas de rendre à chacun ſelon ſes œuvres.

Le Seigneur François de Laval premier Evêque de Quebec vint faire ſa viſite le long du Fleuve St. Laurent, pendant que je décendois vers Québec avec ledit Seigneur Comte de Frontenac. Nous le rencontrâmes dans le temps que nous entrions dans la Riviére pour aller au Fort de Champlain que l'on avoit fortifié pour reprimer les incurſions des Iroquois. Le Comte me demanda fort agréablement outre cela ſi je n'avois pas la fiévre : après quoi regardant ceux qui étoient à ſa ſuite, il leur dit ce proverbe vulgaire,

Guillot & Finot ne manquent pas de redoubler la fiévre de leurs malades, quand ils leurs tâtent le poux. Il vouloit me faire connoître par là, qu'on avoit deſſein de me faire dire adroitement ce que j'avois ſur le cœur.

Après quelque temps de converſation fort honnéte que j'eus avec l'Evêque, je lui demandai ſa benédiction Epiſcopale, parce que je ne voyois pas qu'il fût fort néceſſaire, & que même je n'étois pas obligé en conſcience de lui dire ce que je pouvois ſavoir. Je ne dis donc à l'Evêque en cette rencontre que ce que je pouvois, & ce que je devois dire touchant nos grandes découvertes. Nous en étions là, lors que le Comte de Frontenac vint nous interrompre pour inviter le Seigneur Evêque à dîner; & tout cela me fournit le moyen d'enterrer comme on dit, la Synagoge avec honneur.

L'épée cédant à la Robbe en cette occaſion, & le Seigneur Evêque étant comme le Chef de cette compagnie, je me trouvois aſſez embaraſſé, parce que j'avois de grandes meſures à garder pour plaire également à deux

deux perſonnes de ce rang, auſquels je devois toute ſorte de reſpect. Cependant je me tirai d'affaire adroitement & j'empêchai que la converſation ne roulât ſur des matieres, qui m'auroient pu faire de la peine par des queſtions embarraſſantés. Je dis donc au Seigneur Evéque, que le Comte de Frontenac avoit eu la bonté de me preſcrire un regime de vivre fort exact pour m'empêcher de tomber malade après toutes les fatigues que j'avois eſſuyées, & après la mauvaiſe nourriture que j'avois euë parmi les Sauvages; qu'ainſi je le ſuppliois de me permettre de retourner avec lui à nôtre Convent de Quebec pour y vivre dans la retraite; & qu'en effet je n'étois pas alors en état de catechiſer les enfans, ni de faire les fonctions de Miſſionaire dans les viſites que ledit Seigneur Evêque faiſoit au peu de monde qui ſe trouvoit pour lors en Canada; que j'avois beſoin de repos pour travailler plus vigoureuſement dans la ſuite. C'eſt ainſi que je prévîns pluſieurs petits embarras dans leſquels je pouvois aiſement tomber, & que j'obtins la permiſſion

de

de finir mon voyage, & de me retirer dans la solitude de nôtre Maison Religieuse pour y prendre un peu de repos, après tous mes travaux passez.

CHAPITRE LXXIV.

Grande déroute des Illinois qui furent attaquez & surpris par les Iroquois.

PEndant que je travaillois à me rétablir de mes grandes fatigues, Monsieur le Comte de Frontenac reçut des Lettres du Pere Zénobe Mambré, que j'avois laissé parmi les Illinois. Il mandoit à ce Seigneur, que les Iroquois ayant attiré les Miamis dans leur parti, & s'étant joints ensemble, ils avoient formé une assez grande armée, & étoient venus fondre tout d'un coup sur les Illinois pour détruire cette Nation. Il ajoûtoit, qu'ils faisoient bien neuf cens hommes de guerre tous fusiliers, parce que les Iroquois & les Miamis avoient des fusils & de toutes sortes de munitions de guerre par

par le commerce qu'ils ont avec les Européens, principalement avec les Anglois.

Les Iroquois firent cette entreprise vers le 12. de Septembre 1680. pendant que je travaillois à la découverté du Fleuve Meschasipi. Dans cette conjoncture les Illinois furent pris au depourveu, parce qu'ils ne se défioient point du tout des Iroquois, ni des Miamis, avec lesquels ils étoient en paix. Le Sieur de la Salle les avoit même assurez qu'il féroit en sorte que ces peuples observassent soigneusement le Traité que les Illinois avoient fait avec eux. Dans cette assurance ils avoient envoyé la plus grande partie de leur jeunesse en guerre d'un autre côté.

Un *Chaoüanon* allié des Illinois retournant de chez eux en son pays rebroussa chemin tout d'un coup pour les avertir qu'il avoit découvert une Armée composée d'Iroquois & de Miamis, qui étoit déja dans leur pays, & qu'apparemment ils venoient fondre sur eux pour les surprendre plus facilement.

Cette nouvelle effraya les Illinois.

Ils ne laiſſérent pourtant pas de ſe mettre en campagne dès le lendemain, & de s'en aller droit à l'ennemi. D'abord qu'ils furent arrivez à portée, ils les chargerent, & la mêlée fut âpre. On tua beaucoup de monde de part & d'autre.

Le Sieur de Tonti que le Sieur de la Salle avoit laiſſé au Fort de Crévecœur pour y commander en ſon abſence, avant apris cette irruption des Iroquois & des Miamis eut peur pour les Illinois, quoi que leur Armée fût plus forte en nombre que celle de leurs ennemis, parce qu'ils n'avoient point d'armes à feu. Il s'offrit donc d'aller vers les Iroquois & les Miamis *Askenon*, c'eſt à dire comme Mediateur, ayant le Calumet de paix à la main, pour tacher de les porter à un bon accommodement. Les Iroquois trouvant plus de reſiſtance qu'ils n'avoient crû, & voiant que les Illinois étoient reſolus à ſoutenir la guerre, n'eurent point de peine à ſe reſoudre à la paix. Ils reçurent donc le Sieur de Tonti comme Mediateur, & écouterent les propoſitions qu'il avoit à leur

leur faire de la part des Illinois, qui de leur côté avoient auſſi accepté ſa mediation.

Le Sieur de Tonti leur repreſenta, que les Illinois étoient les Enfans & les Alliez d'Onontio auſſi bien qu'eux. C'eſt, comme je l'ai dejà dit, le nom qu'ils donnent au Vice-Roi de Canada. Le Pere Zénobe ajoutoit auſſi, qu'étant auprès du Sieur de Tonti, un Iroquois Tſonnontoüan l'avoit reconnu, & que ledit Sieur de Tonti les avoit preſſez d'en venir à la paix, puis que leur attaque ne pouvoit manquer de donner beaucoup de chagrin à Onontio qui les aimoit tous fort tendrement, & qu'ainſi il les conjuroit de s'en retourner chez eux, & de laiſſer les Illinois en repos, puis qu'ils avoient ſoigneuſement obſervé le traité de paix.

Ces propoſitions ne pleurent pas à quelques jeunes Iroquois qui mouroient d'envie de combattre. Le Sieur de Tonti avec les gens qu'il avoit avec lui, ſe vit donc chargé tout d'un coup de pluſieurs coups de fuſil, & un Iroquois déterminé, qui étoit du Canton d'*Onnontaghé* donna un coup de couteau tout

près du cœur audit Sieur de Tonti. Cependant par bonheur il ne fit qu'effleurer la peau, parce que le coup glissa sur une côte. Plusieurs autres se jettérent sur lui, & voulurent l'enlever: mais un d'entr'eux reconnut à son chapeau, de même qu'à ses oreilles, qui n'étoient pas percées, qu'il n'étoit pas Illinois. Cela fut cause qu'un Vieillard Iroquois cria qu'il falloit l'épargner, & en même temps ce Barbare lui jetta un collier de porcelaine, comme pour arrêter le sang, & pour servir d'emplâtre à la plaie.

Nonobstant tout cela, le jeune Iroquois enleva le chapeau du Sieur de Tonti, & le mit au bout de son fusil pour intimider les Illinois. Ces pauvres gens croiant alors que les Iroquois l'avoient tué avec le Pere Zénobe & les autres Européens qui l'accompagnoient, surpris de cet attentat, pensérent être défaits par leur ennemis, parce qu'ils se crurent vendus. Cependant les Iroquois ayant faite signe au Pere Zénobe de s'aprocher pour chercher avec eux les moiens d'empécher les deux Armées d'en venir aux mains, ils reçurent ensuite le Calumet de

de paix, & firent semblant de se retirer: mais à peine les Illinois furent ils arrivez à leurs Villages, que l'Armée des Iroquois parut sur des côteaux, qui étoient tout vis à vis.

Ce mouvement obligea le Pere *Zénobe* de se rendre auprès de ces Barbares pour savoir, quelle étoit la raison d'une demarche si contraire à ce qui venoit de se passer, lors qu'ils avoient accepté le Calumet de paix. Les Illinois l'avoient prié de prendre cette commission: mais cette Ambassade n'étoit pas agreable à ces Barbares, qui avoient les Armes à la main, & qui ne vouloient pas perdre leurs avantages. Ainsi le Pere Zénobe courut risque d'être massacré par ces hommes impitoyables. Cependant le même Dieu qui avoit sauvé plusieurs de nos Religieux dans de parreilles occasions, & qui m'avoit preservé de tout malheur dans ma decouverte, garantir aussi ce bon Pere Zénobe de la main de ces furieux. Il étoit de fort petite stature; mais comme il avoit beaucoup de courage, il se transporta hardiment parmi les Iroquois, qui d'abord le reçurent fort humainement.

Ils lui dirent que la necessité les a-

voit obligez de faire cette nouvelle démarche, parce qu'ils n'avoient plus de vivres pour leur Armée, & que leur grande troupe avoit chaſſé les Taureaux Sauvages, qui ſont ordinairement en grand nombre dans ce pays là. Le Pere Zénobe ayant raporté leur réponſe aux Illinois, ce peuple leur envoya du ble d'Inde, & tout ce qui leur manquoit pour leur ſubſiſtance. Ils leur propoſérent même de traiter de leur peaux de Caſtors, & de toutes les autres Pelleteries, qui ſe trouvent en abondance dans toutes ces Contrées là.

Les Iroquois acceptérent ces propoſitions. On donna des ôtages de part & d'autre, & le Pere Zénobe alla pluſieurs fois dans le camp des Iroquois pour amener toutes les affaires à un bon accommodement. Il y coucha même afin de ne point perdre de temps, & de hâter la concluſion du Traité. Mais les Iroquois s'étant rendus en grand nombre dans les Cantons des Illinois, qui ne ſe défioient de rien, ces Barbares paſſérent même juſques à leur Village. Etant là ils commencérent à y faire des actes d'hoſtilité, ruinérent les Mauſolées, que ces peuples ont accoutumé

mé d'elever à leurs morts à la hauteur de ſept ou huit pieds, gatérent les blez d'Inde, qu'ils avoient ſemez : & ces perfides ayant ainſi trompé les Ilinois ſous de belles apparences de paix, ils ſe fortifiérent dans le Village de ces pauvres gens.

Dans cette confuſion il ne fut pas fort difficile aux Iroquois unis aux Miamis, d'enlever huit cent femmes où Enfans aux Illinois. Ces malheureux Antropophages mangerent de rage quelques Vieillards de cette nation. Ils en brûlérent quelques autres qui n'avoient pas la force de les ſuivre, & ils s'en retournerent ainſi avec les Eſclaves, qu'ils avoient faits dans leur demeure ordinaire, qui étoit à quatre cent lieues du pays des Illinois.

Des les premiers avis que ces pauvres peuples eurent de l'approche des Iroquois, ils avoient par bonheur envoyé la plus grande partie de leurs familles au delà d'un côteau pour les mettre à l'abri de leur rage, & leur faire gagner le Fleuve Meſchaſipi afin d'être en ſeurete. Les Guerriers Illinois ſe retirérent par troupes comme ils pûrent ſur les coteaux, qui étoient pres de

de leurs habitations, & ensuite ils se dissipérent peu à peu pour se rendre du côté de ce Fleuve afin de pourvoir à la subsistance & à la conservation de leurs familles qu'ils y avoient envoyées pour eviter la fureur des Iroquois.

Ces Barbares, après cette lâche expedition, voulurent donner quelque couleur à leur perfidie. Ils firent donc tous leurs efforts pour persuader à nos deux Religieux de se retirer d'avec les Illinois, puis qu'ils avoient pris la fuite & qu'il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent rester avec eux à l'avenir pour leur aprendre les priéres, comme les *Atsientatsi* ou les Robes noires faisoient dans leurs Cantons. J'ai déja dit que c'est ainsi qu'ils appellent les Peres Jesuites. Ces Barbares dirent ensuite, en raillant finement & malignement aux Peres Gabriel & Zénobe, qu'ils féroient bien mieux de s'en retourner en Canada, & que pour eux ils n'avoient garde d'attenter à la vie des Enfans du grand Onontio Gouverneur de Canada; qu'ils les prioient de leur donner une lettre de leur main pour faire connoître la droiture de leur procedé dans cette occasion, & qu'assurément ils

ils ne devoient plus épouser les interets des Illinois leurs Ennemis.

Nos deux Religieux se voyant ainsi abondonnez de leurs hôtes, & jugeant que par consequent ils seroient trop exposes à la fureur d'un Ennemi barbare & victorieux, ne hesitérent point à prendre le parti de s'en retourner, suivant l'avis des Iroquois. Ils s'embarquérent dans un Canot d'écorce, que ces peuples leur fournirent, & de cette maniere ils s'en retournérent en Canada.



CHAPITRE LXXV.

Les Sauvages Kikapoux assassinent le Pere Gabriel de la Ribourde, Missionaire Recollect.

DIeu m'a fait la grace d'être insensible aux outrages de mes Ennemis, & d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits que je reçois Si jamais j'ay eu lieu de témoigner ma reconnoissance à ceux qui ont eu la bonté de m'instruire, il faut que j'avoue que

que c'a été à ce bon Pere Gabriel, qui a été mon Maitre de Novitiat dans le Couvent de nôtre Ordre qui est à Bethune dans la Province d'Artois. Il est donc bien juste que je parle ici d'un aussi honnête & bon Religieux que lui, à qui j'ay eu de si grandes obligations, & que j'en fasse mention dans ma Découverte, à laquelle il a eu quelque part, sur tout ayant été malheureusement assassiné par les Sauvages Kikapous, comme je m'en vais le raconter.

Il faut remarquer que le Sieur de Tonti ne pouvant plus rester au Fort de Crevecœur après la deroute des Illinois, par les Peres Gabriel & Zénobe d'entrer avec deux jeunes garçons qui leur restoient, dans un canot pour s'en retourner en Canada. Tous les autres avoient deserté depuis ce malheureux accident, & cela par la suggestion de quelques Canadiens, qui étoient les genies predominans du pays, & qui les avoient flatez de diverses esperances pour les obliger d'abandonner l'entreprise du Sieur la Salle.

Nos Religieux étant donc hors d'état de demeurer avec les Illinois après ce débris, s'embarquérent le 18. Septem-

tembre ſuivant, dénuez de toutes ſortes de vivres. Par bonheur ils avoient encore quelque peu de poudre & de plomb avec trois ou quatre fuſils pour chaſſer pendant le chemin, afin d'avoir dequoi ſe nourrir. Mais étant arrivez à huit lieues ou environ des Illinois, leur canot ayant touché quelque roche, faiſoit eau. Ils furent donc obligez de mettre pied à terre ſur le midi pour le regommer, & le radouber.

Le Pere Gabriel charmé de la beauté des prairies, des petits côteaux, & des agreables boccages, qu'on trouve en ce pays là d'eſpace en eſpace, comme s'ils étoient plantez exprès, s'engagea dans ces beaux lieux en diſant ſon Breviaire, pendant qu'on travailloit le reſte du jour à retablir le canot. Sur le ſoir le Pere Zénobe alla chercher ce bon Vieillard, parce qu'il ne revenoit point. Tous les autres en firent de même, parce qu'il étoit generalement aimé de tous ceux qui le connoiſſoient. Mais le Sieur de Tonti entrant dans des terreurs paniques, ſe mit en fantaiſie, que les Iroquois lui alloient tomber ſur les bras à tout moment. Il fit donc rappeller le Pere Zénobe, & obligea tout ſon

ſon monde d'entrer en canot, & de paſſer de l'autre côté de la Riviére des Illinois, qui eſt fort large en cet endroit. Il laiſſa donc ce bon Religieux expoſé dans ces prairies aux inſultes des Barbares; & c'eſt ainſi, qu'il le ſacrifia ſans avoir aucun égard à ſon âge, ni à ſon merite perſonnel.

Cet Italien ne penſoit qu'à ſe garantir des ſurpriſes. Il croioit donc qu'il les éviteroit plus aiſément en ſe retirant de cette maniere. Il obligea le Pere Zénobe, qui étoit de fort petite ſtature, & aſſez delicat, de paſſer la Riviere avec lui. Pour moy j'avoue, que dans cette conjoncture je me ſerois fortement oppoſé à ſon deſſein, & que je l'aurois contraint d'attendre ce bon Pere. Pour peu qu'il eut fait de bruit en tirant quelques coups de fuſil, jamais les Sauvages n'euſſent eu la hardieſſe d'attenter à la vie de ce bon perſonnage. J'aurois même caſſé le canot d'ecorce plutôt que de ſouffrir qu'on paſſât la Riviere.

Il eſt vray que ſur le ſoir le Sieur de Tonti fit tirer un coup de fuſil par un des jeunes hommes, qui étoient dans le canot avec le Pere Zénobe, & qu'il fit allumer un grand feu : mais tout cela fut inutile.

Le lendemain le Sieur de Tonti voyant qu'il en avoit usé fort lachement en cette rencontre, retourna dés la pointe du jour à l'endroit où on avoit laissé le Pere Gabriel le jour precedent. Il demeura jusques à midi en ce lieu là faisant faire une espece de perquisition de ce pauvre Religieux. Quelques uns de ses gens entrérent dans des boccages, où ils virent des pistes d'hommes assez fraiches, de même que dans ces vastes prairies, qui sont sur le bord de la Riviére. Ils les suivirent assez long temps; mais ils ne virent personne. Le Sieur de Tonti a dit depuis pour s'excuser d'avoir lachement abandonné le Pere Gabriel, qu'il avoit sujet de craindre que les Iroquois ne lui eussent dressé quelque embuscade pour le surprendre. Il ajoutoit à cela, qu'ils lui avoient veu prendre la fuite, & qu'ainsi ces Barbares pouvoient s'imaginer, qu'il se déclaroit pour les Illinois, & qu'il prenoit leur parti.

Cependant il faut se ressouvenir, que ces Iroquois s'étoient chargez de quelques lettres du Sieur de Tonti pour les rendre en Canada. D'ailleurs s'ils eussent eu dessein de se défaire de lui, comme ils le pouvoient facilement, ils ne lui eussent

ſent pas donné un collier de porcelaine ſelon la coutûme de ces peuples, quand quelque coup de malheur eſt arrivé par inadvertance. Si donc ces Barbares euſſent eu deſſein de l'inſulter, ils n'euſſent pas fait tant de façons car les Sauvages n'ont pas tant de circonſpection. Ainſi cette excuſe étoit frivole, & inventée après coup. Le Pere Zénobe a laiſſé par écrit qu'ayant voulu reſter pour aprendre des nouvelles du Pere Gabriel, le Sieur de Tonti l'avoit forcé de s'embarquer à trois heures après midi, diſant qu'aſſurément il auroit été tué par les Ennemis, ou que peut être il étoit allé devant à pied en ſuivant le bord de la Riviére, & qu'en allant toûjours terre à terre on pourroit le trouver infailliblement.

Cependant ils n'en purent aprendre aucune nouvelle. Plus ils avançoient plus l'affliction du Pere Zénobe s'augmentoit. Parmi tout cela les vivres manquoient à toute cette troupe, & ils ne vivoient que par le moien de quelques pommes de terre, d'ail ſauvage, & des petites racines, qu'ils découvroient en grattant la terre avec leurs doigts. Nous avons apris depuis, que le

le Pere Gabriel avoit été massacré quelque temps apres avoir mis pied à terre. Les Kikapous, Nation que l'on trouve dans la Carte à l'Ouest de la Baye des Puans, qui sont leurs voisins, avoient envoié de leurs jeunes gens à la guerre contre les Iroquois. Mais ayant apris, que ces Barbares faisoient eux mêmes la guerre aux Illinois, ils chercherent les moiens d'en surprendre quelques uns à l'écart. Trois d'entr'eux qui faisoient l'avantgarde trouvérent le Pere Gabriel. Ils s'approcherent de lui se cachant autant qu'ils pouvoient dans les herbes, qui sont fort grandes dans ces païs là: & quoi qu'ils seussent bien que ce n'étoit pas un Iroquois, ils ne laissérent pas de le tuer, lors qu'ils se furent approchez de lui.

Ils l'assomérent donc avec leurs Casse-têtes, qui sont faits d'un bois fort dur, laissérent son corps sur la place, & se contentérent d'emporter son Breviaire & son Diurnal qui tomba quelque temps après entre les mains d'un Pere Jesuite. Ces Barbares enlevérent la chevelure de ce bon Religieux, & la porterent en triomphe dans leur Village, publiant que c'étoit la chevelure

lure d'un Iroquois qu'ils avoient tué.

Voilà comment mourut ce bon Vieillard par les mains de ces jeunes Barbares. Nous pouvons bien lui appliquer ici ce que le Texte Sacré dit de ceux qu'Herode fit égorger dans sa fureur. *Non erat qui sepeliret.* Il ne se trouva personne pour l'ensevelir. Ce venerable personnage avoit accoutumé dans les leçons qu'il nous faisoit pendant nôtre Novitiat, de nous préparer à de pareilles épreuves au dedans & au dehors. Il nous accoutumoit aux mortifications, & faisoit connoître qu'il avoit quelque pressentiment de ce qui devoit lui arriver, mais ce bon Maître de Novices meritoit un meilleur sort que celui là, si pourtant on en peut souhaiter un plus avantageux que de mourir ainsi dans les fonctions d'une Mission Apostolique par les mains des Nations ausquelles la providence envoye ses serviteurs.

Le Pere Gabriel étoit âgé d'environ soixante cinq ans. Il n'avoit pas seulement mené une vie exemplaire, commune à tous les bons Religieux. Il s'étoit encore parfaitement bien acquité de tous les emplois, qu'il avoit eu dans l'Or-

l'Ordre, où il avoit été Gardien, Superieur, inferieur, & Maître des Novices; & aussi des autres emplois qu'il avoit eu dans le Canada depuis l'an 1670. jusqu'à sa mort. Il m'a souvent fait connoître, qu'il avoit d'extrémes obligations à nos peuples de Flandres qui l'avoient nourri fort long temps. Il nous en parloit ainsi, afin de nous inspirer par son exemple des sentimens de reconnoissance pour nos bienfaiteurs. Je l'ai veu souvent dans les transports d'une extréme douleur, de ce que tant de peuples Barbares vivoient dans une profonde ignorance du salut; & il auroit souhaité de mourir pour eux en travaillant à les tirer de ces horribles tenébres.

Les Iroquois parlant de lui disoient qu'il avoit enfanté, parce qu'il avoit le ventre naturellement assez gros. Mais il étoit devenu fort plat, par les frequentes diétes, & par l'austerité de sa pénitence.

Le Sieur de Tonti ne pourra donc jamais se disculper de la lacheté qu'il a commise, d'avoir abandonné le Pere Gabriel, comme il fit sous pretexte qu'il craignoit les Iroquois. Cette Nation toute farouche qu'elle est, aimoit ce bon Vieillard qui avoit souvent été parmi

 eux.

eux. Ce Religieux voyant après la déroute des Ilinois, que le canot du Sieur de Tonti étoit trop chargé de peaux de Castors, & qu'il ne pouvoit y avoir place, en jetta plusieurs aux Iroquois pour leur faire connoître qu'il n'étoit pas venu en ces pays là pour y amasser des pelleteries. Et cela causa peut être quelque chagrin au Sieur de Tonti.

D'ailleurs le Sieur de Tonti aperçût ces Sauvages Kikapous, qui s'approchoient du Pere Gabriel; en sorte qu'un coup de fusil auroit suffi pour les faire fuïr tous. : mais le pauvre Pere Zénobe n'eut ni assez de voix ni assez de vigueur pour persuader à Tonti d'attendre quelque temps le Pere Gabriel. Il le sacrifia, & l'abandonna de la maniere que nous avons dit, forçant le Pere Zénobe d'entrer en Canot pout passer de l'autre côté de la Riviére. Tout cela dans le dessein de sauver quelques pelleteries qu'il avoit, en exposant ainsi malheureusement ce Religieux. Je ne doute point que la mort de ce venerable Vieillard n'ait été pretieuse devant Dieu, & qu'elle ne produise un jour son effet, quand il plaira à Dieu d'user de son infinie misericorde envers

ces nations Barbares. Je souhaite même avec ardëur qu'il veuille bien se servir d'un instrument foible comme moi pour achever ce que j'ai déja ébauché par sa grace avec tant de travaux.

CHAPTRE LXXVI.

Retour de l'Auteur de cette grande découverte à Quebec. Ce qui se passa à son arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges prez de cette ville.

LE Comte de Frontenac Vice-Roi de Canada, me donna deux de ses Gardes qui étoient très-bons Canoteurs pour me reconduire à Quebec. Nous partîmes donc du Fort de Champlain dont nous avons parlé, & étant enfin arrivez près de la Ville, je mis pied à terre pour me rendre à nôtre Couvent au travers des terres defrichées. Je fis porter le canot qui étoit magnifiquement peint par les deux Gardes, & ces hommes me disoient que le Comte les avoit assurez que les peintures de ces canots lui coutoient autant que les Chevaux d'Es-

pagne dont il s'étoit ſervi en Candie dans la guerre contre les Turcs.

Je ne voulus point débarquer à Quebec, parce que l'Evêque avoit ordonné à ſon grand Vicaire de me recevoir dans ſon Palais Epiſcopal pour s'entretenir à loiſir avec moi de nôtre grande découverte. Mais ledit Seigneur Comte avoit commandé fort expreſſément à ſon Major dans la ville de l'empêcher, & de me faire conduire premierement à nôtre Maiſon Religieuſe pour conferer avec le Pere Valentin le Roux, Commiſſaire Provincial des Recollects dans tout le Canada, homme habile & d'une grande étendue d'eſprit.

Il n'y avoit alors dans nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges que trois Miſſionaires, qui s'y trouvoient avec ledit Commiſſaire. Tous les autres étoient diſperſez çà & là en diverſes Miſſions à cent lieuës de Quebec. On peut aiſement s'imaginer que nos Religieux me reçurent avec bien de la joie. L'un d'entr'eux nommé le Pere Hilarion Jeunet me diſoit ſouvent d'un air enjoüé, *Lazare veni foras*. Je lui demandai enfin la raiſon pour laquelle il me faiſoit cette application du Lazare. Il me répon-

pondit qu'il y avoit deux ans qu'on avoit chanté une Messe de *Requiem* pour moi dans le Couvent, parce que des Sauvages étrangers avoient assuré une Robbe noire, que les peuples, que les Iroquois appellent *Hontouägaba* m'avoient étranglé & pendu à un arbre avec le Cordon de St. François, & que les mêmes Sauvages avoient fait mourir d'une maniére fort cruelle les deux hommes qui m'accompagnoient

Il faut avouer ici, que tous les hommes ont leurs amis & leurs ennnemis Il y a des gens qui sont assez semblables au feu, qui noircit le bois qu'il ne peut brûler. Certaines gens donc, qui n'avoient pu m'attirer dans leur parti, se servirent de ce bruit de ma mort, pour ternir ma reputation: c'est ainsi qu'on avoit fait plusieurs discours à mon desavantage dans le Canada. Quoi qu'il en soit, je dois reconnoître que Dieu m'a conservé par une espece de miracle dans le grand & dangereux voyage dont je donne la Relation dans ce volume. Et quand j'y reflechis avec un peu d'attention, je suis persuadé, que la Providence m'a conservé pour pnblier au monde les Découvertes que j'ai faites

pendant onze ans, ou environ, que j'ay vécu dans l'Amerique.

Il faut remarquer ici, que bien des gens veulent ſouvent ſe méler des choſes qui ne ſont point de leur reſſort, & qu'ils prennent ombrage de ceux qui ne veulent point ſe conformer à leurs inclinations. Le Commiſſaire Provincial dont j'ay parlé me preſſa fort inſtamment de lui donner copie du journal de la Découverte que j'avois faite dans mon voiage de prés de quatre ans, me promettant qu'il me garderoit le ſecret. J'avoue que je me fiay à ſa parole, parce que je le croiois, comme je le crois encore, homme d'honneur & de probité. Je conſiderai même que comme il avoit penſé ſerieuſement à la connoiſſance, que les dits Seigneurs Evéque de Québec, & Comte de Frontenac vouloient avoir de cette Découverte il cherchoit les moiens de les inſtruire lui même pour leur communiquer ce qu'il faudroit ſans m'expoſer, afin que l'un & l'autre fut content.

C'eſt à cela, que je raportois les ſoins, que ce Commiſſaire Provincial prenoit de moy, & les careſſes extraordinaires qu'il me faiſoit en me régalant de tout

ce

ce qu'il pouvoit trouver pour lors & en m'appellant souvent le resuscite. Il me pria même de retourner en Europe pour faire connoître au public les grandes Découvertes que j'avois faites, & il ajouta que j'éviterois par ce moien la jalousie de ces deux Personnes, & qu'en effet il étoit difficile de plaire à deux Maîtres, dont la condition & les interêts étoient si differens.

Le Commissaire eut donc tout le tems qu'il lui falloit avant mon retour en Europe de copier generalement tout mon voiage sur le fleuve Meschasipi ; voiage que j'avois entrepris contre le sentiment de Monsieur de la Salle qui en a fait un ensuite depuis les Illinois jusques au Gulfe de Mexique en 1682. deux ans après moi. Il avoit eu quelque soupçon que je pouvois bien l'avoir fait : cependant il ne put s'en éclaircir à mon retour du Fort de Frontenac, parce qu'il étoit alors en voiage chez les Outoüagamis. Il ne savoit donc pas si les Sauvages ne m'avoient pas massacré, comme le bruit en avoit couru, & qu'on l'avoit assuré avant que de partir de ce Fort.

Je suivis le conseil de nôtre Commissaire, & je pris la resolution de m'en retour-

tourner en Europe. Avant que de partir je lui fis connoître fort serieusement qu'il étoit absolument necessaire pour l'établissement des Colonies dans nôtre découverte, & pour y faire quelques progrès pour l'établissement de l'Evangile, d'entretenir toutes ces nations differentes en paix, & même les plus éloignées, en les soutenant contre les Iroquois qui sont leurs ennemis communs. Le Commissaire Provincial entroit fort bien dans toutes ces vuës, & il me disoit aussi qu'a l'avenir il me chargeroit de toutes les instructions necessaires pour cela.



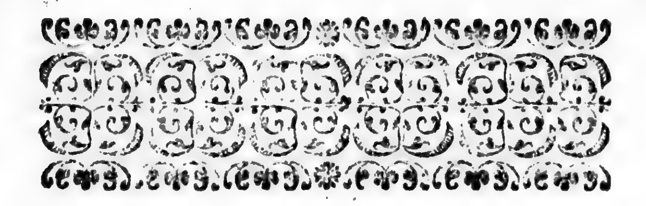


TABLE DES CHAPITRES.

XX.

XLV.



8-25

RES.

